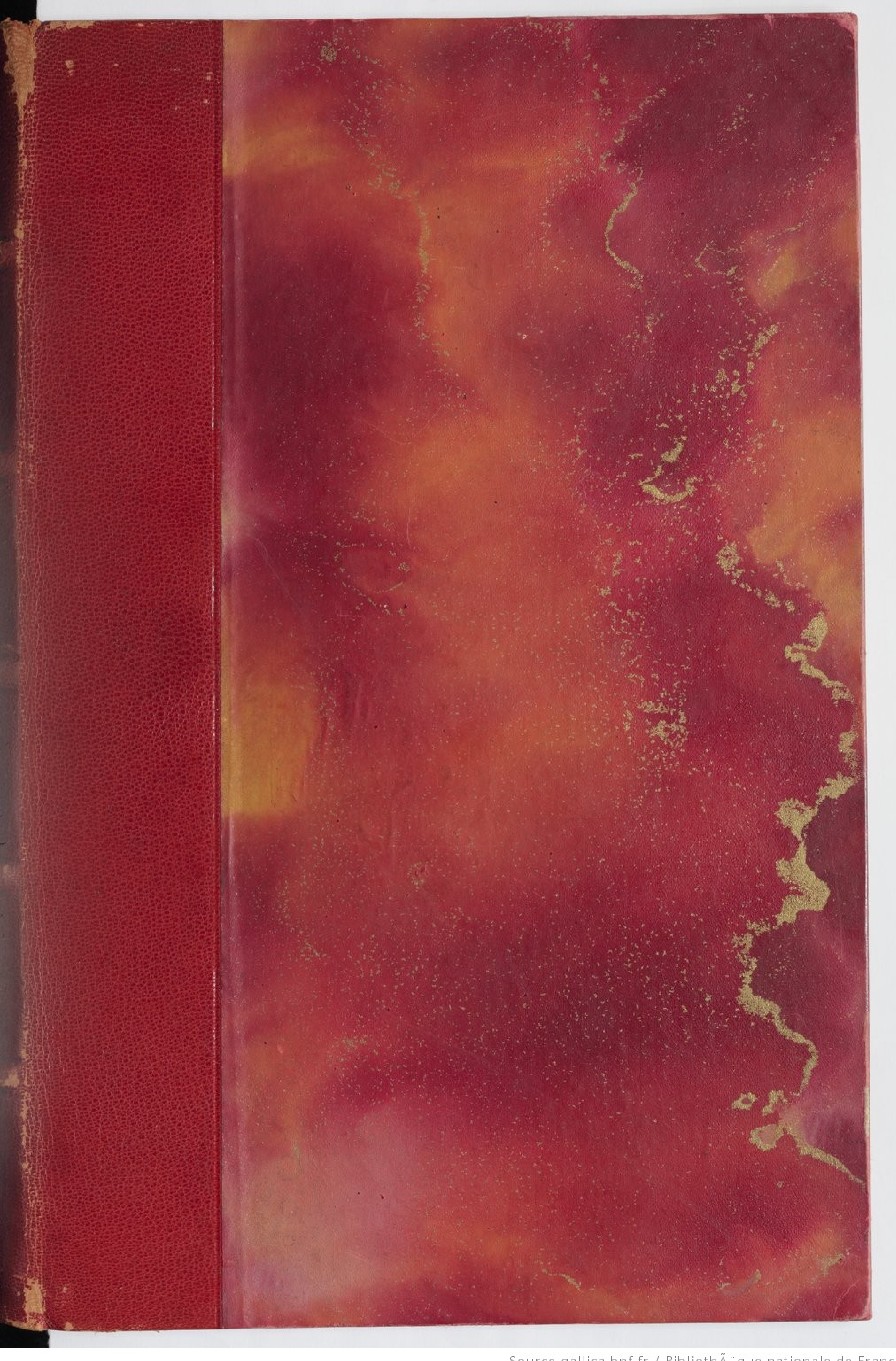


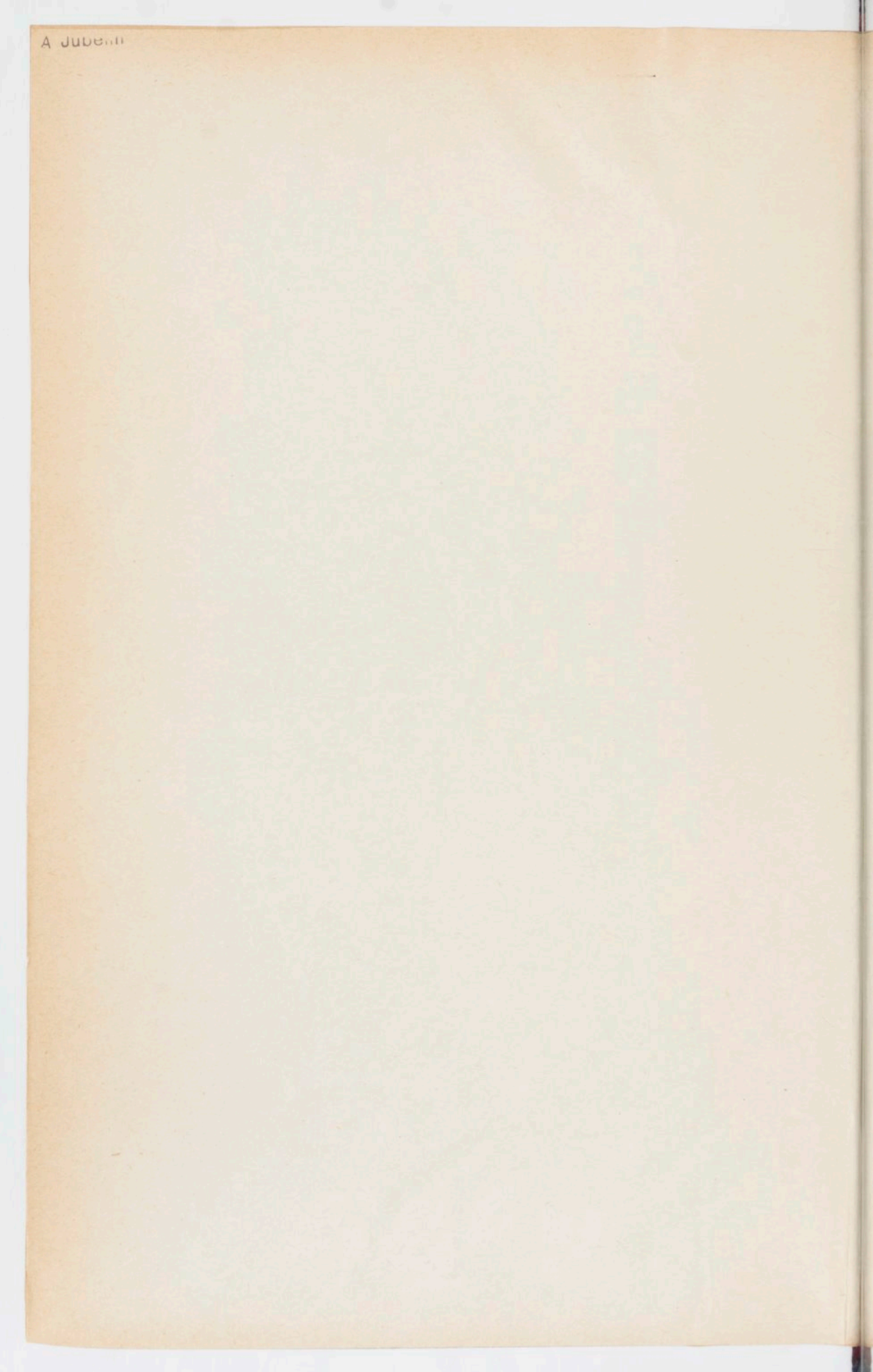
L'Héritier de Robinson, par André Laurie,...

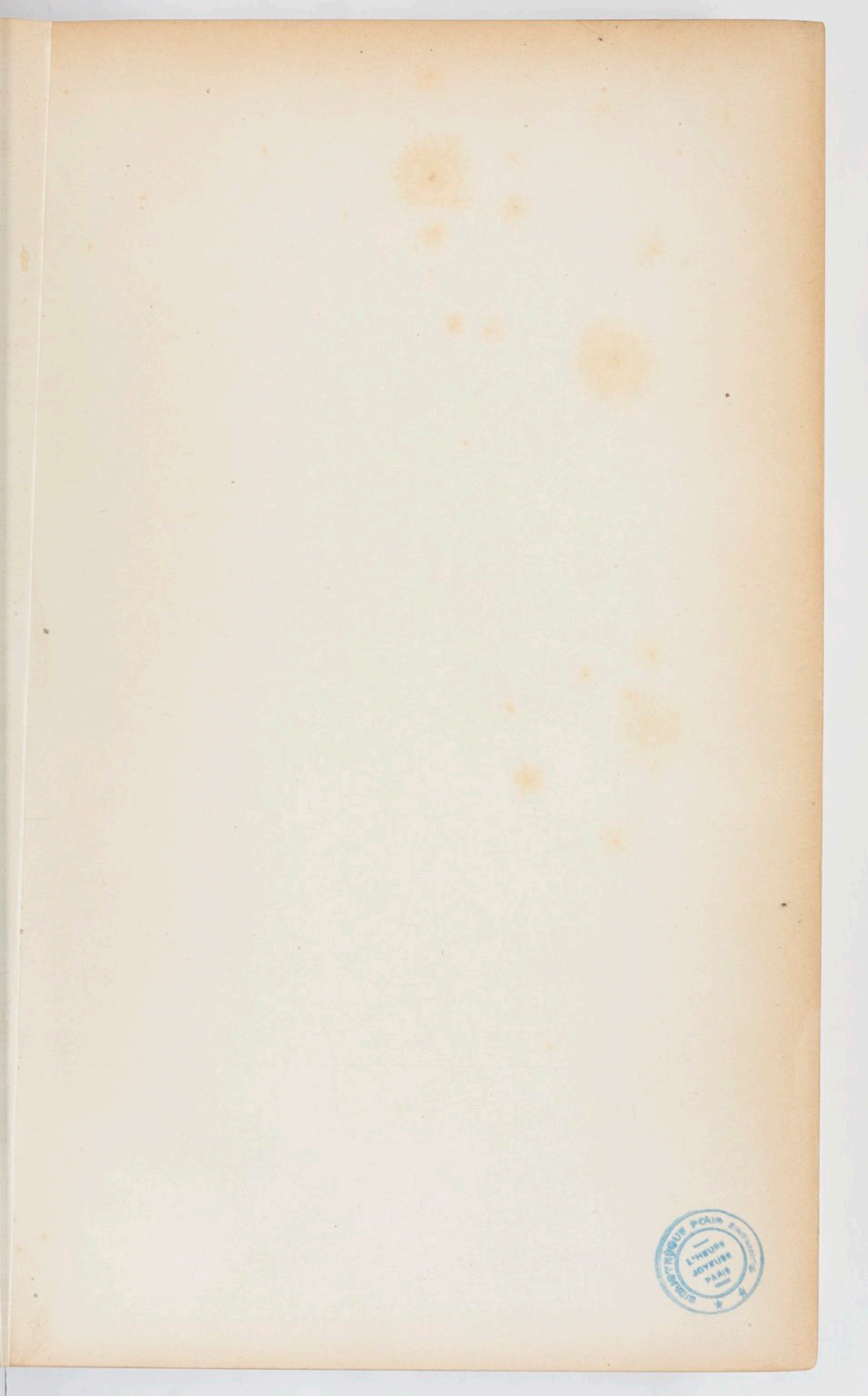


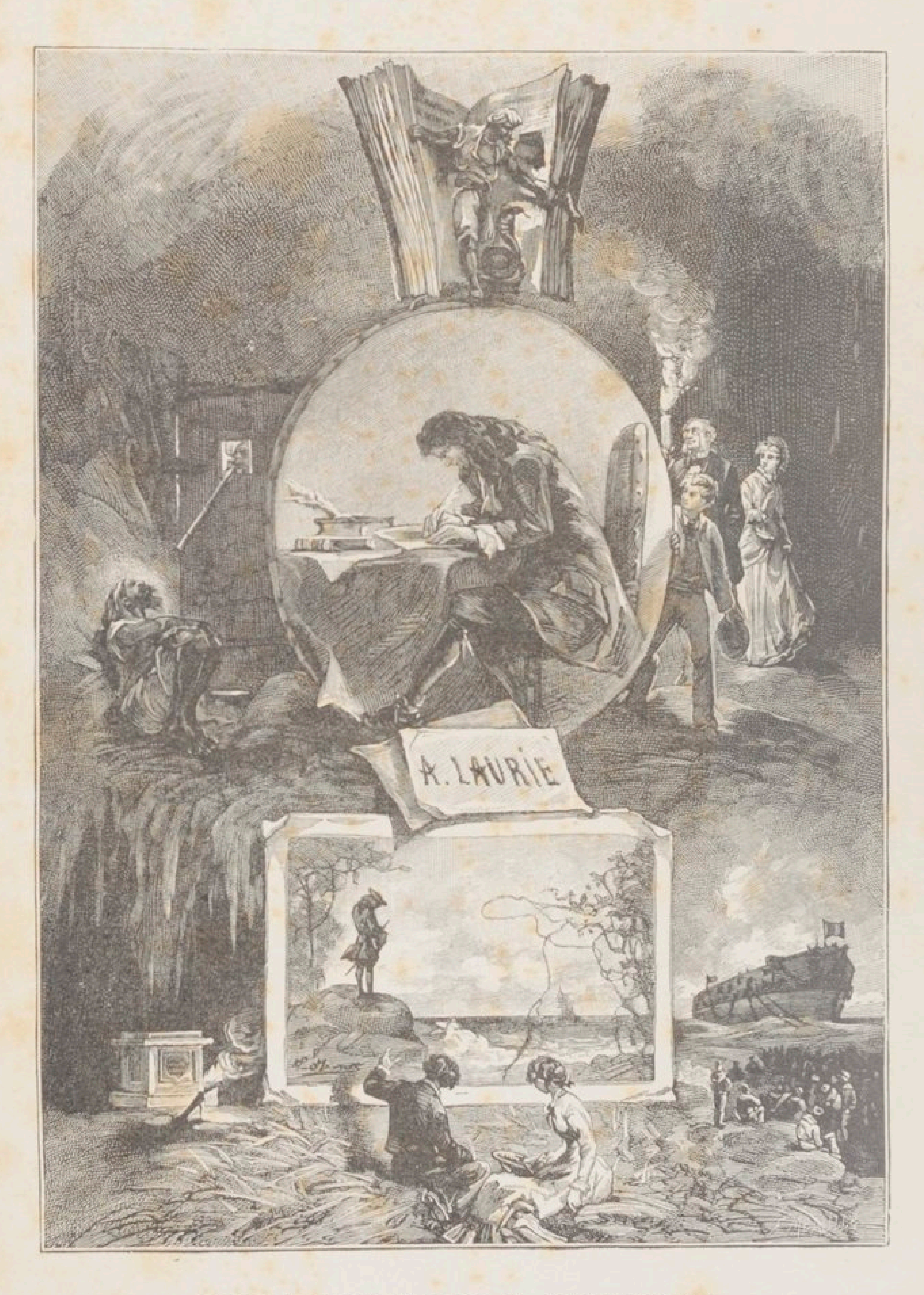












COLLECTION J. HETZEL

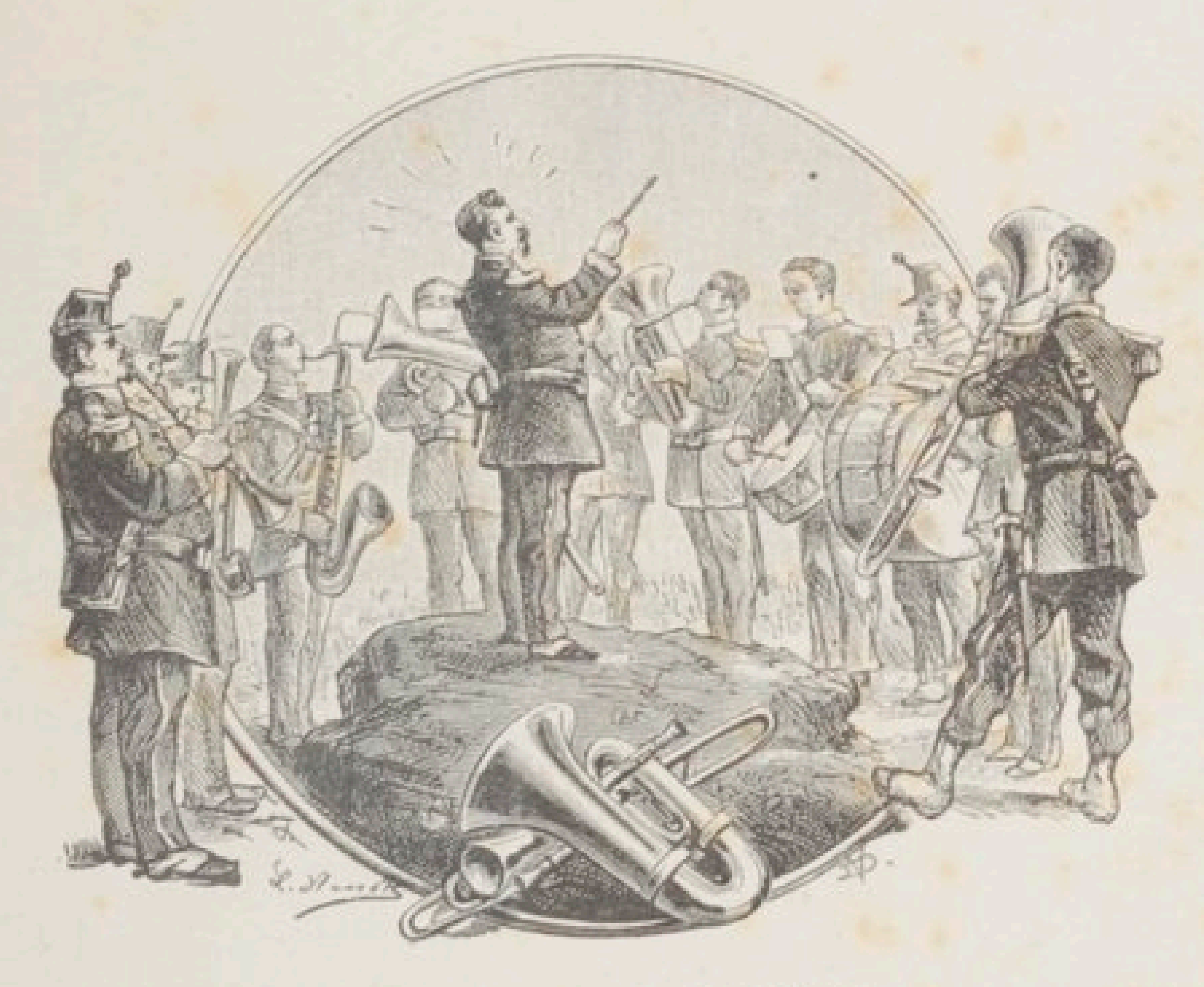
L'HÉRITIER

DE

ROBINSON

PAR

ANDRÉ LAURIE



DESSINS PAR L. BENETT

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

1884


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

I



BAPTISTE VENAIT DE LAISSER TOMBER TOUTE UNE PYRAMIDE D'ASSIETTES.



L'HÉRITIER
DE
ROBINSON

CHAPITRE PREMIER

PAUL-LOUIS ET SON PÈRE

« Une lettre, Monsieur... Je ne sais pas d'où elle vient... »

Le valet de chambre présentait la lettre sur un plateau, ou, pour mieux dire, il tenait un plateau de la main gauche, et tournait, retournait, soupesait de la main droite une missive volumineuse chargée de timbres et d' aspect exotique.

Mais son maître était bien trop engagé dans sa discussion pour remarquer l'incident.

« Il vaut mieux aller en Angleterre et visiter Birmingham,

Manchester, Leeds, tous les grands ateliers que tu désires connaître, disait-il à son fils.

— Bon! je trouverai toujours le temps de faire ce voyage, répliquait celui-ci. Et vous, mon père, vous serez si content de voir Naples, Florence, les nouvelles fouilles de Rome!... Allons plutôt en Italie.... »

On était en juillet, et il s'agissait de décider la grosse question du voyage de vacances. M. Benjamin Gloaguen et son fils Paul-Louis déjeunaient tête à tête. C'était leur habitude constante, depuis que l'un avait commencé ses études à l'École centrale des arts et manufactures, et que l'autre, pour ne pas se séparer de lui, avait transporté ses pénates de Nantes à Paris, dans un spacieux appartement de la place des Vosges.

« Transporté ses pénates » n'était pas dans le cas présent une simple métaphore. En sa qualité d'admirateur passionné de l'antiquité grecque et romaine et d'archéologue enthousiaste, M. Gloaguen possédait une collection de petits dieux lares plus que suffisante pour justifier cette locution. Et jamais, sans doute, au cours de leur existence vingt fois séculaire, ces statuettes de pierre ou de bronze n'avaient été plus dévotement adorées que par leur possesseur actuel.

Tout, dans la grande salle à manger à vieux meubles de bois peint en gris, portait témoignage des goûts de M. Gloaguen.

Ce n'étaient, aux murs, que moulages de bas-reliefs illustres, fragments de statues antiques, bustes au nez cassé, pierres couvertes d'inscriptions latines, grecques, hiéroglyphiques ou cunéiformes, débris où l'œil du profane n'aurait vu que des cailloux sans valeur, papyrus à demi rongés par les vers, terres cuites, vases étrusques, vieilles médailles, pierres gravées, hachettes de silex.

Sur la cheminée, une statue de marbre noir à tête d'épervier, coiffée du pschent et les bras collés au corps, se dressait entre un cratère de Pompéi et un trépied d'Herculanum. Le buffet était protégé contre les incursions des souris par une momie de

chat venue en droite ligne de Gizeh. Un gypaète empaillé déployait ses ailes au milieu du plafond. A compter les scarabées sacrés, les cachets d'agate ou les saphirs, les figurines émaillées de vert et de bleu, les Nephtys minuscules qui s'alignaient en bon ordre dans les vitrines d'ébène, on aurait pu se croire plutôt au fond d'un hypogée de Thèbes ou d'un syringe de Memphis qu'à un premier étage de la ci-devant place Royale.

Au milieu de tous ces vestiges des civilisations du passé, un joli modèle de locomotive et une bobine d'induction, posés côte à côte sur une tablette, jetaient seuls une note moderne et comme une protestation contre ce débordement archéologique.

Cette simple antithèse n'aurait-elle pas suffi à indiquer au visiteur l'existence d'un double courant dans la vie des habitants du logis?

M. Benjamin Gloaguen, ancien archiviste paléographe de la ville de Nantes, subitement mis à l'aise par l'héritage d'un parent éloigné, avait pu librement donner carrière, depuis une dizaine d'années, à son goût décidé pour les études et les recherches relatives au passé de l'espèce humaine.

C'était un homme de cinquante ans environ, au regard clair et fin, au front haut couronné de cheveux gris, au long nez toujours en éveil. Il y avait en lui quelque chose du chien de chasse en quête de gibier. A le voir tomber en arrêt devant une vieille pierre ou une médaille vert-de-grisée, la tourner et la retourner en tout sens, la flairer et jauger la quantité de renseignements ou d'inductions qu'elle pouvait lui fournir, — on comprenait que c'était là chez lui une passion dominante, exclusive, que les faits et gestes des vivants lui étaient parfaitement indifférents et qu'il était nécessaire pour l'intéresser d'avoir au bas mot deux ou trois mille ans de services.

Même, s'il faut le dire, c'est à peine si les Grecs du temps de Périclès et les Romains du siècle d'Auguste possédaient à ses yeux un nombre suffisant de quartiers de noblesse. Les Gaulois nos pères, les Celtes d'avant César, les vieux druides barbus qui

ont laissé sur le sol de la Bretagne les majestueux monuments de leur civilisation, et dans toute l'Europe la trace encore visible de leur passage, — voilà quels étaient au fond les objets véritables de son culte scientifique.

M. Gloaguen se sentait Celte jusqu'au bout des ongles et il en était fier. Avec Jean Macé, il pensait que la France d'aujourd'hui fait trop bon marché de ses ancêtres préhistoriques, de ce noble rameau de la race aryenne, venu des rives de l'Oxus jusqu'aux bords de l'Atlantique quelques dizaines de siècles avant que les Grecs ou les Romains eussent un état civil. L'influence celtique était pour lui la solution de plus d'un problème historique. Il voulait que les Étrusques n'aient été que les élèves de nos druides; que la Grèce, par les incursions gauloises en Macédoine, et même l'Égypte par les Phéniciens et les relations commerciales qu'ils entretenaient avec l'Armorique, n'aient fait qu'emprunter à la Gaule primitive ses arts et ses découvertes fondamentales. Sans les barbares latins et francs, la civilisation du monde eût été en avance de deux mille ans! « Ce sont eux qui l'ont deux fois étouffée dans son berceau druidique! » s'écriait-il parfois avec une ferveur singulière.

Et il ne fallait rien moins, pour le réconcilier avec ces barbares, que la découverte opportune d'un marbre gallo-romain ou d'une belle épée mérovingienne.

Par une application de cette loi des contrastes qui semble tout dominer dans la nature, son fils Paul-Louis était au contraire absolument réfractaire aux joies du bric-à-brac. Une pierre n'avait de valeur à ses yeux qu'autant qu'elle était nettement taillée à arêtes vives, selon les règles de l'art et propre à entrer dans une construction déterminée. Il n'aurait pas fait dix pas pour voir une stèle égyptienne ou une chronique de Ninive imprimée sur brique; à peine eût-il daigné se retourner si l'on était venu lui annoncer la découverte des bras de la Vénus de Milo.

A ses yeux, le moindre perfectionnement industriel laissait bien loin les merveilles de l'art antique ; il réservait toutes ses

admirations pour les trouvailles de la science moderne et déclarait hautement que le robinet de Babinet était à ses yeux un chef-d'œuvre bien autrement important que l'Apollon du Belvédère.

Il disait cela tout franchement, parce qu'il le pensait, et parce que cela découlait des tendances de son esprit autant que de la direction prise par ses études. D'où, entre lui et son père une petite guerre constante d'allusions, d'ironies mutuelles pour les objets respectifs de leur culte intellectuel. M. Gloaguen traitait son fils de Vandale et de Yankee. Paul-Louis ripostait en assurant que son papa était un ex-grand prêtre d'Isis, ou un potier étrusque, peut-être même un mage chaldéen, égaré dans ce siècle de la vapeur et de l'électricité.

« J'aimerais mieux avoir ajouté une cheville au métier Jacquart qu'avoir sculpté la frise du Parthénon! s'écriait Paul-Louis.

— Et moi j'aimerais mieux avoir modelé le bout du nez du Gladiateur qu'avoir inventé toutes vos mécaniques du diable! » ripostait M. Gloaguen.

Sur quoi tous deux se mettaient à rire et la querelle s'envolait en fumée.

Au physique, Paul-Louis était un grand garçon de vingt-trois ans, aux cheveux coupés ras, à la physionomie ouverte, avec une barbe blonde en fer à cheval qui lui donnait en effet quelque chose de l'apparence d'un Yankee. Il venait de passer avec succès son examen de sortie et d'obtenir son diplôme d'ingénieur civil. Du séjour d'un an qu'il avait fait au 20e régiment de ligne, avant d'entrer à l'École, il lui était resté les habitudes régulières et méthodiques du soldat.

Ces deux êtres s'adoraient, au fond, et ne songeaient, dans la pratique, qu'à se sacrifier réciproquement leurs goûts et leurs préférences. C'est ainsi qu'en ce moment Paul-Louis faisait tous ses efforts pour décider son père à choisir l'Italie, tandis que M. Gloaguen luttait de même contre son vœu secret pour aller en Angleterre.

« Nous passerions par la Suisse, ce qui nous permettrait de visiter les travaux du Saint-Gothard, alléguait le fils.

— Et en Grande-Bretagne, crois-tu que je n'aurais rien à voir? répliquait le père. Avec les anciens camps romains, les antiquités du British Museum, celles d'Édimbourg, j'en aurai plus qu'il ne faudra pour occuper mon voyage...

— Il y a aussi ces nouvelles lignes de la Spezzia, qu'on dit fort intéressantes, » reprit Paul-Louis.

Cet assaut de générosité aurait pu durer longtemps, si Baptiste, le valet de chambre, ne s'était décidé à répéter sa phrase :

« Une lettre, Monsieur... Je ne sais pas d'où elle vient.

— Ne t'en inquiète pas, mon garçon, je le saurai tout à l'heure, » dit M. Gloaguen en souriant avec bonté.

Et comme Baptiste, ahuri, restait planté au milieu de la salle à manger, il lui fit signe de battre en retraite. Mais la curiosité dévorait sans doute l'âme ingénue du valet de chambre, car à peine avait-il pris la porte, qu'il reparut avec un nouveau plateau et sembla fort affairé à ranger la vaisselle sur le buffet.

Cependant M. Gloaguen avait ouvert sa lettre et venait d'y jeter un coup d'œil.

« Calcutta!... Qui diable peut bien m'écrire de Calcutta?... » disait-il à demi-voix.

Tout à coup il reprit:

« Voici bien du nouveau!... Le colonel Robinson, mon beau-frère, qui s'est avisé de mourir et de me nommer tuteur de ses enfants, en même temps que son exécuteur testamentaire. Si je m'attendais à pareille tuile!... Un gaillard que je n'ai jamais vu et qui m'a écrit une seule fois dans sa vie, il y a treize ans, pour m'annoncer le décès de ma pauvre sœur... »

Paul-Louis savait très vaguement qu'une sœur de son père, — ou plutôt une demi-sœur, car elle était issue d'un second mariage de son grand-père, — avait épousé un officier anglais et l'avait suivi aux Indes. Il se rappelait avoir entendu dire jadis

qu'elle y était morte du choléra. A ces notions très sommaires se bornait sa connaissance des faits.

« C'est un *solicitor* qui m'écrit, un des notaires de ce pays-là, reprit M. Gloaguen. Ces procureurs ne doutent de rien! Écoute-moi ça :

« Calcutta, le 14 juin 1882.

« Monsieur,

« Nous avons le regret de vous annoncer que le très honorable lieutenant-colonel George Plantagenet Crusoé Robinson, commandeur de l'ordre du Bain, officier de l'Étoile de l'Inde, commandant le 111[e] régiment de *riflemen* de Sa Majesté Britannique, est décédé le 8 du présent mois en sa résidence officielle, à Calcutta. Par son testament olographe en date du 19 mars dernier, déposé en notre étude, et dont une copie dûment certifiée est ci-jointe, le défunt vous a constitué tuteur de ses enfants et l'un de ses exécuteurs testamentaires.

« Nous avons l'honneur d'être, en attendant vos ordres, Monsieur,

« Vos très humbles et très obéissants serviteurs.

« Selby, Graham et C°,
« Solicitors. »

... « Comme c'est agréable! poursuivit M. Gloaguen avec un mouvement d'impatience. Moi qui ai horreur des chiffres et des questions d'argent! Il faut qu'il me tombe des nues des pupilles dans l'Inde... Et sans nul doute un fatras d'affaires embrouillées, une fortune en roupies et en livres sterling, des responsabilités, des ennuis de tout genre... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!... Mais, Dieu merci, ce n'est pas affaire faite et je pense bien que je pourrai décliner cet ennuyeux honneur... C'est ce que je ferai certainement... ne fût-ce qu'en raison de la distance et de l'im-

possibilité manifeste d'être un tuteur sérieux. Ah! voici le testament... »

M. Gloaguen venait de déplier une de ces prodigieuses feuilles de papier timbré presque aussi vastes qu'un numéro du *Times,* dont la basoche anglaise a gardé la tradition. Le document était écrit sur deux colonnes, d'une magnifique écriture ronde, d'un côté en anglais, de l'autre en français.

L'archéologue lut à haute voix :

« Calcutta, le 19 mars 1882. Ceci est mon testament et l'expression de mes dernières volontés. Quoique sain de corps et d'esprit, j'ai des motifs sérieux de croire que ma vie est en danger et pourrait bien avant peu être sacrifiée à la stupide vengeance d'un ennemi inconnu, qui ne m'a épargné récemment ni les avertissements ni les attentats. J'ai donc résolu d'écrire mon testament et d'exprimer les vœux que je recommande à la bienveillance de mes amis.

« Éloigné de mon pays depuis près de trente ans, et toujours traité par ma famille avec l'indifférence et la dureté qui sont chez nous le lot habituel des fils cadets, je me suis graduellement détaché d'elle au point de lui devenir étranger. Toute la part d'affection et de bonheur que j'ai eue dans ce monde m'est venue de ma bien-aimée femme, Émilie Gloaguen, trop tôt ravie à ma tendresse, hélas! mais qui n'a pas cessé, après treize ans, de vivre dans mon cœur. Je sais quelle estime et quelle amitié inaltérable elle portait à son frère, M. Benjamin Gloaguen, ex-archiviste paléographe de la ville de Nantes, aujourd'hui établi à Paris. Je sais aussi, par les comptes rendus des sociétés savantes et autres publications spéciales, avec quel zèle et quel succès mon beau-frère se livre à ces études archéologiques qui ont été la passion, l'honneur et le délassement de ma carrière militaire.

« Ces motifs réunis me portent à lui confier, comme à mon seul parent ou allié vraiment digne de ce nom, ce que j'ai de plus cher, ma fille Florence et mon fils Chandos. Je prie M. Benjamin Gloaguen, au nom de l'affection qu'il portait à leur mère, de servir

de tuteur et de père à ces enfants jusqu'au jour où ma fille aura trouvé un mari digne d'elle, où mon fils sera sorti de l'École militaire, vers laquelle ses études ont été dirigées.

« Ma succession se compose : 1° de six cents livres sterling 3 0/0 consolidé, sur le grand-livre ; 2° des arrérages de ma solde ; 3° de la pension que l'État doit à ma fille ; 4° de mes meubles, chevaux, livres et objets d'art ; 5° de mes manuscrits, spécialement de mes notes sur les monuments de l'architecture kmer, et des dessins ou photographies que j'ai rapportés de mon exploration archéologique au Cambodge... »

« Diable ! s'écria ici M. Gloaguen en interrompant sa lecture, voici qui devient fort intéressant ! L'architecture kmer, dont on ne connaissait même pas le nom il y a une dizaine d'années, est une des manifestations les plus brillantes de l'art antique en Asie...

— Il s'agit sans doute de vieux moellons informes et de statues sans nez ? demanda Paul-Louis avec une nuance de dédain à peine dissimulé. Évidemment, si elles avaient un nez, elles ne seraient pas dignes de l'intérêt de MM. les archéologues...

— Vieux moellons !... Statues sans nez !... riposta M. Gloaguen. Apprenez, jeune barbare, que nos marins français ont retrouvé tout récemment, dans les solitudes du Cambodge, au milieu de jungles et de forêts presque impénétrables, de véritables merveilles architecturales, des temples et des palais dont les ruines peuvent rivaliser avec les œuvres les plus parfaites de la Grèce et de Rome !... Des monuments qui attestent la puissance et le génie d'un Michel-Ange asiatique !... Des sculptures qui révèlent l'art consommé d'un Phidias inconnu !... »

Paul-Louis se taisait devant cet enthousiasme. M. Gloaguen reprit sa lecture :

... « Tous ces papiers et documents se trouvent dans mon cabinet, à Calcutta ; je recommande expressément que les scellés y soient apposés immédiatement après mon décès et ne soient levés qu'en présence de mon exécuteur testamentaire, M. Gloaguen... »

« Comment, sapristi! en ma présence! s'écria ici l'archéologue. Est-ce que ce pauvre colonel s'imagine qu'un Français part pour Calcutta comme on va faire un tour à Versailles? »

On aurait dit que le testament prévoyait l'objection :

« ... Sans doute un voyage dans l'Inde n'est pas une petite affaire, et je ne me dissimule pas qu'en réclamant de mon excellent beau-frère un tel déplacement, je tire sur son obligeance une grosse lettre de change. Mais je lui certifie que l'intérêt de mes documents compensera pour tout vrai savant la fatigue de cette excursion, et j'ai des motifs très sérieux de souhaiter que personne avant lui ne porte la main dans mes notes. Je lui confie donc ce dépôt scientifique, en le suppliant instamment de le recueillir en personne, et je prie en tout cas MM. Selby, Graham et C°, qui ont été mes agents depuis un quart de siècle, à notre satisfaction mutuelle, d'attendre à cet égard les instructions de M. Gloaguen.

« *Signé :* J.-P.-C. ROBINSON. »

« Voilà qui est fort embarrassant! reprit l'archéologue en achevant cette lecture. Je ne puis pourtant pas prendre ainsi aujourd'hui la malle des Indes et m'en aller au bout du monde!...

— Pourquoi pas? fit doucement Paul-Louis. Calcutta n'est pas au bout du monde... On y va maintenant en vingt-deux jours... Nous étions indécis sur notre voyage de vacances. Le voilà tout trouvé!...

— Quoi! tu serais d'avis?

— Sans doute. Et je suis bien sûr qu'au fond vous en mourez d'envie...

— Oh! j'en meurs d'envie, j'en meurs d'envie!... cela te plaît à dire, fit M. Gloaguen très soucieux, en tournant machinalement dans ses doigts le parchemin qu'il venait de lire. Tiens! il y a encore une enveloppe! » s'écria-t-il en s'apercevant qu'il n'avait pas achevé le dépouillement du paquet.

L'enveloppe était à son nom, et le cachet rompu se trouva contenir une simple carte de visite

Le major O' Molloy,
commandant par intérim le 111e *riflemen.*
Calcutta.

accompagnée d'un billet ainsi conçu :

« Mistress O' Molloy présente ses compliments à M. B. Gloaguen, et compte qu'il lui fera le plaisir d'accepter l'hospitalité chez elle à son arrivée à Calcutta. La photographie ci-jointe est celle de Florence et de Chandos. »

« Le portrait vivant de ma pauvre sœur! s'écria M. Gloaguen, en contemplant avec émotion la gracieuse image d'une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, appuyée sur l'épaule de son jeune frère. J'aurais reconnu ces enfants entre mille!...

— Vous voyez bien que j'avais raison! reprit Paul-Louis plus attendri, lui aussi, qu'il ne le montrait. Je vous dis, cher père, que nous allons partir pour Calcutta par la première malle...

— Tu verrais le canal de Suez!... s'écria M. Gloaguen, comme pour se donner un argument décisif.

— Et vous les Pyramides, le musée de Boulaq! appuya Paul-Louis.

— Sans parler des monuments de l'Inde, de ceux du Cambodge!... Je serais fort surpris si je n'y trouvais pas les traces manifestes de l'origine asiatique de notre civilisation gauloise. Qu'est-ce qu'un *dolmen*, après tout, sinon un temple indien à son expression primitive? Et qu'est-ce qu'un temple indien, sinon un *dolmen* surchargé d'ornements?... D'ailleurs, c'est un devoir sacré que m'impose là feu mon beau-frère, et je ne pourrais guère m'en affranchir sans forfaiture...

— C'est tout à fait mon sentiment...

— Eh bien! voilà une affaire entendue. Nous partons. »

Paul-Louis, en homme pratique, avait déjà sauté sur un *Indicateur des chemins de fer* qu'il feuilletait d'une main fiévreuse.

« Calcutta... Compagnie des Messageries maritimes, paquebots-poste français, dit-il après un instant... Par Marseille, Suez, Pointe-de-Galles, Pondichéry et Madras... Il y a un départ le 27...

— Après-demain!...

— Nous pourrons être prêts.

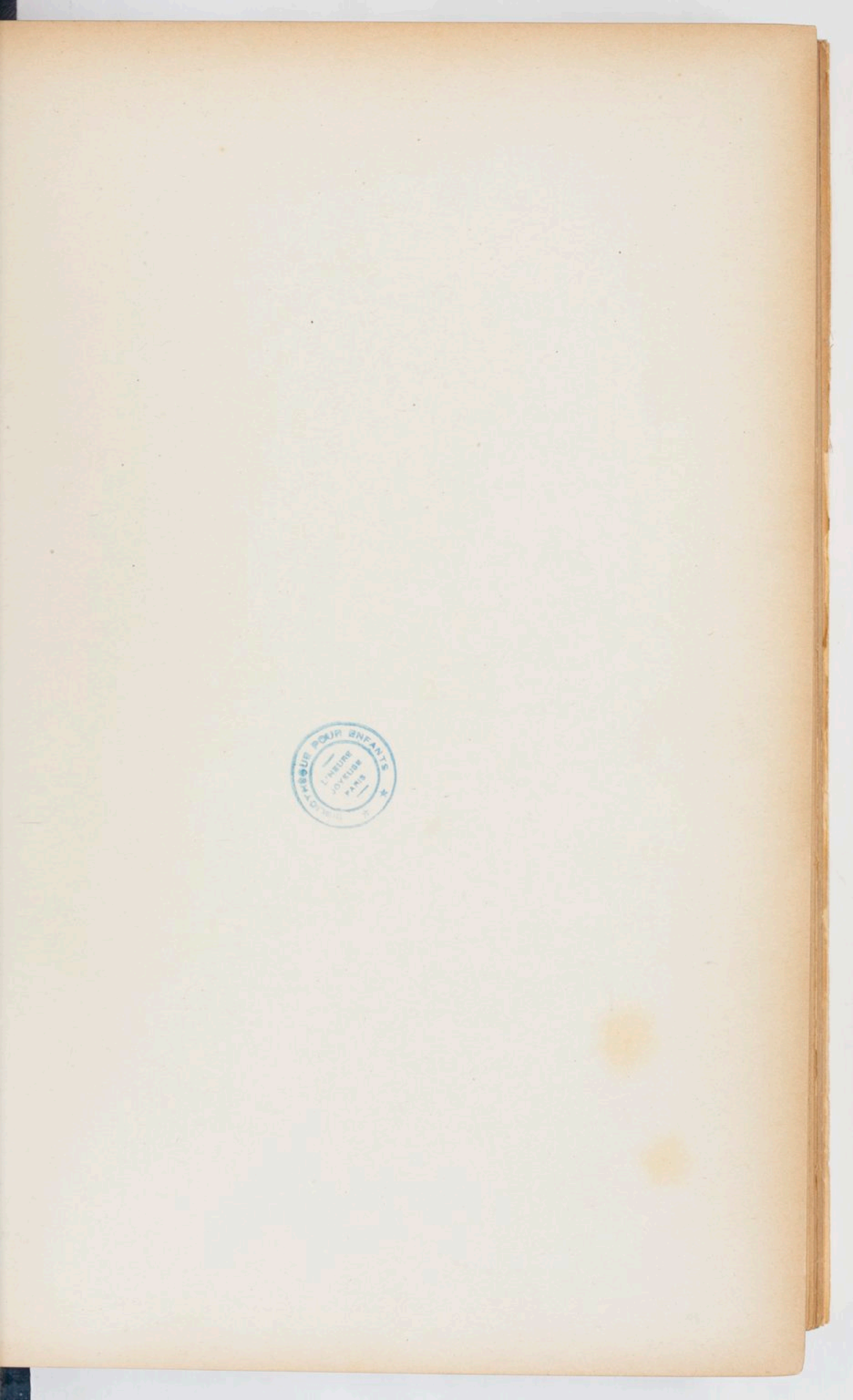
— Nous le serons.

— Et si nous voulons encore abréger le voyage, rien ne nous empêche de prendre à Alexandrie la ligne directe de Calcutta, Compagnie péninsulaire et orientale.

— Nous la prendrons.

— Ainsi donc c'est aujourd'hui lundi. Demain soir nous partons par le rapide pour Marseille. Et après-demain, mercredi, nous nous embarquons pour Calcutta... »

Un grand bruit de vaisselle fit relever la tête à MM. Gloaguen père et fils. C'était Baptiste, qui, dans son empressement d'aller porter la grosse nouvelle à l'office, venait de laisser tomber toute une pyramide d'assiettes.


POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

II



CHANDOS PERDANT L'ÉQUILIBRE.....

CHAPITRE II

A CALCUTTA

Vingt-cinq jours plus tard, MM. Gloaguen père et fils arrivaient à Calcutta à bord du *Sérapis*.

Leur programme ne s'était que très partiellement réalisé. A la vérité, l'un avait vu en Égypte les glorieuses Pyramides et le musée de Boulaq, récemment enrichi des sarcophages de trente-deux pharaons inédits ; l'autre avait pu, fort à son aise, examiner le canal de Suez, mesurer la pente de ses berges et calculer le travail des dragues puissantes qui luttent incessamment contre l'envahissement des sables du désert. Mais, dès leur débarquement à Alexandrie, ils avaient dû constater qu'à moins de donner un mois entier à leur visite des antiquités égyptiennes, force leur était de profiter sans délai du départ de la malle anglaise ; et comme il n'entrait pas dans les plans de Paul-Louis de consacrer plus de quatre-vingt-dix jours pleins à tout le voyage, — il tenait à rentrer à Paris en novembre pour suivre les cours de l'École des ponts et chaussées, — son père avait renoncé à s'arrêter plus de quarante-huit heures dans les États du khédive.

« Ce sera déjà un beau tour de force de visiter, dans le temps si court qui nous restera, les principaux monuments de l'Inde ! » avait-il dit.

Et l'on avait pris passage sur le steamer anglais. Après une

traversée rapide de cette fournaise qui s'appelle la mer Rouge, et le golfe Persique franchi tout d'une haleine, Ceylan s'était montrée dans sa luxuriante parure d'arbres géants ; la péninsule indienne avait été doublée et remontée ; treize jours après avoir quitté Aden, le *Sérapis* avait reconnu le bateau-fanal qui annonce les bouches du Gange, et pris à son bord le pilote qui devait le guider au milieu des *Sandheads,* ces immenses bancs de sable que le fleuve sacré projette dans le golfe du Bengale.

La grande île de Sangor s'était profilée sur les eaux. Le sémaphore de Diamond-Harbour avait indiqué l'embouchure de l'Hougly. Et, pendant quinze heures, on avait remonté le fleuve au milieu d'une double file de navires de tout tonnage et de tout pays, qui gagnaient le port ou s'envolaient vers le large.

Enfin, au point du jour, le regard des voyageurs, las d'errer sur les côtes basses et à demi noyées qu'ils longeaient depuis vingt-quatre heures, avait vu s'élever lentement, derrière une forêt de mâts, bordée d'une immense esplanade, la ligne majestueuse des palais de Calcutta.

Il était six heures du matin, et le soleil inondait de ses nappes d'or les moindres détails de ce panorama sans rival, quand le *Sérapis* releva son amarre et s'arrêta.

Le steamer n'avait pas encore exhalé de ses poumons de fer son dernier soupir de vapeur et de fumée, que déjà une flottille d'embarcations resserrait son cercle autour de lui. C'étaient des bateaux chargés de fruits et de fleurs, des chalands de portefaix, des entassements de parents et d'amis empressés de souhaiter la bienvenue à ceux qu'ils attendaient, — une confusion de turbans blancs, d'étoffes claires, de peaux cuivrées, de cris assourdissants.

Au loin, les quais fourmillant d'une foule bigarrée, des voitures et des palanquins mêlés dans un pittoresque tumulte, et comme cadre à ce tableau, un feu d'artifice de dômes, de clochers, de colonnes, de minarets surgissant des masses de verdure.

M. Gloaguen et Paul-Louis, accoudés au bastingage près de

la coupée, contemplaient avec curiosité le spectacle toujours amusant de cette prise d'assaut d'un steamer qui arrive. Leur attention se porta bientôt sur un petit canot manœuvré avec une adresse consommée par un jeune garçon de treize à quatorze ans, et qui allait accoster le vapeur directement au-dessous d'eux.

Cet enfant n'appartenait évidemment pas à la classe des commissionnaires et des porteurs, si nombreuse en ce moment autour du navire. Il était vêtu de toile blanche, mais à l'européenne, et avec une élégance sans prétention. Son teint frais et rose disait du reste que, s'il était né dans l'Inde, c'était de parents non indigènes.

Précisément, au moment où Paul-Louis venait de le remarquer, le jeune canotier rangea ses avirons, d'un mouvement brusque, se dressa sur l'avant de son embarcation et, s'adressant aux deux voyageurs en faisant un porte-voix de sa main, cria en bon français :

« Gentlemen, pourriez-vous me dire si vous avez à bord MM. Gloaguen père et fils?... »

Paul-Louis s'empressa de répondre en se nommant. Sur quoi le jeune garçon leva d'un geste joyeux son chapeau de paille, — découvrant ainsi, avec des cheveux du plus beau rouge, une physionomie fine et gracieuse, puis il cria :

« Hourra! Je suis Chandos Robinson!... Bonjour, mon oncle!... Bonjour, mon cous... »

Il n'acheva pas. Un lourd bachot indigène, monté par un seul rameur et lancé à toute vitesse, venait de se jeter sur son léger canot et de le chavirer. Avant d'avoir pu seulement voir approcher le danger, Chandos, perdant l'équilibre, était tombé à l'eau.

Un double cri d'horreur de M. Gloaguen et de son fils, un concert d'imprécations autour du maladroit ou du mécréant qui, sans même s'arrêter un instant, s'éloignait à toutes rames ; — et l'on ne vit plus que les cercles concentriques formés par l'eau noirâtre à la place où l'enfant venait de disparaître.

Vaguement, comme dans un rêve fugitif, Paul-Louis avait

distingué un torse cuivré, des membres d'athlète, et, sous le turban blanc du coupable, un grand nez hardi, une paire d'yeux étincelants, une expression de joie sauvage.

« Un enfant à la mer!... Vite, des cordes, des bouées, des barres d'anspect!... » criait-on déjà.

La nouvelle courut comme un éclair sur le pont du navire, on s'empressait, on se bousculait...

Pouf!... la chute d'un corps décrivant une parabole et plongeant du haut de la coupée déchira l'air ensoleillé.

C'était Paul-Louis qui se jetait à l'eau sans avoir même pris le temps d'ôter sa jaquette de voyage.

Au même instant, la tête de Chandos émergea de l'eau, rieuse et bien vivante.

« Ce ne sera qu'un bain supplémentaire, » disait-il en s'ébrouant comme un jeune poulain et nageant vers la muraille noire du steamer.

Et là, s'emparant d'un câble qui pendait, sans daigner même arriver à l'escalier abaissé au ras de l'eau, il se hissa en vingt secondes jusqu'au niveau du pont et d'un saut retomba sur ses pieds.

De son côté, Paul-Louis averti, quand il reparut, de l'heureuse issue de l'affaire, remontait tranquillement par l'échelle, au milieu des hourras et des applaudissements de tous les spectateurs de ce drame rapide.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent avec une cordialité toute naturelle.

« Merci, mon cousin, et à charge de revanche, disait Chandos. Tiens!... j'ai perdu mon chapeau!... fit-il presque aussitôt. Holà! marinier d'eau douce, repêche au moins mon couvre-chef!... » reprit-il en cherchant des yeux le rameur bronzé qui venait de causer tout cet émoi.

Mais il était déjà loin, — trop loin pour qu'on pût l'atteindre ou même distinguer ses traits, sur lesquels retombait d'ailleurs un des bouts de l'étoffe blanche qui lui servait de turban. Venait-il

de prendre cette précaution pour cacher ses yeux ou simplement pour les protéger contre l'éclat du soleil? Il était malaisé de le dire. Mais la brutalité de toute sa conduite pouvait faire croire à une préméditation. Bientôt il se perdit dans le labyrinthe des navires à l'ancre.

« Mon pauvre enfant, je vous ai bien cru mort! disait M. Gloaguen en serrant son neveu dans ses bras.

— Prenez garde, mon oncle, vous allez vous mouiller! riposta gaiement Chandos.

— Descendons dans ma cabine; venez changer de vêtements, suggéra Paul-Louis.

— Bah! avec un soleil comme le nôtre!... Dans un quart d'heure je serai aussi sec qu'une allumette... Ah! voilà mon chapeau!... Rien n'est perdu... Merci, mon brave, reprit Chandos en glissant une pièce de monnaie dans la main du matelot qui lui rapportait cette épave. Si vous vouliez maintenant vous charger de retourner mon canot, tout serait pour le mieux... »

La légère embarcation flottait, en effet, le ventre en l'air comme un poisson mort. Mais le matelot, aidé d'un camarade, l'eut bientôt remise dans sa position normale, vidée et amarrée à l'escalier.

Pendant ce temps, Paul-Louis était allé revêtir des habits secs.

« Voilà une affaire faite; je puis maintenant vous débarquer quand vous voudrez, si toutefois vous n'avez pas perdu toute confiance dans mes talents nautiques, dit Chandos en riant.

— Nous en avons au contraire pris une excellente opinion, répondit M. Gloaguen. Mais il y a nos bagages...

— Ne vous en inquiétez pas. J'enverrai un soldat pour s'en occuper.

— Je ne sais trop où nous allons descendre... On m'a recommandé l'hôtel de la Couronne...

— L'hôtel de la Couronne!... Mais, mon oncle, vous croyez

donc que mistress[1] Major O'Molloy vous laissera aller à l'hôtel?... Rayez cela de vos papiers... J'ai oublié de vous dire!... c'est elle qui m'envoie. Elle est là-bas, sur le quai, à vous attendre avec Florry... Florry, c'est ma sœur, vous savez!... Tenez, voyez-vous cette voiture jaune avec une dame à cheval tout auprès?...

— Merci, mon cher enfant, je n'ai pas l'honneur de connaître cette dame, et je ne sais en vérité si je dois...

— Mistress Major O'Molloy!... Oh! n'ayez crainte, la connaissance sera bientôt faite!... D'ailleurs, sachez, mon oncle, qu'il est inutile de dire non. En entrant dans nos eaux, vous tombez sous son autorité dictatoriale. Et mistress Major O'Molloy n'entend pas raillerie sur l'obéissance passive!...

— Vraiment? fit M. Gloaguen en souriant.

— Eh! oui. C'est elle qui commande le régiment par intérim, reprit Chandos avec une pointe de malice qu'une légère moiteur de ses yeux vint aussitôt émousser, car ce mot lui rappelait la perte cruelle qu'il avait faite si récemment. Le major est à la parade : c'est même ce qui l'empêche d'être ici ce matin. Mais tout le corps des officiers sait bien que c'est chez mistress O'Molloy qu'il faut venir au rapport...

— Alors il est inutile de songer à lui résister?

— Absolument inutile, mon cher oncle. Elle a déjà fait préparer votre appartement au quartier, et vous y ferait plutôt conduire entre quatre hommes et un caporal que de se résigner à perdre ses hôtes.

— S'il en est ainsi, il ne reste évidemment qu'à capituler! » fit M. Gloaguen en descendant l'escalier du steamer.

Il se fut bientôt assis avec son fils dans le canot de Chandos, qui reprit bravement ses avirons et se dirigea droit au quai.

Paul-Louis était émerveillé de l'assurance, de l'adresse et de la force de ce gamin aux cheveux rouges. Un batelier de profession n'aurait pu diriger plus habilement son embarcation au

1. Prononcez *missis*.

milieu de cette rade encombrée de navires, de chaloupes et d'amarres. Et, tout en ramant vigoureusement, Chandos ne cessait pas de bavarder, ni de donner derrière lui de fréquents coups d'œil au quai.

« Voilà mistress Major O'Molloy et Florry qui agitent leurs mouchoirs ! » s'écria-t-il tout à coup.

M. Gloaguen et Paul-Louis s'empressèrent naturellement de répondre du chapeau à ce gracieux accueil. L'instant d'après, le canot accostait et les voyageurs mettaient pied à terre.

L'une des deux dames était assise dans une de ces calèches de place qui ont un cocher à turban sur le siège et leurs valets ou *ghore-walas* spécialement chargés de tenir la bride des chevaux au repos, en les émouchant. C'était une petite femme ronde comme une boule, avec une face rose, des yeux gris percés en vrille, une bouche ouverte jusqu'aux oreilles, un chapeau de paille à plumes de coq crânement campé sur le côté de la tête, et d'énormes bijoux à cette heure matinale. Au demeurant, aussi ronde de manières que de tournure, encore agréable à voir, sans qu'on s'expliquât bien pourquoi, et fort peu disposée à perdre le temps en cérémonies inutiles.

« Monsieur Gloaguen, dit-elle à l'archéologue en lui tendant sa main gantée de soie grise, soyez le bienvenu ! Permettez-moi de vous traiter en vieil ami et en brave homme que vous êtes... Ce n'est pas le premier venu qui se serait ainsi dérangé pour des enfants qu'il ne connaît pas... Votre fils, je suppose ? *How do you do ?* (comment allez-vous ?) *master* Gloaguen ?... Vous êtes militaire, n'est-ce pas ?... Tout le monde l'est en France... Il y a de jolis corps de troupe dans votre armée... Enchantée de faire votre connaissance... Voici votre cousine Florry... Chère enfant, donnez donc la main à votre oncle... Le major m'a chargé de vous faire ses excuses s'il ne se trouve pas à votre arrivée. Le service avant tout, n'est-ce pas ?... Eh bien ! Chandos, mauvais garnement, comme vous voilà fait !... Vous avez donc pris un bain tout habillé ?... Je vous l'avais pourtant bien défendu... Mais qu'avez-vous à rire ?... »

Chandos n'avait garde de s'en vanter. Il riait tout simplement de la volubilité de mistress O'Molloy, qui n'avait pas encore permis à M. Gloaguen de placer un mot.

Miss Florence Robinson, sans descendre de cheval, s'était gracieusement inclinée en donnant un solide *shake hand* à son oncle et à son cousin. Grande et mince, avec des cheveux de ce blond un peu ardent que les peintres appellent le blond vénitien, elle était charmante dans sa robe de piqué blanc à brassard de deuil en crêpe noir, sous son petit chapeau d'homme et son voile serré comme un masque transparent sur un profil d'une régularité toute classique. Peut-être son abord était-il un peu froid. Mais cette froideur, on le voyait, ne procédait chez elle ni d'un cœur égoïste ni d'une timidité de pensionnaire. C'était la réserve de haut ton d'une âme fière qui ne fait pas de concessions à la banalité mondaine, et qui attend, pour donner son amitié, qu'on la mérite.

Les premiers compliments échangés, les voyageurs et Chandos prirent place dans la calèche de mistress O'Molloy, le cocher toucha ses chevaux et l'on partit au grand trot, — les deux pauvres *ghore-walas* courant dans la poussière, — Florry en éclaireur sur son cheval noir.

Mistress O'Molloy parlait toujours en son français. M. Gloaguen et Paul-Louis, étourdis de ce caquet, éblouis de l'écrasante lumière du ciel indien, bercés encore de ce mouvement de roulis qu'on emporte à terre en achevant une longue traversée, voyaient comme en rêve tout ce spectacle éblouissant d'une matinée à Calcutta : — les équipages splendides, les palanquins portés au pas de courses par des boys indigènes, les cavaliers innombrables, la foule des Européens mêlée à celle des Hindous, la variété des costumes et des types, tout le mouvement d'un grand port ajouté à celui d'une capitale, le tumulte d'une véritable Babel de races, encadré dans des squares verdoyants, dans des jardins anglais, dans des avenues ombreuses, bordées de magasins étincelants et de palais à colonnades.

Tout à coup, Paul-Louis fut surpris et même un peu choqué de voir Florence courir droit à une brouette abandonnée au milieu de la chaussée et faire sauter cet obstacle à sa monture, au lieu de l'éviter simplement. Chandos vit son mouvement et se mit à rire.

« Voilà les manières de Florry, et elle se permet de trouver à redire aux miennes ! fit-il en reprenant son sérieux. Très certainement ce n'est pas sur une promenade publique que je ferais sauter un obstacle à mon cheval, ajouta-t-il comme pénétré de son immense supériorité sur ce point spécial d'étiquette.

— Non. Vous vous contenteriez de le mettre ventre à terre au milieu de l'avenue, au risque d'écraser une douzaine de passants, répondit mistress O'Molloy en lui appliquant familièrement sur la joue un léger coup d'éventail.

— Oh ! mon Dieu, pour un maladroit de parsi que j'ai renversé l'autre jour, on me le reproche assez ! répliqua Chandos subitement devenu très rouge. Il n'a pas eu de mal, après tout !

— Il a même trouvé le sol très moelleux à ses os, j'en suis convaincue ! » reprit l'impitoyable mistress O'Molloy.

Mais elle vit une larme d'humiliation et de regret rouler dans l'œil de Chandos, et s'empressa d'ajouter :

« Allons ! je suis méchante, j'en conviens, et vous avez fait tout votre possible pour réparer cet accident... — Il a sauté à bas de son cheval sans même attendre qu'il fût arrêté, fit-elle en s'adressant à M. Gloaguen, a relevé le pauvre parsi, l'a reconduit chez lui et ne l'a quitté qu'en lui donnant toute sa monnaie de poche et après s'être assuré qu'il n'avait pas d'autre mal que la peur... »

Chandos semblait plus confus, s'il est possible, d'entendre faire son éloge qu'il ne l'avait été une minute plus tôt des railleries de mistress O'Molloy, M. Gloaguen jugea utile d'opérer une diversion.

« Qu'est-ce donc que tous ces grands échassiers ? demanda-t-il en montrant une file d'oiseaux au long bec qui semblaient perchés en sentinelle sur le faîte des maisons.

— Ce sont les égoutiers et les boueux de Calcutta ! répondit Chandos. Des cigognes à poches, ou cigognes marabout, qui veulent bien se charger de faire disparaître les immondices de nos rues. »

On arrivait, et la calèche, décrivant une courbe dans une cour spacieuse, venait de s'arrêter devant un élégant perron.

Le pavillon occupé par le major O'Molloy au quartier de cavalerie, et qui, étant affecté à l'officier commandant du régiment, avait précédemment servi de demeure au feu colonel Robinson, était un véritable palais, adossé à un parc splendide. L'ameublement, il est vrai, en était assez simple, comme il est indispensable dans les pays tropicaux, où les riches étoffes, les divans moelleux, serviraient bientôt de repaires inexpugnables à des myriades d'insectes et de parasites. Mais les vastes proportions des salles et leur distribution même étaient celles d'une demeure officielle, construite pour de grandes fêtes mondaines. Tout le rez-de-chaussée était réservé, selon la coutume anglaise, aux salons et appartements de réception, — salle à manger, boudoir, bureaux et vestibules. Au premier étage, dont toutes les pièces s'ouvraient sur une large véranda, se trouvaient les appartements intimes. Les cuisines et les offices étaient dans le sous-sol.

Tous les murs et les plafonds, enduits d'une sorte de stuc fait avec des coquillages concassés, semblaient vernis et présentaient des reflets chatoyants d'une richesse extrême. De fines nattes de rotin, luisantes et polies, couvraient les planchers. Des torchères, des bronzes, des laques monumentaux, étaient jetés dans tous les coins. Une profusion de meubles de bambou, élégants et légers, tendaient de tous côtés à la paresse leurs bras ouverts et leurs sièges élastiques. Les salons, à plafond très élevé, n'avaient pas de portes intérieures, mais seulement des ouvertures voilées d'un tissu de gaze. De tous côtés, des domestiques indigènes en blanc costume, graves et respectueux, étaient prêts à obéir au moindre signe.

M. Gloaguen et Paul-Louis, immédiatement conduits à leurs

appartements, avaient à peine pris le temps de se rafraîchir et venaient de redescendre auprès de mistress O'Molloy et de Florry quand le major arriva.

C'était un petit homme au teint jaune et cachectique, au crâne presque entièrement dépourvu de cheveux, aux yeux caves au fond de leurs orbites, droit comme une flèche, mais à peu près aussi maigre, — et aussi réservé et aussi silencieux que mistress O'Molloy semblait bavarde et impérieuse. Il suffisait de les voir ensemble pour reconnaître que le major était courbé sous le despotisme de sa femme, laquelle, en conséquence, comme le disait Chandos, commandait bien le régiment par intérim. Ce qui ajoutait encore à l'air penaud et opprimé du pauvre officier, c'était une voix caverneuse, sibilante, qui ressemblait à celle d'un ventriloque et donnait à ses moindres paroles l'apparence d'un effort surhumain. On aurait dit un cadavre qui parlait, ou plutôt, à raison de sa raideur et de ses mouvements saccadés, un de ces automates joueurs d'échecs et munis d'un appareil imitant la voix humaine. Les questions de santé semblaient d'ailleurs le préoccuper tout spécialement, et c'est à ce point de vue exclusif qu'il examina ses visiteurs, comme s'il avait fait partie d'un conseil de revision.

« Belle santé !... Bien constitué !... fait pour les *horse-guards !* dit-il en regardant d'un œil d'envie la robuste charpente de Paul-Louis, après lui avoir serré la main. Bonne constitution !... Pas malade, n'est-ce pas ?... Pas la moindre infirmité ?... reprit-il en passant à M. Gloaguen.

— Non. Nous jouissons, Dieu merci, d'une excellente santé dans la famille, répliqua l'archéologue.

— Grand point, Monsieur, point capital ! dit le major. Moi, au contraire, santé ruinée... Le climat, voyez-vous, les fatigues... maladie du... comment dites-vous ?... du *liver...* »

Et il se tapait de petits coups sur la région abdominale, à droite, au-dessous des côtes.

« Le major a le foie malade, répliqua Chandos.

— Ah! oui, le foie, le *liver,* comme nous disons... maladie du foie, Monsieur!... le climat, les fatigues... Mais vous devez avoir besoin de prendre quelque chose de tonique et de frais?...

Il toucha un timbre. Un valet en turban parut, les bras croisés.

« *Brandy and soda,* » fit le major de sa voix languissante.

Le valet disparut et rapporta bientôt un plateau d'argent couvert de verres, de bouteilles, de bassins à glace, qu'il déposa sur un guéridon.

« Servez-vous, Monsieur, je vous en prie, reprit le major. Voici de l'eau-de-vie française, du wisky, du gin... Moi, je suis pour le *brandy* coupé d'eau de seltz... Il faut des stimulants dans ce pays-ci, des toniques... Indispensable de lutter contre le climat, de réagir, voyez-vous!... Sans quoi, un beau matin, crac! on s'affaisse, et c'est fini... »

Ce disant, le major se versait un grand verre d'eau-de-vie qu'il additionnait d'une faible portion d'eau de seltz, et l'avalait sans sourciller. Puis aussitôt, sans perdre de temps, il prépara une seconde dose de ce breuvage prétendu stimulant.

« Quand je pense que ces benêts de docteurs européens attribuent les maladies du foie, si fréquentes en ce pays-ci, à l'usage des boissons fermentées! disait-il en replaçant son verre sur le plateau. En vérité!... je voudrais les y voir... Mais, Messieurs, sans toniques ni stimulants, où serais-je, moi qui vous parle, après vingt ans de service au Bengale?... Dans la tombe, et depuis longtemps!... »

Il se versa un troisième verre.

M. Gloaguen et Paul-Louis, qui étaient la sobriété même, comme la plupart des Français bien élevés, le regardaient faire avec stupéfaction et se demandaient si ces libations allaient se renouveler encore, quand on vint fort heureusement annoncer que Madame était servie. Tout le monde passa à la salle à manger.

La table était dressée avec un luxe tout asiatique, couverte d'une argenterie superbe, de cristaux, de fleurs admirables. Der-

rière chaque chaise de bambou, un domestique en turban attendait debout et les bras croisés ; il vous faisait asseoir, poussait votre siège auprès de la table, déployait votre serviette sur vos genoux, en un mot vous traitait à peu près comme une mère ou une nourrice diligente traite un bébé de deux ans. Au-dessus des convives, un immense *punkah*, mis en mouvement à l'aide d'un système de cordes et de poulies, par un serviteur invisible, créait dans la pièce un courant d'air artificiel. Tous les verres, — et il y en avait une collection devant chaque couvert, — étaient munis d'un petit chapeau chinois en argent, afin d'empêcher les moustiques de venir s'y baigner. Les assiettes et les plats portaient à leur base un petit réchaud à eau bouillante, qui a pour but de tenir les sauces à une température constante sous les coups d'éventail du punkah.

M. Gloaguen et Paul-Louis avaient des appétits de voyageurs, Chandos un appétit de quatorze ans, et les deux dames des appétits d'Anglaises. On fit donc honneur à la cuisine pimentée du pays. Seul le major ne mangeait rien.

Mais il se rattrapait sur les bouteilles qui circulaient avec une profusion et une rapidité inquiétantes. *Sherry*, madère, *pale-ale*, vin du Rhin, vin de Champagne, il acceptait tout ce qu'on lui offrait, et pourtant sa collection de verres était toujours vide. Puis, au dessert, quand les dames eurent quitté la table, il s'administra, pour couronner ses exploits, toute une carafe de claret glacé.

Au moment où le café arriva, il était apparemment lesté pour sa sieste, car il alla sans mot dire se jeter sur un sofa, et aussitôt un domestique entra avec des *houkahs*.

Le houkah n'est pas une simple pipe, c'est un appareil très compliqué, formé essentiellement par un récipient de métal ou de cristal, à demi rempli d'eau parfumée et auquel aboutissent deux tuyaux : l'un, droit, qui porte un fourneau dans lequel se place le *chillum* ou charge de la pipe ; l'autre, souple et flexible, terminé par un bout d'ambre pour la bouche du fumeur. Le chi-

lum se compose de plusieurs boulettes qui brûlent ensemble : l'une, de *godank*, espèce de pâte de feuilles de roses, de sucre candi et de pommes desséchées ; les autres, faites de charbon pilé avec de la farine de riz, et servant seulement à titre de combustible. Tout cela répand une odeur de pastilles de sérail assez écœurante, mais qui paraît avoir des charmes spéciaux pour les initiés, car le houkah, comme l'opium, comme le tabac, devient ordinairement une habitude invétérée chez ceux qui le cultivent.

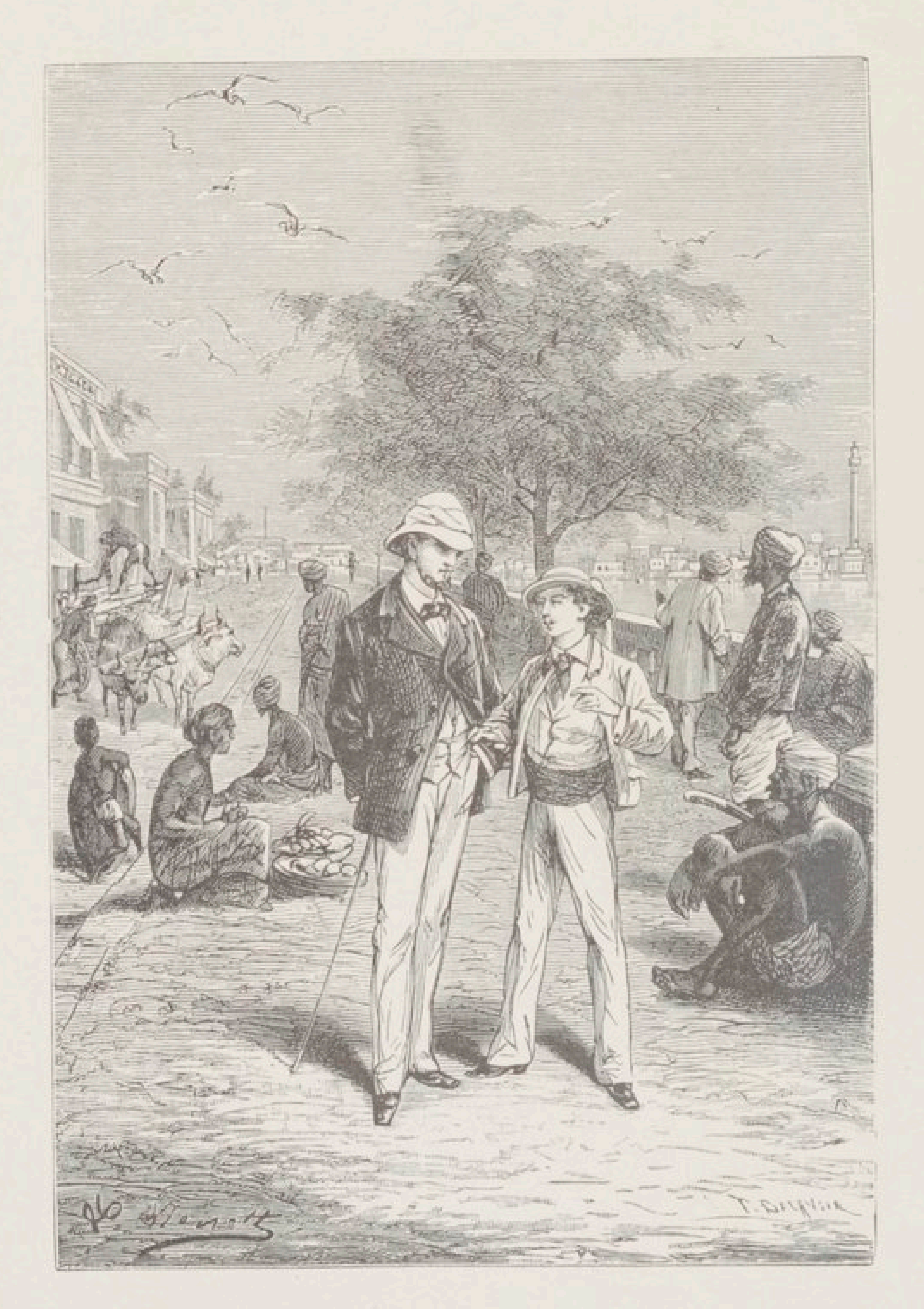
Les deux Français n'eurent pas plus tôt porté le bout d'ambre à leurs lèvres qu'ils le repoussèrent avec dégoût.

Quant au major, il tira du sien une douzaine de bouffées, puis, fermant les yeux et renversant sa tête sur un coussin, il s'assoupit tranquillement. Aussitôt le *houkabdar*, qui guettait ce moment psychologique, ramassa son attirail et se retira sans bruit. M. Gloaguen et Paul-Louis firent de même en compagnie de Chandos.

« Et ce pauvre major s'étonne d'avoir une maladie de foie, avec un pareil régime ! » se disait mentalement l'archéologue.


BIBLIOTHEQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

III



TOUT EN MARCHANT, ON AVAIT ÉCHANGÉ
PLUS D'UNE CONFIDENCE.

CHAPITRE III

LES LUBIES DE CHANDOS

La journée s'écoula sans qu'on revît les dames. Selon l'usage de ces climats accablants, elles restaient enfermées toute l'après-midi. M. Gloaguen profita de sa solitude pour écrire quelques lettres et lire deux ou trois chapitres de sa grammaire sanscrite, tandis que Paul-Louis, sous la conduite de Chandos, visitait les docks et les principaux établissements industriels de Calcutta.

Les deux cousins s'entendaient à merveille et faisaient déjà une paire d'amis quand ils rentrèrent de leur promenade. Tout en marchant, on avait échangé plus d'une confidence.

« Est-ce que vous vous appelez Crusoë, comme votre père? avait demandé Paul-Louis que ce détail intriguait.

— Assurément oui, répondit Chandos en rougissant un peu. C'est un prénom qui est pour nous un véritable nom de famille... Nous descendons en droite ligne du fameux voyageur.

— Quel fameux voyageur? fit Paul-Louis tout surpris.

— Eh bien, Crusoë Robinson, ou comme on dit plus communément Robinson Crusoë, répliqua le jeune garçon en rougissant de plus belle. Ne connaissez-vous pas ses aventures?

— Certes, je les connais! mais je dois vous avouer que je les ai toujours considérées, avec presque tout le monde, je pense, comme purement imaginaires.

— Oui, c'est l'opinion courante, mais elle n'en est pas plus fondée! s'écria Chandos avec animation. Si l'on conteste que Robinson Crusoë ait existé, pourquoi admettre que Nabuchodonosor, Richard Cœur de Lion ou Christophe Colomb aient jamais vécu? L'un n'est pas plus raisonnable ni plus absurde que l'autre. Ni vous ni moi n'avons vu le roi de Ninive, en chair et en os, plus que nous n'avons vu l'illustre naufragé. Tout ce que nous savons d'eux, c'est ce que nous en disent les traditions et les livres. Et quelles traditions, quel livre portent mieux le cachet de l'authenticité littérale que l'histoire de Robinson? Est-ce qu'un individu doué de raison peut lire cet admirable récit, tel qu'il nous a été transmis par Daniel de Foë, sans sentir que ces choses-là ne s'inventent pas, que cet homme a bien réellement respiré, traversé les épreuves qu'il raconte, écrit le journal de ses voyages?... D'ailleurs, ce n'est pas sur une simple impression littéraire que repose ma conviction. C'est sur une tradition de notre famille et sur de véritables preuves matérielles. Sur ce nom de Crusoë Robinson, d'abord, que nous portons de père en fils depuis plusieurs générations. Puis, sur le fait que nous sommes originaires du comté d'York comme notre grand ancêtre et que nous sommes les seuls dans le comté à nous appeler Robinson. Chose singulière, en effet, quoique ce nom soit très répandu dans toute l'Angleterre, en Yorkshire il n'y a que nous à le porter, et, je le répète, nous le portons toujours avec celui de Crusoë, — que la relation de De Foë n'a jamais donné comme le véritable nom de famille. Il dit en propres termes que le nom le plus usité était celui de Robinson.

— C'est en effet assez curieux, mais de là à admettre une filiation rigoureuse!...

— Eh! oui, cela vous semble hasardé. Mais qu'est-ce qui ne l'est pas en matière d'histoire et de généalogie! Il y a là une question de sentiment dont on peut rire, mais qui a sa valeur, croyez-le bien. Pour moi, je vous assure que *je me sens* l'arrière-petit-fils de Robinson, et que rien ne m'ôtera cette conviction.

Je partage toutes ses idées, ses goûts, j'ai ses défauts, sa passion des voyages. Je l'aime et je le révère comme un grand-papa qui m'aurait fait sauter sur ses genoux. Quand je parcours le premier volume de son histoire, il me semble que je relis la confession de mes propres pensées. Et même, — vous le dirai-je, — je suis certain que je lui ressemble physiquement. J'ai dans ma chambre une vieille gravure du XVIIIe siècle qui le représente au moment où il fait part à son père de ses projets de voyage; je vous la montrerai, et vous me direz si ce n'est pas tout mon portrait!...

— Mais enfin, s'écria Paul-Louis, vous n'ignorez pourtant pas quelle est au sujet de Robinson la tradition généralement reçue? C'est l'histoire d'un matelot écossais nommé Selkirk, et jeté par un naufrage sur l'île Juan-Fernandez, que Daniel de Foë passe pour avoir visitée.

— Oui, je sais que cette tradition littéraire est fort accréditée. Mais sur quoi repose-t-elle, après tout? Simplement sur le fait qu'un certain Selkirk paraît avoir existé, et, qui plus est, avoir fait naufrage à la fin du XVIIe siècle. De cette coïncidence on a conclu à une identité... Mais jamais De Foë n'a fait la moindre allusion à ce Selkirk, et peut-être n'en avait-il même pas entendu parler. Son héros n'est pas un simple matelot ni un Écossais, c'est un jeune Anglais, de famille aisée, qui a reçu une éducation à peu près complète et qui a la passion des voyages. Et, je le répète, non pas un jeune homme quelconque, mais un enfant d'York, né à une certaine date, portant un nom spécial et tout à fait particulier à la ville d'York. Pourquoi ce qui est arrivé à Selkirk ne serait-il pas arrivé aussi bien à Robinson Crusoë? Et qui nous assure même que ce Selkirk ait jamais vécu?... En tout cas, Robinson et lui ne seraient pas les seuls qui aient jamais fait naufrage, puisqu'il se perd chaque année sept à huit mille navires de tout tonnage, d'après les statistiques du *Bureau Veritas* et du *Lloyd* que j'ai lues dans le *Times*. »

Paul-Louis aurait eu encore plus d'une objection à faire à ce singulier plaidoyer. Mais il en comprit la parfaite inutilité, et, à

demi entraîné lui-même par la conviction de son jeune interlocuteur, il entra dans sa fantaisie.

« Comment vous expliquez-vous cette filiation que vous revendiquez? lui demanda-t-il. Robinson Crusoë ou Crusoë Robinson avait donc laissé des enfants?

— Assurément, répliqua Chandos. Il le dit en propres termes à la fin du dernier volume de son histoire, — ou du moins du dernier volume qui nous soit parvenu. Car vous ne doutez point, n'est-ce pas, que cette histoire ait eu une suite?...

— Une suite?

— Évidemment. Le récit que nous possédons s'arrête après le quatrième voyage de Robinson, quand il est rentré en Yorkshire et y vit tranquillement avec ses enfants. Or, suivez bien mon raisonnement : Si nous avions affaire à un roman, cette fin serait absurde. Un homme de génie comme de Foë, — car il faudrait du génie pour *inventer* une histoire pareille, — ne se serait jamais contenté d'un dénouement aussi plat et aussi illogique. Avoir des aventures semblables, être possédé de la manie des voyages au point de repartir à quatre reprises différentes pour aboutir à finir bourgeoisement dans ses pantoufles, à York! Cela n'a pas le sens commun. Si ce récit était une fiction, l'auteur aurait nécessairement suivi son système jusqu'au bout. Il nous aurait montré un Robinson finissant par mourir victime de son humeur vagabonde, et périssant misérablement après avoir eu tant de fois en main le bonheur assuré... Je dis donc que cette fin même prouve de deux choses l'une : ou bien que nous n'avons pas *toute* l'histoire de Robinson, et qu'il existe ou a existé quelque part, en manuscrit, un cinquième livre de ses mémoires, relatant ses dernières aventures; ou bien que cette fin n'a jamais été écrite par la raison qu'on n'a jamais su comment a fini Robinson, — ce qui lui ressemblerait assez.

— L'hypothèse est hardie mais spécieuse, dit Paul-Louis en riant de la rigueur apparente de ce dilemme.

— Eh bien! reprit Chandos fouetté par cette approbation,

voyez l'enchaînement des faits! 1° Il n'y a qu'une famille Robinson Crusoë ou Crusoë Robinson dans tout le Yorkshire, et l'illustre voyageur était précisément originaire de ce comté! 2° Il dit expressément qu'il s'y est marié et y a laissé des enfants déjà grands avant le dernier de ses voyages dont nous avons la relation. 3° Il déclare y être rentré en 1705, à l'âge de soixante-douze ans, et là s'arrête ce que nous savons de lui... N'y a-t-il pas dans tout ceci plus de motifs qu'il n'en faut d'admettre, d'une part, que sa famille s'est continuée en ligne directe dans le comté, et, de l'autre, que lui-même a eu une fin mystérieuse? Car enfin un homme aussi extraordinaire ne disparaît pas, surtout dans une ville de province, sans que sa mort fasse quelque bruit... S'il y était décédé de sa fin naturelle, on le saurait!...

— Tout cela est fort bien déduit, fit Paul-Louis, en riant de plus belle. Il n'y a que la base qui manque. Prouvez-moi que le héros de Daniel de Foë a existé!...

— Et prouvez-moi que le soleil brille ou qu'il y a jamais eu une bataille de Bouvines! » répliqua gaiement Chandos.

Il était habitué à se voir contester sa fantaisie favorite et ne s'en étonnait pas.

« D'ailleurs, ce n'est pas d'hier que je m'occupe de cette question, reprit-il. Avec la permission de mon père, que ma manie amusait, j'ai écrit l'an dernier à l'archevêque d'York, pour lui demander de vouloir bien faire relever sur les registres paroissiaux de la ville les actes de naissance et de décès de la famille Robinson Crusoë. Eh bien! il a été impossible de trouver un acte de décès pouvant se rapporter au fameux Robinson!

— Cela semblerait indiquer qu'il n'est jamais mort, ou plutôt qu'il n'a jamais vécu...

— Pas le moins du monde! Cela prouve tout au plus qu'il n'est pas mort à York...

— Et son acte de naissance? Voilà un document qui serait précieux!...

— On ne l'a pas retrouvé, dit Chandos assez penaud. Mais ce

n'est pas décisif. Car les actes étaient fort mal tenus à cette époque, et, d'ailleurs, un incendie a détruit, en 1680, les registres de l'église de Saint-Pancras, qui était probablement sa paroisse.

— De telle sorte qu'au total on n'a ni son acte de naissance ni son acte de décès, résuma Paul-Louis. Voilà un état civil bien insuffisant !

— Oui, mais, en revanche, nous avons toute la série des Robinson Crusoë ou Crusoë Robinson depuis le commencement du XVIIIe siècle jusqu'à mon père. La filiation est directe et sans interruption. Il n'y a pas d'autre famille portant ces deux noms dans toute l'Angleterre. Il est donc hors de doute que, si le grand Robinson a existé, il était de nos ancêtres, et pour mon compte, je trouve cette descendance beaucoup plus vraisemblable que la plupart des généalogies inscrites au *Peerage*.

— *Amen !* » fit Paul-Louis, que ses habitudes parisiennes ne portaient pas à donner une grande importance à ces questions toujours problématiques.

Le soir, au salon, il voulut hasarder à ce propos une très innocente plaisanterie ; mais il vit tout de suite à l'air de miss Florence qu'elle partageait pleinement sur ce point spécial les opinions très arrêtées de Chandos, et il n'insista pas.

« Après tout, se dit-il, qu'ils descendent de Sindbad le marin, si cela peut leur faire plaisir ! Je n'y vois pas le moindre inconvénient. »

Miss Florence s'était d'ailleurs montrée fort affable pour son cousin, et dès le premier moment l'avait mis à l'aise. Selon les habitudes de la conversation britannique, qui suit en pareil cas une sorte de routine immuable, elle le questionnait sur ses goûts, ses plaisirs ordinaires :

« Vous aimez jouer au cricket ?

— Je dois vous avouer que je ne connais pas ce jeu.

— Et au lawn-tennis ?

— Pas davantage.

— Et au polo ?

— Je ne sais pas seulement ce que c'est.

— Ah! dit Florry un peu déconcertée. Vous êtes peut-être un amateur de chasse à courre?

— Ma foi, je dois vous avouer que je n'en ai jamais vu.

— Mais vous montez à cheval, j'espère?

— Hum!... Je monte tant bien que mal, mais c'est sans prétention, je vous assure. »

Florry se creusait la tête pour trouver un délassement familier à Paul-Louis.

« Ah! il y a la danse! fit-elle. Tous les Français savent danser. Sûrement vous aimez la valse et la polka?

— La vérité m'oblige à avouer que je suis un pitoyable valseur. Une polka, je m'en tire encore : mais, pour la valse ou le quadrille, bonsoir! j'embrouille tout. »

Florry s'avoua vaincue et n'insista pas. Un garçon qui ne savait jouer ni au cricket, ni au lawn-tennis, ni au polo, — qui ne montait pas à cheval, — qui ne dansait pas, — à ses yeux cela n'existait plus, en tout cas c'était à peine un gentleman.

Élevée dans le milieu brillant et frivole de la société officielle à Calcutta, qui exagère tous les travers du monde britannique en y ajoutant ceux du monde parisien et du monde créole, Florence Robinson ne voyait dans la vie qu'une perpétuelle succession de fêtes et de plaisirs. Courir à cheval ou en voiture à des *garden-parties,* à des thés de cinq heures, à des *pics-nics,* à des bals, à des déjeuners sur l'herbe, aux régates, aux courses, à la chasse, à la pêche, à cette infinie variété de délassements imaginés par une société opulente et désœuvrée, — tel lui paraissait le but de l'existence. Elle ne concevait pas qu'on pût être étranger à l'A B C de ce métier tout spécial.

De son côté, Paul-Louis avait eu le malheur de perdre sa mère quand il n'était encore qu'un enfant, et sa studieuse adolescence, passée aux côtés d'un père que ses travaux personnels absorbaient entièrement, n'avait guère connu les plaisirs du monde. Tout au plus lui était-il arrivé cinq ou six fois en sa vie

de pénétrer dans la famille d'un de ses camarades d'école, et ces camarades appartenaient pour la plupart aux rangs les plus modestes de la bourgeoisie. Aussi avait-il, sur le rôle et la fonction des mères, des sœurs et des cousines, des idées que miss Florence Robinson aurait qualifiées de barbares, s'il lui avait été donné de les connaître. Il croyait fermement que la surveillance du ménage et les soins de la lingerie domestique étaient ici-bas la mission historique de la femme. S'il lui arrivait d'aventure de songer à l'époque encore lointaine sans doute où il existerait une madame Paul-Louis Gloaguen, toujours il se la représentait modestement occupée à faire des confitures ou à broder pour son mari une belle paire de pantoufles.

Cette conception n'était peut-être pas des plus sottes, et nous ne craindrons pas de déclarer que les idées de Paul-Louis à cet égard nous paraissent assez raisonnables. Un pot de confitures authentiques a du bon, par ce temps de chimie à outrance. Des pantoufles dont chaque point représente une pensée affectueuse et tendre sont une chaussure très douce au pied, quand on rentre au logis après ses affaires.

Quoi qu'il en soit, ces idées n'étaient pas celles du monde où M. Gloaguen et son fils venaient de se trouver jetés. Même à l'époque reculée où son mari n'était que simple lieutenant, mistress O'Molloy ne se souvenait pas d'avoir jamais collaboré activement à la confection d'un pudding. Quant à Florence, qui avait grandi dans le faste d'un palais indien, elle ne soupçonnait même pas qu'une telle chose fût possible : n'y avait-il point autour d'elle vingt domestiques empressés à la servir, chacun investi d'une fonction spéciale et ne s'en écartant jamais? Le cuisinier indigène de la maison aurait été étrangement surpris et même scandalisé si la jeune fille s'était avisée d'envahir son domaine.

Les officiers de l'armée britannique, au moins dans les colonies, sont rémunérés avec une magnificence qui explique ces habitudes. Leurs femmes et leurs filles forment dans les villes de

l'Hindoustan un monde à part, qui daigne à peine frayer avec les fonctionnaires civils et mène une vie continuelle de fêtes. Dans le tourbillon qui emporte ce monde brillant et léger, les préoccupations familiales occupent naturellement une place des plus restreintes. Enfin, les mœurs de la société anglaise comportent pour les jeunes filles une somme de liberté beaucoup plus grande que les nôtres. Admises à partager tous les délassements de leurs frères, à les suivre à la chasse, à lutter avec eux d'agilité, d'adresse et même de vigueur, elles en viennent naturellement à dédaigner comme indignes d'elles les joies plus modestes des jeunes Françaises.

Ces considérations expliquent pourquoi Florence et Paul-Louis ne se trouvèrent pas tout d'abord au même diapason. La jeune fille apparut à son cousin comme une personne plus excentrique que séduisante. Il prit son aisance et sa liberté de manières pour de la sécheresse, et ses goûts un peu virils pour des affectations. Elle,de son côté, incapable d'apprécier ou plutôt de démêler les qualités sérieuses et solides qui faisaient le fond du caractère de Paul-Louis, elle le jugea fort peu intéressant et se mit à son piano après avoir adressé quelques mots aimables à son petit singe Raki.

C'était un *ouistiti* de la race naine, à peine grand comme un écureuil , et qui croquait des amandes du matin au soir, tranquillement assis sur son perchoir de bambou, quand il n'était pas sur les genoux de sa jeune maîtresse. Miss Florence raffolait de cette jolie bête, au point de ne la confier aux soins de sa femme de chambre que pour sortir, et de lui faire habiter son propre appartement. Raki lui rendait d'ailleurs cette affection et ne manquait jamais de verser des larmes et de grincer des dents aussitôt que la jeune fille mettait son chapeau pour quitter la maison.

Mistress O'Molloy était déjà en conférences d'affaires avec M. Gloaguen. Il fallait bien qu'elle s'en occupât, expliquait-elle, puisque le major lui laissait ce soin, pour s'en aller à son club. A demi couchée sur un fauteuil de bambou, elle s'était installée

avec son hôte dans une de ces grandes fenêtres à rotonde vitrée, qu'on appelle en pays anglais *bay windows,* et qui sont presque toujours des recoins favoris. Celle-là s'ouvrait sur le parc qui s'étendait derrière le pavillon, comme sur un féerique décor de figuiers d'Inde, de sycomores et de palmiers. Une brise tiède s'était levée avec les étoiles, et, faisant onduler doucement la cime des arbres, prêtait une harmonie à la solitude noire des masses de verdure. Mais la bonne dame, habituée de longue date à ces magnificences de la nature tropicale, ne leur donnait pas la moindre attention. Elle s'était jetée à corps perdu dans les confidences, heureuse de trouver en M. Gloaguen une oreille complaisante.

« Le pauvre colonel est mort dans des circonstances tout à fait mystérieuses, disait-elle à demi-voix. Comme il le marque dans son testament, il avait déjà été, depuis quelques mois, l'objet de plusieurs tentatives d'assassinat qui sont restées inexpliquées... A la vérité ce n'est pas chose bien rare dans cet affreux pays, où nous marchons tous, on peut le dire, sur un sol miné par les haines et les vengeances les plus féroces!... Mais ce qu'il y avait de particulier dans les tentatives de meurtre dont le colonel Robinson a fini par être victime, c'est qu'elles étaient d'une nature exceptionnelle et tendaient toujours au but par des moyens détournés. Il ne lui arrivait pas, comme à tant d'autres officiers anglais, de recevoir une balle à la chasse ou un coup de poignard au détour d'une allée. Jamais un étrangleur ne s'était jeté sur lui et n'avait essayé de l'étouffer dans son sommeil. Jamais non plus un de ces poisons végétaux, si nombreux et si terribles, dont tous les Hindous savent le secret, n'avait été mêlé à ses aliments. Mais un jour, comme il se baignait dans l'Hougly, il avait manqué être dévoré par un caïman manifestement apporté là dans ce but, car jamais on n'en avait signalé sur cette côte... Une autre fois, comme il visitait les ruines de Ferore dans la plaine du Delhi, tout un pan de muraille s'abattit sur lui, et c'est par un miracle qu'il ne fut pas écrasé comme une feuille d'arbre... Deux mois

plus tard, traversant en palanquin la forêt d'Etmaddaolah, il allait sûrement être précipité avec ses porteurs dans un piège à éléphants, un véritable gouffre creusé en travers du chemin et soigneusement recouvert de gazon : — la chute d'un autre palanquin qui venait en sens inverse et qui se jeta sous ses yeux mêmes dans le piège lui sauva la vie au prix de celle d'un autre...

— Mais tout cela ne pouvait-il pas être purement accidentel? demanda M. Gloaguen. Le caïman pouvait être venu tout seul de régions même assez lointaines, le mur pouvait s'être abattu par son propre poids, le piège avoir réellement été creusé pour des éléphants.

— Sans doute, et c'était bien là le caractère singulier de ces pseudo-accidents. Mais leur fréquence, leur répétition, leur acharnement, pour ainsi dire, rendaient invraisemblable l'hypothèse d'un simple hasard. Ces tentatives se renouvelaient sous toutes les formes : c'était un plafond qui s'effondrait sur le lit du colonel, une chaloupe qui sombrait sous lui, un arbre centenaire qui s'abattait sur son passage, un scorpion qu'on découvrait dans sa couverture de campagne, un chien enragé qui lui courait sus, un cheval toujours doux et docile qui devenait subitement fou, se cabrait et se renversait sur son cavalier... que sais-je encore? Des marches d'escalier qui s'effondraient sous ses pieds, des fusils qui éclataient entre ses mains. Enfin les avertissements étaient devenus si nombreux, si fréquents, si continuels pour mieux dire, et si cruellement significatifs, — que tout le monde était unanime à conseiller au colonel Robinson de demander son rappel en Angleterre. Le vice-roi lui-même l'en pressait. En dépit de sa résistance, il allait probablement se résoudre à céder, — car il se sentait clairement menacé, — quand, enfin, avant qu'il l'eût fait, ses assassins inconnus réussirent à accomplir leur criminel dessein... Vous savez comment?...

— Je n'en ai aucune idée, Madame; les lettres que j'ai reçues n'en faisaient pas mention.

— Ah!... tous les journaux de Calcutta en ont parlé, et je pen-

sais que sans doute vous connaissiez les détails... C'est arrivé d'une manière tout à fait imprévue... Vous pensez bien que nous faisions constamment garder le colonel. On était obligé de prendre des précautions pour y arriver, car il ne voulait pas. Mais une sentinelle veillait toute la nuit sous sa fenêtre fermée à clef, il ne sortait plus sans éclaireurs, et son fidèle soldat, — comment appelez-vous cela en français? une ordonnance, je crois, — son ordonnance, Khasji, couchait en travers de sa porte... Eh bien! rien n'a valu! Le 14 juillet dernier, on a trouvé le pauvre colonel mort dans son lit, asphyxié. Un conduit à gaz d'éclairage s'était ouvert dans le plafond de sa chambre et avait rempli la pièce de ce gaz irrespirable...

— C'est véritablement étrange! dit M. Gloaguen. Et il a été reconnu que le conduit avait été coupé?

— De la manière la plus positive.

— Mais cela semblerait indiquer une main européenne!... Un indien n'aurait jamais inventé un pareil mode d'assassinat!...

— Oui, c'est ce qu'ont dit beaucoup de gens. Mais les journaux indigènes, qui ont discuté l'affaire comme les autres, ont été les premiers à dire que les Indiens ne sont pas aussi ignorants qu'on croit. Et c'est malheureusement trop vrai?... Quoi qu'il en soit, on n'a pas découvert les auteurs du crime, qui est resté pour nous à l'état de mystère... »

Il y eut un silence. M. Gloaguen s'enfonçait dans les douloureuses réflexions que lui suggérait ce récit. Mais les pensées de mistress O'Molloy avaient déjà pris un autre tour. Elle reprit bientôt :

« Le colonel avait des manies si bizarres!... Ce n'est pas pour jeter le moindre blâme sur lui, mais enfin, il était bien plutôt fait pour être savant que pour commander un régiment... Il n'avait que l'archéologie en tête. Pourvu qu'il pût relever une inscription ou dessiner un vieux monument, il ne lui en fallait pas plus!...

— Mais, Madame, protesta doucement M. Gloaguen, je partage absolument les goûts du colonel! Je trouve qu'il n'y a rien

au monde de plus digne des préoccupations d'un esprit élevé. Quoi de plus intéressant que de retrouver les traces des civilisations disparues?... Quoi de plus beau que de reconstruire ainsi pierre à pierre l'histoire de l'humanité? »

Mistress O'Molloy ouvrait de grands yeux à cette déclaration qui la prenait au dépourvu. Mais elle n'était pas femme à se déconcerter aisément.

« D'accord! fit-elle. Je veux bien que tout cela ait son intérêt, puisque vous le dites; mais, quand on a ces goûts-là, on ne se fait pas soldat, que diantre! on se fait professeur, savant, que sais-je, moi?... Ce pauvre colonel ne s'occupait pas du tout de son régiment. Il était toujours par voies et par chemins, s'enquérant d'un tas de choses qui n'avaient aucun rapport avec le service militaire de Sa Majesté... Vous n'imagineriez pas jusqu'où il poussait à cet égard la singularité. Tenez, en voulez-vous un exemple?

— Je ne demande pas mieux, Madame, dit gravement M. Gloaguen.

— Eh bien! vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la belle marche sur Candahar exécutée par notre armée au cours de la dernière campagne en Afghanistan, — il y a deux ou trois ans de cela?... Le régiment était de l'avant-garde, et le colonel Robinson, il faut le dire, était toujours en tête du régiment. Même il pressait un peu trop le pas, à ce qu'il paraît, surtout s'il y avait des ruines à visiter, au bout de l'étape. C'était précisément le cas quand nos hommes arrivèrent sous les murs de la ville. Ils s'étaient mis en avance, et durent camper dans une vallée voisine pour attendre le gros du corps expéditionnaire. Candahar tout entier était sous les armes. Les Afghans savaient qu'il y allait pour eux d'une répression terrible, car, vous ne l'avez pas oublié, ils avaient massacré la mission diplomatique laissée par nous auprès de leur émir. La situation de l'avant-garde pouvait donc devenir des plus critiques pour peu que des difficultés imprévues vinssent à retarder la marche de l'armée... Vous me pardonnerez

ces détails historiques, ils sont indispensables pour vous montrer l'esprit du colonel. Tout autre, à sa place, n'aurait songé, dans la position où il se trouvait, qu'à se tenir prêt à repousser une sortie possible des Afghans, ou même à se replier provisoirement sur le gros de l'armée... Mais le colonel avait bien d'autres idées en tête! Ce qui le préoccupait depuis son départ, c'était l'espérance de visiter une vieille mosquée située sur une des collines voisines de Candahar, — la fameuse Ram-Mohun, le sanctuaire le plus antique de ces pays-là, paraît-il, comme qui dirait leur basilique de Westminster. Le colonel se prétendait certain, à divers indices, qu'avant d'avoir servi au culte mahométan, cette mosquée avait été, au moins dans quelques-unes de ses parties souterraines, consacrée à un culte plus ancien. Et ce problème archéologique occupait seul son esprit... Or, le régiment campait au pied même de la colline en question, — et pour cause, comme bien vous pensez. C'était, aux yeux du colonel, le véritable but de la campagne... On s'établit, les soldats préparent leur repas, les sentinelles sont distribuées, et tout s'organise pour la nuit, — je veux dire pour le sommeil, puisque la marche s'était faite à la fraîcheur et qu'il était déjà deux heures du matin. Le camp était profondément endormi, quand, aux premières heures du jour, un coup de feu éclate, suivi presque immédiatement de deux ou trois autres, et ce cri s'élève : — Aux armes!... Les Afghans!... C'était la sortie prévue... Heureusement les mesures étaient bien prises, et les hommes s'étaient couchés tout habillés; chacun se rend à son poste; on se fortifie du mieux qu'on peut avec des sacs, des arbres, des pierres et de la terre, et l'on attend de pied ferme. Un seul officier manquait, c'était le colonel. Où est le colonel? Comment se fait-il que le colonel ne soit pas ici? se demandait l'état-major. On le fait chercher partout, et partout inutilement. Cependant les Afghans arrivaient. Le combat s'engage par une vive fusillade; puis, deux pièces de canon de montagne se mettent de la partie... A ce moment, on voit arriver un homme désolé et qui se jette à corps perdu sur le front même des troupes.

C'était le colonel. « Messieurs, je suis vraiment confus! criait il aux officiers. C'est de ma part une distraction inconcevable... » Mais on se battait ferme et l'on n'avait pas le temps d'écouter ses explications. Bref, après un combat très vif, d'au moins une heure, les Afghans furent repoussés et battirent en retraite... Le calme rétabli, et tout l'état-major réuni, — je parle de ceux qui n'étaient ni tués ni blessés, car nous eûmes cette nuit-là cent trente hommes hors de combat, — quand donc on se fut réuni, le colonel raconta son histoire. Il n'avait pu contenir son impatience, il était monté à la mosquée, accompagné de son fidèle Khasji, pour prendre à la lueur d'une lanterne une première idée du monument. C'est là que le pétillement de la fusillade était venu l'arracher à sa contemplation archéologique... »

A ce moment, mistress O'Molloy fut interrompue par Florence et Chandos qui disaient ensemble :

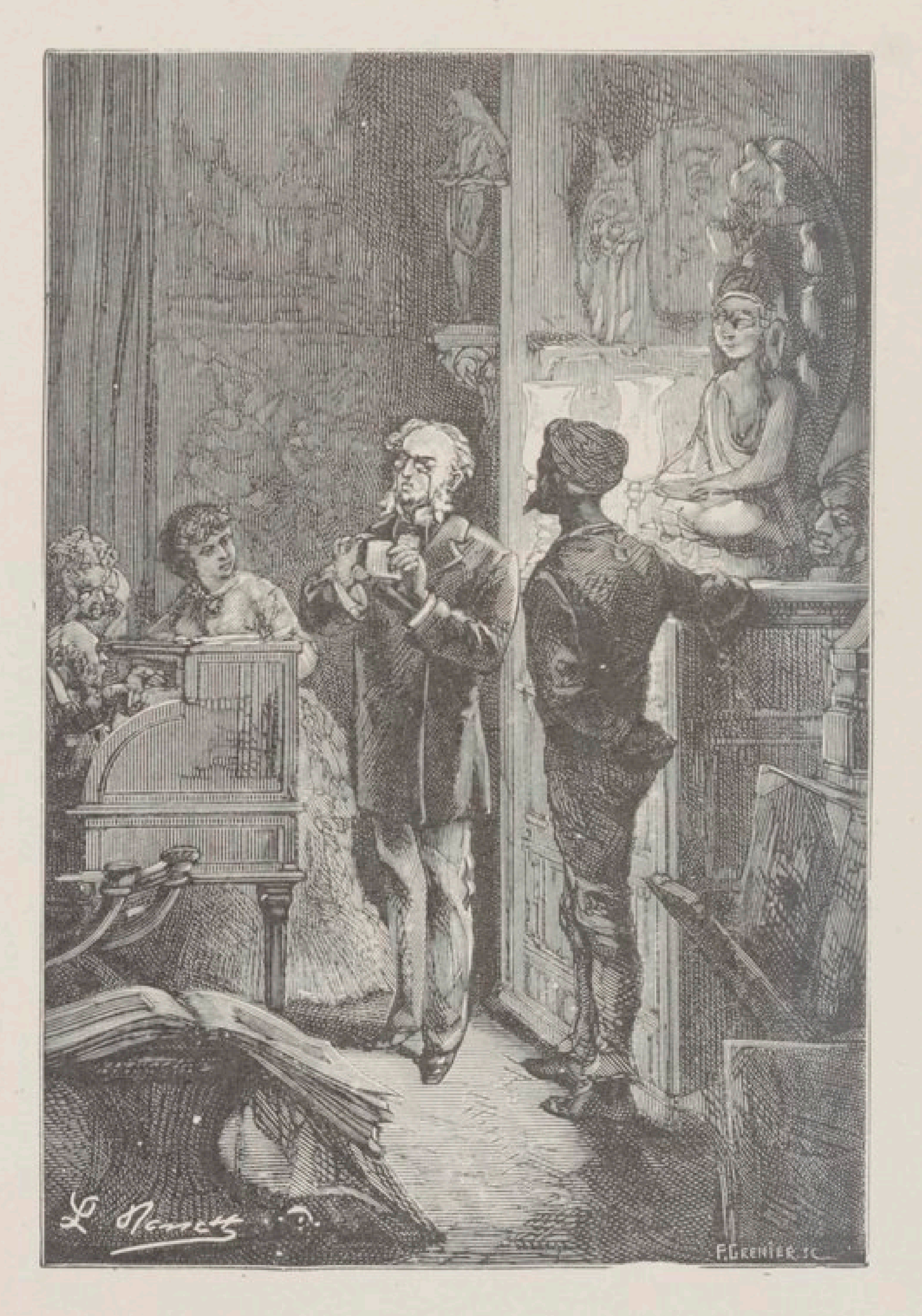
« Ah! voilà Khasji!...

— Bonjour, Khasji!... Tu vas bien, Khasji?

— Cousin Paul-Louis, savez-vous ce que signifie Khasji en hindoustani? Cela veut dire : ami intime!... »



IV



M. GLOAGUEN RAPPROCHA LE PORTEFEUILLE

DE LA LAMPE.....

CHAPITRE IV

LE CODICILLE DU COLONEL ROBINSON

Le personnage qui recevait un accueil si cordial et même si enthousiaste était un homme aux traits bronzés, au type hindou, à la moustache grise, dont le costume tenait le milieu entre celui d'un rifleman et celui d'un indigène des classes aisées. Les cheveux coupés ras, le port de ses épaules et de ses bras, aussi bien que sa petite veste rouge, le désignaient clairement comme un soldat ou un ancien soldat de l'armée britannique ; la forme particulière de son front, la courbure de son nez, l'éclat de ses yeux, comme son large pantalon de toile blanche, ses sandales et sa ceinture de crêpe, appartenaient à un enfant du Bengale. Et, en effet, Khasji était à la fois Anglais et Indien, — Anglais par son père, Indien par sa mère. Entré de bonne heure dans l'armée de Sa Majesté la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes, il avait fait plusieurs campagnes aux côtés du colonel Robinson et lui avait toujours montré un dévouement dont Chandos et Florence lui témoignaient leur reconnaissance par une affection sincère et des égards marqués.

Égards et affection qu'il leur rendait bien, certes, et qui se traduisaient, au moment où il pénétra dans le salon, par un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

Mais, soudain, il aperçut mistress O'Molloy qui le regardait, du

haut de sa *bay-window*, et aussitôt, reprenant son air le plus sérieux et l'attitude respectueuse du soldat devant ses supérieurs légitimes, il avança d'un pas automatique, s'arrêta à la distance réglementaire, et attendit, la main au front, qu'on lui adressât la parole.

« Eh bien, Khasji ? demanda mistress O'Molloy.

— Les *lawyers* (gens de loi) sont là, » fit-il simplement.

Ce mot de *lawyers* était dans la bouche de Khasji, comme on dit, tout un poème. Il résumait, en tout cas, dans une simple intonation, l'incommensurable dédain que le soldat ressentait pour les « pékins » en général, et spécialement pour cette quintessence de « pékin », un homme de loi.

Mistress O'Molloy, tout imbue qu'elle était d'esprit militaire, ne paraissait pas partager sur ce point les opinions de Khasji, car la nouvelle sembla l'intéresser vivement.

« Ce sont les solicitors du pauvre colonel, MM. Selby et Graham, expliqua-t-elle à M. Gloaguen. Je les ai fait prévenir de votre arrivée, et sans doute ils viennent se mettre à votre disposition. Voulez-vous qu'on les fasse entrer ?.,.

— Je ne demande pas mieux, » répondit M. Gloaguen en s'étonnant un peu d'une visite professionnelle à pareille heure.

Mistress Major O'Molloy lui apprit alors que cette heure n'avait rien d'insolite à Calcutta, où toutes les affaires se traitent le matin et le soir, à raison de la chaleur accablante du jour. Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle était dévorée de curiosité à l'endroit des dispositions testamentaires du colonel ; que l'apposition des scellés sur les papiers du défunt avait eu tout spécialement le privilège de mettre son imagination en émoi, et qu'elle avait dépêché Khasji chez les deux procureurs avec requête toute particulière de venir le plus tôt possible.

« Faites entrer ces messieurs à l'instant, » dit-elle à Khasji, qui pivota aussitôt sur ses talons, exécuta un demi-tour et sortit d'un pas cadencé, comme si tout un orchestre de fifres et de cornemuses lui avait battu la mesure.

Les deux solicitors furent bientôt introduits et présentés par mistress O'Molloy à M. Gloaguen. Comme tous les solicitors, attorneys, notaires et avoués du monde, ils avaient le menton et les lèvres rasées de près, portaient des favoris en côtelettes, une redingote noire, un faux-col majestueux, des breloques et une serviette en veau verni. M. Selby, le *senior* de l'association, avait en outre une abondante chevelure d'un blond fade, un lorgnon d'écaille et une bague au petit doigt. M. Graham, le *junior*, était chauve et portait des lunettes. De sorte que, — comme le *senior partner* aimait à le constater, — c'est lui qui avait l'air d'être le *junior*.

A leur entrée, Florence et Chandos, par un sentiment délicat des convenances, quittèrent le salon, et Paul-Louis crut devoir faire de même. Mistress O'Molloy allait les suivre, fort à contre-cœur, quand M. Gloaguen la pria de rester, ce qu'elle accepta sans difficulté.

M. Graham prit alors la parole, en assez mauvais français. Il expliqua qu'en exécution du testament de feu le colonel Robinson, son collègue et lui avaient fait fermer de panneaux de bois les portes et fenêtres du cabinet de travail, où se trouvaient tous les papiers du défunt, avaient apposé les scellés sur ces panneaux et étaient prêts maintenant, si M. Gloaguen le désirait, à lever ces scellés en sa présence.

« Ce soir même ? demanda l'archéologue.

— A l'instant, Monsieur ; ce sera une affaire terminée, et nous pourrons faire entre vos mains la remise de tous ces papiers.

— Mais la présence d'un magistrat de police n'est-elle pas nécessaire ? » reprit M. Gloaguen.

On lui expliqua que non. Les solicitors avaient qualité pour procéder à l'opération.

Cela étant, il ne restait plus qu'à se diriger vers le cabinet de travail. C'est ce qu'on fit sans délai, sous la conduite de Khasji.

Sur la porte provisoire posée à l'entrée de la pièce réservée s'étalaient trois larges cachets de cire rouge. Les scellés ayant

été reconnus intacts par MM. Selby et Graham, furent aussitôt levés; la clef grinça dans la serrure, les verrous furent tirés, et la porte s'ouvrit.

Une bouffée d'air chaud frappa le visage des visiteurs. Cette grande pièce, restée close depuis deux mois, avait quelque chose de sépulcral avec des fenêtres bouchées comme la porte par des panneaux de bois provisoires. Mais, à part ce détail, tout était dans l'état où le colonel l'avait laissé la veille de sa mort. C'est dire que tout était rangé dans un ordre parfait, les bibliothèques, les cartonniers, les grands albums à coins d'argent portés sur des pliants en X, les casiers à notes en bois d'ébène, le grand bureau cylindre placé au milieu de la salle.

M. Gloaguen fut d'abord attiré par des fragments de marbre et des bronzes antiques, disséminés sur tous les meubles. Presque tous étaient relatifs à l'archéologie indienne; quelques-uns à l'art cambodgien préhistorique. D'emblée, M. Gloaguen se sentit dans un milieu sympathique à ses goûts, sinon aux objets spéciaux de ses études personnelles; il suivit donc avec un vif intérêt les opérations des deux solicitors.

« C'est vraisemblablement dans le bureau que nous trouverons les papiers les plus importants, dit M. Graham. Si vous le voulez bien, Monsieur, nous commencerons par là notre inventaire ? »

M. Gloaguen fit un signe d'assentiment, et aussitôt M. Selby, tirant de sa poche un trousseau de clefs, se mit en devoir d'ouvrir le bureau.

Les casiers intérieurs, les premiers tiroirs qu'on examina, ne semblaient contenir rien de particulièrement intéressant. Mais, en soulevant le plancher même du bureau, à l'aide d'un bouton métallique très apparent, M. Selby, mit au jour une sorte de trou carré ou de réservoir, doublé en cuivre, où l'on vit d'abord une grande enveloppe carrée, à l'adresse de M. Gloaguen, avec cette mention :

« *Ceci est mon testament archéologique.* G. P. C. Robinson. »

Le solicitor s'empressa de remettre le paquet à M. Gloaguen, qui l'ouvrit aussitôt en se rapprochant d'une lampe, tandis que la visite se poursuivait.

Il vit alors que l'enveloppe contenait :

1° Un petit portefeuille de maroquin, fait expressément pour abriter et protéger une plaque d'or très mince, d'un décimètre carré environ, sur laquelle étaient gravées des figures presque effacées par le temps.

2° Un mémoire manuscrit formant une centaine de pages de l'écriture du colonel, avec dessins à la plume.

3° Une note que M. Gloaguen s'empressa de parcourir, et qui était ainsi conçue :

« *Strictement confidentielle.*

A M. Benj. Gloaguen.

« Calcutta, le 19 mars 1882.

« Mon cher beau-frère,

« Si je ne me suis point trompé dans mon appréciation de votre caractère, vous serez venu vous-même, comme je vous l'ai demandé, recueillir ici mon héritage archéologique. Si des obstacles insurmontables vous ont empêché de venir en personne, je ne doute pas que MM. Selby et Graham ne vous aient fait tenir ce paquet par voie sûre. Un examen même superficiel de la plaque ci-jointe suffira à vous en indiquer la valeur scientifique.

« C'est un monument unique, découvert par moi, il y a deux ans, dans le sous-sol de l'antique mosquée de Ram-Mohun, près de Candahar, et que je n'hésite pas à considérer comme l'inscription la plus antique qu'il y ait actuellement à la lumière du jour.

« Des motifs d'ordre politique m'ont obligé jusqu'à ce moment à en tenir la trouvaille secrète. Vous les trouverez développés tout au long dans le mémoire ci-joint. Il suffit de vous dire

en deux mots que cette plaque, renfermée dans une sorte de coffre en pierre dure, que les mahométans du pays considèrent comme l'héritage d'un de leurs premiers marabouts, est pour eux l'objet d'un culte tout spécial. Ils l'appellent *zraïmph*. Si j'avais immédiatement avoué ma conquête, le gouvernement britannique aurait probablement jugé nécessaire de la restituer aux Afghans, qui la regardent comme un véritable palladium, et qui d'ailleurs ignorent encore sa disparition.

« Moi qui me la suis appropriée au nom de la science et au péril de ma vie, comme prime unique de la victoire remportée par mon régiment sur les brigands de Candahar, je ne saurais m'arrêter à de tels scrupules. D'autant que les Afghans n'ont en réalité aucun titre à la possession de cette relique.

« Elle appartient à une civilisation et à une religion fort antérieures aux leurs, et, qui plus est, elle appartient à l'histoire, à l'humanité.

« J'ai donc résolu de la garder au moins jusqu'à ce que je l'aie entièrement déchiffrée. Après quoi, je l'emporterai en Angleterre, et je la déposerai moi-même au *British Museum*. Nous verrons bien alors s'il peut être question, à la face de l'Europe savante, de la restituer aux mécréants qui m'ont tué tant de braves soldats !

« S'il ne m'est pas donné d'achever ce travail de traduction, c'est à vous, mon cher beau-frère, que j'en confie l'achèvement. Vous ferez ensuite de la plaque tel usage que vous dictera votre conscience.

« Comme vous le verrez dans le mémoire ci-annexé, je la considère d'ores et déjà comme un monument chaldéen relatif au déluge ou à quelque autre cataclysme des temps primitifs. Je vous lègue ce trésor, comme je vous lègue mes enfants et mes papiers, spécialement mes notes et documents sur les antiquités du Cambodge.

« *Signé :* G. P. C. Robinson. »

Le cœur de M. Gloaguen battait, en parcourant cette note, d'une émotion que les savants seuls comprendront. Avant de serrer le précieux portefeuille dans la poche intérieure de sa redingote, il voulut lui donner un second coup d'œil et le rapprocha tout ouvert de la lampe placée auprès de lui.

Tout de suite, il reconnut, avec sa grande habitude des écritures chaldéennes, que l'hypothèse du colonel devait être parfaitement fondée. Et, circonstance plus émouvante encore, certains signes gravés sur la plaque d'or semblaient être ceux du zodiaque druidique!... Quelle mine inépuisable de recherches, d'inductions et de déductions!... Le cœur de l'archéologue débordait de joie. Volontiers il aurait baisé la bienheureuse plaque, s'il avait été seul. Mais il s'aperçut qu'il était temps de sortir de son aparté, et, refermant dévotement le portefeuille, il le serra sur son cœur.

A ce moment il aperçut les yeux de Khasji fixés sur lui avec une expression singulière où il crut lire à la fois de la terreur et de la pitié.

« Eh bien! qu'est-ce donc, mon brave? lui dit-il en anglais, du mieux qu'il put. Connaissez-vous donc cette plaque, que vous la regardez ainsi? »

Khasji avait baissé la tête.

« Si je la connais! fit-il d'une voix sourde. J'étais avec le colonel quand il l'a prise. Et maudit soit ce jour! Car elle a causé sa mort, j'en suis sûr, comme elle causera celle de ses enfants et la vôtre sans doute!...

— Bon! ce sont là des superstitions indignes d'un brave soldat comme vous, répliqua M. Gloaguen. Comment pouvez-vous croire que la possession d'une petite plaque d'or mette en danger la vie de celui qui l'a dans sa poche?...

— Je ne sais pas, dit Khasji en se grattant l'oreille. Je ne suis qu'un pauvre soldat!... mais je crois ce que je crois, et on ne m'ôtera pas de la tête que c'est de cette satanée mécanique qu'est venue la mort du colonel et que viendront encore d'autres malheurs!...

— Le pauvre homme déraisonne! » se dit M. Gloaguen sans attacher plus d'importance à l'incident.

Et, se réservant de demander plus tard à Khasji quelques détails sur les circonstances de la grande découverte, il revint vers mistress O'Molloy, qui avait suivi, avec une secrète jalousie, depuis quelques minutes, l'entretien de son hôte avec le soldat.

Les deux solicitors, poursuivant leur œuvre, avaient naturellement ouvert tous les tiroirs, tous les cahiers, toutes les vitrines. Une rapide inspection suffit à montrer à M. Gloaguen qu'il y avait là, spécialement en notes sur l'architecture kmer, de véritables trésors archéologiques. Mais il ne pouvait être question de les passer en revue sur l'heure, et, d'ailleurs, le véritable but de la visite était atteint, puisque le codicille annoncé dans le testament du colonel venait d'être trouvé.

M. Gloaguen en donna donc reçu aux deux solicitors, pour dégager leur responsabilité ; puis tout le monde revint au salon, en abandonnant à Khasji le soin de refermer la porte du cabinet du colonel.

Une rapide conférence relative à la situation financière laissée par le défunt termina les opérations légales. Il fut convenu que MM. Graham et Selby transmettraient au notaire de M. Gloaguen, sous forme de délégation sur la Banque d'Angleterre, toutes les valeurs de la succession. Puis on cessa de s'occuper d'affaires pour déguster des sorbets, et les deux solicitors prirent bientôt congé.

Quand le bruit de leurs pas eut cessé de se faire entendre dans le vestibule, mistress O'Molloy se rapprocha vivement de M. Gloaguen, comme pour dire :

« Enfin, nous allons donc pouvoir causer, et vous allez me faire part de ce que contenait ce fameux codicille ! »

Mais son attente fut trompée. M. Gloaguen dit simplement que l'héritage archéologique du colonel semblait être d'un grand intérêt, et qu'il faudrait assurément plusieurs mois pour dépouiller tous ces papiers. Aussi ne pouvait-il songer à se livrer à ce

travail à Calcutta, et pensait-il faire emballer dès le lendemain toutes les paperasses pour les expédier à Paris.

« J'en serai ainsi débarrassé et je serai plus libre de mes mouvements, poursuivit-il. Car vous pensez bien, Madame, que mon fils et moi n'allons pas abuser de votre gracieuse hospitalité. Nous n'avons qu'un temps très restreint à donner à notre voyage et, puisque voilà les affaires réglées, le mieux sera pour nous d'utiliser ce temps à visiter l'Inde...

— N'aviez-vous pas aussi l'intention d'aller au Cambodge? demanda mistress O'Molloy.

— Ah! je crois bien qu'il faudra abandonner ce projet. La Cochinchine et Calcutta, cela semble tout près l'un de l'autre sur la carte. Mais quand on est sur les bords du Gange, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un véritable voyage pour aller à Saïgon... Le plus sage sera, je crois, pour mon fils et moi, étant donné surtout que nous avons à ramener Florence et Chandos en Europe, de nous contenter de la plus modeste des excursions, — le voyage transpéninsulaire de Calcutta à Bombay. Nous mettrons un mois ou six semaines à le faire et nous verrons certes dans cet intervalle autant de belles et curieuses choses qu'il est possible d'en passer en revue dans si peu de temps : Bénarès, Allahabad, Luknow, Delhi, Agra, Jeypore, Barsun, Surate, Ellora...

— Une simple promenade, en effet!

— Oh! j'ai beaucoup rabattu de mes prétentions, reprit M. Gloaguen avec un sourire interne, en serrant sur son cœur la précieuse plaque d'or. Pourvu que je puisse voir au passage quelques-uns de ces monuments illustres, que je connais déjà par la gravure ou la photographie, je me tiendrai pour satisfait. Eh bien! cet itinéraire nous permettra de voir le temple de Jaghernath, l'idole de Mandar près de Bhagalgore, l'escalier cyclopéen de Sechnaga et la varaha avatar à Oudghiri, les ruines du palais de Ranakhoumbon à Chittore, les caves d'Ellora, la grotte des Lions, et cent autres merveilles classiques. Je serais vraiment difficile à contenter, si je n'étais pas satisfait de ce menu. Sans

compter que notre voyage en mer sera abrégé, en allant nous embarquer à Bombay... »

Mistress O'Molloy, un peu déconcertée de voir la conversation s'écarter ainsi du codicille, essaya de la ramener à cet intéressant objet, en parlant de la mort du colonel.

« Je me demande souvent, fit-elle, si le pauvre colonel n'a jamais eu le moindre soupçon sur la nature de l'inimitié qui le poursuivait... N'en dit-il rien dans le codicille?

— Absolument rien. Il ne s'agit dans ce document que de questions scientifiques.

— C'est que, insista mistress O'Molloy, si le colonel avait laissé quelque fil pouvant conduire à la découverte de ses meurtriers, ce serait un véritable devoir de le communiquer à la justice !... Il est bien évident qu'il a été assassiné ! Toutes ces tentatives accumulées ne peuvent pas laisser place au moindre doute... Et à ce propos, Monsieur, si je ne suis pas trop curieuse, que vous disait donc Khasji, tout à l'heure? Je gage qu'il vous parlait de ses folles craintes pour Chandos?...

— Pour Chandos?... Non, pas spécialement. Il paraissait croire à l'existence de je ne sais quel danger occulte, qui a déjà frappé le colonel, et qui peut se porter sur ses enfants, sur moi-même...

— Oh! c'est surtout pour Chandos qu'il a des craintes. Figurez-vous qu'il est toujours sur ses talons, autant qu'il peut, et que la nuit il couche en travers de sa porte, comme il faisait autrefois pour le colonel!... On ne peut pas lui ôter de la tête que Chandos est en danger, parce qu'il lui est arrivé deux ou trois petits accidents sans importance, — une barre de trapèze qui a cassé, une chute de cheval, — de ces choses enfin qui arrivent tous les jours aux jeunes garçons. »

Un frisson courut tout à coup sur l'épiderme de M. Gloaguen, le souvenir de l'accident du matin venait de le frapper comme une coïncidence au moins étrange.

« Vraiment? fit-il. Chandos a eu plusieurs aventures de ce genre, récemment?... Depuis la mort de son père ?...

— Oui, mais, je le répète, de ces petites aventures auxquelles les garçons sont habitués et qu' ne les arrêtent même pas cinq minutes.

— Celle de ce matin, maintenant que j'y pense, avait un caractère particulier! reprit M. Gloaguen tout pensif et se parlant à lui-même.

— Comment, celle de ce matin? demanda mistress O'Molloy. Il y a encore eu un accident, ce matin, et je n'en ai rien su?... »

M. Gloaguen conta l'épisode du canot chaviré. Il dit comme il avait été frappé de la brutalité du coupable, qui ne s'était pas détourné de sa route après avoir heurté le bateau de Chandos, et même semblait l'avoir fait avec préméditation...

— C'est étrange, en vérité, dit à son tour mistress O'Molloy, subitement prise d'inquiétude. Comment se fait-il qu'on ne m'ait pas encore parlé de tout cela?... Et où sont donc ces enfants?... Voilà un siècle qu'on ne les a vus... »

Elle se leva brusquement, toucha un timbre, s'informa. Miss Florence, Paul-Louis et Chandos étaient dans le petit salon voisin, causant gaiement et se contant des souvenirs de collège. On les fit appeler à l'instant : ils rentrèrent avec des physionomies si fraîches et de bonnes figures si bien vivantes et épanouies qu'il était impossible d'associer leur présence à des idées sinistres.

Mistress O'Molloy et M. Gloaguen eurent la même pensée qu'ils échangèrent dans un sourire.

« Voilà pourtant la peur! se disaient-ils. Il suffit d'un poltron pour vous mettre martel en tête et vous faire voir des monstres partout... »

Il était déjà tard et les voyageurs devaient avoir besoin de repos. On se dit bonsoir et l'on se sépara sur le palier de l'escalier de marbre : les dames pour se rendre à leurs chambres à coucher, qui s'ouvraient sur le parc ou du moins sur la véranda du premier étage; M. Gloaguen, Paul-Louis et Chandos, pour gagner l'appartement opposé, ouvert sur la cour d'honneur.

« Ah! voilà Khasji qui a déjà apporté son matelas! dit Chandos en montrant une natte roulée près de sa porte. Croiriez-vous qu'il a pris ainsi en campagne l'habitude de coucher à terre et ne peut pas s'en défaire?...

« Bonsoir, mon oncle!... Bonne nuit, mon cousin!... »


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

V



RAKI, LE SINGE DE FLORENCE, SE TORDAIT DANS L'AGONIE.

CHAPITRE V

L'HOMME A LA COBRA

Tout le monde s'était retiré depuis longtemps déjà. Le pavillon et la caserne voisine reposaient dans un calme profond. Deux heures du matin venaient de sonner quand un massif de verdure s'entr'ouvrit au fond du parc. Une tête brune, aux yeux phosphorescents dans la nuit comme ceux d'un chat-tigre, se glissa silencieusement hors du rideau formé par des pampres de bauhinia étroitement enlacés, avec des branches de cardamone et de bétel, autour d'un bouquet de sycomores.

La tête resta d'abord immobile, écoutant le silence et sondant l'ombre du regard. Puis un cou musculeux, de larges épaules nues se montrèrent, et soudain, d'un bond pareil à celui d'une panthère, aussi puissant, aussi léger, un homme s'élança sur le sable de l'allée.

Pour tout costume, il portait une sorte de pagne brun étroitement serré sur ses reins ; ses pieds étaient nus comme sa tête et son torse bronzé. Il avait sur la tête un sac de toile, fermé avec soin, et qui, chose étrange, paraissait à la fois *vide* et *plein :* vide, en ce sens que les parois se touchaient ; plein, en ce qu'elles supportaient manifestement un poids appréciable, ne « drapaient » pas comme une étoffe simple ou double, et semblaient animées d'une sorte de mouvement intérieur, de vie grouillante.

L'homme ne fit que passer, rapide comme une flèche, dans la zone de lumière qu'un clair de lune splendide traçait entre deux massifs. Rentré dans l'ombre, il la suivait sans bruit jusqu'au bord de la large allée qui longeait le pied du pavillon. Là, il parut hésiter un instant et choisir son point d'attaque.

Presque toute la façade postérieure de la maison était éclairée par ce clair de lune aveuglant. Seul, un pan de muraille, voisin d'un angle rentrant formé par les bâtiments de la caserne contiguë, se voilait d'une grande tache noire. La véranda, sur laquelle s'ouvraient les fenêtres du premier étage, s'arrêtait précisément au niveau où le clair faisait place à l'ombre. Et le regard du visiteur nocturne, fixé sur cette véranda, montrait que c'était là le véritable but de son expédition.

Un fort tuyau de gouttière, comme il en faut sous ces climats tropicaux, où des averses torrentielles succèdent, dans la saison des pluies, à une sécheresse de plusieurs mois, — occupait le fond de l'angle rentrant et se dessinait nettement dans l'obscurité. Et ce tuyau, cerclé de fer, large de douze à quinze centimètres, parut à l'homme une échelle toute faite.

De nouveau, il se tint immobile, écoutant avec soin et regardant autour de lui si aucun bruit, aucun mouvement suspect, n'indiquait la présence d'un témoin importun. Et soudain, franchissant d'un seul élan la distance lumineuse qui le séparait de l'angle obscur, il se trouva au pied du tuyau.

Aussitôt, prenant entre ses dents les bords du sac qu'il avait sur l'épaule, il se mit à grimper en se servant de ses pieds et de ses mains. En dix secondes, il se trouva haussé au niveau de la véranda, à la distance de deux mètres environ. Il s'arc-bouta sur ses jambes, bondit et retomba à pieds joints sur le léger plancher de bois de santal.

Le miracle de ce tour de force gymnastique, c'est qu'il se fit sans bruit. Une sauterelle n'en aurait pas fait moins. L'homme se jeta tout de suite à plat ventre et se mit à ramper, abrité par la galerie à jour de la véranda contre les regards

qui auraient pu suivre ses mouvements s'il était resté debout.

Précisément à cet instant, un cliquetis d'armes et une cadence de pas militaires se firent entendre au coin du bâtiment opposé à celui de la gouttière, où l'allée contournant le pavillon mettait le parc en communication avec la cour d'honneur. L'homme se tint coi, observant par l'intervalle des balustres de bois ce qui se passait au-dessous de lui. Une ronde relevait les sentinelles, et notamment celle du pavillon.

L'homme attendit que la ronde se fût éloignée, pensant avoir ensuite le champ libre.

En quoi il se trompait. Le soldat qui venait d'être mis en sentinelle, au lieu de se promener, comme son prédécesseur, en avant de l'habitation, choisit pour aire de son mouvement de va-et-vient l'allée latérale, et, sans doute par amour du clair de lune, ne fit plus que cinq à six pas dans l'ombre pour trente à quarante qu'il faisait dans la clarté. De telle sorte qu'il disparaissait pendant dix secondes à peine et était visible pendant trois ou quatre minutes consécutives.

Visible, donc à portée de voir. Ceci parut contrarier singulièrement les mouvements de l'homme au sac. Immobile et toujours aplati sur le plancher de la véranda, il tint conseil avec lui-même et conclut apparemment qu'il lui était aussi difficile de reprendre le chemin du parc que de circuler sur la galerie. Il fallait nécessairement attendre, ou que la sentinelle eût été relevée, ou qu'elle renonçât à sa promenade, ou que la lune eût disparu derrière les murs voisins. Tout cela pouvait fort bien nécessiter deux ou trois heures. Était-il prudent de rester aussi longtemps sur cette véranda, et peut-être de s'y laisser surprendre par le jour? Voilà la question. Mais, prudent ou non, ce parti était désormais le seul pratique. L'homme l'adopta donc.

Il y avait une heure environ qu'il était tapi dans cette posture incommode, quand la sentinelle, lasse de sa promenade, se décida à s'arrêter et cessa de franchir la limite de l'ombre.

Aussitôt l'homme se remit en mouvement et se traîna, sur les

coudes et les genoux, le long de la galerie. Des portes-fenêtres, à peine voilées par les stores de gaze, sortait le bruit doux et égal des respirations. Toute la maison dormait. Le visiteur nocturne s'arrêta devant une chambre qu'une lampe de nuit, enveloppée de soie bleue, éclairait faiblement. Il écouta un instant, s'assura que ses mouvements ne l'avaient pas trahi, et que la sentinelle ne reprenait pas sa promenade.

Alors, glissant sa tête sous le bord du store, il regarda dans la chambre.

Tout au fond, une forme indécise reposait doucement, drapée dans les longs plis d'une robe de nuit en soie grise, sous le nuage blanc de la moustiquaire. Rien de plus gracieux, de plus serein, de plus calme, que ce sommeil de jeune fille entrevue dans la pénombre. L'aspect de cette paix aurait désarmé un fauve.

Mais la tête qui venait la troubler appartenait à un homme. Un éclair de joie féroce brilla dans ses yeux. Un sourire affreux découvrit ses dents blanches. Dénouant lentement le sac de toile qu'il traînait après lui, il l'introduisit sous le store de gaze dans la chambre endormie. Puis il retourna le sac, et une masse noire s'abattit avec un bruit sourd sur le parquet couvert de nattes de rotin.

Aussitôt, retirant à lui le sac vide, il reprit en rampant le chemin qu'il avait suivi et revint sans encombre au coin sombre d'où il avait surgi. La lune s'était maintenant abaissée sur l'horizon, et l'ombre portée des bâtiments en retour d'équerre s'était allongée.

L'homme jugea le moment favorable pour procéder à son évasion par le même chemin qui l'avait amené. Il se jeta d'un bond sur le tuyau de conduite, l'étreignit d'une griffe d'acier, et se laissa glisser jusqu'à terre.

Au moment même où il y arrivait, et d'un saut se préparait à franchir l'allée, que la lune éclairait toujours, un cri de détresse effrayante, surhumaine, — ou pour mieux dire extra-humaine, — déchira les airs. La sentinelle, arrachée à sa somnolence par

cet appel désespéré, avait à peine eu le temps d'accourir à l'angle du pavillon, — quand elle vit une ombre, un corps noir couper la zone de lumière de l'allée. Elle cria : *Qui vive ?* ne reçut point de réponse, et tira au jugé un coup de fusil dans le massif où la vision venait de disparaître.

Tout cela s'était passé en moins de trois secondes.

En même temps les cris redoublaient au premier étage, — des cris affreux, pareils à ceux d'un enfant affolé. La maison tout entière se réveillait en sursaut, se mettait en mouvement; le poste de la caserne prenait les armes; des lampes brillaient. Des ombres éperdues s'abordaient sur la véranda, se demandant la cause de cet émoi. Et toutes, guidées par les cris, qui ne s'apaisaient pas, mais devenaient d'instant en instant plus déchirants, accouraient vers la chambre de miss Florence, — celle-là même qu'une veilleuse bleue éclairait de sa lueur douteuse.

Alors un spectacle hideux se présenta aux yeux de Khasji, le premier accouru, de mistress O'Molloy, des femmes de chambre, de M. Gloaguen, arrivé ensuite, de Chandos, de Paul-Louis, des domestiques indigènes, survenus les derniers.

Sur la natte de rotin, Raki, le singe de Florence, se tordait dans l'agonie, enveloppé qu'il était dans les anneaux d'un serpent noir de l'espèce des *cobras*. La pauvre petite bête, enlacée dans ces replis gluants, mordue par ces dents empoisonnées, n'avait déjà plus la force de lutter et de crier! C'était Florence, folle de terreur, témoin impuissant et désolé de ce duel inégal, qui appelait maintenant au secours et remplissait la maison de ses gémissements. Mieux avisée, elle aurait commencé par fuir le danger terrible qui la menaçait, et dont l'innocent petit singe Raki venait de la sauver en s'offrant le premier à la voracité du redoutable reptile. La *cobra-sang* ou *naya*, qu'on appelle encore *cobra-capello* et « serpent à lunettes », est peut-être de tous les êtres de sa classe celui dont la morsure est le plus sûrement mortelle. On ne lui connaît point d'antidote; elle tue un homme en douze minutes.

Par bonheur, Khasji était là. Sans dire un mot, sans même proférer une exclamation d'étonnement ou d'horreur, il avait commencé par prendre à bras-le-corps la pauvre fille affolée, et par l'emporter hors de la chambre. Puis, revenant sur ses pas et sautant sur un châle de soie qu'il aperçut sur un fauteuil, il l'avait jeté sur la masse grouillante formée par le serpent et sa gracieuse victime. Enfin, se jetant vers la fenêtre, il avait prévenu l'envahissement des témoins appelés par ces cris désespérés.

« N'entrez pas!... Miss Florry est sauvée!... C'est le grand point! » criait-il.

Et, avec un sang-froid imperturbable, il donna aussitôt ses instructions aux valets indigènes.

« Une grande jatte de lait bien vite, un fifre ou une cornemuse du corps de garde, — pas une minute à perdre!... »

En quelques minutes il eut ce qu'il lui fallait. Déposant alors le lait près de la fenêtre, dans l'intérieur de la chambre, il se mit à moduler doucement sur le fifre un air monotone et lent, entrecoupé de sons rauques et perçants. Bien souvent, sans doute, il avait entendu les *seepwallahs* ou charmeurs de serpents exécuter sur leur instrument une musique analogue.

On ne tarda pas à voir une tête plate se glisser sous le bord du châle de soie, allonger un long cou visqueux, s'étirer sur la natte de rotin. Bientôt le reptile eut déroulé ses anneaux, abandonné la proie inanimée qu'il se préparait à dévorer, et, cédant au charme invincible pour lui de cet appel musical, il se dirigea vers la fenêtre. On aurait dit, tant son mouvement était automatique, qu'un fil invisible l'attirait.

Au moment où il arrivait près de la jatte de lait, le fifre s'arrêta, et la *cobra,* flairant le précieux liquide, avança sa bouche affreuse au bord de la coupe pour le laper à petits coups. Sa joie devait être de courte durée. Une balle à bout portant en plein cerveau la réduisit à l'impuissance. On put entrer alors, mesurer la longueur du reptile qui était de plus d'un mètre et demi, découvrir les restes déjà froids du pauvre Raki.

Florence, maintenant, revenue de sa terreur, avait pris son petit singe dans ses bras et le pleurait amèrement. Mistress O'Molloy était comme frappée de stupeur. Chacun sentait que ce drame, si rapide, n'avait fait qu'en prévenir un autre plus épouvantable encore.

Cependant le corps de garde et la caserne tout entière s'étaient émus du coup de fusil de la sentinelle. Des patrouilles parcouraient le parc et les terrains avoisinants. On ne trouva rien qu'un sac de toile vide, dans l'allée qui bordait le pavillon... mais le rapport de la sentinelle, et cette pièce de conviction, sans compter le cadavre de la *cobra* et de Raki, parlaient assez par eux-mêmes. Il était évident qu'un ennemi inconnu s'était introduit dans la maison, avait délibérément apporté cet affreux serpent dans la chambre de Florry. Il était manifeste que la mort du colonel Robinson n'avait pas apaisé la vengeance de ses assassins, et que la même haine implacable le poursuivait encore dans la personne de ses enfants. Quels pouvaient être ces ennemis sauvages et sans pitié? Nul n'en avait la moindre idée. Mais le fait s'imposait désormais aux convictions avec le dernier degré de certitude.

Tout le monde, réuni au salon, tint bientôt conseil sur les événements. Mistress O'Molloy surtout paraissait terrifiée.

« Il n'y a pas à hésiter un instant! criait-elle. Il faut quitter l'Inde au plus vite, emmener ces enfants sans délai. Un danger terrible les menace. D'où vient ce danger? Qui tient les fils de l'odieuse conspiration tramée contre ces pauvres êtres innocents?... Je l'ignore. Mais le péril existe, il est imminent. Ce pays est la patrie des crimes monstrueux et des poisons subtils. Chaque jour, les tentatives vont se renouveler maintenant, jusqu'à ce qu'elles réussissent, comme elles ont réussi sur le pauvre colonel... Il faut fuir, monsieur Gloaguen, fuir à l'instant!... J'emmènerais plutôt ces enfants moi-même, je prendrais plutôt avec eux, dès demain, — dès aujourd'hui, — le premier navire en partance, que de ne rien faire pour les sauver!...

— Je suis tout prêt à les emmener sans délai, répondit

M. Gloaguen. Vous savez, Madame, que c'était déjà mon projet.

— Oui, mais ce n'est pas seulement Calcutta qu'il faut quitter, répliqua mistress O'Molloy, c'est l'Inde même. Les tentatives de meurtre ont poursuivi le colonel dans toute la péninsule, et ne manqueraient pas de poursuivre de même ses enfants. Il faut mettre l'Océan entre eux et les assassins, s'embarquer sans retard!...

— Je suis tout prêt à faire, s'il le faut, le sacrifice de mon voyage à Bombay, » répondit simplement M. Gloaguen.

Le major O'Molloy entra sur ces entrefaites. On ne l'avait pas vu depuis la veille au déjeuner. Son ordonnance venait de l'arracher à grand'peine au sommeil pour lui annoncer ce qui se passait. Il arriva les cheveux sur le nez, la moustache tombante, plus hâve, plus chancelant que jamais sur ses pauvres jambes.

« Que me dit-on?... Encore des ennuis? disait-il en bégayant. Ces gens-là n'ont aucune pitié de ma maladie... Ah! s'ils savaient à leurs dépens ce que c'est de souffrir du *liver!*... Bonjour, Messieurs!... Bonjour! ma femme et les enfants... J'ai du fêter hier soir au club la promotion de deux de nos camarades, apportée par le courrier d'Europe.... c'est pourquoi je n'ai pas eu le plaisir de vous voir... »

La vue de cette ruine ambulante parut surexciter encore l'exaltation de mistress O'Molloy.

« Oh! le pays maudit! le pays maudit! répéta-t-elle dans un véritable accès de colère nerveuse. Quittons-le tous, croyez-moi, partons!... J'ai horreur de ces arbres, de ces têtes patibulaires, de cette nature empoisonnée... Il me semble que chaque domestique cache un assassin, que chaque verre renferme un poison... O'Molloy, allons-nous-en!...

— Mais, ma chère..., argua timidement le major.

— Pas d'objection!... O'Molloy, si vous avez quelque égard pour moi, vous irez revêtir votre uniforme, vous vous rendrez chez le vice-roi... il est quatre heures du matin, — dans une heure ous pourrez le voir, — vous obtiendrez un congé immédiat, et,

par le premier steamer ou même par le premier navire à voiles, dès aujourd'hui, nous partirons. »

Le major n'essaya pas de résister. Il savait de longue date que c'était inutile. Sans ajouter un mot, il quitta le salon, se mit entre es mains de son domestique et revêtit son grand uniforme. Trois quarts d'heure plus tard, il redescendait brillant, doré, verni, galvanisé.

« C'est bien entendu, vous voulez partir? demanda-t-il à sa femme.

— Aujourd'hui même, pour n'importe où! répliqua mistress O'Molloy.

— Elle a peut-être raison... pour mon *liver,* » dit le major en regardant M. Gloaguen comme pour excuser son obéissance passive.

Et sur cette faible manifestation d'indépendance, il partit pour se rendre à l'audience du vice-roi.

Les nerfs de mistress O'Molloy commençaient à se détendre. On causa plus tranquillement. M. Gloaguen ne pouvait s'empêcher de se moquer un peu de lui-même et de ses déceptions de touriste.

« Allons, disait-il gaiement, il était écrit que je ne verrais pas les caves d'Ellora ni le temple de Jaggernath, pas plus que je n'ai vu en Égypte les ruines de Thèbes et de Memphis! C'est un voyage à refaire... Mais, reprit-il tout à coup, frappé d'une idée soudaine, Madame, tenez-vous absolument à partir pour l'Europe? Ne croyez-vous pas suffisant de quitter l'Inde?...

— Oh! peu m'importe d'aller en Europe ou ailleurs. L'important est de sortir de ce pays. C'est ici qu'est le danger, je le sens, je le vois. Tout le reste n'est rien...

— Ah! dans ce cas, nous pouvons tout concilier! s'écria M. Gloaguen rayonnant. Vous savez qu'il entrait dans mon premier projet de visiter le Cambodge, pour étudier sur place les curieux vestiges de l'architecture kmer... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, ni le major non plus, je vous proposerais de faire

un léger crochet et de passer par la Cochinchine, au lieu de rentrer directement en Europe.

— Ma foi, très volontiers! dit mistress O'Molloy qui adorait les voyages, comme toutes ses compatriotes, et se trouvait déjà ragaillardie par la perspective qui s'ouvrait devant elle. Je ne pense pas que le major fasse d'objection... »

Il n'y avait pas de danger, tout le monde le savait bien. On se mit à faire des projets sur ce voyage au Cambodge. Toutes les tristesses, toutes les terreurs de l'heure présente se fondirent dans ce joli plan. M. Gloaguen surtout était ravi :

« Qui sait si ce n'est pas un heureux hasard qui m'oblige à modifier ainsi mon itinéraire, disait-il. Ce n'est pas sans regret que j'avais renoncé à cette visite de l'Indo-Chine. Peut-être est-ce là qu'il me sera donné de renouer la chaîne des civilisations aryennes... »

On était de la meilleure humeur du monde quand le major rentra avec son congé.

Le déjeuner fut des plus gais. Paul-Louis et Chandos sortirent pour s'informer des navires en partance, et s'assurèrent que la malle de Shanghaï, avec relâche à Saïgon, partait le jour même à six heures après midi. Des cabines furent retenues sur l'heure pour toute la famille, y compris Khasji qui devait, bien entendu, être du voyage. Mistress O'Molloy congédia sa domesticité indienne avec de larges indemnités. Le major s'excusa auprès de ses collègues du régiment de les quitter aussi inopinément, rappelé qu'il était en Europe par des affaires urgentes. Et chacun ne songea plus qu'à faire ses malles.

M. Gloaguen était le plus affairé avec tous les papiers du colonel, qu'il voulait faire emballer et expédier à Paris par voie directe. Il n'en serait jamais sorti sans le concours dévoué de Khasji, qui présida à tout avec une activité dévorante. A six heures on était à bord du *Dekkan*, avec armes et bagages, et à six heures cinq minutes le steamer démarrait.

M. Gloaguen, accoudé au bastingage avec Paul-Louis, regar-

dait mélancoliquement fuir derrière lui les quais de Calcutta et les rives de l'Hougly.

« Voilà un séjour dans l'Inde qui n'aura pas été long! dit-il en soupirant. Trente-six heures en tout. Je doute que beaucoup de voyageurs aient jamais quitté Paris pour une visite aussi courte... »

Comme il se retournait, il vit derrière lui Khasji, qui, lui aussi, contemplait d'un air de défi les minarets et les dômes de Calcutta.

« Eh bien, Khasji, vous devez être content, reprit M. Gloaguen, de quitter ce pays et de le voir quitter à ceux que vous aimez!

— Oui certes, j'en suis content, répondit le vétéran, parce que je crois sincèrement que ce départ était nécessaire! Mais...

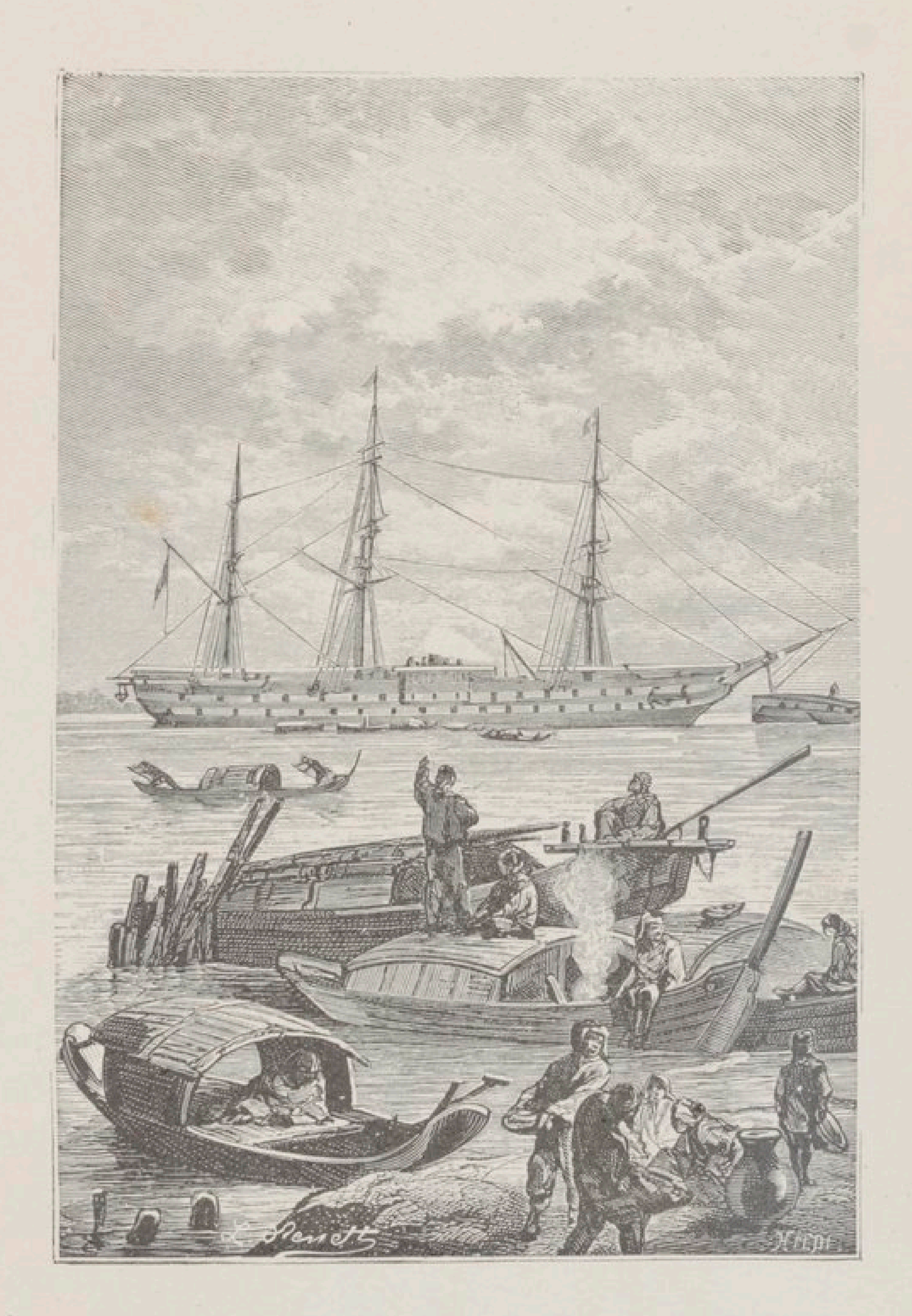
— Ah! il y a un *mais?* demanda M. Gloaguen. Voyons, dites-moi ce qui vous laisse un regret?...

— Eh bien! reprit le vieux soldat d'une voix sourde, je ne serai tout à fait content qu'après vous avoir vu jeter cette gueuse de plaque à la mer... »

M. Gloaguen fit un soubresaut et ne répondit rien. Khasji lui aurait demandé de se jeter à l'eau, en personne, par deux cents mètres de fond, qu'il n'aurait pas été plus scandalisé.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

VI



LE TRANSPORT MIXTE, LA JUNON.....

CHAPITRE VI

LA JUNON

Personne n'ignore que Saïgon est la capitale de la Cochinchine française, la plus jeune à la fois et la plus florissante de nos possessions d'outre-mer. Il serait assurément injuste de faire exclusivement honneur de cette prospérité à nos facultés colonisatrices, quoiqu'on soit, en général, trop porté à en faire bon marché. — La France, après tout, a laissé sa marque profonde où elle a passé, au Canada comme à l'île Maurice, en Égypte comme sur le Rhin; elle a du moins sur des nations plus tenaces un avantage précieux et rare, c'est que ses anciennes colonies lui sont toujours restées attachées en dépit du malheur des temps. — Mais, à Saïgon, c'est la nature qui a presque tout fait, on peut le dire.

Placée dans une position merveilleuse au bord du Donaï, à peu près comme Londres au bord de la Tamise, et sur une des mers les plus riches du globe, Saïgon devait nécessairement devenir la grande station maritime et le grand marché d'échanges entre les Indes anglaises, la Chine et le Japon, entre Manille, l'opulente colonie espagnole, et Java qui relève des Hollandais. Sa rade, si sûre et si vaste, la commodité de ses communications par eau avec une immense contrée agricole, sa richesse en bois de construction, les facilités de défense militaire, tout devait concourir à en faire rapidement le grand port de ravitaillement de

l'Indo-Chine en même temps qu'une position stratégique de premier ordre.

Le percement de l'isthme de Suez, l'établissement des grandes lignes de vapeurs et la pose des câbles électriques entre les ports asiatiques et l'Europe sont autant de circonstances favorables qui devaient nécessairement donner une impulsion vigoureuse à ce développement. En fait, la floraison presque subite de cette grosse ville française au bord de l'Indo-Chine ne peut trouver de termes de comparaison que dans deux phénomènes analogues et plus brillants encore : la féerique explosion de Melbourne en Australie, et de San-Francisco au bord californien du Pacifique.

Saïgon, d'ailleurs, n'est pas seulement une admirable station maritime, militaire et commerciale. C'est la capitale d'une colonie des plus prospères, d'une France asiatique égale en superficie à la moitié de nos possessions de l'Inde au plus beau temps. Et, circonstance singulière, qui a bien aussi sa part, sans doute, dans la rapide fortune de cette colonie de vingt-cinq ans, les indigènes de la Cochinchine, ou Annamites, semblent avoir été prédestinés à devenir nos compatriotes : leur caractère national, leurs défauts et leurs qualités présentent avec les nôtres des analogies qui avaient, de très longue date, fait surnommer ces Asiatiques les *Français de l'Orient*. C'est une population fine et spirituelle, pure de tout fanatisme, dénuée de tout préjugé de caste, et qui s'est d'abord trouvée prête à s'assimiler nos mœurs, nos idées et jusqu'à notre langue. Après une occupation d'un quart de siècle à peine, la Cochinchine est déjà plus française, on peut le dire, que certains coins de nos plus vieilles provinces.

La capitale est donc devenue, depuis quelques années, le grand centre de ralliement de nos forces éparses dans les mers de Chine ou dans le Pacifique. C'est là que vont toucher tous les navires de l'État partis de Toulon pour les ravitaillements, transports de troupes et rapatriements nécessités par les besoins des stations secondaires. A côté du mouvement commercial proprement dit, il y a toujours un mouvement maritime officiel des plus importants.

C'est dire que le cercle militaire de Saïgon est généralement fort animé. Les hôtes de passage y abondent. Les nouvellistes y foisonnent. Des officiers, qui se promenaient, il y a vingt-cinq jours, sur les boulevards parisiens, y rencontrent d'autres officiers qui mangeaient, il y a huit jours, des nids d'hirondelles à Hong-Kong. Les arrivants de la Nouvelle-Calédonie y serrent la main aux partants du Japon. On y parle d'Alexandrie, de Toulon, de Nice ou de Yokohama comme des stations voisines et qu'on a quittées hier. Étant donné que Saïgon est l'œil de la France asiatique, on peut admettre que le salon du Cercle est la pupille de cet œil.

Le cercle présentait ce jour-là une animation inaccoutumée. L'arrivée en rade de Saïgon d'un des grands transports trimestriels de l'État, la *Junon*, venait d'y jeter depuis quelques jours un fort contingent d'officiers de tout grade et de tout âge. Et, d'autre part, un autre contingent d'officiers se préparait à quitter la Cochinchine pour rentrer en France à bord de la même *Junon*, d'où un concours peu ordinaire d'uniformes. Il y avait tous les jours des dîners d'adieu, des déjeuners intimes, des bals, des toasts à l'infini : d'où un air de fête et de belle humeur spécialement visible sur la face énergique et narquoise du colonel Hugon de Quost de Tresmacher, commandant le 6e d'infanterie de marine.

En dépit de son nom rébarbatif, le colonel était un des hommes les plus gais de l'armée française. Comme le héros de Beaumarchais, il avait, de longue date, pris l'habitude de rire de tout pour ne pas être obligé d'en pleurer. Avec cela, soldat jusqu'au bout des ongles, actif, vigoureux, bien pris dans sa taille moyenne, un troupier fini, disaient ses hommes qui l'adoraient. Dans les situations les plus tragiques, — et il en avait vu de toutes les couleurs au cours de sa carrière coloniale, — non seulement le colonel Hugon savait toujours trouver à propos l'expédient, la solution nécessaire, mais il savait aussi trouver le mot pour rire, de quoi ses soldats lui étaient peut-être encore plus

reconnaissants. Très strict sur les questions de service et de discipline, c'était dans les relations personnelles le chef le plus affable et le plus courtois, le camarade le plus cordial.

Après deux années passées en Cochinchine, le colonel se voyait sur le point de revenir en France où il allait ramener, avec son état-major, deux compagnies de son régiment, et ce n'est pas sans un vif sentiment de plaisir qu'il envisageait cette perspective.

« Allons, Messieurs, dans trois jours le départ! disait-il à quelques officiers groupés autour de lui. La *Junon* ne marche pas trop mal, dit-on... En une semaine, nous toucherons à Singapore, en dix jours à Aden; mettons-en douze pour arriver à Suez; autant de Suez à Toulon... Dans six semaines, au bas mot, je compte bien prendre un verre de madère au café du Helder. »

Le colonel avait à peine articulé cette espérance qu'on lui apporta une grande lettre timbrée : *Cabinet du Gouverneur*.

« Vous permettez, Messieurs?... fit-il en la décachetant... Oh! oh! reprit-il après un instant de silence, voici bien du nouveau... Je crois que j'étais en train de compter mes poussins avant qu'ils fussent éclos, comme disent les Anglais! Dépêche ministérielle, Messieurs, qui change l'itinéraire de la *Junon!*... Au lieu de rentrer par le canal de Suez, ordre de faire le grand tour par le cap Horn, en touchant aux Marquises et à Taïti!... Encore pourrons-nous nous estimer heureux si nous ne trouvons pas là l'ordre d'y rester ou d'y laisser une compagnie... On prévoit des difficultés diplomatiques à l'occasion de l'annexion des îles de la Société.

— Eh bien, voilà qui est amusant! firent les officiers en chœur.

— Oui, c'est un joli bout de promenade qu'on va nous faire exécuter pour nous rapatrier! Au lieu d'arriver à Toulon en cinq ou six semaines, nous aurons de la chance si nous y sommes dans quatre ou cinq mois!...

— C'est amusant! répliqua le capitaine Fazelier, un officier

ambitieux qui se préparait au concours de l'École supérieure de guerre.

— Amusant! répliqua le chef de bataillon Gerfelt qui avait l'esprit porté à la contradiction. Si c'est pour vous amuser que vous êtes entré dans l'infanterie de marine, vous avez vraiment manqué votre vocation.

— Non, mon commandant, ce n'est pas pour m'amuser, c'est pour avoir de l'avancement, dit le capitaine Fazelier. Seulement j'aurai fait une mauvaise affaire si ce retard m'empêche d'arriver à temps pour le concours de cette année.

— On dirait, à vous entendre, que l'avancement est plus rapide chez nous qu'ailleurs!... Nous prenez-vous pour des crétins? grommela le commandant Gerfelt.

— Rien n'est plus loin de ma pensée, répondit d'un air affable le capitaine. Mais il y a la fièvre jaune, mon commandant, la fièvre jaune que vous oubliez et qui fait des vides supplémentaires dans nos rangs...

— La fièvre jaune est un mythe, prononça le chef de bataillon d'un ton péremptoire. Tenez votre ventre chaud, gardez-vous de l'humidité, faites régulièrement vos quatre repas par jour et vous verrez si la fièvre jaune mord sur vous!... Voilà vingt ans que je roule ma bosse au Sénégal, en Cochinchine, au Gabon. Est-ce que j'ai eu la fièvre jaune, moi?

— Pourtant la fièvre jaune existe!

— Elle existe, oui, pour les maladroits qui se laissent pincer, pas pour les gens qui ont de l'étoffe et de la résistance.

— Enfin vous ne nierez pas que la statistique...

— Je me moque bien de la statistique!... »

La discussion menaçait de s'échauffer, car la nouvelle du changement d'itinéraire avait visiblement rembruni tous les fronts, quand on vint dire au colonel que le chef de musique du régiment demandait à lui parler.

« Faites-le entrer à l'instant, ventre-bleu! dit-il. C'est un gaillard à ne pas faire attendre... »

Et tous les officiers de rire. Chacun savait à Saïgon que la vanité de l'illustre M. Réty n'avait d'égale que sa susceptibilité.

Un petit homme, court et trapu, les coudes en dehors, la tête droite, en uniforme d'adjudant, avec une lyre d'or au collet, se présenta dans le salon. Il s'avança vers le colonel et le salua avec la dignité d'un homme qui se flatte de porter en lui-même toute la culture esthétique d'un régiment.

« Vous m'avez fait demander, mon colonel?

— Oui, monsieur Réty... Je voudrais vous prier de modifier un peu votre programme pour le concert de demain. Les dames se plaignent que vous leur donnez toujours les mêmes morceaux...

— Modifier mon programme!... Mais, mon colonel, c'est impossible ! Il est imprimé ! Ces dames sont vraiment d'une exigence, et aussi d'une incompétence!... Pensent-elles qu'on improvise ainsi des orchestrations au pied levé?...

— Qu'on improvise!... La musique que vous nous jouez est donc de vous, monsieur Réty? demanda malicieusement le colonel Hugon.

— Assurément, dit le chef d'orchestre avec un aplomb imperturbable. Voyez plutôt, mon colonel. »

Il exhibait un programme imprimé que le colonel lut à haute voix :

1° *Robert le Diable*..., par M. Réty.
2° *Le Barbier de Séville*..., par M. Réty.
3° *Guillaume Tell*..., par M. Réty.
4° *Le Domino noir*..., par M. Réty.
5° *Les Huguenots*..., par M. Réty.
6° *La Dame Blanche*..., par M. Réty.
7° *L'Africaine*..., par M. Réty.

« Ah! reprit le colonel, sans se départir de son sérieux. Je vois que je me trompais. Tous ces morceaux sont de vous, puisque c'est imprimé... J'avais cru jusqu'ici qu'ils avaient pour

auteurs un certain Meyerbeer, un nommé Rossini et un nommé Auber...

— Oh! mon colonel, ces gens-là ont composé des opéras *civils* sur les mêmes sujets, c'est vrai. Mais, en fait de musique militaire, voyez-vous, c'est l'orchestration qui est tout.

— Je comprends... Ainsi, il n'y a pas à songer à avoir du nouveau pour le concert de demain?

— Non, mon colonel. Le ministre de la guerre en personne me le demanderait, que je lui répondrais : — Mon général, foi de Réty, c'est impossible!

— Eh bien, nous nous contenterons donc de ce que vous avez à nous donner, monsieur Réty, et nous transmettrons vos raisons aux dames qui nous avaient chargé de leur requête... Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter un verre de pale ale?

— Non, merci, mon colonel. Je ne prends jamais rien entre mes repas. Dans la profession artistique, il faut garder ses idées nettes, et la mienne est de ne boire que de l'eau...

— Au revoir donc, monsieur Réty. »

Et le chef de musique se retira, fier comme Artaban d'avoir tenu tête à son chef.

Tandis que l'état-major du bataillon d'infanterie de marine passait ainsi à deviser familièrement les heures qui suivent les exercices de la matinée, une activité dévorante régnait à bord du transport mixte la *Junon*, mouillé en face des bâtiments de l'Intendance.

Depuis cinq jours, tout l'équipage, aidé d'une forte escouade de coolies ou de portefaix indigènes, avait travaillé à regarnir de charbon les soutes vides de la frégate, et, cette opération achevée, il s'agissait de nettoyer de fond en comble les ponts et batteries, à grand renfort de seaux d'eau, de repeindre la carène à l'extérieur, de faire en un mot la toilette du bâtiment.

Le capitaine Maucarut, qui la commandait, était un vieux loup de mer qui connaissait mieux que pas un les faibles et les péchés mignons du matelot. Il savait qu'il est aussi impossible aux trois

quarts de ces grands enfants de se bien conduire à terre avec de l'argent dans leur poche, qu'il peut l'être à des collégiens de rencontrer un chien sans le taquiner. Aussi avait-il deux règles dont il ne s'écartait jamais : la première était de faire travailler nuit et jour son équipage à bord, quand il était en rade ; la seconde, de ne faire payer les mois de solde échus que l'avant-veille même du jour où l'on devait appareiller.

Retarder d'un jour de plus eût été cruel, c'eût été empêcher les bons fils, les bons frères et les bons parents que pouvait compter la *Junon*, d'envoyer, sous forme de mandat-poste, un petit souvenir à leur famille. Et les bons fils, les bons frères, les bons parents, étaient aussi nombreux à bord de la *Junon* que sur aucun navire français.

Or, le grand jour, — *Sainte-Paye*, comme on dit dans les administrations civiles, *Saint-Dominique*, comme on dit dans la marine, était enfin arrivé. Le matin, de bonne heure, le commissaire du bord, M. Gilbert, un joli petit monsieur tout frisé et pommadé, s'était embarqué avec « Dominique, » un énorme coffre en bois à bandes de fer, pour aller prendre à terre, chez le trésorier, les fonds nécessaires à la répartition.

Il était de retour au bout d'une heure.

« Dominique !... voilà Dominique !... »

En deux secondes, le mot avait couru du grand hunier à la cale, et l'équipage saluait de ses joyeux quolibets l'arrivée de la bienheureuse caisse.

Parmi les plus bruyants se signalaient surtout Comberousse, un gabier, que son accent désignait d'emblée comme un fils de Marseille, et son « matelot » Barbedette, qui, lui aussi, était quasi Marseillais, étant originaire de La Ciotat.

« Tiens bon là, vieux loup !... Va pas larguer !... criait Comberousse au matelot en cheveux gris tout chevronné, qui présidait à l'embarquement du coffre. En douceur !... Laisse pas tomber Dominique à l'eau, mille millions de sabords !... Soulage, mon fils !... Amène... Houp !... ça y est ! Nos respects à M. Domi-

nique!... La santé est bonne?... Pas d'avaries dans les côtes?... »

Ces facéties méridionales étaient généralement saluées par les rires de l'assistance, mais ne semblaient pas être du goût du patron de la chaloupe, Kéradec, un vieux Breton trapu et ratatiné, qui avait plutôt l'air de les prendre comme autant d'injures personnelles.

« Tu ferais mieux de moins bavarder et de mettre un peu plus d'huile de bras à l'ouvrage!... interrompit-il brusquement.

— Tiens, le père La Grogne qui a parlé!... Il va pleuvoir pour sûr! répliqua Comberousse sans autrement se formaliser du reproche de paresse qu'il savait peu mérité. Messieurs et mesdames, c'est pour avoir l'honneur de vous annoncer que la représentation va commencer!... *M. Dominique restera chez lui...* grand drame en cinq actes, avec retenue de la *délègue,* distribution à MM. les capitaines de compagnies, répartition par MM. les fourriers, divertissements variés par ceux qui *aureront* la permission d'aller à terre, et bouquet final de jours de cale pour ceux qui *aureront* manqué de modération dans les plaisirs!...

— Le pacha!... Ferme ta boîte, mauvais cachalot!... »

Le silence se rétablit comme par magie.

Le *pacha*, c'était le commandant Maucarut, qui venait en effet de sortir de chez lui et de faire son apparition sur le pont.

« Voilà le moment de lui présenter ta requête, moussaillon! » dit Kéradec à un novice aux joues blanches et roses, en lui allongeant un coup de pied amical en guise d'encouragement.

Coédic, — c'était le nom du novice, — devint rouge comme une pivoine, puis pâle comme un linge, à la pensée de l'entrevue redoutable qu'il s'agissait d'affronter. Mais tous les yeux étaient sur lui, et son vénérable ancien Kéradec, le plus médaillé des gabiers, avait parlé; impossible de reculer. Coédic s'avança donc vers le commandant, en roulant dans ses mains son bonnet de laine. Puis, au moment où le *pacha* revenait vers lui, dans la promenade silencieuse qu'il exécutait comme une pendule à l'arrière du grand panneau, le novice s'arrêta immobile.

« Qu'est-ce que c'est ? Que me veux-tu ? demanda le commandant d'un ton bourru, mais où il n'était pas malaisé pourtant de démêler un fond de bienveillance.

— Commandant, c'est que je suis consigné demain, et je voudrais pourtant bien aller à terre !...

— C'est impossible si tu es consigné... Du reste, je ne donnerai que des permissions de deux heures...

— Je n'en demande pas tant, commandant. Une heure même me suffirait, reprit Coédic de sa voix douce, en roulant de plus en plus fort son bonnet.

— Ah ! Et qu'as-tu donc de si important à faire à terre?

— Commandant, c'est aujourd'hui Saint-Dominique, et je voudrais envoyer ma solde chez nous, la mettre moi-même à la poste.

— Ah ! fit le *pacha* radouci et lui jetant un regard attendri. C'est pour cela que tu veux aller à terre?... Et pourquoi es-tu consigné ?...

— Pour avoir été une demi-minute en retard à ramasser les plats ce matin.

— C'est bon. Je parlerai au capitaine d'armes. Tu auras ta permission, *mon fi*, » dit le commandant d'un ton tout à fait paternel.

Et il reprit sa promenade silencieuse, tandis que Coédic se retirait enchanté.

La nouvelle qu'il rapportait eut bientôt fait le tour de la frégate et jeté le désespoir dans les batteries.

« Enfoncées les permissions !... Paraît que le vieux a mis dans sa tête de ne donner que deux heures... Rapport sans doute à ces satanés marsouins que nous allons prendre à bord !... Marsouins de malheur ! Chiens de marsouins !... Si c'est permis de priver tout un équipage de sortie pour des oiseaux de cette espèce !... Vieux dur-à-cuire de pacha !... C'est moi qui ne pleurerai pas quand il prendra sa retraite... Deux heures de permission après deux mois pleins d'embarquement ! Voilà ce qui s'appelle de la

générosité! Prenez garde de vous faire mal, commandant, vous allez user tout votre fil à largesses!... Coquin de métier, tout de même!... Dis donc, Barbedette, est-ce que tu n'aimerais pas mieux couler à pic tout de suite avec un obus aux talons?... Cré nom de nom de mille millions de fauberts!... Si ce n'est pas à s'aller pendre à la grande hune!... Vieux dur-à-cuire de pacha!... Gredins de marsouins!... »

Ainsi s'exhalait librement le dépit de l'équipage, tandis que le commandant Maucarut, bien sûr de l'effet que devait produire sa décision, riait dans sa barbe en se promenant sur le pont.

« Allez, allez, bougonnez tout à votre aise! se disait-il en savourant sa ruse de guerre. Je vous attends à demain quand on vous annoncera une permission de cinq heures!... Elle vous paraîtra vingt fois plus douce qu'une journée pleine donnée sans difficulté... »

Cependant la répartition de la solde s'était opérée par les soins des capitaines de compagnie et des fourriers, et les matelots, distraits par les calculs compliqués qu'entraîne cette opération, commençaient à oublier leur dépit. De mémoire d'homme on n'a vu un marin trouver son dû dans le total que lui remet le comptable. Il est toujours intimement persuadé que les agents du Trésor se coalisent pour le voler. Tout spécialement les retenues opérées sur la solde, soit au profit des familles (sous le nom de *délégation,* que les marins prononcent *délègue*), soit au compte de la « masse d'habillement » et à celui de la Caisse des invalides, — ces retenues ont le privilège de donner lieu aux plus noirs soupçons.

« Cré coquin de sort, s'il y a une justice! disait Comberousse en quittant la petite table du fourrier, où il venait de recevoir sa poignée de monnaie. Mais qu'est-ce qu'ils en font donc de notre argent? Voilà ce que je me demande toujours... Un matelot de 1re classe à 24 sous par jour pendant deux mois, c'est 72 francs, pas vrai?... Deux mois de supplément de gabier à 9 francs, c'est 18 francs en plus, n'est-ce pas?... c'est donc 90 francs que

je devrais toucher!... Eh bien, pas du tout. Ces gaillards s'arrangent pour ne me donner que 46 francs 6 sous!... Si je comprends comment ils y arrivent, je veux être pendu!...

— C'est bien simple, et le premier mousse venu te l'expliquerait, dit Coédic de son air sérieux. Tu as 16 francs de *délègue* pour ta famille, pas vrai? Eh bien, pour deux mois cela fait 32 francs à déduire de ta paye. Plus 3 sous par jour pour la masse d'habillement : sur soixante jours c'est 9 francs. Ajoutés à 32 francs ces 9 francs font 41. Plus 3 du cent qu'on te retient pour les invalides de la marine, afin que tu puisses aller t'y reposer quand tu seras vieux, si tu n'as pas d'autre asile; c'est encore 2 fr. 70 c. à déduire de 90. Il te reste donc à toucher 46 francs 6 sous, précisément ce que le fourrier vient de te remettre. »

Tous les matelots écoutaient Coédic bouche béante, stupéfaits de le voir ainsi jongler avec les chiffres. Mais Comberousse ne se tint pas pour battu :

« Toi, tu es encore de la graîne à fourrier! dit-il moitié riant, moitié furieux, en regardant Coédic. On voit que tu as été à l'école des mousses!... Tu auras de l'avancement, va, mon garçon!... »

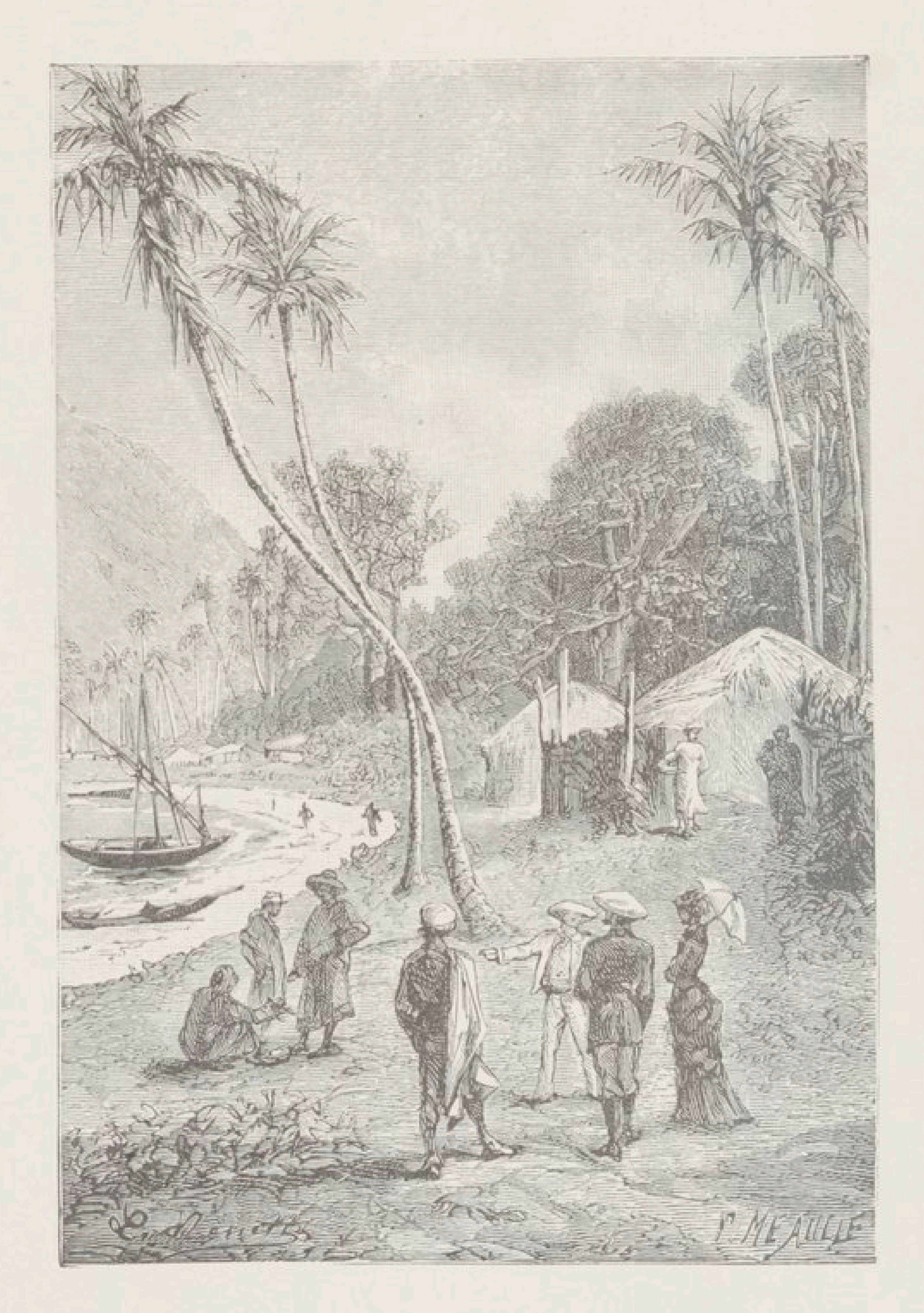
Il sentait bien au fond que ce novice avait raison. Mais il ne voulait pas l'avouer.

Tout le monde s'empressait autour de Coédic pour lui faire vérifier ses comptes sur son ardoise. Et dans cette occupation chacun oubliait un peu le désappointement causé par la décision du commandant. Peu à peu, d'ailleurs, avec la philosophie naturelle au marin, on commençait à la regarder sous un jour moins sombre, à se dire qu'après tout, deux heures de permission et de promenade à terre valaient mieux que rien.

A midi, quand un vapeur anglais, le *Dekkan,* entra en rade venant de Calcutta, ces grands enfants ne songeaient plus qu'à critiquer ses manœuvres et à le regarder s'amarrer à quai, comme s'ils assistaient pour la première fois de leur vie à pareil spectacle.



VII



ILS REVINRENT A LA PLAGE.

CHAPITRE VII

A LA PAGODE DE LA BALEINE

A peine installé à l'hôtel Taïwang, sur l'esplanade de Saïgon, M. Gloaguen s'inquiéta de savoir quels étaient les moyens de communications avec le haut Cambodge. Il fut bientôt renseigné. Le propriétaire même de l'hôtel, M. Taïwang, était un Annamite civilisé, élève de l'École française des interprètes à Saïgon et admirablement informé de tout ce qui concernait son pays. Vêtu à l'européenne, parfaitement au courant de tous les usages français, cet honorable industriel aurait assurément fait honneur à sa profession dans toutes les capitales du monde.

« Vous voulez visiter le haut Cambodge? dit-il à M. Gloaguen. Rien de plus aisé. Un service régulier de messageries nationales, par canonnières de l'État, remonte deux fois par mois les *arroyos* et les rivières de notre province...

— Y a-t-il prochainement un départ?

— Dans six jours. Vous serez fort bien installé à bord. Impossible d'imaginer une manière plus simple et plus commode de voyager, dans un pays aussi chaud que le nôtre.

— Et je pourrai arriver jusqu'aux ruines de l'architecture kmer?

— Vous pourrez du moins vous en rapprocher assez pour que l'expédition complémentaire soit des plus faciles à réaliser... Par

exemple, vous aurez quelque difficulté pour vous nourrir à l'européenne. Mais, si cela peut vous être agréable, je vous ferai préparer des caisses de conserves faciles à transporter, et je vous procurerai aisément un domestique chinois sachant faire la cuisine française. Il n'en manque pas ici..., à moins que vous ne préfériez vous habituer tout de suite à la cuisine annamite, ce qui est encore le procédé le plus sûr de ne pas être pris au dépourvu.

— Mais pour m'habituer à cette cuisine, il faudrait au moins que je la connusse, et je ne vois pas trop...

— J'aurai l'honneur de vous faire servir ce soir même un dîner annamite, si vous le désirez, Monsieur. »

Cet homme avait réponse à tout. M. Gloaguen s'empressa d'accepter sa proposition et d'aller rapporter ces bonnes nouvelles à ses compagnons de voyage. Sur le rapport qu'il fit à mistress O'Molloy, il fut définitivement convenu que tout le monde se joindrait à lui pour aller visiter les fameuses ruines. Ce pèlerinage archéologique allait donc se changer en véritable partie de plaisir. Les choses semblaient devoir aller pour le mieux, et Khasji lui-même, subissant l'influence du changement de milieu, paraissait d'heure en heure reprendre une sérénité d'âme qui était pour lui chose inconnue depuis plusieurs mois.

Quand la chaleur du jour fut un peu tombée, les voyageurs sortirent ensemble pour prendre une idée générale de la ville. Ils savaient déjà qu'elle forme un carré irrégulier limité par le Donaï, par deux arroyos parallèles qui aboutissent au fleuve et par un canal transversal qui met en communication les deux arroyos.

Le côté bordé par le Donaï est de beaucoup le plus animé, avec sa rade de commerce et sa rade de guerre, ses édifices publics, les pontons où sont installées des administrations et jusqu'à des ateliers industriels, son dock flottant, ses nombreux navires de toute provenance, ses jonques chinoises, sa promenade de la pointe Lejeune, dominée par le Sémaphore. La rivière surtout présente, vers le soir, l'aspect le plus riant et le

plus pittoresque. Elle sert d'habitation normale à toute une population cochinchinoise qui ne quitte guère ses barques ventrues et ses légers sampans à toit de paille. On voit les femmes y faire leur cuisine, y laver leur linge, y allaiter leurs enfants qu'elles suspendent ensuite dans une corbeille au toit voûté de leur bateau. Les jonques aux couleurs éclatantes, aux bordages garnis de lanternes et de parasols de papier, de fleurs, de plumes et de clochettes, se pressent côte à côte avec les barques annamites, aux voiles triangulaires, sur des mâts soutenus par des haubans de rotin. Des pirogues indigènes et des canots européens circulent incessamment; on dirait que tout ce peuple vit sur l'eau.

Et pourtant, à terre aussi, le mouvement est celui d'une grosse ville. Les passants, les marchands ambulants sont nombreux. Hommes et femmes portent à peu près le même costume : une longue robe sans ceinture, retombant sur un large pantalon; chez les deux sexes les cheveux, très longs, sont soigneusement réunis en chignon sur le haut de la tête. Le chapeau seul est différent. Celui des femmes est plat comme une galette ou convexe, et fait de papier collé sur une armature de rotin. Celui des hommes est un vaste cône de paille terminé par une garniture de métal dont on s'explique l'utilité, — quand on a vu un Annamite se servir de son chapeau tour à tour pour s'abriter des rayons du soleil, pour puiser de l'eau, pour transporter du sable ou des provisions de bouche.

Tout est plaisir aux voyageurs dans le spectacle de coutumes et de mœurs nouvelles à leurs yeux. Paul-Louis et Chandos en particulier étaient vivement intéressés par tout ce qu'ils voyaient. Ils s'arrêtaient devant des boutiques en plein vent, garnies d'objets inconnus, de comestibles bizarres, d'ornements fantastiques; ils s'amusaient à regarder une bande d'enfants assis à terre, en cercle, jouer au volant en se le renvoyant, non avec la main, mais avec le pied, le coude ou la tête; ils suivaient de l'œil un pauvre coolie achetant au prix d'une sapèque une noix d'arec, une

tasse de thé ou une cuillerée de saumure, qui devait constituer tout son dîner.

Ils eurent même une petite discussion à propos de la valeur de la *sapèque*, dont ils voyaient les plus pauvres gens porter des chapelets à leur ceinture. Chandos pensait que cela devait valoir un *farthing* anglais, à peu près deux centimes et demi. Paul-Louis inclinait à croire cette évaluation très exagérée, sans pouvoir fixer un chiffre précis.

Un Annamite, qui les écoutait depuis quelques instants, les mit d'accord en leur donnant en assez bon anglais le renseignement qui leur manquait.

« La *sapèque* vaut *un sixième de centime :* il en faut 600 pour faire un franc, c'est-à-dire une *ligature*, un de ces chapelets, » dit il en leur montrant une collection de disques de zinc, percés à leur centre et enfilés sur un long cordon.

Chandos et Paul-Louis eurent la curiosité d'examiner cette monnaie primitive, et virent qu'elle portait seulement un chiffre sur une de ses faces, — le chiffre du règne sous lequel elle a été frappée, c'est-à-dire fondue.

Puis ils reportèrent naturellement leur attention sur l'indigène qui les avait si obligeamment renseignés. C'était un homme de vingt-cinq à trente ans, à la tournure athlétique, très simplement vêtu à la mode du pays, et dont les traits disparaissaient à demi sous l'immense chapeau que les Annamites appellent fort justement une « haute montagne ». Si Paul-Louis et Chandos avaient été plus familiers avec le type normal des races indo-chinoises, ils auraient remarqué sans doute que celui de leur interlocuteur s'en écartait sensiblement. Il n'avait ni le nez écrasé, ni les pommettes saillantes, ni les yeux bridés de l'Annamite ordinaire. Mais ces différences caractéristiques ne les frappèrent pas. Ils s'étonnèrent seulement de voir un indigène cochinchinois parler aussi facilement l'anglais.

« J'ai navigué dans les comptoirs britanniques des mers de Chine, leur expliqua le complaisant personnage, et j'ai bien sou-

vent servi d'interprète à mes patrons dans leurs relations d'affaires avec les marchands anglais... Si ces messieurs avaient besoin de mes services pendant leur séjour à Saïgon, reprit-il, je serais heureux de les leur offrir... »

Paul-Louis se dit qu'un interprète pouvait en effet leur être fort utile, soit pendant leur séjour dans la capitale de la Cochinchine, soit surtout au cours de leur excursion dans le haut Cambodge, et, faisant signe à l'étranger de le suivre, il rejoignit les dames et M. Gloaguen pour leur faire part de cette proposition. Le major était depuis longtemps déjà rentré à l'hôtel, en se plaignant d'une vive douleur au *liver* et d'une soif ardente.

On fit approcher l'Annamite, on l'interrogea, on put constater aisément qu'il était intelligent et bien informé des choses du pays; sans prendre d'engagement définitif, M. Gloaguen lui dit qu'il acceptait provisoirement ses services. En conséquence, c'est sous sa direction que s'acheva la promenade.

Kra-Ong-Dinh-Ky, — ainsi s'appelait l'interprète, — se montra pendant une heure environ un cicerone véritablement précieux. Il indiquait le nom et l'usage de toutes choses, savait les prix en sapèques, procurait aux dames pour quelques francs toute une collection d'éventails, d'épingles à cheveux en ivoire et de bibelots annamites. Bref, on rentra à l'hôtel fort satisfait de lui, et on le retint au service de la communauté.

Le dîner était prêt, et, suivant la promesse de M. Taïwang, il se composait exclusivement de plats cochinchinois. Non certes que l'intelligent maître d'hôtel eût épuisé pour ses convives la liste des plats excentriques qui figurent seulement, dans l'Indo-Chine, sur la table des riches mandarins, il ne leur fit servir ni salanganes ou nids d'hirondelles, ni œufs couvés, ni gigots de tigre, ni pieds d'éléphant desséchés, ni holothuries, ni filets de léopard, ni même entrecôtes de caïman. Pensant avec raison que leur but était surtout de s'assurer par expérience s'il leur serait possible de s'habituer à la cuisine annamite, il se contenta de leur offrir quelques-uns des mets les plus ordinaires et des régals les

plus communs de la population cochinchinoise : riz bouilli, poisson fumé, lézards grillés, pâté de chrysalides de vers à soie, tortue de mer, cuissot de singe, côtelettes de chiens, graines de lotus desséchées au soleil et tranches d'ananas; pour boisson, du thé sans sucre.

A l'unanimité, ce menu fut déclaré exécrable; Florence et mistress O'Molloy dirent hautement qu'il leur inspirait le plus profond dégoût; le major et M. Gloaguen, sans exprimer aussi franchement une opinion identique, la laissèrent clairement percer. Seuls, Paul-Louis et Chandos goûtèrent de tout et prétendirent y trouver un plaisir extrême. Ce qui ne les empêcha pas, d'ailleurs, de déserter au premier signe le dîner annamite et d'aller avec les autres s'asseoir à table d'hôte, pour satisfaire leur brillant appétit.

Décidément, la cuisine cochinchinoise n'avait pas conquis les suffrages des nouveaux initiés. Il fut entendu à l'unanimité qu'on y renonçait, et M. Taïwang, qui assistait à la délibération, promit de s'occuper sans délai des intérêts alimentaires de l'expédition projetée.

Qu'allait-on faire à Saïgon, pendant ces six jours d'attente? Des excursions aux environs, tout naturellement. M. Taïwang en indiqua plusieurs, et l'on se promit de les inaugurer dès le jour suivant par une promenade à la baie des Cocotiers, — le Trouville de Saïgon.

Mais, le lendemain, quand il s'agit de partir, mistress O'Molloy déclara qu'elle se sentait encore trop fatiguée pour être de la partie; le major n'avait jamais projeté sérieusement d'en être, et M. Gloaguen avait réfléchi qu'il trouverait beaucoup plus d'agrément personnel à se mettre, dans les mosquées et bazars de la ville, en quête d'antiquités annamites. De telle sorte que l'expédition se trouva réduite à miss Florence, à Paul-Louis et à Chandos, accompagnés de Khasji. Cela étant, on convint de partir dans un grand sampan à voile, que Kra-Ong-Dinh-Ky se chargea de louer. On y embarqua un panier de provisions, et, à neuf heures du soir, on démarra. Les touristes devaient dormir à bord,

sur des matelas annamites, et se réveiller à destination, pour revenir le lendemain à la marée montante.

M. Gloaguen, au dernier moment, faillit se raviser et partir. Il n'était pas sans quelques scrupules à voir s'en aller ainsi ces trois écervelés, comme il les appelait intérieurement. Mais la présence de Khasji le rassurait, et mistress O'Molloy paraissait trouver cette équipée si naturelle, qu'il n'osa pas présenter la moindre objection, ni même, en fin de compte, afficher sa pusillanimité paternelle en accompagnant Paul-Louis. Et puis, l'interprète Kra-Ong-Dinh-Ky était véritablement un serviteur précieux. Il avait songé à tout, prévu jusqu'aux insolations, conseillé l'achat de grands *salacos*, une sorte d'immense chapeau pointu en paille de Manille, et même de gants de soie, pour protéger les mains. Bref, le sampan largua sa voile, Kra-Ong-Dinh-Ky s'établit à l'avant, Khasji à l'arrière, les trois enfants sous le toit de rotin, et le voyage commença.

La baie des Cocotiers, but de l'expédition, est placée précisément à l'embouchure du Donaï, et abritée par le cap Saint-Jacques, sur lequel s'élève le feu fixe d'un beau phare en fer, construit à Paris. C'est une charmante plage de sable fin, bordée de collines que les cocotiers ombragent de leurs majestueux panaches, et voisine de la vallée des Nénufars, qui doit son nom au tapis de lotus rouges sous lequel se cachent ses eaux stagnantes. L'air y est excellent, en dépit de ce dangereux voisinage ; frais et vif, constamment renouvelé et brassé par les brises du large. Aussi est-ce le refuge favori des Européens de Saïgon, dans la saison chaude.

A mesure qu'il en approche, le Donaï, déjà immense à Saïgon, s'élargit en un vaste estuaire. Ses rives basses et sablonneuses, couvertes de palétuviers sur de longues bandes de terrains noyés et marécageux, s'écartent à perte de vue et finissent par devenir invisibles. Est-on encore dans le fil du fleuve ou dans le golfe ? On ne sait plus. Puis le cap Saint-Jacques se dresse avec son phare dominé par trois sommets boisés ; et, en avant du cap, la baie

des Cocotiers apparaît dans son calme verdoyant et gracieux.

Sur la plage même, à l'ombre d'un bouquet de cocotiers, s'élève une pagode célèbre dans toute l'Indo-Chine, — la pagode de la Baleine. Elle doit son nom au squelette d'un cétacé, conservé dans le sanctuaire. Les matelots annamites aiment à se placer sous la protection de la baleine, qu'ils croient amie des naufragés et toujours prête à les recueillir sur son large dos. Ils viennent au passage, en sortant du Donaï, lui offrir leurs prières et leurs offrandes. Pauvres dons qui n'enrichissent ni la pagode, ni les bonzes préposés à sa garde, car jamais temple en renom n'eut un aspect plus délabré, plus misérable.

C'est là que le sampan vint aborder, vers sept heures du matin, après une course paisible sur la large nappe du fleuve. Miss Florence, Paul-Louis et Chandos étaient ravis de leur promenade. Khasji était heureux de leur joie. Seul, Kra-Ong-Dinh-Ky paraissait sombre et préoccupé.

On débarqua le panier de provisions, on s'établit sous les cocotiers, et l'on déjeuna de grand appétit, — au bruit des gongs et des pétards, accompagnement obligé des prières à la Baleine. Deux ou trois pèlerins faisaient tout ce tapage, comme on s'en assura en visitant la pagode. Elle n'offrait guère d'autre curiosité que le précieux squelette, pieusement enveloppé d'un fourreau de cotonnade rouge et entouré d'une ceinture de petits tombeaux de pierre, dédiés à des cachalots et à des marsouins. Les trois visiteurs profanes, après avoir remis au bonze de service plus de sapèques qu'il n'en avait peut-être vu dans sa vie entière, partirent accompagnés de ses bénédictions.

Ils firent le tour de la baie en suivant la ligne des hauteurs ombragées, descendirent dans la vallée des Nénuphars pour y cueillir un bouquet de lotus; puis, ayant épuisé le programme des distractions que pouvait leur offrir ce joli coin de terre, un peu las, un peu brûlés par le soleil, mais débordant de vie, le sang fouetté par la marche et la brise de mer, ils revinrent à la plage et enfin donnèrent l'ordre du départ.

Il était à peine midi; la marée aidant, on pouvait être rentrés à Saïgon pour le dîner.

Khasji se replaça à la barre et l'interprète à la proue.

Le sampan avait vent arrière et filait cinq à six nœuds. En avant, aussi loin que l'œil pouvait porter, on ne voyait que l'immensité bleue, scintillant au soleil. Au sud, le cap Saint-Jacques s'effaçait déjà. Sur la droite, tout au bord de l'horizon, on distinguait comme une frisure noire, légèrement estompée sur l'azur, — la ligne des palétuviers. Soudain une secousse imprimée au sampan fit lever la tête aux trois jeunes gens et à Khasji, et presque aussitôt le bruit d'un corps qui tombe à l'eau les fit regarder à droite, vers l'avant du bateau. Ils virent l'interprète à demi nu, mais toujours coiffé de son chapeau, qui nageait vigoureusement vers la rive, — et, tout d'abord, ne comprenant pas, ils le crurent frappé de folie subite.

Mais, presque aussitôt, une lueur affreuse se fit dans leur esprit.

Le sampan coulait à pic.

Pourquoi? Comment? Ils n'eurent pas même le temps de se le demander. Saisissant Florence d'une main et Chandos de l'autre, Khasji les arrachait au toit sous lequel ils allaient s'engloutir, les entraînait, les jetait à l'eau et s'y jetait lui-même en rugissant :

« Sautez, monsieur Paul-Louis, au nom du ciel, sautez, ou vous êtes perdu!... »

Paul-Louis n'hésita pas. Il fit ce que lui criait le vétéran.

Le sampan s'abîma sous les eaux.

Khasji nageait déjà, soutenant la jeune fille que Chandos encourageait de la voix. Paul-Louis, que le remous avait entraîné d'abord, reparut bientôt et s'empressa de rejoindre ses amis. A une centaine de mètres sur la droite, le chapeau de l'Annamite se montrait comme un point blanc nageant vers les palétuviers.

« Hurrah! nous sommes au complet, » cria Chandos que sa bonne humeur n'abandonnait jamais et qui était toujours porté à regarder un bain froid comme une fête.

Il n'y avait pourtant pas lieu de rire. La rive était éloignée de deux milles au moins. Quoique Florry sût fort bien nager, elle était embarrassée dans ses vêtements, pouvait à peine se soutenir avec l'aide de Khasji et n'avançait pas. Après quelques minutes d'efforts désespérés, il devint évident qu'il lui serait impossible de franchir même une très petite partie de l'énorme distance qui la séparait du bord.

Elle comprit son impuissance et l'accepta avec un calme héroïque.

« Laissez-moi, Khasji, fit-elle. Je vous empêche de nager. Mieux vaut tenter au moins de vous sauver que périr inutilement avec moi. »

Le vétéran ne répondit à ce généreux appel qu'en serrant plus vigoureusement son étreinte.

« Nous coulerons ensemble ou nous vivrons! » disait l'expression farouche de ses yeux.

Chandos ne songeait plus à rire. Paul-Louis, suivant la pente de son esprit pratique, cherchait la solution du terrible problème qui se posait devant lui. Et tous les quatre, ils battaient l'eau presque sur place, n'avançant pas de dix mètres par minute.

« Khasji, dit Paul-Louis, n'avez-vous pas sur vous votre ceinture?

— Oui, certes, monsieur Paul-Louis.

— Je vais tâcher de la dénouer et de la tirer à moi. Nous la tendrons comme une corde sous les bras de miss Florence, puis tous deux nous prendrons les bouts entre nos dents et nous ferons de notre mieux pour avancer.

— Oui, monsieur Paul-Louis. »

Avec une peine infinie, le jeune ingénieur réussit à réaliser ce programme. Une amélioration notable en résulta. Florry se soutint plus aisément, Khasji se fatigua beaucoup moins. Mais on n'avança guère. Et les forces des nageurs s'épuisaient.

L'épouvantable conviction de l'inutilité de ces efforts s'imposait à tous.

« Mon cousin, et vous, Khasji, reprit la jeune fille, je vous remercie de tout cœur de ce que vous tentez pour moi. Mais, vous le voyez, nous n'arriverons jamais à la rive. Le courant nous entraîne et nous perdons plus que nous ne gagnons... Je vous en supplie, laissez-moi... Vous vous sauverez peut-être et vous sauverez Chandos.

— Et pensez-vous que nous pourrions vivre après vous avoir abandonnée? s'écria Paul-Louis. C'est nous offenser que de le croire, ma cousine. »

Florence ne répondit pas, mais se mit silencieusement à pleurer. Elle était à bout de forces et sentait qu'elle allait causer la mort de ces êtres dévoués.

« Oh! si seulement je pouvais disparaître! » pensait-elle.

Comme elle formulait ce vœu fervent, sa pensée s'obscurcit, son regard se voila, elle perdit connaissance. Au même instant, Chandos poussait un cri :

« Une fumée à gauche! »

Khasji et Paul-Louis suivirent la direction de sa main. Une petite colonne de fumée, à peine perceptible, s'élevait en effet sur les eaux.

« Un steamer!... Il ne sera pas sur nous avant une heure!... dit Paul-Louis. N'importe, il faut lutter, lutter jusqu'au bout!... Ne nous fatiguons plus à nager vers la rive. Ne songeons qu'à nous soutenir et à soutenir Florry... »

Ce n'était pas chose aisée. La pauvre enfant était déjà comme un cadavre, — si légère et pourtant si pesante aux bras harassés qui la portaient...

Les forces baissaient à vue d'œil, les faces s'injectaient, la vue se troublait, les membres commençaient à refuser le mouvement.

Par bonheur, Paul-Louis s'était trompé. Ce n'était pas un steamer qui venait, c'était une simple chaloupe à vapeur. Elle n'était pas de beaucoup aussi éloignée qu'on aurait pu croire, et chaque minute la rapprochait. Bientôt on put distinguer des têtes au-dessus de son bordage.

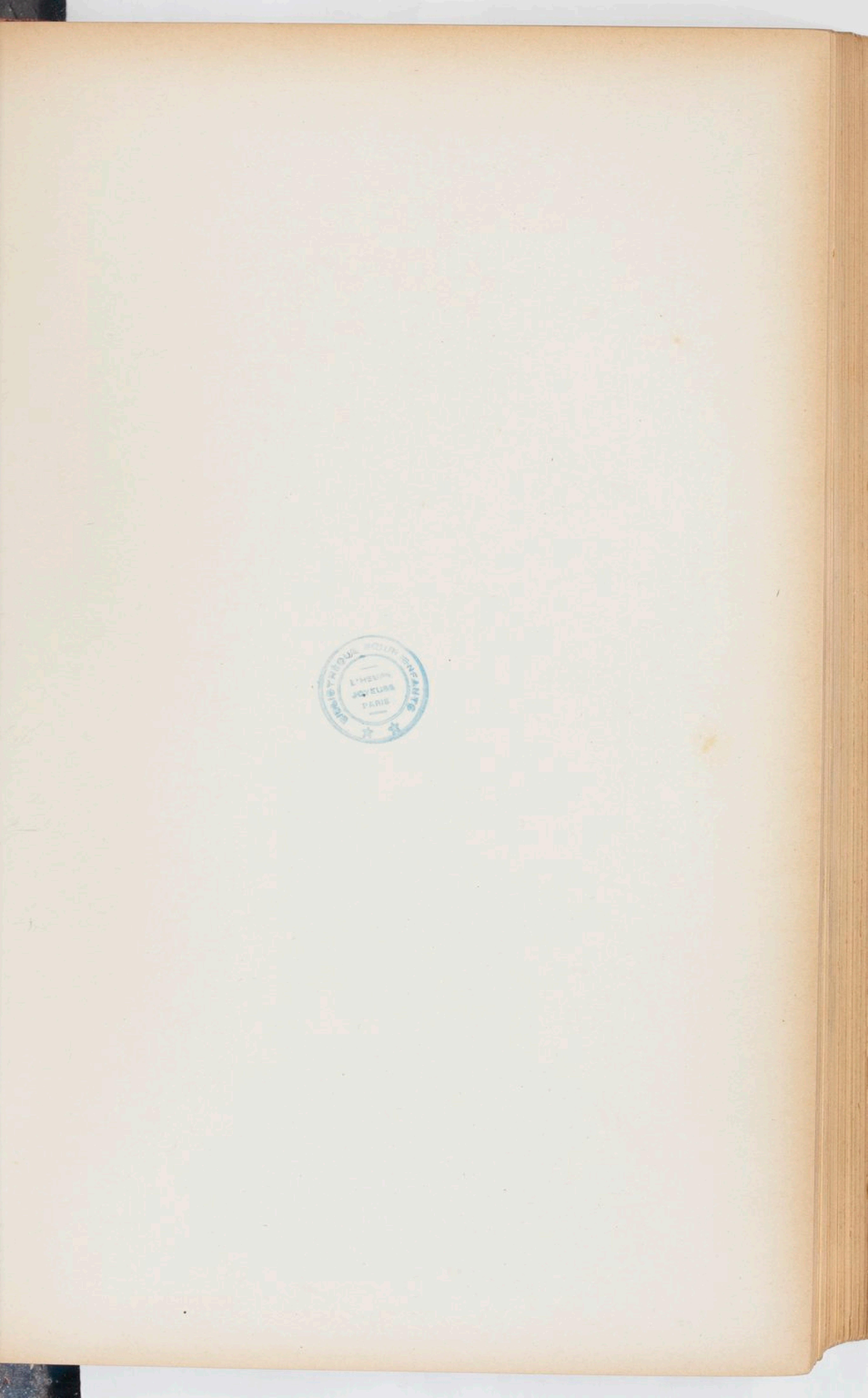
Chandos agita son chapeau le plus haut qu'il put. Les trois nageurs poussèrent ensemble un cri où ils mirent toutes leurs angoisses avec tout ce qui leur restait de souffle.

Ils furent aperçus. La chaloupe força sa vapeur. Elle arriva sur cette grappe humaine, qui ne se soutenait plus à la surface des eaux que par un effort de volonté presque inconscient.

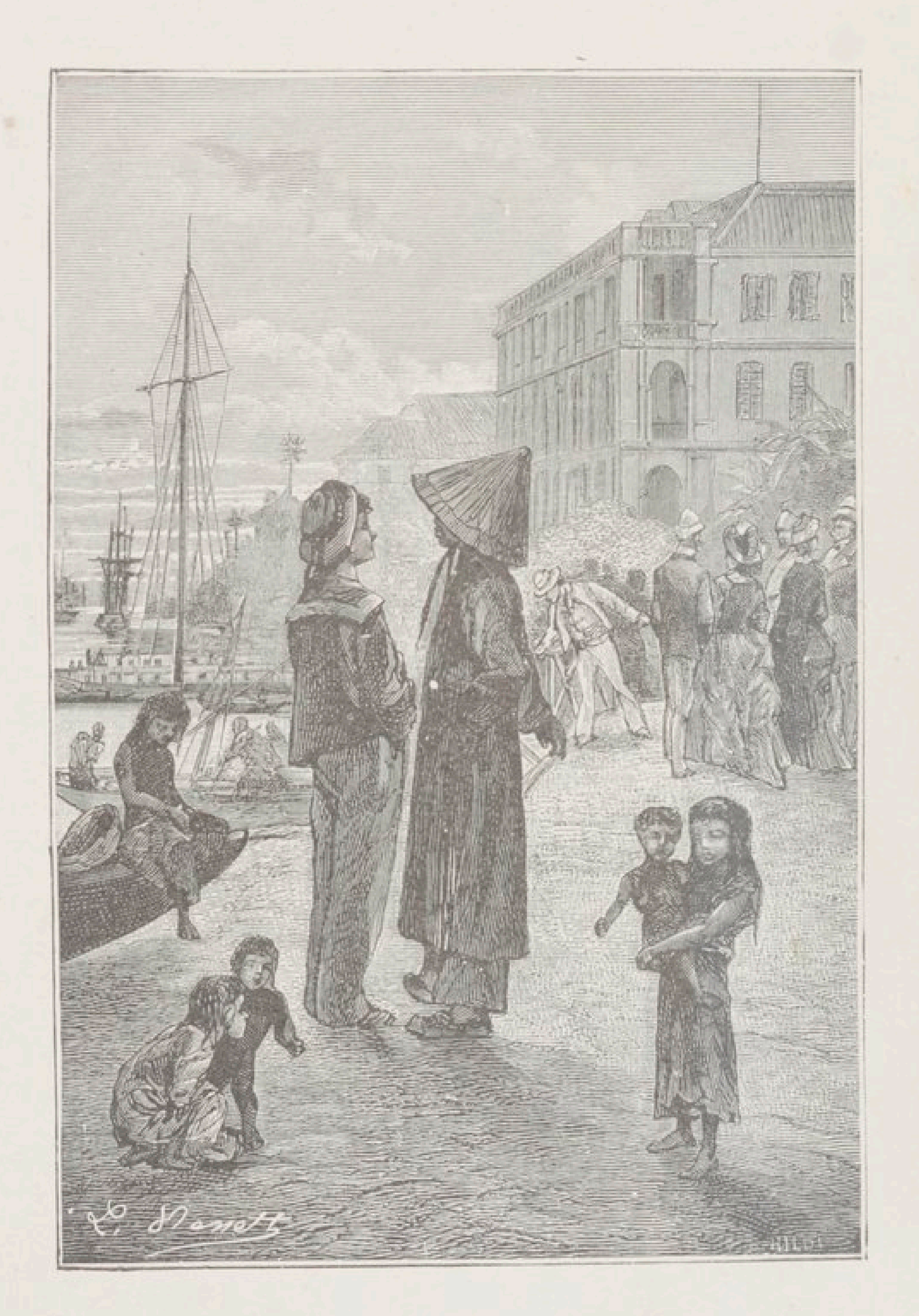
« Tiens bon là!... nous y sommes, les amis!... cria une voix bretonne, celle de Coédic.

— Eh bagasse!... Il y a une dame aussi!... » riposta une voix marseillaise, celle de Comberousse.

Un instant plus tard, les quatre naufragés étaient allongés côte à côte au fond de la chaloupe, sauvés mais évanouis.



VIII



COËDIC SE TROUVA EN PRÉSENCE D'UN PERSONNAGE ASSEZ SINGULIER.

CHAPITRE VIII

UN ANNAMITE MYSTÉRIEUX

Comberousse et Coédic, sous la haute direction de Kéradec, venaient, en chaloupe à vapeur, porter une lettre du commandant Maucarut au pilote du cap Saint-Jacques, qui habitait la maison du guetteur, au pied même du phare. La *Junon* s'apprêtait à appareiller, et les fréquents changements de fond que subit le lit sablonneux du Donaï rendent nécessaire les services d'un spécialiste pour les navires de fort tonnage, soit à l'entrée, soit à la sortie de la rivière de Saïgon.

C'est au retour de cette excursion que l'attention de la chaloupe avait été attirée par les signaux de Chandos et qu'elle avait pu mettre le cap droit sur les quatre naufragés. Elle les avait repêchés au moment même où, à bout de forces, ils allaient sombrer ensemble.

Quant à l'interprète, personne ne s'était plus occupé de lui. Le petit point blanc que son chapeau mettait à la surface des eaux n'avait pas tardé à se fondre dans la ligne lointaine des palétuviers.

La chaloupe filait ses douze nœuds. Le retour à la ville s'accomplit donc avec une grande rapidité. Une heure à peine après avoir été recueillis, Florence, Paul-Louis, Chandos et Khasji étaient arrivés dans une bonne voiture de place à l'hôtel

Taïwang, avaient changé de vêtements et retrouvé leurs forces au fond de deux ou trois tasses d'un thé exquis. Inutile d'ajouter que les sauveteurs avaient été largement récompensés de leurs peines.

« Voilà un métier! s'était écrié Comberousse en contemplant avec une joie sans mélange cinq pièces d'or dans sa large patte goudronnée... Hein! père La Grogne!... Vaut mieux repêcher des dames à falbalas que faire une épissure, pas vrai?... Cré nom de mille millions de fauberts!... Voilà un métier!... Et pas de retenue, pas de délègue!... Dommage qu'il y ait autant de morte-saison!... »

Kéradec ne soufflait mot, mais il avait fait passer sa chique du côté droit au côté gauche, ce qui était chez lui le signe certain d'une profonde émotion. Quant à Coédic, ses yeux brillaient et son cœur battait à se rompre en pensant à l'allégresse et au bien-être que ces cinq louis supplémentaires allaient apporter à la pauvre veuve du pêcheur, sa mère, là-bas, sur les roches de Recouvrance.

Mistress O'Molloy et M. Gloaguen étaient consternés. Ils s'étaient fait conter les moindres détails du désastre et ne pouvaient guère douter qu'il n'eût été provoqué. Le sampan n'avait pas chaviré : aucune saute de vent, aucune fausse manœuvre ne l'avait mis en danger; il avait coulé à pic, subitement. Il fallait donc qu'on l'eût délibérément noyé. Khasji expliquait que l'Annamite, masqué sur l'avant par la voile, avait pu aisément ouvrir une voie d'eau sans être remarqué, surtout s'il l'avait préparée d'avance. Pour son compte, il n'en doutait pas. Ce sinistre était la suite des tentatives criminelles déjà faites à Calcutta contre la vie de Florence et de Chandos. La même haine implacable les poursuivait à Saïgon. Seulement, *pour la première fois*, on se trouvait en présence d'un ennemi en chair et en os, visible et tangible, quoiqu'il eût pris soin de se mettre à l'abri... Ah! si Khasji le retrouvait jamais, celui-là!...

« Pas *pour la première fois!* » murmurait M. Gloaguen.

Il pensait à l'accident du canot de Chandos, à la tournure de l'homme au turban blanc qui l'avait causé, et un rapprochement vague se faisait dans son esprit entre cet homme et l'interprète annamite... Certainement il y avait des analogies entre les deux misérables... mais la physionomie, autant qu'il lui semblait, n'était pas la même dans les deux cas... Et puis Saïgon était si loin de Calcutta! Quelle apparence que le même homme eût pu se trouver ainsi, successivement et à si bref intervalle, dans les deux villes, pour y tenter des entreprises analogues?... Sans doute il n'y avait là qu'une ressemblance fortuite... Mais alors les deux scélérats étaient les agents d'une même haine aveugle et féroce, car la vengeance semblait être le seul but poursuivi par les assassins et le procédé était le même. Quelle pouvait être cette haine? Pourquoi ces deux enfants inoffensifs, Florence et Chandos, étaient-ils traqués avec cet acharnement? Et Paul-Louis se trouvait mêlé à la bagarre, pour la seconde fois! C'est par miracle qu'il n'y avait pas laissé sa vie. Comment allait se terminer cette épouvantable lutte avec l'inconnu?... Fallait-il donc s'attendre à de nouveaux attentats, ceux-là plus sûrs, plus désastreux que les précédents? En amenant son fils dans ces pays farouches, l'avait-il donc conduit à la mort?

Ces pensées se pressaient en foule à l'esprit de M. Gloaguen. Il ne parlait pas ; mais la fixité de son regard, la pâleur de son visage, disaient assez quel douloureux problème s'agitait en lui.

Mistress O'Molloy, elle, était exaspérée.

« Il n'y a donc pas de police dans cette colonie, que de telles choses y sont possibles! criait-elle sans se rappeler pourquoi elle avait si précipitamment voulu quitter le Bengale. Ce misérable interprète devrait déjà être arrêté, traduit devant une cour martiale et fusillé. C'est ainsi qu'il faut procéder avec les sauvages. Et c'est le seul procédé qui ait jamais réussi à les mater. Quand on veut les prendre par la douceur, on n'en fait rien et ils vous mangent!... Pour moi, je tiens essentiellement à ne pas être

mangée... Voulez-vous que je vous dise mon opinion sincère, monsieur Gloaguen? Eh bien! ce voyage au Cambodge est une folie, et notre visite à Saïgon en a été une autre. Il fallait quitter immédiatement l'Asie. Il n'y a qu'un refuge sérieux et certain pour ces enfants et pour nous, c'est l'Europe. Qui nous dit que tout à l'heure cet hôtel ne va pas sauter en l'air, miné par les démons qui nous poursuivent? Une fois à Paris ou à Londres, avec de bons policemen autour de nous, nous serons peut-être tranquilles. Mais, tant que je serai ici, je ne vais plus fermer l'œil... Et quant à votre idée d'aller dans les jungles du Cambodge à la recherche de je ne sais quels vieux moellons, grand merci, je ne suis plus de la partie!... Pouvez-vous encore envisager sans frémir la pensée d'un pareil voyage, dans les conditions où nous nous trouvons? »

L'envisager sans frémir, non. M. Gloaguen ne le pouvait pas. Certes, ce n'était pas sans regret qu'il s'arrachait à un rêve si longtemps caressé; mais il y avait au monde une chose qu'il préférait à la science et qu'il mettait au-dessus de l'archéologie, c'était le devoir. Son devoir de tuteur et de père lui ordonnait avant tout de ne pas exposer la vie de Florence et de Chandos, celle de Paul-Louis, peut-être. Il commençait même à penser que leur séjour à Saïgon devait être abrégé le plus possible. En veillant nuit et jour, en ne se relâchant pas d'une garde incessante, on arriverait peut-être à se garantir de nouveaux attentats; mais cette inquiétude perpétuelle n'était pas tenable : il fallait partir.

« Madame, dit-il à mistress O'Molloy en prenant son chapeau, je m'en vais aux informations, et par le premier bateau, par la première route ouverte, nous partirons pour l'Europe... »

Dix minutes plus tard, M. Gloaguen était au guichet des Messageries Nationales, en conférence avec le commis.

« Un départ pour la France, Monsieur?

— Il n'y en aura pas avant le 28 du mois, c'est-à-dire avant dix-neuf jours, lui disait ce jeune homme.

— Et pour les ports d'Asie, pour Singapore, Shangaï?

— Pour Shangaï, le paquebot de Calcutta est reparti hier soir; c'était le *Dekkan*. Il n'y en aura pas d'autres avant deux semaines. Pour Singapore vous aurez un départ le 18, dans neuf jours.

— Mais n'y a-t-il pas d'autres services, un paquebot qui parte tout de suite pour n'importe où?

— Non, Monsieur, répondit le commis très surpris de cette requête... Du reste, la voie la plus rapide pour rentrer en France est encore notre ligne directe, et vous ne gagneriez pas un seul jour à aller attendre ailleurs le passage d'un paquebot.

— Je vous remercie, Monsieur. »

M. Gloaguen sortit fort perplexe du bureau des Messageries. Que faire? A quoi se résoudre? Attendre dix-neuf, quinze ou même huit jours à Saïgon, sous le coup du danger manifeste qui continuait à peser sur la tête de ses pupilles, c'était bien inquiétant. Mais comment faire autrement à moins de freter un navire à soi, un véritable yacht? Encore faudrait-il du temps, en supposant que ce fût possible... Et si pendant ce temps quelque autre *accident* terrible allait encore s'abattre sur Florence et Chandos, sur Paul-Louis?... Cette idée glaçait le sang de l'excellent homme. Plus le départ immédiat était difficile, plus il lui semblait nécessaire.

Douloureusement absorbé dans ces pensées, et plus distrait qu'à l'ordinaire, il allait à pas lents le long du quai, étranger à ce qui se passait auprès de lui, isolé pour ainsi dire au milieu de la foule et du mouvement ambiant. Un choc assez rude le tira en sursaut de sa rêverie.

« Maladroit!... Ne pourriez-vous pas regarder où vous marchez? » disait une grosse voix irritée.

M. Gloaguen venait de se jeter sur un officier de marine qui passait auprès de lui en sens inverse. Il leva les yeux et vit un homme d'une cinquantaine d'années, aux favoris gris, au teint rouge et animé, à la face énergique et fière, en petite tenue de capitaine de frégate. Une double exclamation jaillit :

« Gloaguen!...

— Maucarut!...

— C'est toi qui te jettes ainsi sur les gens sans crier gare?

— C'est toi qui rabroues ainsi le pauvre monde?

— Du diable si je m'attendais à te rencontrer en Cochinchine!

— Tu vois que tout arrive... »

Les deux amis s'embrassèrent avec effusion. Anciens camarades de collège à Nantes, ils avaient toujours conservé les plus cordiales relations, mais ne se voyaient d'ordinaire qu'à d'assez longs intervalles. M. Gloaguen vivait enfermé dans ses livres et ses palimpsestes. Le commandant Maucarut était presque constamment à la mer. De loin en loin, dans un rapide voyage à Nantes ou à Paris, on se retrouvait, et, dans ces occasions mémorables, on ne manquait pas de déjeuner ou de dîner ensemble, de causer longuement, d'échanger des souvenirs, de faire des plans pour se réunir un jour ou se voir plus fréquemment. Puis, on se quittait et une éclipse de trois ou quatre ans succédait à cette conjonction provisoire de deux vies si profondément différentes. Mais, de près ou de loin, on s'aimait et on conservait l'un pour l'autre des sentiments d'estime et d'affection inaltérables; on se disait *in petto :*

« Ce brave Gloaguen, ce rat de bibliothèque, j'aurais tout de même du plaisir à mettre le grappin sur lui!...

— Cet excellent Maucarut, ce loup de mer, je serais bien heureux de le revoir!... »

Le hasard venait de réaliser un vœu si fréquemment formé de part et d'autre.

On causa, et M. Gloaguen, naturellement tout plein du grave sujet de ses préoccupations, raconta sommairement à son vieil ami le concours de circonstances tragiques qui l'avait amené à Saïgon et qui lui faisait maintenant désirer ardemment d'en sortir au plus vite.

« Je ne vois qu'un moyen de satisfaire à ton désir, répliqua le commandant après un instant de réflexion. C'est que tu t'embarques avec tout ton monde à bord de ma frégate. Nous dérapons demain. Ce ne sera pas absolument régulier. Les transports

de l'État sont exclusivement réservés à ses fonctionnaires civils et militaires. Mais, avec tes travaux, tes mémoires aux académies, tu es plus qu'un fonctionnaire, tu es un des prêtres de la science, une des gloires de la France... Une fois arrivés à Toulon, ce sera bien le diable si nous n'arrangeons pas cette affaire avec le ministre de la marine. Au pis, vous aurez une indemnité à payer. Il y a cas de force majeure, et je ne puis pas te laisser ici dans un embarras pareil.

— Véritablement? Tu voudrais?... Tu consentirais?... disait M. Gloaguen profondément touché de cette offre généreuse.

— Et avec le plus grand plaisir!... N'est-ce pas la réalisation d'un de nos souhaits les plus chers ?... Nous allons enfin passer quelques mois ensemble!... Car je dois te dire que le voyage de la *Junon* ne sera pas précisément une promenade. C'est une affaire d'un semestre au moins. Nous rentrons par le cap Horn.

— Par le cap Horn? fit M. Gloaguen, glacé d'avance par cette perspective.

— Oui, en passant par les Marquises et Taïti, peut-être par l'île de Pâques.

— L'île de Pâques!... Il y a là des antiquités célèbres, dit l'archéologue subitement ragaillardi. Les fameuses idoles!... Ce serait curieux à voir... D'ailleurs, je n'ai pas le choix. Il faut que nous quittions Saïgon le plus tôt possible... J'accepte.

— Combien de passagers êtes-vous?

— Sept, en comptant un vieux soldat de nos amis, un homme de confiance.

— Eh bien! nous appareillons demain matin. Si tu veux t'embarquer dès ce soir, — et m'est avis que ce sera le parti le plus sage, — je vous envoie dans deux heures une chaloupe et je vous installe à mon bord. Où es-tu descendu?

— A l'hôtel Taïwang.

— Est-ce convenu?

— C'est convenu.

— Dans deux heures mes matelots iront prendre vos bagages. »

Les deux amis échangèrent une vigoureuse poignée de main et se séparèrent. M. Gloaguen rentra enchanté à l'hôtel.

« Après tout, se disait-il, les choses tournent aussi bien qu'il était possible de l'espérer. Rencontrer Maucarut!... Faire un voyage avec lui!... Rentrer en France à bord d'un navire de l'État, au milieu d'une véritable garde de héros!... Et par-dessus le marché, voir en passant l'île de Pâques avec ses idoles!... Allons! la malchance avait pris fin, et l'on ne pouvait pas souhaiter une solution plus heureuse. »

A l'hôtel, mistress O'Molloy apprit avec une satisfaction bien naturelle l'heureuse nouvelle qu'il rapportait, et Chandos manifesta bruyamment sa joie en apprenant qu'on allait voyager dans un navire de guerre. Le major n'éleva pas la moindre objection, et ne le pouvait guère, du moment que mistress O'Molloy se déclarait ravie. Quant à Paul-Louis et à Florry, ils acceptèrent sans enthousiasme, mais avec résignation, la perspective de passer cinq ou six mois en mer. L'aventure de la matinée leur avait démontré la nécessité de sortir au plus tôt des terres indo-chinoises.

Elle avait eu un autre résultat, en rompant la glace entre eux, comme on dit. De froids et indifférents qu'avaient été leurs rapports à Calcutta et à bord du *Dekkan,* ces rapports étaient subitement devenus affectueux et cordiaux. Florence, sortie de son milieu mondain et frivole, valait mieux au fond qu'elle n'en avait l'air. Paul-Louis n'avait pu s'empêcher d'admirer son calme hautain, sa dignité courageuse et son abnégation, dans l'affreux péril auquel elle venait d'échapper. Et, de son côté, elle avait été vivement touchée du dévouement sans phrases, de l'esprit d'initiative et du brillant courage de son cousin.

« Après tout, se disait-elle, il aurait pu nager seul vers la rive et me laisser périr!... Il a préféré aller au-devant d'une mort qui paraissait certaine pour ne pas m'abandonner à mon sort. »

Et ces sentiments d'admiration et de reconnaissance, que les deux jeunes gens se portaient désormais dans leur cœur, se

traduisaient déjà par un profond changement dans leurs manières par des attentions réciproques, des sourires, des mots affectueux.

Il était six heures quand les accords harmonieux d'une musique militaire jouant en plein vent le grand air de *Robert le Diable* (de M. Réty) furent apportés par la brise du soir à l'hôtel Taïwang. C'était le 6e régiment d'infanterie de marine qui faisait ses adieux à Saïgon. A neuf heures du soir il allait s'embarquer.

« Pourquoi n'irions-nous pas faire un tour à la pointe Lejeune et voir le beau monde de Saïgon? suggéra Florry. Nous avons encore le temps, puisque nos malles sont prêtes... »

Après quelque hésitation, mistress O'Molloy reconnut qu'en somme il ne pouvait pas y avoir de danger à se permettre cette promenade, et l'on partit pour le cours à la mode.

C'est le matin de ce jour-là qu'avait eu lieu le départ des permissionnaires de la *Junon* pour la terre. A six heures, comme le déjeuner venait de prendre fin, un coup de sifflet avait éclaté et s'était prolongé dans les batteries :

« Sur le pont, les permissionnaires !... »

Tous s'étaient précipités, alignés dans l'attitude réglementaire. Parmi les plus farauds, on remarquait Coédic, serré aux hanches par un pantalon qui faisait « sac » au ventre, « manchettes » aux genoux, et « entonnoir » sur les pieds, — sa tête rose émergeant d'un col éblouissant, une corde à couteau toute neuve au cou, sur sa vareuse de drap, et la face si rouge de frictions savonneuses qu'elle en était luisante.

L'appel terminé, ordre du commandant :

« Les permissionnaires de la première série devront avoir rallié la frégate à midi précis. Ceux de la seconde partiront à cinq heures après midi et devront avoir rallié à dix. »

C'est donc cinq heures de bordée et non pas seulement deux!... que disait cet âne de Coédic?... Toutes les bouches s'ouvrent dans un rire muet. L'équipage est enchanté. Il trouve qu'il n'y a pas dans toute la flotte un commandant comme le père Maucarut.

Décidément c'est un vrai loup. Ceux qui disent le contraire sont des pas grand'chose, et il ne faudrait pas se le permettre aujourd'hui, de sept heures à midi, ou de cinq à dix, dans un des nombreux cafés de Saïgon.

« Embarque les permissionnaires!... »

Tous les canots sont alignés et attendent eurs hommes qui s'y placent en bon ordre.

« Pousse ! » disent successivement les patrons.

Et les embarcations se suivent vers le quai.

Coédic appartenait à la bordée de tribord et ne devait descendre à terre que le soir. C'est pourquoi il s'était trouvé, dans l'après-midi, de service à la chaloupe à vapeur envoyée au cap Saint-Jacques et qui avait effectué le sauvetage des jeunes naufragés. Retard qui lui avait valu l'aubaine que l'on sait.

Dès cinq heures et demie il était à la poste, transformait ses cinq louis et la plus grosse partie de sa solde en un mandat à vue, puis il plaçait soigneusement ce mandat dans une longue lettre adressée à *Madame veuve Coédic, à Recouvrance, par Brest, — Finistère.*

La poche allégée mais le cœur satisfait, il s'était mis à flâner sur le quai, de cette allure dégingandée qu'ont les matelots, et où il semble qu'ils aient gardé un peu du roulis de leur navire. Kéradec, qu'il devait rejoindre pour dîner, ne se trouverait pas avant sept heures au rendez-vous. Il avait donc au moins cinquante minutes à dépenser, et en fait ne savait trop qu'en faire. Les gens très absorbés par une occupation constante, surtout dans un milieu aussi séquestré que celui d'un navire de guerre, ont de ces ahurissements et de ces hésitations quand ils se trouvent rejetés dans la vie commune. Certes, la rade de Saïgon avait de quoi intéresser même un dilettante plus difficile à satisfaire que Coédic. Mais le brave garçon était la simplicité même et voyait tout à son point de vue de marin. Il était donc occupé, depuis dix minutes au moins, à considérer le gréement d'une jonque cochinchinoise, et à en comparer mentalement les organes avec ceux d'une

goélette française, quand il se sentit doucement touché sur l'épaule, et, en se retournant, se trouva en présence d'un personnage assez singulier.

C'était un homme, autant qu'il était possible d'en juger, car il portait le costume annamite qui est à peu de chose près, comme on l'a déjà dit, le même pour les deux sexes ; un homme jeune, imberbe, au teint bronzé, à la physionomie dure, et dont les yeux s'abritaient derrière une énorme paire de besicles chinoises à verres bleus, le crâne sous un immense chapeau, et la bouche derrière un éventail de papier.

Assez surpris de se voir arrêté par ce personnage, le jeune matelot l'interrogeait du regard.

Pour toute réponse, l'étranger lui montra du doigt le ruban noir du bonnet de marin sur lequel se lisait en lettres d'or le nom de la frégate : *Junon*.

« Navire français? » demanda l'Annamite avec un accent guttural.

On eût dit que cette voix venait d'une caverne souterraine plutôt que du larynx de l'étranger.

« Oui, répondit Coédic.

— Quand partir?

— Demain matin.

— Avec passagers?...

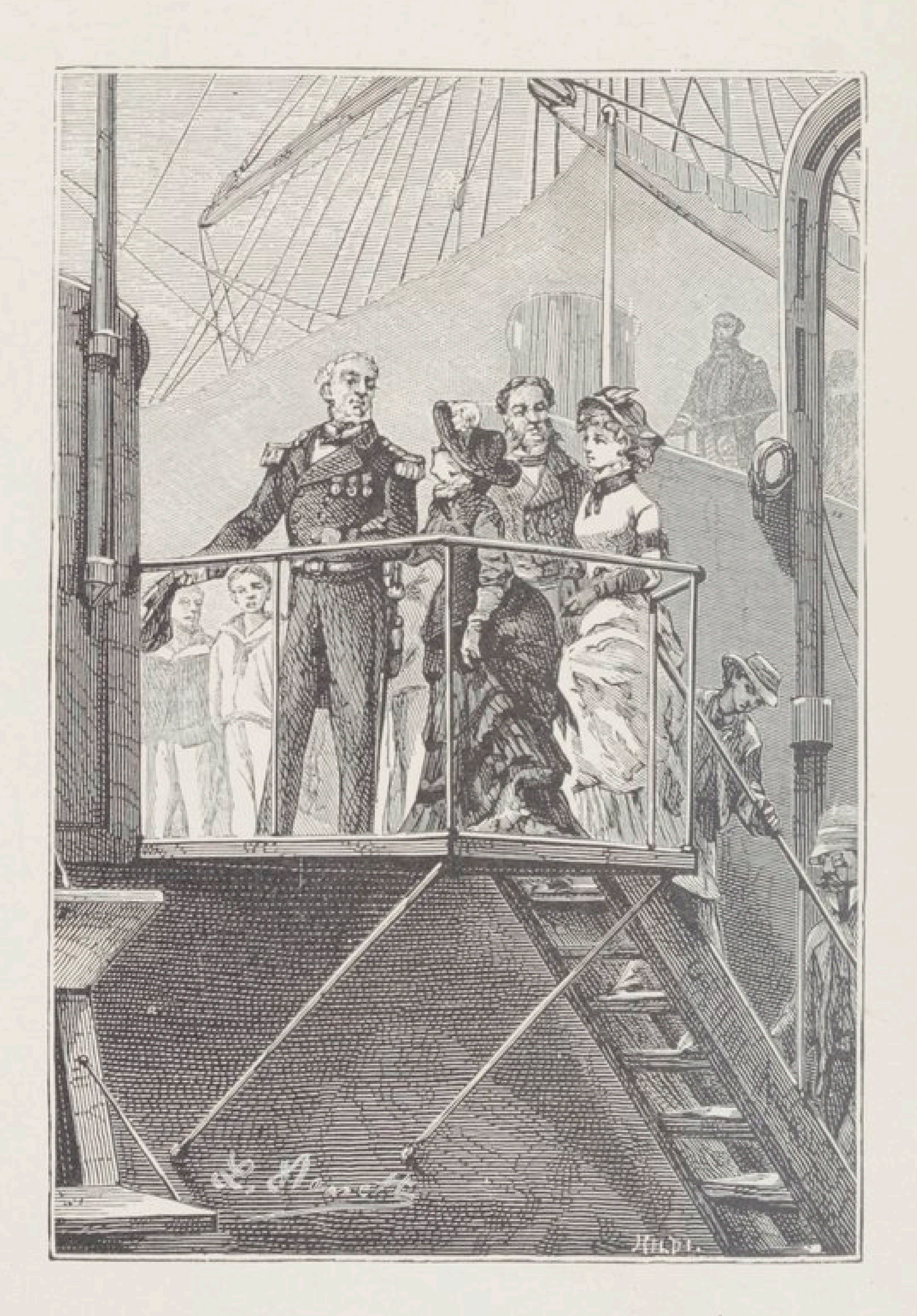
— Non, reprit le jeune Breton, c'est un navire de l'État, qui embarque seulement des troupes et des fonctionnaires civils ou militaires. »

L'étranger parut satisfait de cette explication.

Il laissa retomber sa main qu'il avait jusqu'à ce moment tenue appuyée à l'épaule du jeune homme, et, prenant à sa ceinture un fil de sapèques, il le lui remit.

Avant même que Coédic se fût rendu compte que c'était là une monnaie du pays, l'étranger avait disparu.

IX



LE CAPITAINE MAUCARUT AVAIT LUI-MÊME REÇU SES HÔTES.

CHAPITRE IX

COMBEROUSSE NE COMPREND PAS

Coédic reprit sa promenade le long du quai, et, bientôt, attiré par les sons éclatants de la musique militaire, il arriva à la pointe Lejeune.

La fête était à son apogée. Tout Saïgon était là : Européens, Annamites, marchands étrangers, officiers aux brillants uniformes, dames en élégantes toilettes, mandarins aux vêtements de soie brochée, mandarines aux lèvres carminées et aux pendeloques éclatantes, remplissaient les allées, occupaient tous les bancs de bois qui dominent la rade, faisaient galerie sur les quadruples rangs de chaises de rotin.

L'orchestre venait de se taire et Coédic marchait devant lui, tenant à la main sa ligature de piécettes, quand il entendit une conversation dont il était évidemment l'objet.

« Je gage ce qu'on voudra qu'il est Breton, disait un monsieur qui se promenait en compagnie de deux jeunes gens, et qui n'était autre que M. Gloaguen avec Paul-Louis et Chandos. C'est le type celte dans toute sa pureté... Si celui-là ne descend pas des druides en droite ligne, je renonce à l'étude des signes anthropologiques, » ajoutait le digne archéologue.

Et s'avançant vers Coédic :

« N'est-ce pas, mon garçon, que vous êtes du Finistère ? lui dit-il familièrement.

— Oui, Monsieur, de Recouvrance, répondit Coédic en portant la main à son bonnet.

— Là!... quand je le disais! s'écria M. Gloaguen. De Recouvrance!... De la pointe extrême du cap!... On n'est pas plus Brèton... Moi, je suis de Nantes, mon garçon, reprit-il en souriant d'un air avenant. Et je vois que nous allons faire route ensemble, puisque vous appartenez à la *Junon*. Ces messieurs et moi nous nous embarquons ce soir avec vous, par autorisation spéciale du commandant... »

Pendant ce colloque, Paul-Louis et Chandos regardaient le jeune novice avec l'intérêt qu'on ressent involontairement pour ces pauvres enfants si braves, si modestes, si pleins d'abnégation, qui mènent la rude et noble existence du marin.

« Mais je ne me trompe pas, dit Paul-Louis, est-ce que vous n'étiez pas tout à l'heure dans la chaloupe à vapeur?...

— Je vous demande pardon, Monsieur, » répondit Coédic en riant.

Du premier coup d'œil il avait reconnu les deux jeunes gens.

« Ah! il faut nous excuser si nous avons hésité à retrouver en vous un de nos sauveurs! nous n'étions guère en état de remarquer les physionomies...

— C'est vrai que vous aviez l'air d'en avoir assez!... répliqua gaiement Coédic.

— Oui, sans vous nous allions tout simplement couler, et nous vous devons cette belle chandelle... Il y a longtemps que vous naviguez?

— Depuis que je suis né, je pense. Tout petit j'allais avec mon père, qui des fois faisait le cabotage entre Nantes et Bordeaux, et d'autres fois pêchait la sardine... Puis, après sa mort, on m'a placé à l'École des mousses, et, depuis un an, je suis matelot... »

Et, comme enhardi par ce bout de conversation, Coédic reprit en montrant son chapelet :

« Peut-être pourrez-vous me dire, Messieurs, ce qu'est ceci?

Un homme du pays me l'a donné tout à l'heure, mais je ne sais pas à quoi cela peut servir.

— C'est une monnaie, mon garçon, un fil de sapèques, dit M. Gloaguen. Il faut six de ces petites pièces pour faire un centime, et la ligature, si elle est complète, doit valoir un franc. Vous voyez que votre Annamite ne vous a pas fait un grand cadeau... Allons, au revoir, mon ami, nous vous retrouverons à bord...

— Au revoir, Messieurs, » fit Coédic en répondant cordialement à ce salut et à la poignée de main des deux jeunes gens.

Il se sentait pris pour eux, et aussi pour M. Gloaguen, d'une sympathie subite, presque violente, de ce besoin de dévouement qui nous attache à ceux que nous avons déjà obligés. Il aurait voulu les accompagner, rester avec eux. Mais il n'osa pas et se contenta de les suivre de l'œil, tandis qu'ils se perdaient dans la foule.

Il était encore plongé dans cette espèce de rêverie, quand la même main, qui s'était un quart d'heure plus tôt posée sur son épaule, le toucha de nouveau, et, pour la seconde fois, en se retournant, il se trouva en présence du mystérieux Annamite. D'où venait-il? Où s'était-il tenu dans cet intervalle? C'est ce que Coédic n'aurait pu dire. Toujours est-il que l'étranger semblait avoir observé le colloque qui venait d'avoir lieu, car il demanda de but en blanc au jeune Breton, en braquant sur lui ses besicles :

« Toi connaître ces gens-là? »

Il désignait du doigt la direction dans laquelle M. Gloaguen, Paul-Louis et Chandos venaient de disparaître.

« Non, pas beaucoup, répondit machinalement Coédic, comme s'il n'avait pas eu la force de résister à la fascination de ces besicles.

— Quoi donc eux dire à toi?

— Ils m'ont demandé si j'étais Breton comme eux, poursuivit naïvement le jeune matelot. Il paraît qu'ils embarquent avec nous ce soir : c'est sans doute pourquoi ils m'ont parlé. »



L'étranger avait saisi le bras de Coédic et le serrait comme dans un étau. Ses yeux jetaient des flammes à travers leurs verres bleus.

« Ces gens embarquent avec vous ce soir, répéta-t-il. Pour partir demain?

Coédic fit un signe affirmatif.

« Mais toi dire tout à l'heure pas de passagers à bord de ton navire? » reprit l'Annamite comme pris d'un accès de rage.

Les mots sifflaient entre ses dents, et une écume blanche se montrait au coin de ses lèvres.

« Je le croyais, fit Coédic un peu impatienté. Mais il paraît qu'ils ont une permission spéciale... Et après tout, qu'est-ce que cela peut vous faire, et pourquoi me secouez-vous ainsi?... Bas les pattes ! s'il vous plaît... »

L'étranger ne parut même pas remarquer ce changement de ton. Il semblait maintenant absorbé dans ses pensées et tenait ses regards fixés sur le sol, comme pour y chercher la solution d'une difficulté mentale.

« Toi vouloir changer habits avec moi? reprit-il subitement en relevant la tête. Moi donner toi argent beaucoup... beaucoup... »

Coédic se mit à rire :

« On me ferait une jolie vie à bord, si je rentrais costumé en Annamite !... Vous voulez donc me faire mettre aux fers pour deux mois et plus ?...

— Eh bien ! toi rester ici, toi pas partir, reprit l'étrange personnage.

— Déserter !... Moi, Coédic !... s'écria le novice qui ne riait plus, cette fois. Ah çà, dites donc, l'homme, savez-vous que vous commencez à m'ennuyer avec vos questions, vos conseils et vos propositions ?... Tenez, voilà votre chapelet, je n'en ai que faire ! Gardez-le pour vous, avec le reste, et flanquez-moi la paix !... »

D'un geste dédaigneux, il se dégagea, et, jetant le fil de sapèques aux pieds de l'étranger, il s'éloigna dans la direction du quai de débarquement.

L'Annamite, resté seul, sembla réfléchir quelques instants.

Puis, prenant son parti, il tourna ses pas vers l'intérieur de la ville, en prenant une des rues parallèles aux arroyos.

Toute la soirée se passa à bord de la *Junon* à embarquer les différentes sections de passagers qu'elle allait emmener. Dès sept heures, la marche était ouverte par M. Gloaguen et ses amis, que le commandant Maucarut avait envoyé prendre, selon sa promesse. Une escouade de matelots s'était emparée des bagages, les avait fait disparaître avec une prestesse singulière dans un canot de fatigue, et les voyageurs n'avaient plus eu qu'à prendre place dans la yole d'honneur. Des cabines les attendaient à l'arrière de la frégate, sur le salon même du commandant, et Khasji était autorisé, par faveur spéciale, à coucher, selon sa coutume, en travers de la porte de Chandos.

Le capitaine Maucarut avait lui-même reçu ses hôtes à la coupée. Il était en grand uniforme, en raison d'un dîner chez le gouverneur, où il allait se rendre, et c'est même pourquoi il avait fixé cette heure à M. Gloaguen.

« Ah ! je respire enfin ! s'écria mistress O'Molloy en mettant le pied sur le pont du navire français. Je ne me suis pas crue en sûreté tant que nous avons été à terre ! »

Et tout de suite, reprenant son aplomb britannique, elle promena son lorgnon autour d'elle. Sans doute elle fut satisfaite de cette inspection.

« Commandant, je suis véritablement surprise, de ce que je vois, disait-elle. Savez-vous que votre frégate est fort bien tenue et que vos hommes ont tout à fait bon air ?... On dirait, sur ma foi, un navire de la marine anglaise !... Je n'aurais jamais cru pareille chose... C'est comme la musique de cet après-midi, sur la promenade !... Elle était très bonne, aussi bonne que celle d'un régiment de *riflemen*. C'est prodigieux.

— Vous nous preniez donc pour des sauvages, Madame ? » fit le commandant de son ton bourru.

Mistress major O'Molloy, ainsi mise face à face avec sa pensée, hésita un instant, pas longtemps.

« Des sauvages ?... Non, pas précisément, répondit-elle avec son sourire le plus suave. Mais enfin, commandant, vous admettez bien qu'entre l'Angleterre et les autres nations il y a une certaine distance !...

— Oui, l'Angleterre est un peu moins civilisée que le continent, répliqua le commandant. Elle garde encore le droit d'aînesse qui fait du cadet, les trois quarts du temps, un paria et un étranger dans sa propre famille. Elle a des coups de fouet pour ses marins et pour ses prisonniers. Elle est si dure à ses pauvres qu'ils sont réduits à émigrer tous les ans par milliers pour échapper au *work-house*. Elle traite si bien les peuples qu'elle annexe, que ces peuples se réfugient toujours dans le massacre et l'assassinat. En cent ans, elle n'a pas réussi à apaiser l'Inde, ni en deux cents ans à consoler l'Irlande d'être anglaise. L'Amérique célèbre comme sa date la plus glorieuse le jour où elle s'est séparée d'elle, et demain l'Australie en fera autant... Je vous accorde, Madame, qu'il y a une certaine distance entre l'Angleterre et les autres nations. »

Mistress O'Molloy fut profondément étonnée de cette réplique. Jamais il ne lui était seulement venu à la pensée qu'un étranger pût se croire au niveau d'un Anglais, — à plus forte raison se considérer comme d'une race supérieure. Aussi, allait-elle entamer une discussion en règle, quand le commandant lui dit en la saluant gravement :

« Vous m'excuserez, Madame, mais je suis attendu chez le gouverneur et pressé par l'heure. A demain la suite des hostilités, si vous le voulez bien. »

Vers huit heures l'embarquement des troupes commença. De grands chalands, remorqués par des canots à vapeur, les amenaient à bord par centaines. Aussitôt les hommes descendaient s'installer dans les batteries basses, puis ils remontaient prendre aux bastingages les hamacs qui leur avaient été réservés et les accrochaient immédiatement pour la nuit.

Après l'infanterie de marine vinrent les pelotons de gen-

darmes qui devaient être déposés en passant aux îles Marquises.

Puis, à dix heures, la seconde bordée de permissionnaires rentra ponctuellement.

A minuit, enfin, l'état-major de la *Junon* et les officiers de ligne et de gendarmerie arrivèrent ensemble, après avoir dîné chez le gouverneur.

Tout le monde était casé, installé et endormi, l'homme de garde venait de « piquer » deux heures du matin, quand la vigie signala une embarcation le long du bord et l'officier de quart se présenta à la coupée pour le héler.

« Ohé !... du canot !... Que voulez-vous ?

— Canot du poste de la douane... Nous ramenons un homme trouvé sans vêtements, ivre et endormi au pied d'une maison du quai, et qui, d'après ses tatouages, paraît être un matelot de la *Junon*... »

L'officier donna un coup de sifflet.

« Corvée de six hommes !... Amène l'escalier !... Va voir !... »

En trois minutes l'ordre était exécuté, et deux matelots se penchaient dans le canot sur une forme inerte, enveloppée d'un caban.

« C'est Comberousse ! dirent-ils ensemble en se relevant.

— Hisse !... » fit aussitôt l'officier.

Les matelots empoignèrent le dormeur par les jambes et les bras et l'enlevèrent comme un ballot de plumes, qu'ils vinrent délicatement déposer sur le pont.

« Aux fers !... » ajouta simplement l'enseigne.

Et la sentence fut immédiatement exécutée.

Le dernier retardataire était désormais à bord, et la *Junon* pouvait maintenant appareiller.

C'est ce qu'elle fit à quatre heures du matin, aussitôt que le pilote fut arrivé et bien avant que les passagers fussent sortis de leurs cabines. La frégate descendit rapidement le Donaï et eut bientôt laissé derrière elle les maisons de Saïgon se fondre dans la brume matinale.

Elle allait doubler le cap Saint-Jacques, et le pilote, se jetant dans sa légère goélette remorquée jusque-là par la *Junon*, venait précisément de démarrer, quand les hommes de la bordée de service remarquèrent au fond d'une baille, près de l'avant, tout un costume complet de matelot, et l'apportèrent à leur quartier-maître.

Examen fait, ces vêtements se trouvèrent, d'après leur numéro matricule, appartenir à Comberousse, qui gémissait toujours dans les fers à fond de cale, et qui n'avait pas encore les idées assez nettes pour donner une théorie quelconque de ce phénomène aussi mystérieux qu'anormal.

On peut juger si les camarades du Marseillais se firent faute de le taquiner à ce propos, quand il reparut sur le pont pour faire son service. D'après les uns, Comberousse était sorcier et avait réussi par ses sortilèges à se faire rapporter des effets dont la perte aurait entraîné pour lui une comparution en conseil de guerre. S'il fallait en croire les autres, Comberousse était fou, la veille, littéralement fou de joie, parce qu'il avait de l'or en poche : il avait tout simplement laissé ses habits à bord avant de partir, avait gagné la terre à la nage et passé la soirée entière à se promener et à banqueter dans le costume d'Adam.

Pour lui, tout ce qu'il se rappelait, c'est qu'il avait bu du vin de Bordeaux, de Madère, de Champagne, de la bière anglaise, de l'eau-de-vie française, du whisky, du rhum, du gin, toutes les liqueurs possibles et imaginables en compagnie d'un Annamite fort poli, dont il avait fait la connaissance dans un cabaret de Saïgon. Quant à expliquer comment il s'était trouvé en chemise et endormi au pied d'une maison du quai, il n'en savait absolument rien. Sans doute il était légèrement ému par ses libations et il avait été dévalisé par les innombrables gredins chinois, malais et autres que recèle toute station maritime de l'Asie.

Mais ce qui lui paraissait absolument inexplicable, c'est précisément que ses habits se fussent retrouvés à bord. Pendant toute sa vie, à dater de ce jour, Comberousse creusa le problème sans

le résoudre, et cette aspiration inassouvie de son être interne vers un but toujours insaisissable jeta même une teinte de tristesse sur son caractère naturellement jovial. Il lui arriva fréquemment de s'arrêter court, au beau milieu d'une épissure, pour dire à son matelot Barbedette :

« Mais enfin comment ces satanés vêtements sont-ils revenus à bord ?... Et pourquoi me les avait-on pris, si c'était pour me les rendre ?... »

A quoi Barbedette répondait par un haussement d'épaules philosophique, comme pour dire qu'il y a ici-bas des mystères insondables.

Peut-être aurait-il pu avoir l'explication très simple de la difficulté qui l'intriguait si fort, s'il avait assisté au colloque qui se produisit dans l'après-midi à l'arrière de la *Junon*. Il y avait à peine trois heures qu'elle avait perdu de vue la côte cochinchinoise. Le capitaine d'armes s'était approché successivement de l'officier de quart et du commandant Maucarut, qui se promenait silencieusement sur le pont, selon sa coutume.

« Commandant, un homme étranger au navire vient d'être surpris cherchant à s'introduire dans une des soutes aux vivres. C'est, autant qu'on peut croire, un indigène cochinchinois ou un métis malais, car il est quasi nègre et paraît fort peu intelligent. Il ne comprend pas le français, impossible de rien tirer de lui.

— Sans doute un coolie employé au transport du charbon et qui sera resté à bord ?

— Non. Le commissaire dit ne pas le connaître.

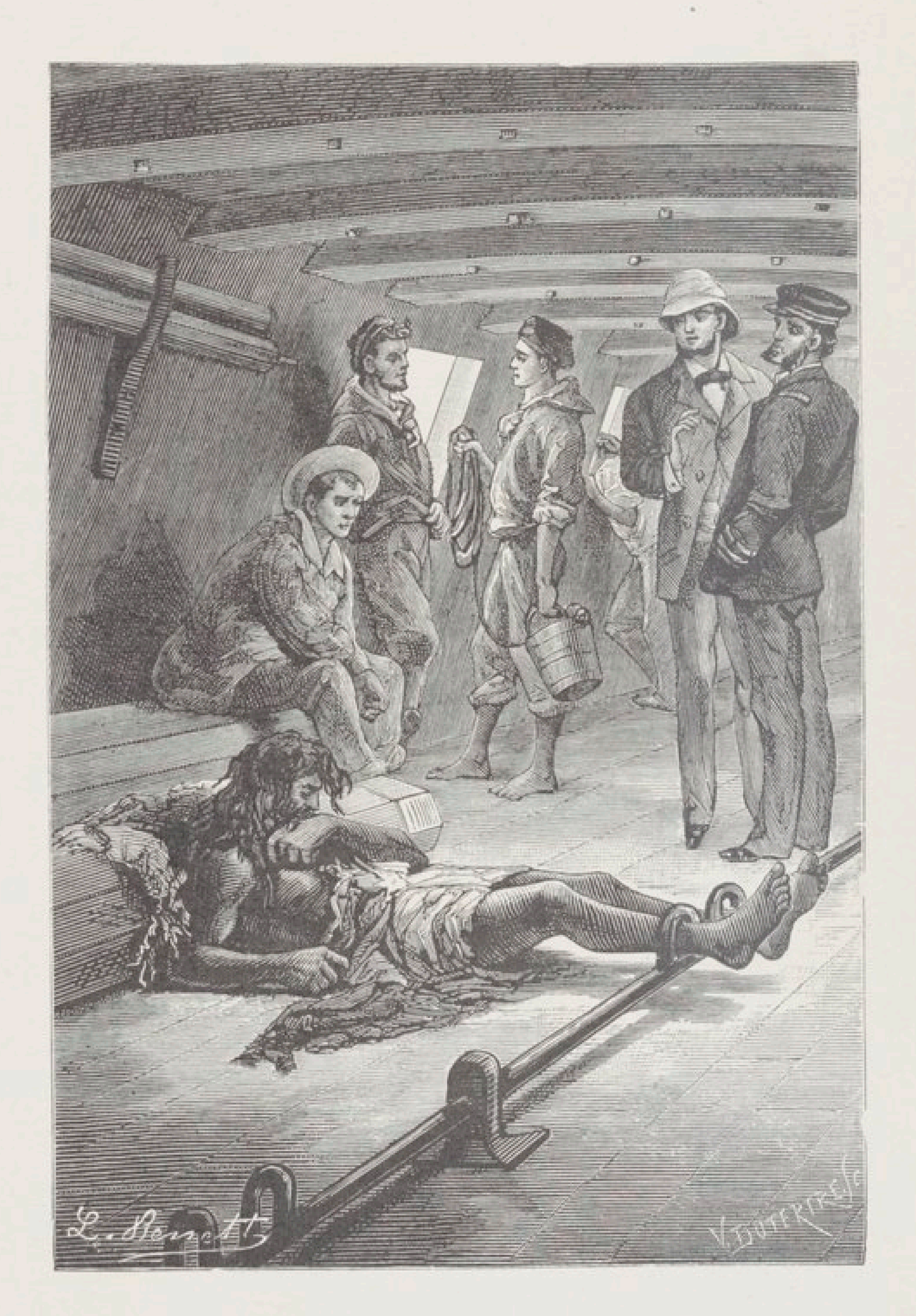
— Alors c'est quelque pauvre diable qui aura cru s'assurer le passage gratuit à Singapore ou à Canton... Il ne se doute pas du chemin qu'il va faire... »

Le capitaine d'armes attendait une conclusion.

... « Mettez-le aux fers, naturellement, » reprit le commandant.

Et il se remit à marcher de long en large.

X



COUCHÉ SUR LE PLANCHER NU, LES PIEDS PRIS DANS LA BARRE DE JUSTICE.....

CHAPITRE X

UN CONSEIL DE JUSTICE A BORD

La *Junon* avait quitté Saïgon depuis soixante-dix jours, et sa navigation avait été des plus régulières et des plus heureuses. Jadis renommée comme un des meilleurs marcheurs de la marine française, au temps où elle était simple frégate à voiles, elle n'avait rien perdu de ses qualités en s'augmentant d'une hélice et d'une machine de neuf cents chevaux, pour se transformer en transport à vapeur. Le vent était-il favorable, elle laissait tomber ses feux et voguait à la voile. Au contraire, le temps était-il au calme plat, ou les vents peu propices, elle « allumait sa pipe, » comme disent les matelots, et filait ses neuf à dix nœuds en moyenne. Mais elle n'était jamais pressée et ne brûlait pas la route comme ces paquebots du commerce, qui ont toujours peur de perdre une heure ou d'oublier que *time is money*. En respectable douairière, qui a du pain sur la planche et sait que tout vient à point à qui sait attendre, elle se contentait de suivre d'un pas égal son petit bonhomme de chemin.

Elle avait donc passé le détroit de Malacca, enfilé le détroit de Torrès, entre la Nouvelle-Guinée et le continent australien, laissé au nord l'archipel Salomon et l'île de Vanikoro, funeste à La Pérouse ; arrivée aux îles Marquises, elle avait mouillé devant Nouka-Hiva, y avait débarqué une vingtaine de gendarmes colo-

niaux aussitôt remplacés dans ses batteries basses par un égal nombre d'hommes qui rentraient en France; elle s'était dirigée vers Taïti et y avait trouvé l'ordre de mettre à terre une demi-compagnie d'infanterie de marine, sous le commandement du chef de bataillon Gerfelt. Dès lors, son itinéraire était définitivement fixé; elle longeait, à peu près sans dévier, le tropique du Capricorne et se dirigeait vers l'île de Pâques. Après y avoir touché, on devait aller faire du charbon à Valparaiso, doubler le cap Horn, remonter jusqu'à Sainte-Catherine sur la côte du Brésil, puis toucher à Dakar, au Sénégal, et finalement cingler sur Toulon par le détroit de Gibraltar.

Aucun incident notable n'avait signalé jusqu'à ce jour ce voyage un peu monotone à travers les immensités du Pacifique. Les deux relâches à Nouka-Hiva et à Taïti avaient été trop courtes pour apporter de grandes distractions aux passagers : d'ailleurs, l'état-major seul et les hôtes du commandant avaient pu en profiter pour une rapide promenade à terre. La température, sans être accablante, était des plus élevées; la mer et le ciel semblaient rivaliser du matin au soir à qui serait leplus bleu; on suivait des latitudes trop hautes pour avoir jamais la distraction d'une baleine ou d'un cachalot; les oiseaux ne brillaient que par leur absence, et l'on n'apercevait pas une île ou un bouquet d'arbres par semaine.

Aussi, il faut bien l'avouer, s'ennuyait-on fort et ferme à bord de la *Junon,* et surtout dans les batteries basses, occupées par l'infanterie de marine. A terre, même en temps de paix, la vie du soldat est remplie, depuis la première heure du jour jusqu'à la dernière; les exercices, les corvées, les classes, l'entretien des armes et des effets laissent à peine quelques instants fugitifs à la récréation ou à la lecture. A bord, le soldat, naturellement dispensé d'exercices et de manœuvres, parqué par les nécessités de la discipline dans les limites d'une véritable prison, passe à l'état de colis vivant, si l'on peut ainsi dire. Il se lève à l'appel du clairon, roule son hamac, astique son fourniment, déjeune, monte

sur le pont, fume une cigarette, s'il lui reste du tabac, « espère » le dîner, atteint tant bien que mal l'heure du coucher, accroche son hamac et dort à poings fermés. Quelques-uns seulement lisent, se créent des occupations sérieuses ou frivoles, sculptant des bagues dans l'os de bœuf qui leur reste de l'endaubage, jouant leur ration de vin, malgré les défenses, à quelque jeu prohibé. Mais le plus grand nombre, dénué même du faible ressort nécessaire pour recourir à ces expédients, s'abandonne à l'inaction, à la paresse complète. C'est ce qui justifie peut-être, dans une certaine mesure, le dédain dont les matelots, si actifs, si accablés de besogne et de dangers, si constamment sur la brèche pour le salut et l'entretien du navire, gratifient les soldats d'infanterie de marine de *marsouins,* comme ils les appellent.

Et pourtant, ces soldats, eux aussi, quand le moment vient d'agir, savent exposer leur vie et se battre. Ils sont braves, ils sont résignés, et ce n'est point leur faute s'ils n'ont pas de rôle à bord pendant les longues traversées. Mais jamais on ne fera qu'un matelot ne rie pas aux dépens d'un marsouin, s'il en trouve l'occasion. La surveillance la plus rigoureuse peut seule empêcher, par exemple, la soupe des soldats de s'enrichir d'une foule d'éléments hétérogènes, tels que bouts de corde goudronnés, vieilles savates ou bonnets hors de service. Il faut cadenasser la marmite, la faire garder constamment par une sentinelle. Et ces niches se renouvellent sous une forme variée, pendant tout le cours du voyage. C'est la tradition. Les officiers les punissent, mais en riant.

Eux aussi, ils ont peu de distraction, en dehors de l'éternel whist du carré, qui ne tarde pas à devenir insipide. Les meilleurs lisent, apprennent les langues étrangères, se livrent à des travaux littéraires ou scientifiques : ce sont les plus heureux. Les autres font leur quart, tuent le temps comme ils peuvent et végètent dans une attente passive du jour de l'arrivée au port.

Le commandant Maucarut, lui, ne s'ennuyait jamais en mer Il s'y trouvait sur son véritable élément. Passionnément épris de

sa profession, il s'occupait à son bord des moindres détails, avait l'œil à tout, s'inquiétait du bien-être de ses hommes beaucoup plus que du sien propre; et, par surcroît, il poursuivait des études personnelles, recueillait des observations météorologiques, donnait tous les ans deux ou trois articles à la *Revue maritime et coloniale*. C'était plus qu'il n'en fallait pour remplir sa vie. Aussi se trouvait-il habituellement heureux, et tout spécialement dans ce voyage où il avait le bonheur de posséder l'ami Gloaguen à bord.

Sous son apparente rudesse se cachait d'ailleurs un grand fonds de bonhomie et de sociabilité. Aussi la présence de quelques passagers à sa table était-elle loin de lui déplaire. Avec sa grande habitude de la nature humaine, il avait démêlé tout d'abord les prétentions et les ridicules de mistress O'Molloy et n'avait pas résisté au désir de lui montrer, dès la première minute, qu'il n'était pas homme à lui laisser prendre le commandement à sa place. Mais il savait aussi apprécier les qualités réelles de la bonne dame, il était touché de son attachement pour les deux enfants du colonel Robinson, et, tout en la remettant impitoyablement à sa place quand l'impertinence britannique montrait le bout de l'oreille, il restait constamment dans les limites d'une courtoisie parfaite.

Avec Florry il était paternel et galant à la fois. Chandos l'intéressait par son caractère ouvert, sa hardiesse, sa sincérité et sa vive imagination; Paul-Louis par son esprit sérieux et ses connaissances pratiques. Enfin le colonel Hugon était le plus charmant convive et avait toujours quelque amusante histoire à conter. Seul, le major O'Molloy avait le privilège d'impatienter le commandant Maucarut par sa servilité conjugale, par ses doléances perpétuelles sur son *liver* et son intempérance non moins incurable.

Du reste, soit qu'il eût conscience de cette froideur, soit qu'il trouvât des compères plus accommodants au carré des officiers, le major y vivait à peu près tout le temps qu'il ne passait pas à

cuver dans sa cabine les boissons variées dont il abreuvait sa soif chronique.

Le temps coulait donc assez doucement à l'arrière. Paul-Louis dévorait les ouvrages techniques que lui prêtait le commandant, et était déjà de première force sur les constructions navales. Chandos s'était fait vingt amis parmi les matelots et s'initiait, sous la direction spéciale de Coédic, à tous les secrets de l'art du gabier ou du matelot timonier. Il devenait une sorte de *midshipman* volontaire et n'aurait pas mieux demandé que de prendre son quart tout comme un autre, si les règlements l'avaient permis. Florry et mistress O'Molloy lisaient quelque roman, faisaient un peu de musique, ou bien, nonchalamment assises dans leurs fauteuils à bascule, à l'ombre du tendelet, elles tenaient cercle au milieu du colonel Hugon, du commandant Maucarut et des autres officiers. Parfois, on avait le soir un petit concert intime, voire même une valse, un quadrille ou deux. D'autres jours, les musiciens de M. Réty, pour ne pas perdre leur embouchure, se postaient sur l'avant de la frégate et jetaient à la brise du Pacifique les larges accents de Meyerbeer et de Rossini.

Quant à M. Gloaguen, il profitait de ses loisirs pour se livrer à une étude approfondie de la plaque de Candahar. Il était déjà arrivé à la traduire d'un bout à l'autre, et acceptait dans leur ensemble les conclusions du colonel Robinson. L'inscription centrale était bien un récit chaldéen du déluge ou de tout autre cataclysme des temps primitifs, écrit en caractères cunéiformes, et presque littéralement conforme au récit sur brique trouvé à Ninive et conservé au *British Museum*. L'origine chaldéenne du document était donc hors de doute. Quant à l'identité des figures astronomiques gravées autour de l'inscription avec celles du Zodiaque druidique, elle était également indéniable. M. Gloaguen démêlait nettement les types du « Sanglier, » de l'« Aigle » et de l' « Ours, » les « globules entourés de cercles concentriques, » le « triangle, » le « zigzag » et la « triquèle. » La communauté d'origine entre les notions scientifiques ou cosmogoniques de la

Chaldée et celle de la Gaule celtique était donc établie par ce simple feuillet d'or retrouvé en Afghanistan, et M. Gloaguen était si manifestement heureux, quand il songeait à l'importance historique de cette découverte, en contemplant sa précieuse plaque, — que tout le monde autour de lui finissait pas s'associer à son enthousiasme. Paul-Louis lui-même n'avait plus le courage de nier l'intérêt et l'utilité de l'archéologie.

Seul, Khasji jetait sur la plaque d'or des regards qui n'avaient rien d'amical. Aussi M. Gloaguen, quoiqu'il eût pleine confiance dans le brave soldat, portait-il constamment sur lui le précieux portefeuille et ne s'en séparait pas même pour dormir.

D'ailleurs, les idées tragiques rappelées par cette rancune persistante de Khasji étaient maintenant bien loin!... Depuis plus de deux mois on avait quitté Saïgon et l'Inde. On en était séparé par des milliers de lieues et par des abîmes sans fond. On avait sous les pieds une belle frégate française, autour de soi, entre le ciel et l'Océan, toute une garnison de vaillants soldats, d'héroïques marins, d'amis dévoués. Le souvenir même des dangers et des désastres passés allait s'affaiblissant. On en venait presque à douter de leur réalité, ou du moins à les mettre au compte de quelque coïncidence extraordinaire et fatale. Pour mieux dire, on n'y songeait plus. La confiance avait refleuri dans tous les cœurs de cette famille si durement éprouvée.

Un matin, Chandos, en venant s'asseoir à la table du déjeuner, conta qu'il arrivait de l'avant, — région très peu fréquentée en général par les passagers de l'arrière, — et qu'il y avait vu un pauvre diable bien à plaindre.

C'était une espèce de nègre ou de métis qui paraissait à peu près idiot et qui faisait tout le voyage à fond de cale, les fers aux pieds. On le conduisait, tous les deux ou trois jours, sur le pont pour prendre l'air pendant une demi-heure, puis il redescendait à la barre de justice. Le pauvre hère n'avait que la peau et les os... Cette manière de voyager devait en effet être peu confortable! Tout le temps couché sur le plancher nu, avec les pieds pris

dans la barre de justice... Quel crime avait-il donc commis, pour qu'on le soumît à un pareil supplice?

« C'est un inconnu qui s'est introduit à bord sans autorisation et qui y a été trouvé en pleine mer, répondit le commandant Maucarut. Le règlement des navires de guerre exige en pareil cas qu'il soit retenu prisonnier jusqu'au port de désarmement où il sera jugé.

— Et il va faire tout le voyage dans ces conditions? demanda Paul-Louis, qui avait le cœur tendre aux misérables et que cette idée révolta.

— Sans doute, reprit le commandant avec la dureté inconsciente du marin.

— Mais, commandant, c'est affreux cela!... Voilà un homme qui n'est peut-être coupable que d'étourderie ou de bêtise, et sans le juger, sans entendre ses explications, s'il en a à donner, on commence par le mettre aux fers à fond de cale et par lui imposer le tour du monde!... Un pareil règlement n'est pas digne, vous en conviendrez, d'une nation généreuse comme la France.

— Ah! ah! commandant, il paraît que chez vous aussi on sait être inexorable! » s'écria mistress O Molloy, enchantée de trouver une réponse aux griefs habituels que son ennemi intime formulait contre l'Angleterre.

Mais elle tombait mal. Le commandant Maucarut avait le cœur bon, autant qu'il avait l'esprit juste, et l'on ne faisait jamais vainement appel à son humanité. Il fut vivement frappé de ce que lui disait Paul-Louis, et ne fit aucune difficulté de reconnaître qu'en effet il y avait de la barbarie à soumettre un homme à une pareille détention préventive. A la réflexion il en était honteux, quoiqu'il n'eût fait que suivre la routine habituelle du bord et obéir au règlement. L'ordre une fois donné de mettre l'intrus aux fers, il n'y avait plus songé, ou n'avait vu aucune nécessité d'adoucir son sort. A bord d'un navire de guerre, un prisonnier non gradé est toujours mis à la barre de justice. Mais autre chose

est d'y passer vingt-quatre heures, ou même quelques jours, — autre chose faire dans ces conditions atroces un voyage de plusieurs mois. Voilà ce que l'habitude invétérée d'appliquer cette punition à tout propos avait empêché le commandant de voir jusqu'à ce jour, — mais ce qu'il voyait maintenant.

« Savez-vous ce que je vais faire? dit-il à Paul-Louis après un instant de silence. Je vais convoquer aujourd'hui même le conseil de justice du bord et faire comparaître le malheureux devant nous pour entendre ses explications. Je vous constitue son défenseur d'office.

— Moi! commandant!... s'écria Paul-Louis en rougissant. Mais je n'ai jamais plaidé de ma vie. Je ne sais pas le droit, et une responsabilité pareille...

— Il ne s'agit pas de droit, mais d'équité. Le point légal n'est pas douteux. Cet homme s'est mis dans son tort en s'introduisant ici. Mais, enfin, il peut y avoir des circonstances à faire valoir en sa faveur, et ce sera votre rôle de nous les présenter de votre mieux. Aimez-vous mieux que je charge de ce soin le premier venu, comme c'est l'usage ordinaire?

— Allons, mon cousin, acceptez, fit ici miss Florence en souriant. Si le commandant veut bien nous permettre d'assister à l'audience, nous serons enchantées de vous entendre, je vous l'avoue.

— Oh! oui, Paul-Louis, acceptez; ce sera si amusant! s'écria Chandos.

— Ma foi, je n'ai pas le courage de dire non, fit enfin le jeune ingénieur; mais ne vous en prenez qu'à vous, mon commandant, si vous entendez un piètre avocat.

— Et nous serons présentes? demanda Florry.

— La présence du public est de droit, répondit le commandant, et je crois même qu'il me sera permis de vous donner des places de faveur derrière le conseil. »

Florry se mit à battre gaiement des mains. Mistress O'Molloy paraissait aussi vivement séduite par la perspective de cette

distraction inespérée. Son sentiment était partagé du reste par tous les convives, et le fut bientôt par tout le navire. La rareté des passe-temps et surtout des spectacles est si grande à bord d'un transport de l'État, qu'on se ferait une fête de voir juger un rat coupable du vol d'un biscuit.

Paul-Louis fut mis en rapport avec le capitaine d'armes et autorisé à communiquer avec le prisonnier, pour s'informer de ses moyens de défense. Le commandant donna ses ordres, et, vers deux heures, le grand salon se trouva transformé en cour de justice.

Au fond, une table couverte d'un tapis vert, avec des fauteuils pour le conseil. En avant de cette table, un guéridon pour le défenseur et un autre guéridon pour le ministère public. Des banquettes pour les auditeurs privilégiés, un espace vide pour le gros des curieux.

A trois heures précises, mistress O'Molloy et miss Florence, en grande toilette, vinrent prendre place sur des chaises disposées derrière le fauteuil du président. M. Gloaguen, le colonel Hugon, le major et un grand nombre d'officiers s'assirent sur les banquettes. Le lieutenant de la *Junon* s'installa au siège du ministère public. La plupart des sous-officiers et quartiers-maîtres du bord, renforcés d'un certain nombre de matelots, achevèrent de remplir le salon dont les portes et fenêtres restèrent ouvertes. Paul-Louis fut le dernier à prendre place, et enfin le conseil entra en séance. Il se composait du commandant, président, de trois officiers de vaisseau et du maître voilier. Ordre fut donné d'introduire l'accusé.

Un être noir, hâve, émacié, à demi nu, à demi vêtu de haillons sordides, fit son entrée, conduit par deux soldats, et fut placé derrière le défenseur sur une sellette. Était-ce un nègre ou un mulâtre, ou simplement un coolie enduit des pieds à la tête d'un ciment de suie et de poussier de charbon ? C'était difficile à dire. Il était d'une saleté repoussante, avait le front et les yeux couverts par une épaisse chevelure noire, le menton hérissé d'une

barbe inculte. Son torse et ses membres étaient bien musclés, mais d'une maigreur qui en dessinait tous les détails anatomiques comme de véritables cordages.

La tête basse, l'œil éteint et la lèvre pendante, il semblait à peu près indifférent à ce qui se passait autour de lui.

« Accusé, dit le président, levez-vous... Quels sont vos nom et prénoms ? »

L'homme ne bougea pas. Les deux soldats qui le gardaient le prirent sous les bras et le mirent debout. Puis le président répéta sa question, qui resta de nouveau sans réponse.

« Parlez-vous cochinchinois? » demanda alors un des juges dans le plus pur dialecte annamite.

Le prisonnier resta muet.

« L'accusé paraît savoir seulement quelques mots de français, dit Paul-Louis en se levant. J'ai cru comprendre qu'il s'appelait To-Ho, ou quelque chose d'approchant, et exerçait la profession de porteur de charbon sur le port de Saïgon... »

Le président donna la parole au ministère public. Le lieutenant dit qu'il se bornait à réclamer contre l'accusé l'application stricte des règlements maritimes. Cet individu s'était faufilé à bord, y avait été trouvé au moment où il cherchait à s'introduire dans la soute aux provisions. Il convenait, en l'état, de s'en tenir à la lettre de la loi, et de le garder prisonnier jusqu'à ce qu'il pût être mis à la disposition du parquet de Saïgon, qui seul aurait qualité pour rechercher ses antécédents et son état civil, — s'il en avait un.

Sur ce mot, le lieutenant se rassit, et la parole fut donnée au défenseur.

Paul-Louis ne crut pas nécessaire non plus d'entrer dans de grands développements. Ce qu'il avait pu arracher de renseignements à l'accusé, dit-il, se réduisait à fort peu de chose. Il n'était même pas bien sûr d'avoir nettement saisi son nom. Le conseil se trouvait en présence d'un être misérable et probablement inconscient, d'un pauvre paria à demi sauvage et à demi idiot, sur lequel on ne savait rien, sinon qu'on l'avait trouvé indûment à

bord. Qu'y venait-il faire et comment y était-il arrivé? Le malheureux ne le savait pas lui-même. Autant qu'on pouvait le supposer, il avait dû y être amené et peut-être abandonné par d'autres coolies occupés au transport de la houille dans les soutes du navire. Fallait-il le rendre responsable d'un crime dont il était peut-être la première victime?... En tout cas, était-il possible, sans se prononcer sur sa culpabilité, de le condamner préventivement au supplice de la traversée de tout le Pacifique et de tout l'Atlantique à fond de cale, et les fers aux pieds?... Poser la question c'était la résoudre, il en avait pleine confiance... Le conseil jugerait sûrement que ce malheureux, même coupable, avait été suffisamment puni de son étourderie ou de son malheur par soixante-dix jours de barre de justice... Il prononcerait sa mise en liberté provisoire et lui permettrait de vivre à bord du régime commun, de respirer l'air de la mér, au besoin de se rendre utile et de gagner sa ration en aidant les porteurs de charbon dans leur rude besogne...

Ce fut tout. Le conseil se consulta à voix basse, chaque membre opinant à son tour en commençant par le maître voilier. Puis, après une délibération de deux à trois minutes, le président déclara qu'à l'unanimité, moins une voix, — celle du maître voilier, — le conseil avait adopté les conclusions du défenseur. En conséquence, sans se prononcer sur la culpabilité de l'accusé, et sous réserve de sa remise entre les mains de la justice, au port de désarmement, il ordonnait sa mise en liberté provisoire.

Deux ou trois jours plus tard, Florry demanda à Paul-Louis des nouvelles de son client, et apprit avec plaisir qu'il était employé au transport du charbon nécessaire à la machine à vapeur.

« Tiens! s'écria Chandos, cela me fait penser que nous n'avons jamais visité la chambre des machines. Commandant, permettez-nous d'y descendre...

— Je n'ai pas d'objection à cette promenade, répondit le commandant, et, si les dames sont curieuses de voir ce spectacle, je me ferai un plaisir de leur servir de cicerone. »

Mistress O'Molloy, Florry, M. Gloaguen, Paul-Louis et Chandos, précédés par le digne officier, eurent bientôt descendu le léger escalier de fer qui conduit à la chambre des machines. Le maître mécanicien, averti par la sonnette électrique, s'y trouvait déjà, prêt à recevoir ses visiteurs. C'était un grand jeune homme mince, blond, à la figure énergique et calme, que le sentiment de sa responsabilité avait investi d'une sorte de dignité spéciale, et que l'habitude de la solitude, de l'attention rigoureuse à tous les détails d'un service fort épineux, rendait économe de ses paroles.

Il salua respectueusement les dames et se mit à leur disposition.

« Voilà les pistons, dit le commandant en s'arrêtant avec sa suite sur une sorte de balcon de fer d'où l'on dominait le jeu de ces énormes organes. Notre machine est de 900 chevaux et à engrenage. C'est-à-dire qu'elle ne met pas directement en mouvement l'hélice qui est notre propulseur, mais lui communique ce mouvement par un engrenage. Dans les navires de construction moderne, la connexion est ordinairement directe, parce qu'on peut placer comme on veut l'arbre de couche de l'hélice ; mais dans les anciennes frégates à voile transformées en transports à vapeur, comme la *Junon,* l'arbre de couche se trouvant à une certaine distance des machines, — tout près de la quille du navire et parallèlement à cette pièce, — il faut aller la rejoindre à l'aide d'un autre arbre de couche vertical qui s'engrène avec lui.

— Ces arbres de couche sont de grosses barres d'acier, n'est-ce pas? demanda Florry.

— Assez grosses en effet. D'un diamètre au moins égal à celui de votre taille, miss Robinson, — ce qui n'est pas beaucoup dire pour une jeune fille, mais est déjà raisonnable pour une barre d'acier.

— Il n'y a pas de danger qu'elles cassent comme une aiguille! fit mistress O'Molloy.

— Cela arrive pourtant, reprit le commandant. Il suffit d'une paille dans le métal, parfois d'un choc un peu violent pour déter-

miner une rupture, et, dans ce cas, la situation d'un navire à vapeur est assez critique ; mais pour nous qui avons notre voilure au complet, l'accident ne serait pas irrémédiable. Nous redeviendrions frégate à voiles, voilà tout !... »

Du balcon des machines on passa aux fourneaux et chaudières tout brillants avec leurs aciers polis, leurs cuivres, leurs robinets et manomètres. Il faisait une chaleur épouvantable, que deux « manches à vent » chargées d'apporter l'air extérieur tempéraient assez peu. Sous le courant d'air de ces énormes entonnoirs de toile, on respirait encore ; mais, à un mètre de distance, on étouffait. Et pourtant les chauffeurs semblaient être dans leur élément.

Comme la compagnie arrivait sur la plate-forme grillée des fourneaux, deux « charbonniers » apportaient des soutes un chargement de combustible. L'un de ces charbonniers était To-Ho, qui venait précisément de commencer son service. On le regarda avec intérêt, mais il ne parut pas seulement s'en apercevoir. Du reste, il était plus noir et plus sale que jamais.

« Et vous dites, commandant, que si l'on ne surveillait pas bien la pression de la vapeur, nous pourrions sauter comme par l'effet d'une explosion de poudre ?

— Parfaitement. Les effets d'une explosion de poudre sont les mêmes. Mais nous avons en M. Hubert un maître mécanicien modèle avec lequel il n'y a rien à craindre de ce genre.

— Oh ! mon commandant, dit le jeune mécanicien avec modestie, pour ce qui touche à la surveillance de la pression, j'en fais mon affaire. Mais il y a tant d'événements imprévus qui peuvent amener une explosion de chaudière. On n'est jamais sûr d'en être garanti, et tout ce qu'on peut faire, c'est de mettre le plus de chances possible de son côté, à force de vigilance.

— On devrait pourtant bien inventer un moyen de prévenir ces accidents ! soupira mistress O'Molloy.

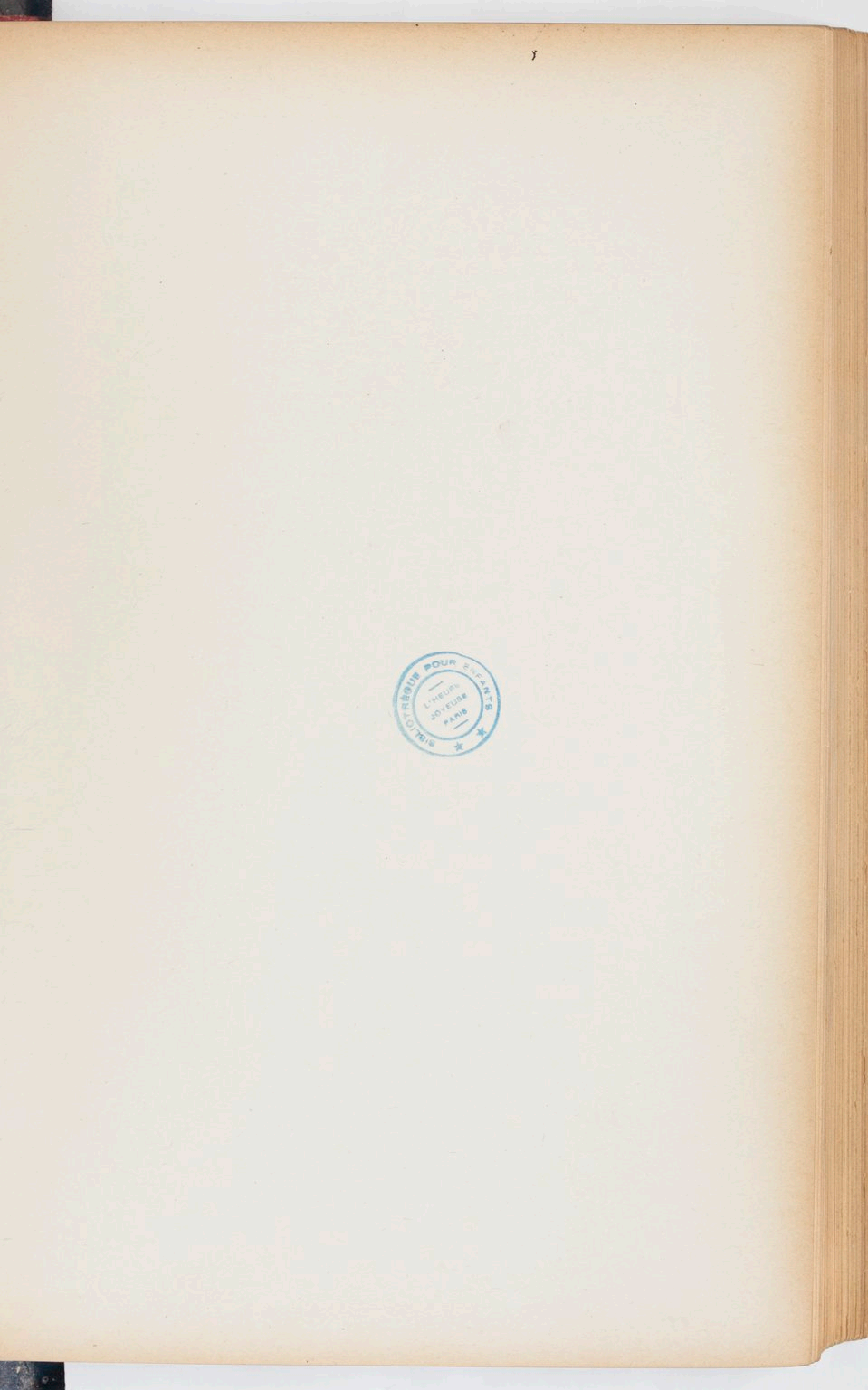
— S'ils étaient toujours de la même nature, ce serait peut-être facile, lui expliqua Paul-Louis. Mais il y a tant de variétés d'ex-

plosions ! Il y a celles qui consistent dans la production presque subite de larges fentes ou crevasses aux parois du générateur ; celles qui résultent de l'inflammation d'un mélange gazeux détonant dans les courants de flamme ; celles qui proviennent de la faiblesse de résistance des parois, due à la qualité inférieure du métal, à la présence des « moines, » à l'usure en général, à l'insuffisance d'un rivet mal ajusté, à la brûlure d'une chaudière par un coup de feu, à la présence de pyrites dans le charbon... Sans compter les explosions causées par l'obstruction de la cheminée, s'il y tombe un corps étranger, une voile par exemple, ou même un gabier, comme cela s'est vu...

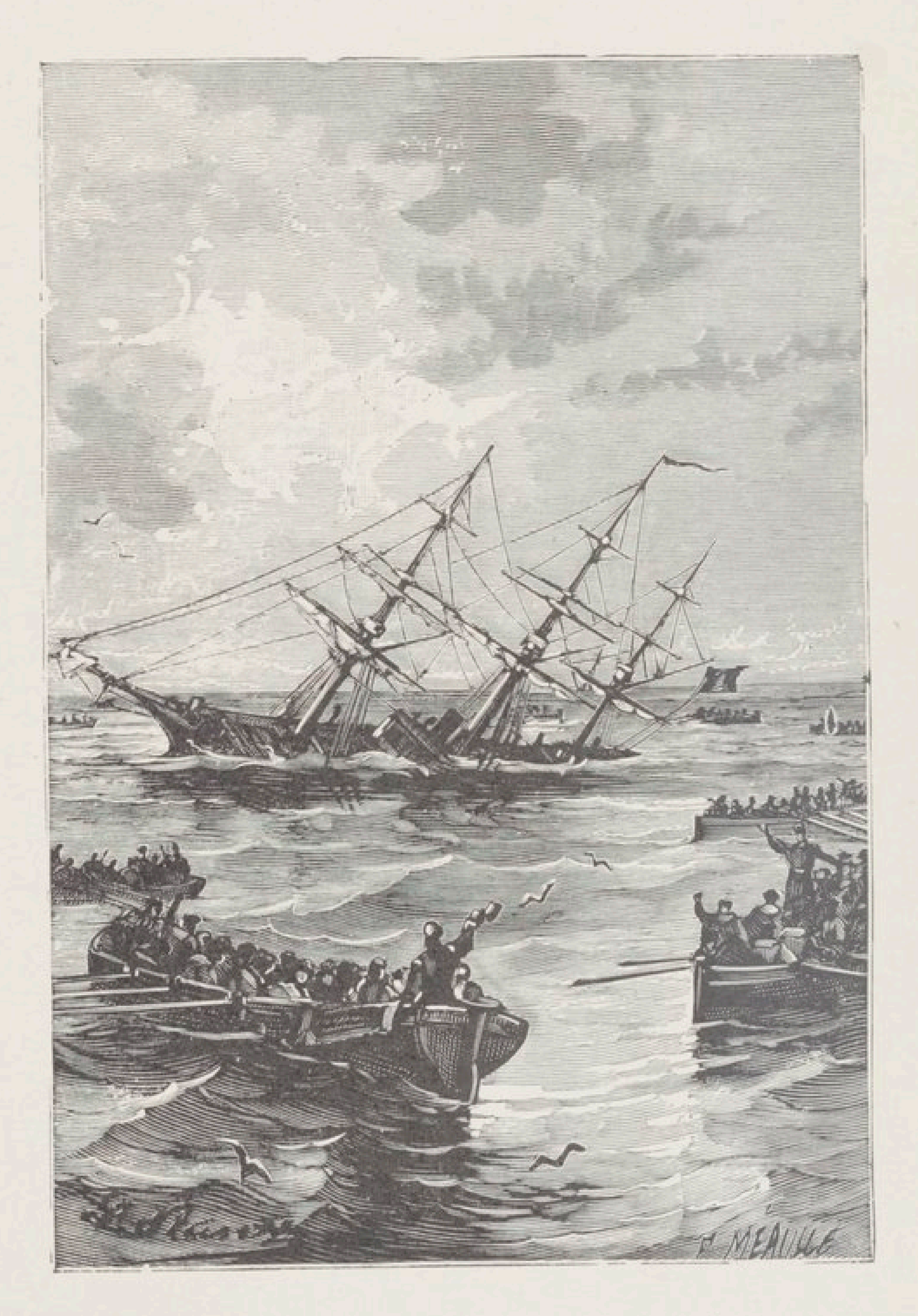
— Brrr... vous me donnez le frisson, et c'est à croire qu'il est presque impossible de ne pas sauter à bord d'un navire à vapeur ! s'écria mistress O'Molloy. Allons-nous-en, Florry, il me semble que toutes ces manivelles et ces machines vibrantes et haletantes vont nous envoyer en l'air !...

— Bah ! dit le commandant en souriant, vous pouvez avoir confiance en M. Hubert. Il connaît son affaire... »

Le nouveau charbonnier, accoudé à la paroi de fer de la chambre, une pelle à la main, avait assisté à cette petite conférence technique.



XI



LES DIX-SEPT EMBARCATIONS S'ÉLOIGNÈRENT DE LA FRÉGATE.

CHAPITRE XI

LA MACHINE SAUTE

Deux jours plus tard, à midi et quelques minutes, tout le monde, passagers et officiers, se trouvait réuni sur la dunette. L'heure de faire le point approchait, et c'était tous les jours à bord une des opérations les plus suivies. Le major O'Molloy lui-même sortait habituellement à cette occasion de son apathie ordinaire, pour aller copier sur le panneau de l'escalier le point affiché par un quartier-maître et le reporter avec soin sur une grande carte marine. Une ligne brisée, qu'il y traçait à la plume, passait par ces repères et marquait ainsi peu à peu la route suivie par la *Junon*.

Les officiers, sextant et montre en main, attendaient que le soleil fût sensiblement perpendiculaire à la ligne d'horizon.

Il faisait un calme plat, une chaleur lourde. Pas un souffle d'air ne ridait la surface des eaux, aussi unies, aussi immobiles qu'un bain de mercure ou de plomb. Aussi toutes les voiles étaient-elles carguées. La *Junon* marchait à la vapeur, en laissant derrière elle un panache de fumée noire exactement parallèle à la blanche écume de son sillage. Au bord de la solitude ensoleillée, l'horizon se dessinait avec une netteté parfaite.

On piqua midi. Aussitôt un grand silence se fit, toutes les lunettes se levèrent, et les officiers, disséminés sur les plats-

bords, sur les passerelles, prirent chacun leur observation.

Puis il y eut un mouvement général, et comme une débandade. Les sextants rentrèrent dans leur étui, les officiers dans leur cabine ou au carré. Cinq minutes plus tard, le point était affiché, et le major O'Molloy, carnet en main, copiait fidèlement :

19° 51′ 13″ latitude Sud
121° 43′ 17″ longitude Est.

« Quelle chaleur, commandant, et quel calme ! » disait Florence à demi couchée sur son fauteuil de bambou, en s'éventant nonchalamment.

— Oui, il en sera probablement ainsi pendant quelques jours, répondit le commandant. Nous sommes entrés dans une de ces régions singulières qu'on appelle *doldrums équatoriaux* et qui semblent placées en dehors du régime commun des vents. Des espèces d'oasis, d'îles atmosphériques, autour desquelles les courants d'air circulent sans y pénétrer. Aussi les navires à voiles les évitent-ils du mieux qu'ils peuvent, car ils risqueraient fort de s'y attarder pendant des semaines et des mois. Celui-ci est un des plus notoires et aussi un des plus solitaires. Maury l'appelle *la région désolée*. C'est celle que les navires d'émigrants à destination d'Australie évitent avec le plus de soin, car ils seraient en danger, s'ils y entraient, de ne plus en sortir de longtemps.

— Pourquoi les navires d'émigrants, et non pas les autres ?

— Parce que ce sont à peu près les seuls navires à voiles qui suivent cette route. Jadis assez fréquentée, elle est maintenant à peu près abandonnée. Il n'y passe pas, je gage bien, cinq vaisseaux par an... Mais rassurez-vous, Mademoiselle, nous l'aurons bientôt laissée derrière nous, grâce à notre hélice...

— Où est donc Chandos ? demanda à ce moment mistress O'Molloy qui le savait très friand de ces renseignements géographiques. Voilà plus d'une heure que je ne l'ai vu.

— Il est là, dans cette chaloupe, occupé à lire un volume

dépareillé de *Robinson Crusoë,* en français, qu'il a découvert dans la bibliothèque des novices. »

Et aussitôt, comme pour justifier ce que disait Florry, la tête de Chandos se montra au bord de l'embarcation suspendue à l'arrière, au niveau du groupe formé par les causeurs. Il avait dénoué en partie la toile dont elle était couverte et se trouvait là-dessous dans un véritable salon réservé.

« Commandant, demanda-t-il, est-ce que vous avez jamais visité l'île de Robinson ?

— L'île de Robinson, mon garçon?... Si je ne me trompe, c'est *Juan Fernandez,* une île qui n'est pas fort loin d'ici, et qui sert maintenant de lieu de détention aux condamnés du Pérou... J'y ai fait une fois du charbon, en allant à Lima, et si nous en consommons un peu trop ces jours-ci, il est, ma foi, bien possible que nous y relâchions.

— Oh! je ne parle pas de *Juan Fernandez,* reprit Chandos avec une nuance de dédain, comme s'il avait prononcé le nom d'un ennemi personnel. Cette île-là est celle d'Alexandre Selkirk, le matelot écossais... Je parle de la *véritable* île de Robinson Crusoë...

— Quant à celle-là, je ne l'ai jamais rencontrée dans mes voyages! répliqua le commandant en riant. Est-ce que vous pourriez m'en indiquer la position?...

— C'est justement le point embarrassant! s'écria Chandos. La relation de Foë dit qu'elle se trouve à l'embouchure de l'Orénoque et que c'est une des Caraïbes. Mais c'est absurde, puisqu'il n'y a aucune de ces îles qui réponde à sa description. Et puis, on le saurait avec certitude!... Le naufrage et le séjour de Robinson sont des événements assez importants... »

Chandos n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

Un grondement soudain, profond comme un coup de tonnerre, roulait dans les flancs de la frégate. Des éclats de bois et de fer, un volcan de fumée, de vapeur, de cendres, d'escarbilles, jaillissaient tout à coup de la partie médiane du navire, s'élançaient

furieusement vers le ciel et retombaient en pluie. Une détonation formidable retentissait, au milieu d'un concert de cris d'horreur et d'épouvante. Puis des vibrations étranges se communiquaient aux membrures de la *Junon*, dont tous les bois gémissaient à la fois. Son hélice s'arrêtait net, avec une secousse éperdue. Et le silence se faisait, dans une immobilité presque subite...

De la cheminée déchirée, tordue, informe, des nuages de vapeur et de fumée continuaient à monter lentement vers l'azur.

« Une explosion de chaudières ! dit le commandant avec un sang-froid parfait. Rassurez-vous, mesdames, j'espère que ce ne sera pas grave... Faites garder les abords de la chambre des machines, monsieur ! reprit-il en s'adressant à l'officier de quart, je vais y descendre seul... »

En quelques secondes, un cordon de sentinelles était posé autour de l'écoutille médiane, et repoussait les curieux. Le commandant Maucarut avait déjà disparu dans le gouffre fumant par l'échelle de fer.

Quand il remonta, au bout d'un quart d'heure, il était grave et visiblement ému.

« Le maître mécanicien est blessé, pas grièvement d'ailleurs, dit-il à l'officier de quart qui se penchait anxieusement vers lui. Un des chauffeurs a eu la tête emportée, et l'arbre de l'hélice est rompu... J'attends le rapport du second mécanicien, qui examine les avaries. Veuillez me l'envoyer immédiatement. »

Le commandant se dirigea vers l'arrière, et, souriant à ses hôtes qui se pressaient autour de lui pour avoir des nouvelles :

« Ne vous inquiétez pas. Il n'y a aucun danger ! » dit-il simplement.

Et ces mots suffirent pour rendre confiance à tous les cœurs. Le commandant pénétra dans le grand salon, le traversa et s'enferma chez lui.

Une fois seul, il rassembla quelques papiers sur son bureau, choisit deux ou trois cartes, une lorgnette, un sextant, une montre marine, un compas portatif : il mit le tout dans une vieille sacoche

de voyage, avec un peu de linge. Après quoi, il prit un revolver, en renouvela les amorces et le plaça dans la poche de sa redingote.

Ces préparatifs achevés, il s'assit devant son bureau et attendit.

Un coup discret, frappé à sa porte, ne tarda pas à le tirer de sa rêverie.

« Entrez, » fit-il.

C'était Bundeschutz, le second mécanicien, un Alsacien à la physionomie douce, aux cheveux blonds, aux yeux bleus.

« Eh bien, demanda le commandant sans qu'un muscle tressaillît sur sa face et révélât ses angoisses.

— Eh bien, mon commandant, la rupture de l'arbre de couche, comme vous le pensiez, s'est faite près de l'hélice, et il y a une énorme voie d'eau...

— Précisez. Avez-vous pris le niveau ?

— La cale est déjà inondée sur une hauteur de cinquante-huit centimètres.

— Cinquante-huit centimètres en vingt minutes à peine !... Il n'y a pas à essayer de lutter par les pompes... C'est bien, mon brave, ne soufflez mot de ceci et dites à l'officier de quart de faire sonner l'assemblée dans les batteries... »

Le mécanicien sortit. Quant au commandant Maucarut, il regarda l'heure et vit qu'il était midi trente-cinq minutes. Il fit au crayon un calcul rapide sur son calepin, prit une feuille de papier et trempant une plume dans l'encre, il écrivit :

ORDRE DU COMMANDANT.

« A une heure précise, toutes les embarcations devront être parées et mises à la mer. Chacune sera garnie de trois caisses de biscuits, d'un baril de vin, de deux barils d'eau, de cent kilogrammes d'endaubage, d'une boîte de médicaments, d'une voile et d'un mât de fortune, d'un sextant, d'une montre marine, de deux fanaux...

« L'embarquement de tous les passagers civils et militaires commencera à une heure et devra être terminé à une heure trente-cinq minutes. Chacun se placera au poste qui lui sera assigné par ses officiers de compagnie. Chacun emportera sur son bras un costume de rechange, sans plus : ni valises, ni couvertures, ni paquets d'aucun genre. Les militaires et marins laisseront leurs sacs, mais garderont leurs armes, avec soixante cartouches. Chaque embarcation sera sous le commandement d'un officier de vaisseau.

« Toute tentative de désordre ou d'insubordination sera sommairement réprimée. Vive la République!

Signé : MAUCARUT. »

Cette signature tracée d'une main ferme, le commandant sortit de sa cabine, remit le papier à l'officier de quart, pour le faire lire successivement au carré et dans les batteries, puis il revint vers ses hôtes qui attendaient consternés, à l'arrière, la conclusion de ces mouvements aussi inquiétants qu'inusités.

« Mesdames, dit le commandant en s'adressant directement à mistress O'Molloy et à Florence, j'ai le devoir de vous annoncer une nouvelle assez grave. Laissez-moi compter que vous la recevrez avec le calme et l'énergie qui seuls permettent de faire face aux difficultés... Le danger, je m'empresse de vous le dire, n'a rien d'immédiat.

« L'arbre de couche de notre machine à vapeur s'est rompu, près de l'hélice... une voie d'eau s'est produite, une voie d'eau que les pompes seraient impuissantes à réduire... Il devient donc indispensable d'évacuer la frégate, car dans quelques heures seulement elle sera en danger de couler bas... Grâce au ciel, nous avons plus d'embarcations qu'il ne nous en faut pour loger tout le monde, et nous avons devant nous dix fois le temps nécessaire pour procéder méthodiquement à nos opérations ; la mer est belle, nous pouvons rencontrer très prochainement un navire qui nous recueille; en tout cas, nous aurons tous les instruments utiles

pour nous diriger et gagner la terre la plus voisine... Je le répète donc : le danger n'a rien qui doive inquiéter vos courages. Le salut dépend surtout de notre sang-froid à tous, de notre discipline...

— Hurrah ! » cria Chandos en jetant son chapeau en l'air.

Et il s'arrêta tout penaud en voyant que son enthousiasme n'avait pas d'écho. Très sincèrement, il était ravi de la perspective qui s'ouvrait devant lui. Naviguer en canot sur l'océan Pacifique, et dans la *région désolée,* encore, lui semblait la plus charmante des aventures.

« Commandant, nous serons tranquilles si nous sommes avec vous, dit Florry avec un sentiment plus juste de la situation.

— Certes, vous serez avec moi ! répondit le commandant. Mes hôtes ont droit au canot d'honneur et y trouveront place, à moins qu'ils ne préfèrent se caser ailleurs. Au surplus, nous allons naviguer de conserve, et je n'ai pas encore donné ma démission d'amiral de la flottille... »

Le digne homme essayait de plaisanter autant qu'il était en lui, mais il avait le cœur secrètement navré. Un soupçon surtout lui pesait, dont il se déchargea bientôt en le communiquant à M. Gloaguen et à Paul-Louis.

« Cette explosion est le résultat d'un crime, je ne saurais en douter ! leur dit-il à demi-voix. Un misérable ou un fou l'a causée, et de plus il a scié, limé, préparé avec une patience effrayante la rupture de l'arbre de couche et la voie d'eau. Quel a pu être le mobile de ce scélérat? Comment a-t-il pu se résoudre à poursuivre avec cet art infernal un forfait qui met en danger non seulement la vie de six cent quatre-vingts personnes, mais la sienne même ?... C'est ce qui confond la raison... Toujours est-il que le résultat est là... Mais je vous quitte pour aller passer la revue de mes hommes... »

Il était midi quarante-cinq minutes et tout le monde pouvait déjà remarquer que le niveau de la mer s'élevait sensiblement sur les flancs de la frégate : en d'autres termes, qu'elle enfon-

çait... Le commandant parcourut rapidement les batteries, s'assura que ses ordres avaient été compris et s'exécutaient ponctuellement. Comme il arrivait dans la batterie basse de tribord, un homme se détacha des rangs et s'avança vers lui. C'était M. Réty.

Commandant, dit-il avec une gravité imperturbable, votre ordre du jour stipule que chacun emportera ses armes. Je vous demande, au nom du corps de musique du 6ᵉ d'infanterie de marine, de nous laisser emporter nos instruments. Ce sont nos armes à nous!...

— Même la grosse caisse? fit le commandant en réprimant un sourire.

— Oui, commandant, répondit M. Réty toujours grave.

— Accordé! » prononça M. Maucarut.

Et il passa.

En remontant sur le pont, il devait moins bien accueillir une autre requête.

« Commandant, lui dit le major O'Molloy en s'approchant familièrement, est-ce que vous *objecterez* à quelques bouteilles de champagne et de whisky, dans le canot d'honneur?... ne fût-ce qu'à titre de médicament pour mon *liver?...*

— Impossible, major, répondit sèchement le commandant. Plus impossible encore dans le canot d'honneur que dans tout autre.

— Oh! je pourrai très bien aller dans celui du lieutenant, si c'est là l'objection.

— Eh bien! à cette condition j'autorise deux bouteilles de whisky, sans plus. Encore dois-je vous prier de les dissimuler avec soin. »

Le major s'empressa d'aller expliquer à sa femme qu'il se voyait, à son vif regret, obligé de prendre place dans un autre canot qu'elle-même. Mais ne devait-il pas tout sacrifier aux exigences de son pauvre *liver...*

Mistress O'Molloy donna, d'un signe de tête dédaigneux, l'autorisation requise.

A une heure précise, toutes les embarcations étaient à la mer, parées et armées conformément à l'ordonnance, rangées en cercle autour de la frégate immobile. Il y en avait dix-sept, en exécution des règlements récents qui prescrivent d'avoir toujours à bord des navires de l'État un nombre de canots proportionnel à l'effectif des passagers et de l'équipage.

L'embarquement s'accomplit dans un ordre parfait par les deux escaliers et six échelles supplémentaires. Mistress O'Molloy, Florry, M. Gloaguen, le colonel Hugon, Paul-Louis et Chandos prirent place dans le canot du commandant, avec Khasji et une trentaine de matelots, parmi lesquels se trouvaient Coédic et Comberousse. Le major, les poches enflées de deux bouteilles que tout le monde voyait et que tout le monde feignait de ne pas voir, prit place dans l'embarcation du lieutenant. Les malades et les blessés, sous la direction des deux docteurs et la garde de l'infirmier, furent descendus dans le grand canot. M. Réty et sa musique en garnissaient un quatrième avec cinq ou six marins, sous le commandement d'un enseigne. Officiers, soldats et matelots se casèrent respectivement aux postes qui leur avaient été assignés.

Par ce soleil radieux et cette mer splendide, à voir le calme, la régularité presque mécanique avec laquelle s'effectuait l'opération, le long des flancs noirs de cette majestueuse frégate, il était presque impossible de croire qu'on se trouvât dans une situation tragique. Et pourtant la *Junon* enfonçait à vue d'œil. Les sabords de ses batteries basses étaient déjà noyés.

Les canots étaient successivement venus se ranger en ligne au côté bâbord. Tous les rameurs, l'aviron levé, attendaient l'ordre du départ, que le commandant semblait encore hésiter à donner.

A ce moment apparut à la coupée un personnage inattendu e a qui personne ne semblait avoir pensé, car il n'avait pas de place officielle, à bord du navire. C'était To-Ho l'intrus, To-Ho le client de Paul-Louis, le coolie, le porteur de charbon, To-Ho plus noir, plus hideux, plus déguenillé que jamais.

Il se pencha sur la ligne des canots, parut les examiner d'un air hébété, puis, tout à coup, se jetant à l'eau, il disparut.

Vingt secondes plus tard, il émergeait sous l'avant du canot d'honneur, et avant que les matelots eussent pu seulement prévoir son intention, il avait saisi à deux mains le bord de l'embarcation, s'y était accroché comme une pieuvre, et, mettant sa tête au niveau de ses griffes, il se tenait immobile, les yeux fixés sur le commandant Maucarut.

Celui-ci, d'abord étonné d'une manœuvre aussi bizarre, en était maintenant vivement contrarié, sans en laisser rien paraître. Ce passager surnuméraire, qui venait proposer ainsi sa compagnie, n'était pas précisément de ceux qu'il aurait choisis pour les adjoindre à mistress O'Molloy et à Florry. Mais, d'autre part, il était impossible de le repousser et difficile de l'imposer à une autre embarcation. La place primitivement destinée au major était restée vide. Autant de raisons pour qu'il fût logique et nécessaire d'admettre cet intrus incorrigible.

Le commandant s'y décida fort à contre-cœur, et d'un mouvement de tête autorisa To-Ho à entrer.

To-Ho ne se fit pas répéter la permission. D'un simple effort des poignets il s'éleva contre le bord, sauta légèrement dans le canot et s'accroupit sur l'avant en se faisant le plus petit possible et ne montrant que son dos. Noir et farouche comme il était, on aurait dit un de ces monstres grossièrement sculptés et enluminés que portent à leur avant les jonques chinoises.

« Pousse ! » cria aussitôt le commandant.

Les avirons des dix-sept canots s'abattirent à la fois, et les dix-sept embarcations, bien en ligne, s'éloignèrent de la frégate. Il fallait cette manœuvre décisive pour donner aux naufragés le véritable sentiment de leur situation, et tous les cœurs se serrèrent au moment de ce départ pour l'inconnu.

Mais, presque aussitôt, les mâles accords de la *Marseillaise,* s'élevant sur les eaux, vinrent ranimer les courages et envoyer à tous comme un salut de la patrie. M. Réty, avec un esprit d'à-

propos auquel il serait injuste de ne pas rendre hommage, avait senti que le moment était venu de montrer aux plus sceptiques l'utilité d'un tambour et d'une grosse caisse.

Comme l'hymne national s'éteignait dans l'espace, la frégate abandonnée sembla tressaillir sur sa base. Ses ponts, déchirés par l'air que l'envahissement des eaux refoulait et comprimait, sautèrent avec le fracas d'une batterie d'artillerie. Elle se balança comme un oiseau qui plane avant de s'abattre, et soudain sombra.

Sa carène d'abord, puis ses basses vergues s'effacèrent sur l'horizon; puis successivement la grande hune, les huniers et les mâts de perroquet. Les cacatois seuls restèrent visibles pour s'abîmer peu à peu. Enfin, il n'y eut plus à la surface de l'Océan que la pointe extrême du grand mât, avec sa flamme tricolore.

Cette flamme disparut à son tour. La mer se referma à jamais sur la *Junon,* qui continua lentement de descendre aux profondeurs de l'abîme.

Six cent quatre-vingts Français, debout dans des coques de noix, la tête découverte, saluèrent ce douloureux spectacle du cri de *Vive la République!*

Il était deux heures et demie.

XII



TO-HO SE LAISSAIT FAIRE PASSIVEMENT.....

CHAPITRE XII

EN CANOT SUR LE PACIFIQUE — TO-HO ET KHASJI

Le premier moment de stupeur passé, le commandant Maucarut fit signe à tous les canots de venir se ranger à portée de sa voix.

« La terre la plus proche est l'île de Pâques, dit-il quand le cercle des embarcations se fut formé. Nous n'en sommes guère qu'à deux cents lieues. C'est la seule où nous puissions espérer d'arriver, si nous ne rencontrons pas un navire qui nous recueille. Les autres groupes du Pacifique et le continent américain sont à des distances énormes. Favorisés par le vent, nous pourrions atteindre l'île de Pâques en cinq ou six jours. Si ce calme persiste, il est à craindre que notre voyage ne soit beaucoup plus long. Je ne saurais donc trop vous engager à adopter un règlement strict pour la répartition des vivres. Quant à la route, messieurs les commandants d'embarcation la connaissent tous. Mais il n'en sera pas moins sage de naviguer de conserve, de nous sentir les coudes, comme on dit. Nous pourrons ainsi nous communiquer nos observations quotidiennes et éviter plus aisément les causes d'erreur. Je propose donc une assemblée générale des embarcations tous les jours à midi et demi, après le point. La nuit, il sera essentiel de tenir les fanaux allumés, pour ne pas nous perdre de vue. Grâce à ces très simples mesures, je ne doute pas que nous n'arrivions à bon port... »

Une exclamation unanime salua ce petit discours.

« Vive le commandant!... » criaient tous les canots.

Ces instructions étaient trop sages pour ne pas être acceptées avec enthousiasme. Elles eurent pour effet immédiat de dissiper comme par enchantement les inquiétudes de la plupart des passagers et de leur rendre une confiance entière. D'ailleurs la mer était si calme et si belle, le ciel si radieux, toutes ces embarcations si propres et si pimpantes avec leur pavillon tricolore, leurs armes étincelant au soleil, leurs rangs pressés de soldats, de matelots et d'officiers, qu'il semblait presque absurde de se croire en péril. Ce naufrage n'avait pas l'air d'un naufrage, mais bien plutôt d'une fête. On aurait pu se figurer qu'on se trouvait à de grandes régates, et l'être humain est un animal si singulièrement bâti, il est si sensible aux impressions ambiantes, que personne à ce moment ne songeait plus à se voir dans une situation critique, — encore bien moins dans une situation presque désespérée.

Il en était ainsi pourtant. Quand le commandant Maucarut parlait d'atteindre l'île de Pâques ou de rencontrer un navire, il en avait, au fond, peu d'espoir. Lui seul, avec sa profonde connaissance des choses de la mer, il avait, dès le premier moment, mesuré l'étendue du danger. Lui seul, il avait calculé, à dix minutes près, l'heure où sombrerait la *Junon*. Lui seul, il avait adapté l'organisation du désastre aux possibilités strictes de la situation, et il savait tout ce que cette situation avait en réalité d'épouvantable.

Mais il gardait pour lui ses conclusions, il ne se préoccupait que de rendre un peu de confiance et d'espoir aux pauvres gens dont il avait charge. Les malheureux ne connaîtraient que trop tôt la sinistre vérité!...

On partit, le cap au sud-ouest. Les canots s'étaient espacés d'une centaine de mètres à peine, et marchaient à la rame, car pas un souffle de vent ne s'était levé. On s'amusait déjà à lutter de vitesse, et comme la bonne humeur ne perd jamais ses droits,

on s'interpellait d'un bord à l'autre, on échangeait des saluts et des facéties.

Bientôt le soleil s'abaissa sur l'horizon et se coucha dans une gloire d'or, sans trouver au ciel la plus légère brume à décorer de ses couleurs. A six heures, tous les canots prirent leur premier dîner et le rationnement fut établi.

Chaque embarcation comptait quarante bouches en moyenne. Elle emportait 240 litres d'eau, 120 litres de vin, 280 kilogrammes de biscuit et 100 kilogrammes de conserves de bœuf dites endaubage. A raison de 250 grammes de viande par jour et par tête, il y en avait donc pour dix jours; du biscuit pour deux semaines environ, du vin pour douze jours, à un quart de litre par personne, de l'eau pour un temps égal, à un demi-litre. Ce simple calcul eut déjà pour effet, dès le premier soir, de donner une saveur inaccoutumée à l'endaubage et au biscuit, généralement assez peu populaires sur la flotte. Tout le monde mangea sa ration avec plaisir. Personne ne jeta seulement une miette. Quant à l'eau, il s'en but plus ce jour-là dans l'équipage de la *Junon* que pendant une année commune, les marins professant ordinairement peu d'enthousiasme pour ce liquide anodin, même quand il est coupé de vinaigre, aux termes de l'ordonnance.

La nuit vint. Heureusement elle était aussi tiède qu'une belle journée de printemps européen, et l'absence d'un abri ne se faisait pas trop péniblement sentir. Les imaginations fraîches et romanesques comme celles de Chandos et de Florry ou même celle de Paul-Louis, plus sensible au charme de la nature qu'il ne le croyait lui-même, trouvèrent d'abord un plaisir véritable à cette promenade au long cours sur l'immensité du Pacifique, sous l'œil des étoiles australes. Au loin, les fanaux rouges des autres canots piquaient de place en place le bleu sombre des eaux. On ne se sentait pas seul, et pourtant on se sentait bien petit et bien faible dans le cercle énorme de cet horizon nocturne. On avait précisément assez l'instinct du danger possible pour apprécier la sécurité relative de l'heure présente. C'était exquis

et rare. Florry se faisait d'avance une fête de dépêcher ses impressions à ses amies de Calcutta, du premier port où l'on trouverait une boîte aux lettres.

Chandos, Paul-Louis et M. Gloaguen avaient insisté pour prendre des avirons à leur tour, quand les matelots se relayaient. Khasji avait ingénieusement fabriqué, à l'aide de sa précieuse ceinture, et du tapis de l'arrière, tendus sur deux rames de rechange en travers du canot, une véritable cabine réservée pour mistress O'Molloy et miss Florence. Vers minuit, l'effectif tout entier se divisa en trois bordées, dont deux allaient dormir, tandis que l'autre pousserait l'aviron. On s'allongea sous les bancs, on se fit des oreillers avec les vêtements de rechange, et le sommeil vint.

Avec le soleil matinal, les embarcations se retrouvèrent un peu plus espacées que la veille, mais au grand complet à midi et demi quand elles se rassemblèrent, selon la règle convenue. On trouva qu'on avait fait vingt-neuf lieues marines, environ, mais qu'on avait dévié vers le sud plus qu'il n'aurait fallu pour se maintenir dans la route directe de l'île de Pâques. Cette déviation commune démontrait qu'on se trouvait porté par un grand courant maritime allant vers le pôle austral. Il était nécessaire d'en tenir compte pour arrêter la direction à suivre. Tous les chefs d'embarcation firent donc séparément le calcul de cet élément, et le résultat moyen fut adopté par la flottille, qui se remit en marche sans plus tarder.

« La carte de ces courants maritimes, dit le commandant Maucarut en se replaçant à la barre, est un des grands problèmes géographiques qui restent à fixer. Il n'y en a qu'un seul de bien connu, encore, c'est le Gulf-Stream, ce fleuve majestueux qui a sa source dans le golfe du Mexique, son embouchure dans les mers arctiques, et qui roule à travers l'océan Atlantique, avec une vitesse supérieure à celle du Mississipi et de l'Amazone, un volume d'eau chaude douze cents fois plus grand...

— Mais comment faire, commandant, pour arriver à détermi-

ner la direction de ces courants? demanda Chandos... Il m'est absolument impossible en ce moment d'apercevoir le moindre mouvement de ces eaux dans un sens ou dans l'autre, tandis qu'au bord d'un fleuve ou d'une rivière je le vois fort bien.

— C'est précisément parce que ce mouvement entraîne une énorme masse d'eau qu'il est insensible à nos yeux et aussi parce que nous manquons autour de nous de rivages et de points de repère qui nous servent à le constater. C'est, en petit, comme le mouvement de rotation de la terre autour de son axe et son mouvement de translation autour du soleil. Le phénomène est trop vaste pour notre faiblesse; il échappe à notre vue, quoiqu'il n'ait pu échapper à notre intelligence... Quant aux moyens de constater les courants maritimes, ils se réduisent soit à des observations comparées comme celle que nous venons de prendre, — et dont la conclusion est évidente, puisque dix-sept canots dirigés à l'aviron sur un point donné de la rose des vents se trouvent avoir dévié vers le sud d'un même nombre de degrés; — soit à des procédés plus élémentaires encore. Par exemple au lancement de bouteilles cachetées...

— De bouteilles de vin?

— Non, de bouteilles vides, mais hermétiquement fermées et contenant un papier sur lequel le point exact et le moment du lancement en mer sont notés avec soin. Tous les navigateurs préoccupés de géographie physique confient de temps à autre à la mer de ces messages scientifiques. Il arrive qu'après des mois, souvent après des années, une de ces bouteilles est recueillie, transmise soit à l'expéditeur lui-même, soit à quelque société savante. On voit alors quel chemin elle a parcouru et en combien de temps. La répétition et la multiplicité de ces observations, quand elles concordent, finissent par permettre d'établir une loi générale; et c'est ainsi que depuis le commencement du siècle on est arrivé à reconnaître l'existence, sinon le trajet complet d'un certain nombre de courants maritimes, — le courant chinois, par exemple, ou courant nord du Pacifique, — le courant de l'Okosk,

et dans les eaux où nous nous trouvons en ce moment, le courant de Humboldt. Mais il y en a encore bien d'autres qui n'ont jamais été vérifiés et qui ne le seront probablement pas de longtemps. La carte des mers est à faire comme celle de l'Afrique centrale. »

Ainsi le temps passait en devisant. La discipline la plus stricte régnait à bord des canots; les équipes de rameurs se succédaient ponctuellement, et l'espoir d'atteindre l'île de Pâques devenait de moins en moins chimérique, si les choses marchaient ainsi pendant cinq ou six jours. Tout le monde avait déjà pris des habitudes. Les matelots contaient à tour de rôle des histoires de mer, et l'on peut croire que Comberousse était dans cet office un des orateurs les plus écoutés sinon les plus véridiques. Mistress O'Molloy et Florry feuilletaient deux ou trois volumes qu'elles avaient emportés dans leurs poches. Chandos et Paul-Louis, fatigués de ramer à leur tour, dormaient dans les intervalles de repos.

Seul Khasji ne fermait plus l'œil et veillait. Il avait remarqué un phénomène singulier qui s'était produit vers cinq heures du soir.

M. Gloaguen, que les périls ou les tristesses de l'heure présente ne pouvaient empêcher de suivre l'objet favori de ses études, venait de prendre dans sa poche le précieux portefeuille contenant la plaque de Candahar. Il va sans dire qu'il n'avait eu garde de l'abandonner sur la *Junon*. Pour la millième fois peut-être, il la considérait, l'étudiait, l'épelait mentalement. Et ce spectacle était si pénible à Khasji, toujours imbu de sa haine instinctive contre la précieuse plaque, que le fidèle serviteur s'était tourné vers l'avant pour ne pas la voir.

Tout à coup, il fut frappé d'un mouvement de To-Ho. Le coolie avait tressailli, s'était dressé sur ses pieds, ouvrait des yeux démesurés et contemplait la plaque d'or avec un mélange de stupeur, d'adoration et d'avidité. Jusqu'à ce moment, il n'avait pour ainsi dire pas bougé de l'angle antérieur du canot, accroupi là comme une bête, mangeant, buvant ce qu'on lui donnait, pre-

nant même un aviron quand les matelots le lui mettaient dans la main, mais indifférent en apparence à ce qui se passait autour de lui.

Or, il n'y avait pas à se tromper à l'expression présente de son regard : c'était celle d'une convoitise ardente, sauvage, irrésistible, et ce n'était plus celle de l'idiotisme, tant s'en faut.

M. Gloaguen remit le portefeuille dans sa poche, et To-Ho s'aperçut qu'il était observé. Aussitôt il retomba dans son attitude apathique, et bientôt il feignit de dormir.

Mais la méfiance de Khasji était éveillée. Depuis longtemps convaincu que la plaque de Candahar se trouvait au fond de tous les désastres subis par la famille Robinson, il n'avait pas hésité à attribuer la perte de la *Junon* à ce fétiche de malheur. Or, pourquoi cet être abject et misérable, ce coolie, s'intéressait-il si vivement à la plaque ?... Pourquoi était-il subitement sorti, pour la contempler, de son engourdissement physique et moral ?... Pourquoi s'était-il empressé d'y retomber, en se voyant surveillé ?... Il jouait donc un rôle ? Il n'était donc pas ce qu'il paraissait être ?... Mais alors qui était-il ?... Que voulait-il ?... Dans quel but cette comédie de la stupidité ?...

Khasji se posait intérieurement ces questions, sans les résoudre. Mais en même temps une espèce de lueur vague commençait à poindre en lui. Il lui semblait que le To-Ho de tout à l'heure, le To-Ho debout, distrait et farouche, n'était pas un inconnu pour lui ; qu'il avait déjà entrevu quelque part un regard, un torse, une silhouette qui ressemblaient à cela... Où ? Quand ? Comment ?... Khasji ne savait pas. Le soupçon n'était encore en lui qu'un linéament, une impression indécise, une vapeur informe. Mais le soupçon était né. Khasji doutait. Khasji avait rivé son œil sur To-Ho.

Au bout d'une heure il n'en pouvait plus douter : To-Ho se sentait observé et cherchait à n'avoir pas l'air de s'occuper de cette surveillance. Mais il s'en occupait.

En vain il feignit de dormir. Khasji l'avait vu deux fois

entr'ouvrir presque imperceptiblement les paupières et couler un regard sous ses cils. Le mouvement avait, certes, été merveilleusement exécuté, avec un art supérieur. Mais ce n'est pas un Hindou qui se laisse prendre à des ruses aussi élémentaires. Khasji avait saisi au vol ce regard furtif.

Et tout de suite une idée lui vint : c'est que pour surveiller efficacement le coolie, il était indispensable de ne pas paraître y songer. C'est pourquoi il tourna immédiatement le dos à To-Ho.

Mais To-Ho aussi avait vu cet œil de basilic fixé sur lui. Et il n'en fallait pas plus pour le mettre sur ses gardes.

Alors commença, entre ces deux rivaux d'égale force, un duel bizarre parce qu'il était muet et inavoué. Ils ne se quittèrent plus du regard et de la pensée, tout en ayant l'air d'être absolument étrangers l'un à l'autre, et surtout de ne pas s'inquiéter l'un de l'autre, — tout en feignant de dormir, de manger, de boire, de ramer, de contempler la mer, de ne rien faire...

Et tous deux ils avaient conscience de l'inutilité de cette lutte. To-Ho n'avait rien changé en apparence à ses manières hébétées, à ses attitudes écrasées, à ses interminables siestes de chien galeux. Mais, de temps à autre, un frémissement de cils, de narine ou de lèvre le trahissait. Khasji tournait presque toujours le dos à To-Ho. Mais cette affectation même était un indice.

Cela dura deux jours et deux nuits. Personne autour d'eux ne remarquait rien d'insolite, et pourtant c'était tout un drame qui se déroulait entre ces deux hommes.

A la fin du second jour, qui était le quatrième depuis l'explosion, les canots constatèrent avec épouvante un fait véritablement inquiétant. C'est que les barils d'eau et de vin, au lieu de contenir 120 litres de liquide, n'en contenaient en réalité qu'une centaine, tant était rapide l'évaporation, sous ce soleil tropical, à travers les pores des futailles. C'était une perte nette de deux jours d'eau et de quatre jours de vin.

On résolut de réduire les rations, en regrettant de n'avoir pas

adopté plus vite cette mesure. Et cependant la soif, plus encore que l'appétit, tourmentait déjà tout le monde, dans cette atmosphère à la fois sèche et saline.

Heureusement il y eut, sur le soir, une compensation. Une brise se leva qui permit de dresser les petits mâts de fortune et d'arborer une voile. On fila douze nœuds sans le secours de l'aviron. De ce train, on pouvait arriver en quarante-huit heures à l'île de Pâques. Aussi tous les rameurs en profitèrent-ils pour dormir à poings fermés.

Il était minuit passé, et le commandant Maucarut, toujours à la barre, semblait à peu près seul éveillé dans le canot, quand une ombre noire, masquée à sa vue par la voile, se glissa silencieusement en rampant entre les corps étendus sous les bancs, et se rapprocha de M. Gloaguen qui dormait, adossé au mât. C'était To-Ho, qui croyait enfin Khasji vaincu par la fatigue et pris par le sommeil comme les autres.

Arrivé près de l'archéologue, il se coucha près de lui et resta longtemps immobile. Puis, coulant insensiblement sa main droite, comme un serpent, jusqu'à la poitrine de son voisin, il s'apprêtait sans doute à lui subtiliser son portefeuille avec l'adresse d'un pick-pocket anglais, quand une autre main saisit la sienne et la tint serrée d'une poigne de fer.

C'était celle de Khasji, qui avait prévu la tentative et avait tout simplement, à la faveur de la nuit, averti M. Gloaguen, changé avec lui d'habit, de chapeau et de place...

« Ah ! mon fiston ! s'écria-t-il, j'avais lu dans tes yeux, avant-hier, que tu n'y pourrais pas tenir, malgré la haute imprudence de ta tentative !... Te voilà pris ! »

To-Ho ne répondit rien. Il jugeait sans doute à propos de poursuivre son rôle d'idiot.

Mais il y avait flagrant délit. Le commandant, informé par M. Gloaguen de ce qui se passait, réveilla quatre hommes et fit garrotter le coolie, qui reprit sa place à l'avant.

L'affaire s'était passée sans bruit, mais devint naturellement,

le lendemain matin, au réveil, le sujet de toutes les conversations et la chronique judiciaire du canot. Khasji seul ne soufflait mot. Il avait son idée, qu'il communiqua bientôt au commandant en lui demandant une autorisation que celui-ci donna d'un signe de tête.

Aussitôt on vit le vieux soldat se livrer à une opération singulière. S'approchant de To-Ho, que des cordes savamment entrelacées privaient de l'usage de ses pieds et de ses mains, il tira de sa propre poche une trousse à rasoirs, des ciseaux, un morceau de savon et commença par couper l'épaisse chevelure du prisonnier. Puis, sacrifiant, en notable quantité, sa ration d'eau, il commença de lui savonner la figure, le rasa, le nettoya de fond en comble.

To-Ho se laissait faire passivement et fermait les yeux, tandis que les matelots, témoins de cette opération, le saluaient de leurs quolibets. De fait, le changement produit dans la physionomie du coolie par cette toilette tenait presque du prodige.

Et d'abord, il n'était pas nègre le moins du monde, ni même mulâtre, mais simplement assez brun de peau. Un enduit épais de poussier de charbon avait seul pu lui donner l'apparence qu'on avait prise pour une réalité. Mais à cet enduit ne se réduisait pas son masque. Il se composait en outre, sous la couleur noire, de diverses touches de plâtre très savamment appliquées et qui avaient pour effet de déformer absolument les traits sous-jacents. Ces touches, — ou si l'on veut ces *retouches,* — en se desséchant, avaient fini par faire corps avec l'épiderme, au point qu'il fut très difficile à Khasji de les enlever. Mais il était patient et finit par compléter son œuvre.

Alors, seulement, il en considéra l'effet d'ensemble.

To-Ho n'était plus lui-même. C'était maintenant un personnage que Florry, Paul-Louis et Chandos, et aussi mistress O'Molloy, et aussi M. Gloaguen connaissaient aussi bien que Khasji : c'était l'interprète, l'assassin de Saïgon.

« Kra-Ong-Dinh-Ky!... Je m'en doutais! fit le vétéran.

— L'homme au bachot de Calcutta! » s'écriait M. Gloaguen, frappé d'une illumination subite.

Et presque au même instant, Coédic :

« Ma parole, c'est l'Annamite qui m'a proposé de déserter!... »

Tandis que Comberousse, brochant sur le tout, reprenait de son accent inimitable :

« Té!... Je ne me trompe pas, camarade, c'est bien avec toi que j'ai eu l'avantage de passer la soirée à Saïgon?...

— Moi, je serais bien surpris si ce gaillard-là n'était pas l'homme à la cobra et l'assassin du colonel!... » murmurait Khasji entre ses dents.

Le coolie se sentit démasqué, moralement et physiquement. Il ouvrit les yeux, des yeux féroces, maintenant qu'ils ne s'abritaient plus sous des cils chargés de suie, et jeta sur ceux qui l'entouraient un regard plus méprisant encore que haineux.

XIII



CHAQUE MINUTE POUVAIT ÊTRE LA DERNIÈRE.

CHAPITRE XIII

UN DRAME SOUS LA TEMPÊTE

La journée s'écoula sans événements nouveaux. Ceux de la nuit et du matin avaient d'ailleurs suffi largement à défrayer les conversations.

Les hôtes du commandant Maucarut, tout spécialement, ne se lassèrent pas de discuter les circonstances de cette singulière accumulation d'aventures. Quels pouvaient avoir été les mobiles de To-Ho dans ces attentats successifs ? Pourquoi poursuivait-il les enfants du colonel Robinson d'une haine si implacable ? Pourquoi s'était-il acharné à l'assassinat du colonel lui-même, à supposer qu'il eût été son meurtrier ? Qu'était-il donc pour parler ainsi trois ou quatre langues, — quoiqu'il se refusât présentement à prononcer un seul mot, — et pour se trouver ainsi chez lui à Saïgon comme à Calcutta ?... Agissait-il pour son propre compte ou pour celui de quelque association secrète ?... Était-ce un Annamite, un Malais, un Indien ou un Afghan ?... M. Gloaguen penchait pour la dernière opinion, non seulement à raison des caractères ethnographiques du scélérat, mais surtout à raison de l'intérêt manifeste qu'il portait à la plaque de Candahar.

A force de tourner et de retourner la question en tous sens, de mettre en commun, avec les notions que chacun possédait sur les faits, toutes les inductions, toutes les hypothèses — on

avait fini par établir un rapport entre ces faits en apparence distincts et par voir dans le prisonnier To-Ho le lien, sinon la cause unique des événements. Il semblait très probable qu'il avait été le meurtrier du colonel, vraisemblable qu'il s'était chargé d'apporter la cobra dans la chambre de Florry. Qu'il fût l'auteur de l'accident de Chandos à l'arrivée du *Sérapis;* l'auteur de la noyade du sampan sur le Donaï; qu'il eût fait auprès de Coédic une première tentative pour s'introduire à bord de la *Junon*, et qu'il y fût parvenu en volant les vêtements de Comberousse, cela n'était pas douteux.

Mais avait-il aussi une part quelconque de responsabilité dans l'explosion des chaudières, dans la rupture de l'arbre de couche, et par suite dans le naufrage de la frégate ? Il paraissait naturel de le supposer, — sans quoi, dans quel but se serait-il embarqué ?

Et, d'autre part, c'était presque impossible à admettre : cet homme se serait donc exposé à un péril mortel pour le seul plaisir de vouer à ce péril ceux qu'il poursuivait de sa haine ?

Enfin, où ce sauvage aurait-il pris les connaissances techniques indispensables pour imaginer et accomplir un attentat de cet ordre ?

Ce n'était pas, d'ailleurs, le seul point obscur du problème. Pourquoi le misérable, s'il en voulait à la vie de Chandos et de Florry, procédait-il toujours par des moyens détournés, incertains et dangereux pour lui-même, au lieu de recourir à l'action directe, au poignard, à l'arme à feu, comme il en avait eu tant d'occasions ?

Cette question était si embarrassante, que M. Gloaguen, le commandant Maucarut et le colonel Hugon, en la discutant, en arrivaient à se dire qu'après tout ils chargeaient peut-être ce malheureux de crimes qu'il n'avait pas commis et le rendaient responsable d'une série de coïncidences fatales où il n'avait été pour rien.

Khasji, lui, n'avait pas de ces scrupules. Il trouvait fort surprenant qu'on n'eût pas déjà logé six balles dans la tête de To-Ho,

et qu'on se bornât à le tenir garrotté à l'avant de la chaloupe. Même il était si peu satisfait de cette solution, qu'il ne cessait pas de surveiller le prisonnier et s'était constitué son gardien volontaire.

Aussi remarqua-t-il d'emblée, vers trois heures de l'après-midi, un éclair de triomphe dans les yeux de cet ennemi personnel. Il suivit la direction de son regard et vit qu'il était fixé sur une espèce de tache noire, une sorte de moucheron plaqué sur le bleu du ciel, qui se montrait vers l'est, tout près du disque du soleil. Le commandant Maucarut, lui aussi, regardait cette tache et paraissait en être préoccupé, car il consultait fréquemment un petit baromètre anéroïde qu'il portait dans un de ses goussets.

Aux environs de quatre heures, le vent tomba tout à coup, et il fallut reprendre la rame. L'atmosphère était devenue d'une intolérable lourdeur, ou du moins produisait cet effet sur les organes congestionnés; le soleil, à mesure qu'il s'abaissait sur l'horizon, prenait des tons rougeâtres et sanguinolents. Il se coucha dans un véritable banc de nuages noirs. Tout semblait annoncer une tempête.

Les signes précurseurs en étaient même si manifestes, que le commandant Maucarut fit avancer le dîner d'une demi-heure et disposa les voiles en guise de bâches à l'avant, à l'arrière et sur les côtés du canot, en ne laissant au centre qu'un espace découvert pour les rameurs.

Bien lui prit d'avoir hâté ces dispositions. Au moment même où le soleil disparaissait et où l'Océan s'enveloppait d'un manteau gris de plomb, une sorte de piaulement, de cri lointain, aigu, horrible, inexprimable, sembla venir du large. Sans qu'on sentît encore un souffle de vent, la mer devint clapoteuse, puis houleuse, puis grosse. Et comme la nuit tombait, l'ouragan arriva, avec un déchirement subit de couches d'air, des sifflements, des hurlements atmosphériques, un déchaînement de colères furieuses, des soulèvements de vagues énormes qui commencèrent à le poursuivre avec acharnement.

Du premier coup d'œil, le commandant avait vu l'impossibilité de lutter. Il avait fait relever les avirons, fermer le mieux possible les bâches improvisées, et ne se préoccupait que d'une chose, — fuir devant le vent, ne pas se laisser prendre par le travers, chevaucher sur les lames avec une telle prestesse qu'elles ne vinssent pas se briser sur l'embarcation, l'emplir et la couler, — tout était là désormais. Hélas ! ce n'était pas chose facile. La difficulté cent fois, mille fois vaincue, renaissait l'instant d'après. Chaque minute pouvait être la dernière. Et cela dura des heures. Ce fut une nuit horrible.

La légèreté de la chaloupe la sauva, et aussi l'habileté consommée, l'énergie indomptable, la patience de son commandant; on aurait dit qu'il jonglait avec la mort. La main sur la barre, l'œil fixé devant lui, il donnait toujours à propos l'impulsion nécessaire, esquivait la lame, trompait les gueules dévorantes et aboyantes de l'abîme. Par bonheur aussi, la tempête soufflait dans une direction déterminée, toujours la même; ce n'était pas un de ces ouragans à tourbillons, fort rares à l'est du continent américain, où une embarcation non pontée aurait dû nécessairement succomber.

Au lever du jour, la fureur des vents s'abattit quelque peu. Une petite pluie fine se mit à tomber, une de ces pluies silencieuses, continues, qui vous transpercent jusqu'aux os. On n'en était plus à s'inquiéter d'un tel détail, après dix heures passées à recevoir des paquets de mer sur la tête et à vider le canot de l'eau qui y entrait. Une brume épaisse limitait à deux ou trois cents mètres le champ de la vision; tout se fondait dans une teinte grise, sous les lignes de pluie couchées à 45 degrés par la force du vent, et la chaloupe ruisselante se trouvait seule au milieu du cercle. Nulle trace des autres canots. Avaient-ils sombré ?... Étaient-ils simplement dispersés ?... Personne n'aurait pu le dire.

D'ailleurs, on était trop las pour s'en occuper. Dans cette inondation complète et sans cesse renouvelée, l'être tout entier

semblait se fondre en eau et se dissoudre en indifférence. On allait, poussé par des forces aussi aveugles qu'irrésistibles. Où ?... Jusques à quand ?... On n'en savait rien et l'on finissait par ne plus y penser...

La mer était littéralement démontée depuis que le vent était un peu tombé. Les coups de roulis et de tangage devenaient si durs qu'il fallait à tout instant renouveler un effort des plus pénibles pour ne pas être projeté contre ses voisins. Mistress O'Molloy et Florry durent être attachées à leur banc avec des cordes. Ouvrir les caisses de vivre et manger, il n'y fallait pas songer. Encore moins à boire. On aurait couru risque de tout avarier sous l'eau de mer. Faire le point était chose impossible à raison de l'état du ciel. On ne pouvait que s'abandonner, attendre la fin, quelle qu'elle fût. Le commandant estimait qu'on devait filer au moins vingt nœuds et qu'on était emporté vers le sud-est. On s'éloignait donc de l'île de Pâques au lieu de s'en rapprocher, et avec quelle effroyable vitesse !...

Cette accalmie, — si l'on pouvait donner un tel nom à une série aussi intolérable de secousses désordonnées, — se prolongea environ six heures. Puis la pluie s'arrêta et la tempête se remit à souffler...

. . . .

Elle fit rage pendant trois jours entiers avec des entr'actes qui ne durèrent jamais plus que le premier. Si l'on mourait d'être secoué, personne ne serait resté vivant à bord du canot.

Par bonheur, une des accalmies du second jour fut assez marquée pour permettre enfin aux passagers de manger et de boire. Ils étaient épuisés par cette longue lutte contre la soif, la faim, le sommeil et la fatigue. Coédic, qui faisait fonctions de cambusier, réussit, avec mille peines, à mettre un robinet au baril d'eau douce, un autre au baril de vin, à ouvrir quelques boîtes d'endaubage qu'on se partagea tant bien que mal, à distribuer des biscuits. Et à peine ce repas sommaire avait-il été dévoré que la tempête reprit de plus belle.

Le lendemain, qui était le huitième jour depuis qu'on avait évacué la *Junon*, devait être signalé par un incident terrible. Sur le matin, le vent était un peu tombé et le moment avait été jugé favorable pour procéder à un déjeuner hâtif comme celui de la veille. Coédic reçut l'ordre de distribuer des vivres, et parvint à s'en acquitter. Mais quand il voulut tirer du vin du baril, il le trouva vide, et il en était de même du baril d'eau-de-vie !...

Les robinets qu'il y avait laissés la veille, par mégarde, avaient été tournés pendant la nuit, et tout ce qu'il y avait de liquide potable dans la chaloupe s'était écoulé, perdu !...

Une trace vineuse, visible sur le plancher au-dessous des robinets, ne pouvait laisser aucun doute sur la manière dont le désastre s'était accompli. C'en était un irrémédiable, car à supposer que la tempête s'apaisât définitivement, et que l'on pût se remettre en route, on était maintenant à une distance considérable de l'île de Pâques, — trop considérable pour pouvoir raisonnablement espérer d'y arriver sans boire. Les infortunés naufragés étaient donc voués à la pire des morts, comme couronnement de leurs souffrances, — la mort de soif !...

La consternation de cet épouvantable malheur fut accueillie par tous, mais plus spécialement par les matelots, avec une stupeur qui se changea bientôt en colère, — quand Khasji montrant du doigt To-Ho, toujours garrotté à l'avant du canot, eut indiqué une piste aux soupçons. Les pieds nus du prisonnier ne se trouvaient qu'à quelques centimètres de distance des barils... Il avait pu, quoique attaché, s'en servir pour tourner les robinets et compléter ainsi l'odieuse série de ses forfaits.

« C'est ce brigand qui a vidé les barils ! » cria une voix furieuse.

Et le regard farouche de To-Ho, son sourire de triomphe quand il entendit porter cette accusation contre lui, équivalaient à un aveu.

Au surplus, il ne se contenta pas de cette bravade muette. Il desserra enfin ces dents de fauve qu'il avait jusqu'à ce moment obstinément fermées sur ses horribles secrets. Se sentant perdu

sans ressources, il voulut du moins braver ses juges et savourer la joie suprême de les outrager.

« Oui, chiens, dit-il en français, oui c'est moi, le prince Dulip, — moi Dulip Rana, le justicier, votre ennemi à tous et votre maître, qui vous ai condamnés à la mort de chiens enragés!... C'est moi qui ai vidé vos barils pour que vous creviez de soif, si vous ne crevez pas d'avoir bu trop d'eau de mer... »

Un rire démoniaque secoua ses lèvres, comme il articulait ce sarcasme, tandis qu'il promenait des yeux méprisants sur ses victimes atterrées :

« Ah! vous pensiez que vous pourriez m'avoir tenu pendant des mois entiers à fond de cale, comme un vil esclave? reprit-il. Et me garrotter ici comme un mouton pour me réserver à quelque ignominieux supplice? Et que tout finirait ainsi!... Non, chiens, cela criait vengeance, et la vengeance de Dulip Rana s'est appesantie sur vous... Je vous tiens tous, maintenant, quand vous pensiez me tenir!... Peu m'importe la mort, à moi qui vais me fondre dans l'infinie félicité des vrais croyants... Mais vous, chiens, elle vous désole et vous fait peur, parce que vous savez qu'elle est seulement le prélude de vos tourments éternels!... »

Il fut interrompu par une explosion de clameurs furieuses.

« A mort!... A mort!... A l'eau!... » vociféraient les matelots exaspérés de ses outrages, plus encore peut-être que de son crime et de l'effroyable fin qu'il leur promettait.

Ils s'étaient rués sur le misérable, l'accablaient de coups et se mettaient en devoir de le jeter par-dessus bord sans autre forme de procès. Vainement le commandant Maucarut et Paul-Louis voulurent s'interposer, empêcher une exécution aussi sommaire. Leur voix ne fut pas écoutée ou se perdit dans le hurlement de la tempête, qui recommençait son sabbat.

« A l'eau!... » rugissaient tous les hommes.

Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ce fut fait. Trente bras avaient enlevé le prisonnier, l'avaient jeté à la mer.

Il y tomba sans cesser d'outrager ses bourreaux. Un instant,

on le vit flotter comme un bouchon de liège sur la cime d'une vague, et le vent apporta l'écho de sa voix gutturale, qui criait dans la tempête :

« Chiens!... fils de chiens!... »

Puis, il disparut, balayé par l'ouragan, de la même vitesse vertigineuse qui emportait la chaloupe.

La plupart des passagers, — et spécialement les deux dames, — écrasés de fatigue et de fièvre, n'avaient heureusement pas conscience de l'horrible drame qui venait, en quelques minutes, de se dérouler auprès d'eux. Ils étaient dans cet état de demi-sommeil comateux que produit la lassitude, quand elle arrive à l'épuisement, et se seraient à peine aperçus de la mort même, si elle était venue à ce moment. Seuls avec les matelots et le commandant, Paul-Louis et Khasji avaient encore la force de voir et de penser.

Et ils pensaient beaucoup, Khasji surtout. Ce nom de Dulip Rana, que le supplicié avait jeté comme un défi, presque au dernier moment, à la face de ses bourreaux, éclairait à ses yeux plus d'un mystère. Il se reportait au temps où, aux côtés du colonel Robinson, sous les murs de Candahar, il l'avait souvent entendu prononcer. C'était celui d'un des chefs afghans les plus redoutables par leur intelligence et leur bravoure, l'auteur même, disait-on, du massacre de la mission britannique. Les officiers anglais parlaient souvent de lui avec un mélange de colère et de curiosité. Il y avait, sur son compte, toute une légende comme il s'en forme aisément dans ces guerres épiques de l'Asie centrale. On contait qu'élevé par sa mère dans la haine du nom anglais, petit-neveu de l'émir de Caboul et appelé peut-être à lui succéder un jour, il avait reçu une éducation plus soignée que les princes de sa maison, mais pourtant profondément nationale. Il était très populaire parmi les Afghans et se recommandait spécialement à l'affection de ces mahométans fanatiques par une dévotion extrême à toutes les traditions religieuses du pays. Sa popularité même avait fini par porter ombrage à l'émir, son oncle, qui l'avait d'abord séques-

tré pendant plusieurs années dans une mosquée de Candahar, et avait fini par l'envoyer comme otage en Russie, au cours d'une négociation poursuivie avec le cabinet de Saint-Pétersbourg. C'est là sans doute, pour le dire en passant, que Dulip Rana avait appris le français. Il s'était d'ailleurs échappé assez vite de la ville russe où il se trouvait interné, était passé en Égypte et de là dans les mers de l'Indo-Chine, y avait mené longtemps la vie obscure ou criminelle d'un aventurier et d'un pirate; enfin, au moment de la guerre de 1879 entre l'Angleterre et l'Afghanistan, apprenant la mort de son oncle, il s'était hâté de rentrer dans son pays et avait cherché à s'y créer un parti personnel par l'éclat de ses services. A la chute de Candahar, il avait disparu, — tué dans la lutte, selon les uns, fugitif selon les autres, et bientôt son nom même était tombé dans l'oubli...

Voilà ce que savait Khasji de longue date; mais, certes, il ne se serait jamais attendu à se trouver un jour face à face avec le Rana, dans un canot chassé par une tempête australe, — pour apprendre que c'était là le mystérieux ennemi tant de fois cherché, et le voir, sous ses yeux mêmes, soumis à un épouvantable supplice!

Pourquoi fallait-il que cette expiation fût venue seulement quand le misérable avait épuisé la liste de ses crimes, quand les enfants du colonel Robinson, comme les trente-neuf êtres survivants que contenait encore la chaloupe, étaient désormais voués, soit à sombrer sous l'effort suprême de l'ouragan, soit à périr de soif?...

Et Khasji, s'enfonçant dans cette rêverie douloureuse, revenait involontairement au côté mystérieux de cette histoire qui commençait à s'éclaircir pour lui de quelques lueurs. Il se demandait une fois de plus, sans pouvoir se l'expliquer, pourquoi le Rana, en poursuivant le colonel Robinson, puis ses enfants, d'une haine si persistante et si sauvage, avait toujours mis en œuvre contre eux des moyens aussi bizarres, aussi périlleux pour lui-même...

Peu à peu, cédant à la fatigue extrême et au besoin de som-

meil qui l'accablait, Khasji s'était assoupi. Il y avait déjà deux ou trois heures qu'il dormait, quand un grand cri, un cri de Paul-Louis, lui fit rouvrir les yeux.

Le jeune ingénieur secouait par le bras le commandant Maucarut, qui avait fini par être à bout de forces et par se voir obligé de lui céder la barre, pour prendre un peu de repos.

« Commandant!... Voyez!... Voyez donc!... On dirait la terre, sur ma parole!... » disait-il.

Le commandant se frotta les yeux, regarda tout ahuri dans la direction que lui indiquait Paul-Louis, en avant et sur tribord. Il aperçut une ligne noire dentelée qui se découpait vaguement sur le fond gris du ciel. De peur de se tromper, il prit sa lorgnette marine, regarda longuement encore, puis enfin l'abaissa.

« La terre, répéta-t-il d'une voix émue. Oui, je crois que c'est la terre!... Laissez-moi reprendre la barre, mon cher enfant... Du train dont nous allons, nous serons à portée avant un quart d'heure... Le ciel est si bas; nous sommes déjà très près de la côte pour l'apercevoir ainsi... Pourvu que ce ne soit pas une illusion, grand Dieu!... »

Mais non, ce n'était pas une illusion. Chaque minute, en rapprochant le canot de la ligne noire, sous le coup de fouet enragé de la tempête, rendait la certitude plus complète. C'était bien une terre qu'on avait devant soi. On commençait à distinguer à la lorgnette des pics, des vallées; bientôt une frisure d'arbres.

Paul-Louis, ivre d'espérance et de joie, voulait déjà réveiller son père, Chandos, Florry et mistress O'Molloy.

Le commandant le retint :

« Attendez encore, lui dit-il, en souriant tristement, qui sait si nous pourrons aborder?... Mon pauvre enfant, c'est bien peu probable!... »

Et il montrait du doigt l'avant de la chaloupe, parallèle à la direction du vent, et qui faisait déjà avec les terres aperçues à tribord un angle de 30 degrés.

Circonstance inquiétante, en effet; plus on avançait, plus la ligne des terres semblait s'écarter sur la droite. Impossible de songer à mettre le cap de ce côté pour tenter d'y arriver à l'aviron. Il aurait fallu couper obliquemment des lames plus fortes encore aux approches de terre, et la chaloupe n'aurait pas fait cent mètres sans chavirer. Force lui était de suivre le fil de la tempête ou de périr.

Or, la direction de la tempête, qui avait d'abord semblé porter l'embarcation vers la terre, s'en écartait maintenant de la manière la plus manifeste.

Le moment vint, — il vint très vite, — où la côte s'effaça vers l'ouest, où le canot, courant au sud, ne vit plus, sur la droite, qu'une pointe de terre.

Un instant après, cette pointe n'était plus même sur la droite, mais presque à l'arrière. Le canot s'en éloignait clairement. Encore cinq minutes, et l'on allait la perdre de vue!...

Paul-Louis se tordait les mains de rage. Se dire qu'on était si près de terre et qu'on ne pouvait pas y aborder!... S'il avait été seul, il se serait jeté à l'eau plutôt que de subir, sans rien tenter, un désappointement aussi cruel.

Le commandant Maucarut, impassible, en dépit de l'émotion poignante qui lui serrait le cœur, maintenait toujours le canot dans la direction du vent.

« Si cette pointe n'est pas un cap, rien à faire, prononça-t-il. Si c'est un cap, il y a encore de l'espoir... »

C'était un cap.

C'était même un cap si prononcé, si long, si élevé, qu'à peine eût-il été laissé définitivement à l'arrière du canot, un véritable changement à vue se produisit sur l'aspect des eaux.

On vit les lames s'enfuir éperdument vers le sud, tandis qu'à l'ouest la mer paraissait relativement calme, comme dans une rade, abritée qu'elle était par les hauteurs.

« Cette fois, vous pouvez réveiller tout le monde!... Nous arrivons!... » cria le commandant Maucarut, en gouvernant, avec un

art consommé, pour quitter le lit du vent et gagner la zone des eaux calmes.

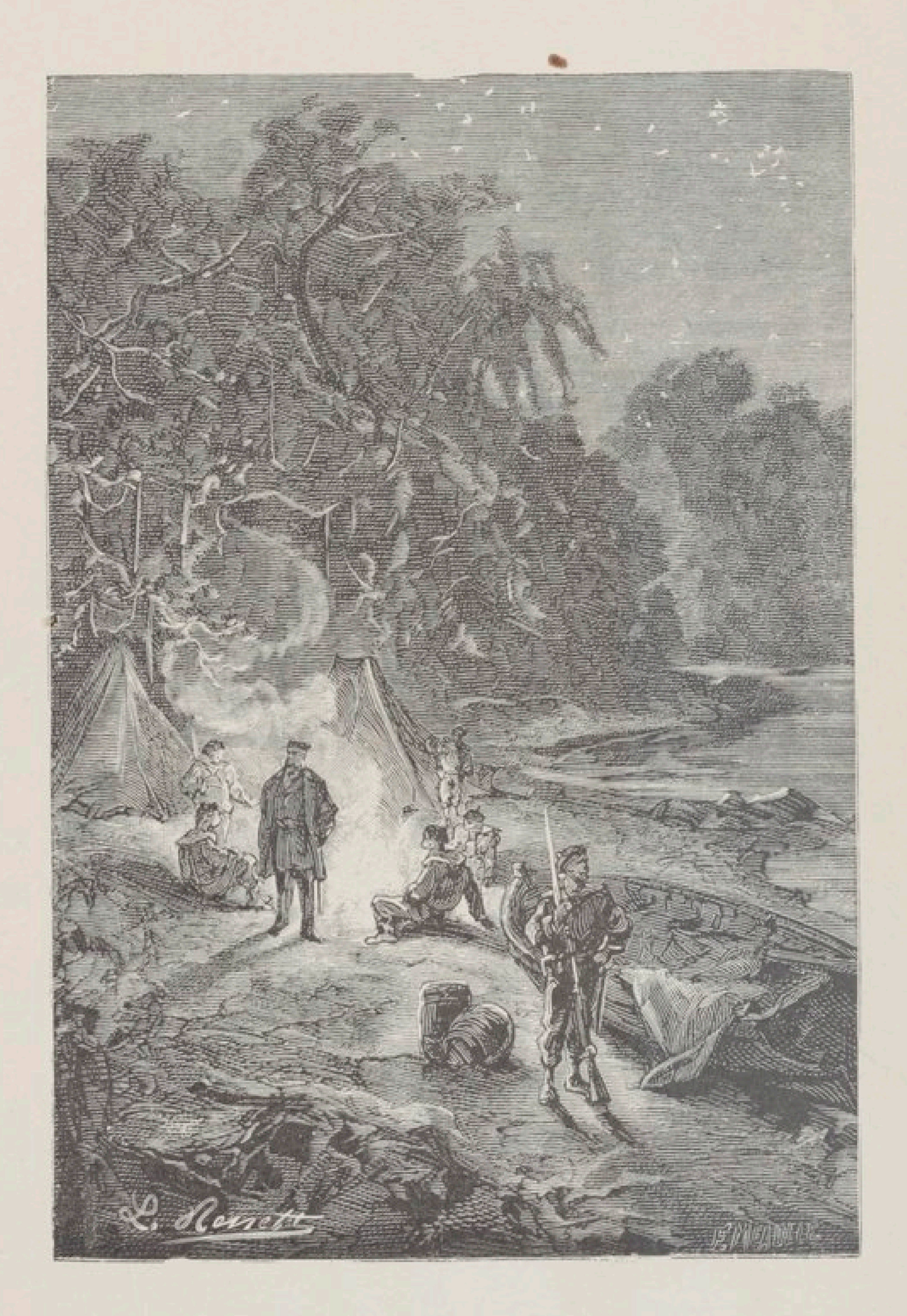
Il semblait y être aidé par un courant très sensible qui se portait vers l'ouest, — courant très apparent aussi, car ses eaux différaient, par la couleur, de celles du large.

A l'appel de Paul-Louis, tout le monde s'était éveillé, secoué, tout le monde écarquillait les yeux.

Les matelots avaient sauté sur leurs rames. Un quart d'heure plus tard, le canot pénétrait dans une jolie baie, par une mer houleuse mais navigable, et ne tardait pas à venir s'arrêter sur une plage de sable.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

XIV



LE COMMANDANT MAUCARUT VEILLAIT.....

CHAPITRE XIV

TERRE!

Il était environ deux heures après midi quand le débarquement s'effectua. Chacun avait, comme par magie, retrouvé des forces pour sauter à terre, ou pour mieux dire à l'eau, par trente ou quarante centimètres de fond ; car la chaloupe était venu s'ensabler à vingt pas du rivage. Mais on s'inquiétait bien de se mouiller! Mistress O'Molloy et Florry elles-mêmes refusèrent les services de Paul-Louis et des matelots qui offraient de les porter à la plage. Elles avaient hâte de sentir le sol sous leurs pieds. Et à peine l'eurent-elles touché que, comme l'illustre Antée de la fable, elles retrouvèrent une énergie nouvelle.

Ces accablés, ces affamés, ces mourants de tout à l'heure, se mirent à courir sur la côte, pareils à une bande d'écoliers au sortir de la classe. On aurait dit qu'ils avaient besoin de se bien prouver à eux-mêmes, en occupant le plus d'espace possible, qu'ils n'étaient pas les jouets d'une illusion, et se trouvaient bien enfin sur de la vraie terre ferme, — hors des atteintes de ces lames dévorantes qui hurlaient toujours au large, — à l'abri de cette horrible mort par la soif, que le Rana leur avait promise.

Et d'abord on but, — à un petit ruisseau babillard qui descendait vers la mer des collines voisines, — on but comme si l'on n'avait pas vu d'eau depuis un mois, comme si depuis trois jours

entiers et trois nuits on n'en avait pas absorbé par tous les pores; comme si véritablement on avait déjà souffert de la soif et non pas seulement de la terreur d'avoir soif.

Puis on se serra les mains en se félicitant, on rit, on cria, on se montra avec ravissement le cirque de montagnes verdoyantes qui entouraient la baie. Puis le colonel Hugon, qui était grand chasseur, signala sur un rocher voisin un animal à cornes qui se trouva être un chevreau, comme on le reconnut quand il l'eut prestement abattu d'un coup de fusil, — et qui fut, en un clin d'œil, dépouillé, vidé, fiché sur une branche portée par deux fourches, en train de rôtir sur un magnifique feu de bois mort. Tout cela n'est pas long, quand on est quarante à y mettre la main...

Et qu'il faisait bon se réchauffer, se sécher à cette glorieuse flambée! Qu'il fit bon, une heure plus tard, manger à sa faim cette chair savoureuse, avec du biscuit et de l'eau à discrétion!...

Après quoi, tout le monde, sans exception, se renversa sur le sable tiède et sec qui venait de servir de cuisine et de salle à manger, et tout le monde fit une sieste... Quelle sieste! Jamais le lit le plus moelleux des pays les plus tropicaux n'en avait vu de pareille.

Elle durait déjà depuis quatre ou cinq heures, quand mistress O'Molloy fut réveillée la première par un rayon de soleil couchant. Le ciel s'était éclairci, les nuages s'enfuyaient vers le sud et se bordaient à l'occident de bandes d'or et de mauve.

La bonne dame commença par s'assurer qu'elle ne rêvait pas, en promenant son regard autour d'elle sur tous ces dormeurs, sur ce feu qui mourait, sur la mer déjà calme, sur les montagnes empanachées de cocotiers.

Et soudain un souvenir, un remords la mordirent au cœur. Son mari, où était-il?... Pauvre major O'Molloy!... Perdu, noyé sans nul doute!... Pourquoi avait-il fallu qu'il s'embarquât dans le canot du lieutenant?... Et elle, — sa veuve, — elle n'avait d'abord songé qu'à boire, à manger, à dormir!... Sa première

pensée n'avait pas été pour ce digne officier dont elle partageait la vie depuis vingt-cinq ans?... Quels animaux sommes-nous donc, qu'un peu de fatigue et de sommeil a ainsi raison de nous et de nos sentiments les plus sacrés?... Car il n'y avait pas à dire, depuis trois jours elle ne s'était pas du tout inquiétée du major, mais pas du tout!... Ah! c'était indigne, affreux!...

Mistress O'Molloy se mit à pleurer amèrement. Mais elle n'était pas femme à s'abandonner à une douleur vaine. Le sens pratique de sa race dominait tout chez elle. Bientôt elle s'essuya les yeux et se prit à réfléchir.

« Veuve!... Elle était donc veuve!... Pauvre major!... Sans doute il avait ses défauts, il buvait comme un troupier, il parlait toujours de son *liver*... C'était un pitoyable officier, — disons le mot : un benêt, car enfin, avec ses services et ses campagnes, il aurait dû être au moins général... Mais il avait ses qualités aussi!... Il était si obéissant, si soumis à l'autorité conjugale!... Et puis, c'était un gentleman, on ne pouvait pas lui enlever cela!... Pauvre major!... Sincèrement, elle regrettait de tout son cœur ce qui venait de lui arriver... Mais enfin, nous sommes tous mortels, n'est-ce pas?... — Elle-même, si elle en avait réchappé, c'était pour ainsi dire par miracle... Le deuil de veuve se porte en crêpe noir, avec un béguin de tulle blanc... Il y a des femmes à qui cela va très bien... D'autres qui ont l'air de catafalques de première classe... Mais, en y pensant, pourvu qu'il y ait des boutiques dans ce pays-ci!...

« Commandant!... Hé! commandant! Pensez-vous qu'il y ait une ville près d'ici, et que je trouve un couturier passable?...

— Hein!... Quoi!... Qu'est-ce que c'est?... Une ville?... Un couturier?... Vous dites, madame?...

— Je vous demande si vous savez où nous sommes, et si vous pensez...

— Je n'en ai pas la moindre idée, chère madame... Tiens, le soleil!... Bonjour, soleil, ou plutôt bonsoir, puisque vous nous quittez!... Demain sans doute, madame, il me sera possible, à

midi, de prendre le point, et je serai heureux de satisfaire votre légitime curiosité... Autant que je puis le supposer, nous devons nous trouver à cinq ou six cents lieues au sud de l'île de Pâques, mais du diable si je me doute...

— Pensez-vous qu'il y ait une ville par ici ?

— Une ville?... C'est peu vraisemblable, chère madame. Je serais même surpris s'il y avait le moindre village. Mais il nous arrive depuis quelque temps des aventures si singulières...

— Vous voulez dire si tristes, commandant, gémit mistress O'Molloy en portant son mouchoir à ses yeux. Mon pauvre mari...

— Tiens!... Vous avez parbleu mille fois raison!... Je ne pensais plus à lui!... Mais il ne faut pas désespérer encore, chère madame... Rien ne dit que les autres chaloupes soient perdues. Après tout, elles étaient emportées par les mêmes vents et les mêmes courants que nous! Tout dépend de la manière dont elles auront été conduites... Il faut en avoir le cœur net... »

Le commandant s'était levé; il allait d'un groupe de dormeurs à l'autre :

« Debout! debout!... criait-il. Nous aurons le temps de nous reposer la nuit prochaine... Il s'agit, avant tout, de savoir si nous sommes seuls ici, ou si la tempête y a jeté quelque autre canot de la *Junon!*... »

Tous les matelots se frottaient les yeux, semblaient encore avoir dans la tête les sifflements de l'ouragan. Mais la vue du soleil couchant eut bientôt achevé de les réveiller.

On nettoya les armes, on renouvela les cartouches des fusils, et, sur l'ordre du commandant, on se mit en route pour une hauteur voisine. Il l'avait choisie après un examen sommaire des alentours comme le point d'observation le plus favorable.

Mistress O'Molloy et Florry, à l'exemple de M. Gloaguen et de Chandos, avaient voulu faire partie de l'expédition. D'ailleurs, il pouvait être prudent de ne pas se séparer les uns des autres.

La colline vers laquelle on se dirigeait était un petit contrefort du cap que le commandant Maucarut baptisait déjà, dans sa pensée,

le Cap du Salut, et qui s'étendait à l'est de la baie. Elle était peu boisée et d'un accès facile. On devait y arriver en moins d'une heure de marche.

Ces prévisions se réalisèrent pleinement. La petite troupe, s'engageant dans une vallée qui s'ouvrait au fond de la baie, eut d'abord quelque peine à se faire une route dans les grandes herbes qui en défendaient les abords. Mais cette végétation même lui réservait des surprises et des indices précieux.

M. Gloaguen reconnut, à n'en pas douter, parmi les plantes qui poussaient là à l'état sauvage, plusieurs pieds d'orge, de riz, d'avoine et de blé. Ces graminées étaient en quelque sorte abâtardies et comme étouffées par les herbes voisines, mais n'en constituaient pas moins une découverte des plus importantes. Elles semblaient en effet indiquer, ou le voisinage de cultures régulières, ou l'existence ancienne de cultures dans le pays.

« A moins pourtant qu'on n'ait là de l'orge, de l'avoine et du blé à l'état primitif! ajouta prudemment M. Gloaguen. Mais c'est peu probable, ces plantes n'étant pas aborigènes de l'hémisphère austral. Il faut que la semence en ait été apportée ici par la main des hommes, ou par le vent, de quelque pays voisin.

— J'ai peur que le pays le plus voisin ne soit à cinq ou six cents lieues, ce qui rendrait l'hypothèse du transport par le vent assez peu vraisemblable ! fit le commandant.

— Eh bien ! alors, c'est que cette terre est habitée ou l'a été par des hommes civilisés, affirma l'archéologue avec la décision qu'il apportait généralement dans ses déductions scientifiques.

Une nouvelle surprise parut bientôt confirmer cette hypothèse. Comme on commençait à gravir le pied de la colline, des treilles magnifiques, et qui par leur diamètre et par leur aspect vénérable accusaient au moins deux siècles d'existence, s'offrirent aux regards des naufragés. Elles chargeaient de leurs pampres jaunis des arbres encore plus vieux qu'elles, et pliaient sous le poids de raisins mûrs d'une beauté merveilleuse, tels que jamais vigne sauvage

Ici, il ne fut plus question de théories. Chandos,Coédic et quelques-uns des plus jeunes matelots commencèrent par grimper aux arbres et par faire une abondante vendange. On mangea du raisin avec délices, on en remplit tous les chapeaux, tous les mouchoirs et toutes les poches, puis on se remit en marche.

« S'il n'était aussi aventuré de hasarder des conclusions sur ce simple indice, dit M. Gloaguen, reprenant son raisonnement, je croirais volontiers que ce pays a été habité il y a longtemps déjà, mais ne l'est plus. Cette vigne a sûrement été plantée par la main de l'homme, mais quel est l'homme qui la laisserait atteindre ce prodigieux développement sans en recueillir les fruits ?... Il est bien clair, d'ailleurs, que personne n'a foulé ces herbes depuis des années... »

A peine avait-il dit ces mots, qu'un grand bruit de branches cassées dans un fourré voisin, suivi d'un galop de grosse bête effrayée, arrêta sur place la petite colonne expéditionnaire.

« Un veau sauvage ! » criait le colonel Hugon, en se jetant en avant.

Il avait pris le fusil d'un matelot, épaulé, fait feu. Le galop s'arrêta net.

Quand on arriva sur elle, la bête râlait. Elle avait reçu la balle derrière l'oreille, en pleine carotide. C'était bien un veau roux et de petite taille, âgé de dix à douze mois. Était-il sauvage? C'était une autre affaire. Oui, à en juger par son épaisse toison, plus semblable à celle d'une chèvre qu'au poil ras d'un veau civilisé. Non, d'après sa couleur et ses formes, qui étaient celles des races bovines de l'Amérique méridionale.

Il fut convenu qu'on le laisserait là pour revenir le dépecer à l'heure du dîner, et l'ascension fut reprise. Bientôt les herbes et les buissons firent place à un terrain rocailleux et sec, où la marche était plus facile, en même temps qu'on commençait à dominer les arbres de la vallée et à découvrir une certaine étendue. En moins d'une demi-heure on arriva au sommet. Le soleil venait de disparaître sous l'horizon, et déjà de grandes ombres rem-

plissaient les creux entre les hauteurs. Mais le ciel avait achevé de se nettoyer, le temps était clair, et la vue pouvait se porter sur un cercle de trois ou quatre lieues de rayon. Pour mieux dire sur un demi-cercle, car, vers le nord-ouest, le regard était arrêté par une assez haute montagne. Comme le commandant Maucarut l'avait supposé, on se trouvait là entre deux mers, dans un coin de terre qui affectait la forme d'un cap très allongé, au sud duquel s'abritait la baie du débarquement. Cette terre paraissait se continuer vers le nord et le nord-ouest.

Nulle part le moindre vestige d'êtres humains : ni habitation, ni fumée, ni bruit quelconque. En revanche, les animaux sauvages paraissaient abonder. Mais, fait singulier, la plupart semblaient appartenir à des espèces domestiques. C'étaient des troupeaux de chèvres, des moutons au poil chevelu, des gallinacés de tout ordre. Dans la baie même, non loin du canot, maintenant à sec, on apercevait à la lorgnette toute une flottille de canards qui se baignaient gaiement.

« Nous ne manquerons toujours ni de viande de boucherie, ni de lait, ni de volaille, ni de fruits! remarqua le commandant.

— Ni de pain non plus, en cultivant le blé dont nous avons la semence, répondit M. Gloaguen.

— Mon commandant, sauf votre respect, nous pourrons aussi avoir du vin, plaça ici Comberousse. Je me charge bien de le faire, et bon, je m'en flatte, aussitôt que nous aurons des tonneaux !

— C'est le gibier qui semble manquer dans ce drôle de pays! s'écria le colonel. En être réduit à tirer des chèvres et des veaux! c'est bien humiliant pour un adepte de saint Hubert! Il ne me manquerait plus que de rencontrer des porcs en guise de sangliers!... »

Le commandant ne répliqua rien. En promenant sa lorgnette vers le sud, au delà de la baie, il venait de remarquer un phénomène qui exigeait toute son attention. C'était une petite colonne de fumée, grêle comme un fil...

Oui, pas le moindre doute à conserver, c'était de la fumée.

Mais le feu d'où elle s'élevait avait-il été allumé par des hommes de la *Junon*, ou par des naturels du pays? Voilà ce qu'il importait de savoir. Et, dans le dernier cas, convenait-il de se signaler à leur attention par une décharge générale des armes à feu? Voilà ce qu'il demanda à voix basse au colonel Hugon, en l'emmenant à l'écart.

Le colonel penchait pour l'affirmative.

« Si ce sont des compatriotes, dit-il, nous serons immédiatement fixés. Si ce sont des naturels, pourquoi les craindre? Est-ce que trente-sept Européens, armés de fusils à tir rapide, ne mettraient pas à la raison des milliers de sauvages?... J'opine pour une décharge générale. »

Le commandant était trop impatient de savoir si quelques autres débris de son équipage n'avaient pas échappé au désastre pour hésiter à se ranger à cette opinion. Au fond, c'était la sienne. Tout ce qu'il fallait, c'est qu'elle fût aussi celle du colonel Hugon.

Il donna donc à sa petite troupe l'ordre de se former en carré et de viser au ciel. Puis, au commandement de feu! tous les fusils partirent à la fois.

La détonation roula d'écho en écho, se prolongea pendant vingt secondes dans les montagnes voisines. Il y eut un silence.

Tous les cœurs battaient, toutes les oreilles se tendaient vers la mer.

Enfin, après un intervalle qui parut interminable, quoiqu'il fût à peine de quelques minutes, une fusillade lointaine se fit entendre. Un soupir de soulagement sortait de toutes les poitrines, quand une seconde détonation d'un autre côté des terres, une troisième, une quatrième, une cinquième se firent successivement entendre. Puis une sixième et une septième... Et le silence se rétablit.

Sept décharges en réponse à celle du canot-major! Il y avait donc sept embarcations de sauvées!... C'était sept fois plus qu'on n'osait espérer tout à l'heure. Et pourtant, maintenant qu'on pouvait légitimement le croire, il était bien triste de penser que

neuf autres canots manquaient à l'appel. Enfin, il fallait encore espérer. Peut-être avaient-ils été rejetés plus loin ou sur d'autres terres. Que n'aurait-on pas donné, une heure plus tôt, pour savoir seulement qu'un ou deux avaient survécu.

« Qui sait si mon mari est de ceux-là? » se demandait mistress O'Molloy avec angoisse.

On résolut de redescendre immédiatement à la baie, où l'on serait plus à portée d'avoir des nouvelles. Chemin faisant, les matelots abattaient à coups de hache de grosses branches d'arbres dont ils faisaient des perches et des pieux. Le veau fut dépecé, fiché sur ces broches et emporté. A huit heures, comme la nuit succédait brusquement au jour, presque sans crépuscule, on était de retour à la plage.

Deux tentes furent immédiatement dressées avec les voiles, les perches et les avirons : l'une, assez petite, pour mistress O'Molloy et pour Florry ; l'autre beaucoup plus vaste, et pourtant insuffisante, pour les officiers, les passagers et les matelots. Il était trop tard pour s'engager dans une expédition de découverte sur cette côte inconnue. Après un souper de grillades et de raisin, on entassa une provision de bois mort pour alimenter toute la nuit le feu de bivouac. Quatre sentinelles furent placées aux abords de la baie, tous les hommes répartis en deux bordées qui devaient veiller à tour de rôle, et les deux tentes se replongèrent dans le sommeil réparateur.

Seul, le commandant Maucarut veillait volontairement, assis auprès du feu avec ses matelots. Et mistress O'Molloy, allongée en compagnie de Florry sur un excellent lit de fougères, essayait vainement de s'endormir.

« Suis-je veuve ou non?... » se demandait-elle.

Constatons à son honneur que la question du crêpe noir et du tulle blanc ne jouait plus qu'un rôle secondaire dans cette préoccupation. Maintenant que le salut de son mari ne paraissait plus chose impossible, elle aurait donné tout au monde pour l'assurer.


POUR ENFANTS
PARIS

XV



UN VILLAGE DE CASES APPARUT AUX REGARDS.

CHAPITRE XV

OU SOMMES-NOUS?

Le lendemain se leva sur une journée splendide. Le ciel était pur, l'atmosphère tiède. Il semblait impossible d'admettre que cette baie riante et tranquille s'ouvrît sur ce qui était la veille encore un abîme de colères et de mort.

Dès le point du jour, le commandant avait dépêché dans toutes les directions une douzaine de matelots avec mission de rallier les équipages des autres canots et d'indiquer comme rendez-vous général le versant sud du pic qui se dressait à quelques kilomètres au nord de la côte. On devait s'y trouver à onze heures précises pour se reconnaître, se compter et délibérer sur les mesures à prendre.

En conséquence, à neuf heures et demie, après le déjeuner, on se mit en marche, en suivant tantôt les vallées qui s'ouvraient sur la baie, tantôt le flanc des collines adossées à la chaîne principale qui se terminait au cap du Salut.

Chemin faisant, on eut de nouveau l'occasion fréquente de constater le caractère tout spécial de la flore et de la faune du pays. Les plantes et les animaux européens y abondaient, mais toujours revenus à l'état sauvage. Évidemment importés jadis par quelque main civilisée, ils avaient depuis des années, peut-être depuis des siècles, repris une existence indépendante.

C'étaient des betteraves, des carottes, des haricots, des petits pois, des laitues, des chicorées, toute la liste familière des légumes domestiques, mêlés çà et là aux fougères, aux gazons, aux herbes folles des terres vierges. Les chênes, les peupliers, les ormeaux et les frênes poussaient à côté du palmier, du bananier et du figuier d'Inde. Des orangers gigantesques laissaient traîner jusqu'au sol leurs branches chargées de fruits d'or. Des pruniers, des abricotiers, des cerisiers même, revenus à l'état primitif, ne présentaient plus que des fruits rudimentaires, mais attestaient par leur présence l'effort ancien des hommes.

Quant aux animaux d'origine domestique, ils pullulaient à la lettre. On ne faisait pas cent pas sans mettre en fuite un cheval, un mouton, une chèvre ou un porc. L'air était plein de gloussements et de cocoricos qui avaient pour ainsi dire un accent français. C'était, par instant, à se croire dans la cour d'une ferme normande ou bourguignonne. Et pourtant rien de plus sauvage, de plus franchement austral et solitaire que le paysage avec ses grandes herbes inviolées, ses lianes séculaires enlacées au tronc des arbres, ses fourrés inextricables de bananiers, ses bouquets de cocotiers élégamment plantés sur les cimes onduleuses et se profilant sur le ciel bleu.

Comme on approchait du pic, la démonstration de l'ancien état civilisé ou quasi civilisé du pays acheva de se faire. Un village, un véritable village de cases, les unes en bois, les autres en osier très habilement tressé, comme des paniers, apparut aux regards du petit corps expéditionnaire. Toutes les cases étaient en ruines, dépourvues de toits, couvertes de ronces et d'herbes, à demi comblées par les débris et les éboulements que les intempéries y avaient accumulés, mais parfaitement reconnaissables en somme, non seulement pour d'anciennes habitations humaines, mais pour des habitations élevées par des mains européennes. Ni par la forme intérieure, ni par la distribution, elles ne ressemblaient aux cases des naturels de l'Océanie ou du continent américain. On y retrouvait la porte et les fenêtres, la disposition en rec-

tangle, les cloisons médianes, les cheminées de la maison européenne. Et, comme pour couronner les preuves, un matelot, en examinant l'intérieur d'une de ces cases abandonnées, trouva dans un des foyers une vieille marmite en terre, tout ébréchée, noire et moussue, sur laquelle l'œil exercé de M. Gloaguen découvrit d'emblée cette marque : *Spottiswoode, London*. Des Anglais avaient évidemment fait leur pudding par là.

« Art du potier! ô précieux auxiliaire de l'histoire! s'écria à cette occasion l'archéologue. Où le fer disparaît et s'effrite, rongé par la rouille, — où l'inscription creusée dans le marbre s'efface, — le pot de terre persiste et triomphe. Un vieux tesson de bouteille et de marmite défie l'action des siècles. Si nous avons des médailles et des monnaies anciennes, c'est à son abri tutélaire que nous les devons le plus souvent. Si nous pouvons reconstituer la série des âges écoulés, c'est sur ces frêles monuments!... Art du potier, sois béni!...

M. Gloaguen jetait, en disant ces mots, un regard de triomphe sur son fils, comme pour affirmer une fois de plus, à la face de l'École centrale des Arts et Manufactures, l'utilité pratique de l'archéologie. Ne venait-il pas, à l'instant même, sur la vue d'un simple nom marqué sous un vieux pot de terre, de donner la réponse à la question que tout le monde se posait depuis la veille : Par qui ce pays avait-il été précédemment habité?... Eh bien! c'était là de l'archéologie, de la plus élémentaire tout ensemble et de la plus féconde...

Mais Paul-Louis ne donnait qu'une faible attention à ce qui se disait autour de lui. Depuis quelques minutes, depuis surtout qu'on avait quitté la vallée pour s'engager sur les terrains rocailleux et desséchés qui s'élevaient en pentes douces jusqu'au pied de la montagne, il semblait très préoccupé de certains signes géologiques qui avaient attiré son attention. A tout moment il se baissait, ramassait une pierre, l'examinait avec soin, cassait un coin de roche en se servant du dos d'une hache en guise de marteau. Ou bien il s'écartait de la colonne pour examiner le lit d'un

ruisseau, les dépôts laissés par les infiltrations souterraines sur quelque rocher moussu...

Tout à coup il trouva ce qu'il cherchait et revint en courant vers ses compagnons.

« Bonne nouvelle! criait-il en les rejoignant. Du fer! Mesdames et Messieurs. Du minerai de fer!... Voilà ce que je viens de ramasser à fleur de terre... »

Et il montrait un gros caillou noir, bizarrement contourné, qu'on aurait pu croire couvert de rouille.

On ne manifestait généralement pour cette trouvaille qu'un enthousiasme modéré.

« Le moindre grain de mil ferait bien mieux notre affaire, » avaient l'air de dire les physionomies désappointées.

Paul-Louis fut à la fois surpris et indigné de cette indifférence.

« Quoi! s'écria-t-il, ne comprenez-vous pas que ce pauvre caillou noir, dédaigné par vous, est tout simplement le symbole et la promesse de notre délivrance?... Que pourriez-vous faire en ce pays perdu, sans fer et sans acier, je vous le demande?... Pas même vous procurer les éléments indispensables de la vie civilisée!... Nous serions réduits à la condition des sauvages les plus misérables, à celle des hommes primitifs... Ce minerai nous élève tout simplement au rang de citoyens de notre siècle... Allez, vous le comprendrez avant peu, quand vous saurez par expérience combien il est difficile, sans une scie et un rabot, de fabriquer une simple planche, sans un clou de réparer la moindre avarie à votre canot, sans des outils d'acier de tailler une meule pour obtenir de la farine, de labourer le sol pour récolter du blé, de le bêcher pour cultiver une carotte; de bâtir une case pour vous abriter; de façonner un tour pour modeler ces poteries indispensables dont mon père nous chantait les louanges, il n'y a qu'un instant... Ah! croyez-moi, ce minerai nous affranchit, ni plus ni moins...

— Mais, mon cher enfant, du minerai brut n'est pourtant pas

du fer ni de l'acier! objecta le commandant, et il s'en faut malheureusement de beaucoup.

— Évidemment, répliqua Paul-Louis. Mais le combustible ne manque pas ici, ni les bras. Nous avons la matière première. Eh bien, nous serons singulièrement maladroits si nous n'arrivons pas à en tirer parti. Au bout du compte, comment ont fait les premiers hommes de l'âge de bronze? Ils ont non seulement appliqué, mais découvert un à un les procédés de la métallurgie, — appris que les minerais, traités par la chaleur, s'épuraient et donnaient des corps simples doués de propriétés spéciales, — reconnu que des alliages modifiaient ces propriétés; ils sont parvenus enfin à façonner en cent outils divers ces corps simples si précieux. Et nous qui avons sur ces ancêtres l'avantage de savoir d'emblée comment nous y prendre, nous n'arriverions pas à des résultats aussi brillants? Nous nous classerions volontairement parmi les hommes de l'âge de pierre?... Ce n'est pas admissible, et pour mon compte je me refuserais à une pareille dégradation!...

— Il est de fait que nous voici revenus à l'âge de pierre, dit M. Gloaguen vivement séduit par ce retour de son fils vers les choses du passé. A part nos fusils, nos haches et nos couteaux, qui seront bientôt usés ou inutiles faute de munitions, je nous vois retombés au niveau de l'homme préhistorique.

— Et l'on dirait, sur ma parole, que vous n'en êtes point fâché! s'écria en riant le colonel Hugon. Gageons qu'il ne faudrait pas vous presser beaucoup pour vous faire sacrifier ces pauvres fusils, en les remplaçant par des arcs et des flèches!... »

M. Gloaguen fut le premier à rire de cette boutade, et l'on se remit à marcher en devisant gaiement.

Mais, à mesure qu'on se rapprochait du rendez-vous, un sentiment d'inquiétude vint graduellement serrer tous les cœurs et assombrir tous les visages. Ces amis, ces compagnons qu'on allait retrouver, — quels étaient-ils?... Quels, au contraire, manqueraient à l'appel? Les plus chers, les plus précieux, peut-être. Ce naufrage, qu'on voulait accepter si courageusement, serait

toujours un affreux désastre, s'il se soldait par la perte de huit canots, c'est-à-dire de 320 hommes!...

Sous le poids de ces douloureuses pensées, le silence s'était fait dans la petite troupe, quand soudain, au détour d'une colline, elle fut saluée par les mesures entraînantes de l'hymne national, exécuté à grand orchestre sur un monticule voisin.

C'était M. Réty avec sa musique, sain et sauf lui aussi, et qui donnait l'aubade à son colonel.

En entendant ces notes familières, l'émotion des naufragés se fit jour sous toutes les formes les plus diverses. Il leur semblait à tous qu'ils retrouvaient un peu de la patrie. Quelques-uns se mirent aussitôt à chanter, en marquant le pas, les paroles de Rouget de l'Isle. D'autres se serrèrent silencieusement les mains. Presque tous sentirent des larmes se former dans leurs yeux.

Et bientôt, comme ils débouchaient sur un plateau assez vaste, au pied même du pic désigné comme point de ralliement, une acclamation les salua...

Huit groupes distincts, répondant à un nombre égal de canots, avaient planté leur pavillon sur ce plateau. Les compagnons du commandant formaient le neuvième, et le corps des musiciens le dixième : s'ils n'avaient pas répondu la veille aux coups de fusil, c'est qu'ils n'avaient pas d'armes à feu.

Sept canots, — 280 hommes, — manquaient à l'appel. Et parmi ces absents, — ces morts, fallait-il dire sans doute, — se trouvaient le lieutenant de la *Junon*, avec le major de l'armée britannique!...

Mistress O'Molloy était veuve...

La constatation seule du fait suffit à enlever à cette réunion, sinon sa cordialité et ses effusions réciproques, du moins l'enthousiasme joyeux qui aurait signalé une assemblée complète.

Mais on avait trop à faire pour s'abandonner à de stériles regrets. Laissant le gros des troupes sur le plateau du rendez-vous, et les deux dames à la garde de M. Gloaguen, le commandant Maucarut et ses officiers, accompagnés du colonel Hugon,

de Paul-Louis et de Chandos, achevèrent l'ascension de la montagne. Une demi-heure de montée assez pénible les conduisit au sommet. Et là, ils purent constater définitivement ce qui avait été jusqu'à ce moment une simple supposition . c'est qu'ils se trouvaient dans une île de médiocre étendue et de forme triangulaire, formée par deux massifs de montagnes à angle droit. La plus longue de ces chaînes pouvait mesurer une vingtaine de lieues. C'est sur le côté compris entre le cap Est et le cap Ouest que tous les canots étaient venus aborder. Cette circonstance s'expliquait aisément par la direction de la tempête, qui soufflait vers le sud, et par la présence d'un courant maritime très apparent qui contournait le cap Est (ou cap du Salut) pour longer l'île sur toute sa longueur et se bifurquer ensuite au niveau du cap Ouest.

Vers le sud, en suivant la branche gauche du courant, on apercevait sur le bleu des eaux une ligne blanche qui semblait indiquer la présence d'une bande de récifs, et plus loin quelques îlots signalés par des bouquets d'arbres. Mais au large, ni d'un côté ni de l'autre, pas la moindre trace de terre n'était visible. Et sur l'île même, soit dans les vallées où l'œil pouvait plonger, soit sur les côtes, pas la moindre trace d'un être humain. L'aspect général du paysage était riant et fertile, luxuriant même, mais n'en gardait pas moins cet air de deuil secret et d'ennui morne qu'ont les terres inhabitées. On aurait dit d'un grand spectacle qui se serait déroulé, sur la première scène du monde, devant des banquettes vides.

Midi approchait. Tous les officiers de marine, munis de leur sextant, se tenaient prêts à mesurer la hauteur du soleil sur l'horizon.

Puis, quand il fut passé au méridien, et quand toutes les observations eurent été réunies, le commandant Maucarut prononça le verdict du jury :

42° 17′ 38″ latitude Sud
112° 48′ 24″ longitude Est.

Parmi les cartes qu'on possédait, pas une seule n'indiquait d'île sur ce point. Il est vrai qu'il se trouve tout à fait au sud de la vaste région désignée sur les cartes anglaises et américaines comme la *région désolée* de l'Océan austral, — et que pas un navire peut-être ne traverse en vingt ans.

L'île était d'ailleurs peu élevée sur les eaux : 380 mètres au pic d'observation, disait le baromètre. Il était indispensable de la longer à une faible distance et de jour pour la reconnaître ; elle ne se trouvait sur aucune carte maritime ; enfin les récifs qui la gardaient au sud pouvaient en avoir éloigné les navigateurs : il était donc peu surprenant qu'elle leur eût échappé jusqu'à ce jour.

« Pour mieux dire, remarqua le commandant Maucarut en reprenant le chemin du plateau, ceux qui l'ont découverte les premiers ont jugé à propos d'en garder le secret, puisque nous avons reconnu des traces d'habitations européennes. Peut-être étaient-ce des matelots anglais révoltés comme ceux de la *Bonnty*. L'abondance des animaux et des plantes d'origine européenne semblerait pourtant indiquer une colonisation régulière et des rapports plus ou moins persistants avec la mère patrie... »

Tout en discutant ces hypothèses, on redescendit au plateau où étaient restés les équipages. Le commandant Maucarut s'empressa de leur communiquer les quelques notions certaines que les officiers et lui avaient pu rassembler.

« Nous nous trouvons à des centaines de lieues de toute terre habitée, dit-il en terminant. Il y a fort peu de chances pour qu'un navire passe dans ces parages et nous y recueille. C'est donc sur nous-mêmes, sur nous seuls, sur notre discipline et notre ardeur au travail qu'il faut compter, soit pour sortir de cette île, soit pour nous y créer une existence tolérable. Voulez-vous que nous en recherchions ensemble les moyens?...

— Oui!... oui!... Vive le commandant Maucarut!... crièrent quatre cents voix.

— Eh bien! nous voici tous réunis, — tous ceux du moins qui

ont survécu à cet affreux désastre. Constituons-nous, sans plus tarder, en assemblée délibérante, et que chacun émette son avis. »

On s'assit à terre et la discussion commença. Elle fut d'abord assez confuse. Outre que presque personne n'avait l'habitude de la parole, on avait généralement peu réfléchi aux problèmes qu'il s'agissait de résoudre. Les orateurs se laissaient donc guider par leurs impressions du moment plutôt que par des principes raisonnés. Les uns s'abandonnaient à la satisfaction qu'ils éprouvaient de se trouver, après de si rudes épreuves, en sûreté sur une île charmante, et ne parlaient que de s'y reposer de leurs fatigues en profitant des bontés de la nature.

« Une case de bois et de feuilles est bientôt construite, disaient-ils. L'île est riche en ressources de tout genre. La chasse et la pêche suffiront à nous nourrir. Pourquoi ne pas mener tout uniment ici la vie simple et sans souci qui suffit à tant d'heureuses peuplades? Le ciel est doux, la terre est clémente : occupons-nous d'aujourd'hui, demain viendra assez vite...

— Foin de cette existence sans but et sans horizon! répliquaient les tempéraments plus aventureux. Se condamner volontairement à rester prisonniers de la mer, quand il est si facile de se délivrer!... Nous sommes bien arrivés ici par une tempête effroyable. Pourquoi ne pas essayer d'en sortir par un temps plus propice? Nous pouvons ponter nos canots, les approvisionner largement de vivres et partir pour le cap Horn. Là nous sommes sûrs de voir passer des navires et d'être bientôt recueillis... »

A ces deux ordres d'idées se rattachaient presque toutes les propositions. Quelques-uns voulaient entreprendre le défrichement régulier de l'île, fonder de véritables fermes et se faisaient à l'avance une joie de se voir propriétaires. D'autres ne songeaient qu'à construire de grands radeaux, à y embarquer tous les animaux et tous les fruits disponibles et à les remorquer vers le continent américain, — à l'aviron, — s'il le fallait. Les officiers insistaient surtout sur la nécessité de s'entendre et de discipliner toutes les forces. Au total, on ne décidait rien.

Paul-Louis demanda la parole. Depuis plusieurs minutes, il donnait des signes non équivoques de lassitude, en présence des motions incohérentes qui se succédaient. Son esprit positif en était révolté. Il se sentait pris d'un besoin irrésistible de canaliser la discussion et de la faire marcher à une conclusion.

« Si j'ai bien compris ce qu'on a dit, s'écriait-il, deux courants principaux se sont dessinés dans cette assemblée. Les uns inclinent à se faire ici même l'existence la plus douce et la plus calme qu'ils pourront. Les autres à sortir le plus tôt et le plus sûrement possible de cette île. Messieurs, quand on sait bien ce qu'on veut, on a déjà fait la moitié de la besogne. Pourquoi ne pas poursuivre méthodiquement et par des moyens scientifiques, — en fils du XIXe siècle, en Français civilisés que nous sommes, — les deux objets principaux de notre ambition?... Laisser au hasard un rôle dans notre programme serait tout au plus digne de sauvages polynésiens, dont nous avons, un peu malgré nous, envahi le domaine. Il faut marcher avec certitude à un but défini... Nous sommes ici quatre cents hommes valides, tous doués de quelque aptitude spéciale, en possession de quelques connaissances, tout au moins de quelques notions techniques. Nous avons sous la main les principales matières premières de l'industrie humaine : — le fer, le bois, la laine, les plantes textiles; toutes les grandes forces de la nature sont à notre disposition. Et au lieu de les dompter, de les utiliser scientifiquement, nous nous laisserions emporter vers l'inconnu par ces forces aveugles?... Non, Messieurs, nous ne nous contenterons pas de cet humble rôle. Nous garderons le seul qui nous convienne, celui de maîtres de la création... »

Les compagnons de Paul-Louis ne voyaient peut-être pas très bien encore où il voulait en venir. Mais la chaleur et l'émotion communicative de son discours agissaient déjà sur eux. Ils applaudirent.

« Que chacun de nous fasse seulement un effort modéré, reprit-il; qu'il apporte seulement au service de la chose publique sa part d'aptitudes, de connaissances ou de travail, et je réponds

que nous serons bientôt affranchis de cette prison insulaire, libres du moins de choisir notre parti... Il y a parmi nous des fils de paysans, des laboureurs, des vignerons : que ceux-là cultivent la terre, nous fassent du pain, de la viande et du vin. Il y a des charpentiers : qu'ils abattent des arbres, les traitent et les débitent en poutres, en mâts ou en planches. Il y a des mineurs, des forgerons : qu'ils m'aident à extraire du sol le fer et l'acier. Il y a des voiliers, des calfats, qu'ils fabriquent du fil et tissent de la toile ; qu'ils tondent les moutons et leur prennent la laine ; que d'autres tannent les cuirs et nous confectionnent des souliers, des tuyaux, des soupapes... Mais, par-dessus tout, que ce travail soit méthodique ; qu'il soit organisé. Recommençons, en l'abrégeant, l'histoire de l'homme à travers les âges. Allons, comme lui, des premiers arts aux arts plus raffinés. Faisons d'abord notre outillage ; armons-nous de charrues, de bêches, de marteaux et de scies. Puis élevons nos maisons et meublons-les... Entassons-y les produits de la terre, les matériaux, le bois, les fers, les tissus, les cordages... Et alors, lentement, à loisir, à notre aise, construisons un beau navire, une nouvelle *Junon*, — et pourquoi pas une *Junon* à vapeur? — qui nous ramène, à notre heure, par la route de notre choix, avec sûreté, avec certitude, au rivage de la patrie !... »

Une acclamation enthousiaste salua cette conclusion de Paul-Louis. Tout le monde voyait désormais si nettement ce qu'il y avait à faire, et comment on pouvait le faire, que cela semblait à demi fait. On se serrait les mains, on s'embrassait ; on se croyait déjà à bord de la *Junon* ressuscitée et courant à toute vapeur vers les côtes de France...

« Tout de suite !... A l'ouvrage !... criait-on.

— Oui, à l'ouvrage, et sans plus tarder ! répliqua Paul-Louis. Pour réaliser en deux ou trois ans ce programme, nous n'aurons pas trop de toute notre ardeur, de toute notre activité. Encore ne sera-ce qu'au prix des plus grands efforts, de l'ordre le plus parfait, de la discipline la plus rigoureuse, de la division la plus intelligente de nos énergies... Il faut que dès à présent chacun

s'inscrive pour le genre de travail qui convient le mieux à ses aptitudes, et que dès demain nous nous mettions à l'œuvre... »

C'est par acclamation que la motion fut votée. Le commandant Maucarut, le colonel Huguon, tous les officiers entouraient Paul-Louis et le félicitaient. M. Gloaguen avait aux yeux des larmes de joie et d'orgueil paternel.

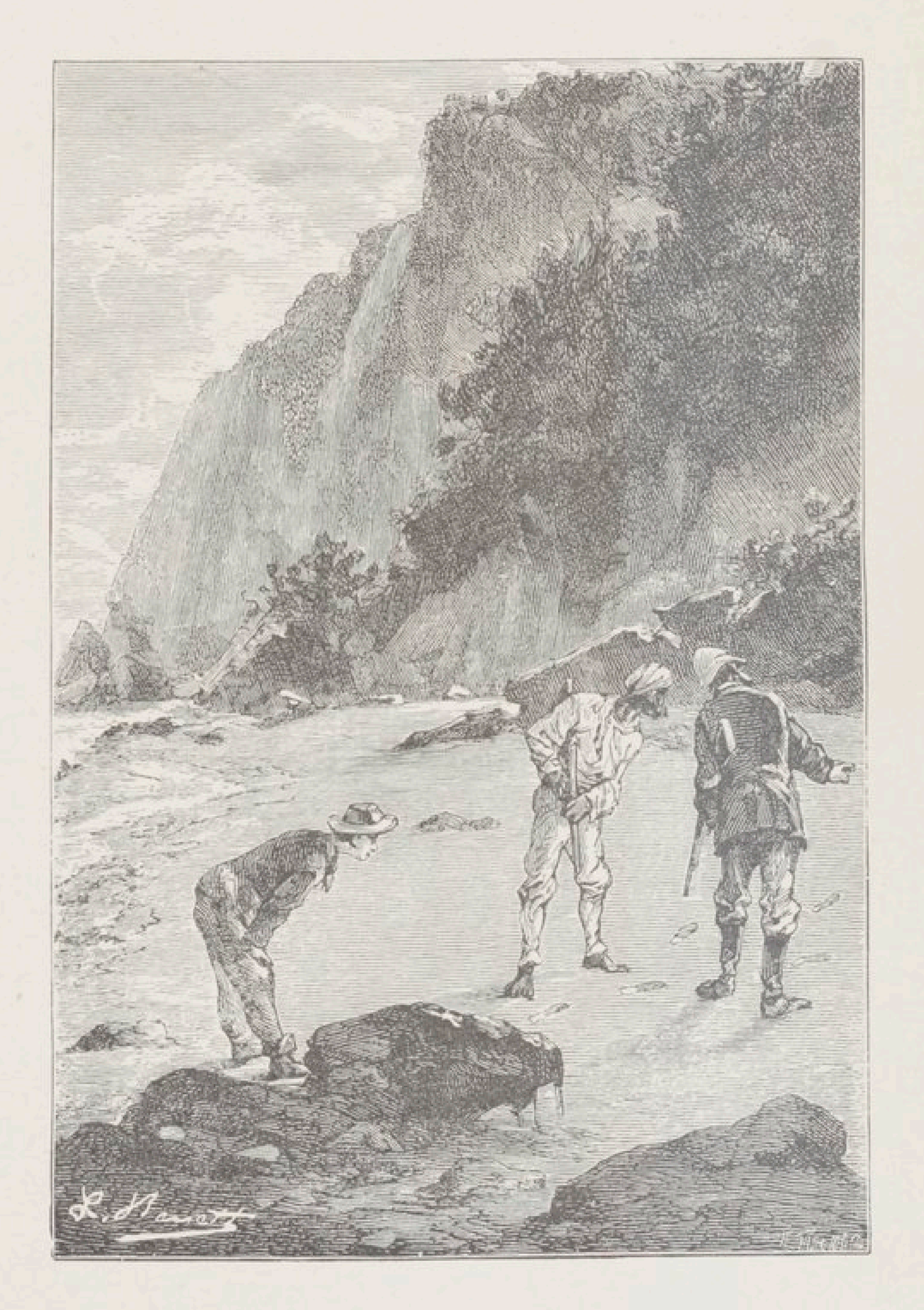
Quand son tour arriva de s'inscrire sur la liste des professions, que le commissaire de la *Junon* s'était empressé d'ouvrir, carnet et crayon en main, — il était presque honteux en s'écriant :

« *Benjamin Gloaguen, archéologue.*

— Et pourtant, il est impossible que même ici l'archéologie n'ait pas son utilité ! » se dit-il à demi-voix.



XVI



LES EMPREINTES ÉTAIENT NOMBREUSES
ET TOURNÉES VERS LA TERRE.

CHAPITRE XVI

MISS ROBINSON ET PAUL-LOUIS

Sur le plan sommairement indiqué par Paul-Louis, le travail se fut bientôt organisé. Et d'abord on décida que, pour ne pas épuiser d'emblée les ressources de telle ou telle partie de l'île, les naufragés resteraient formés en dix groupes ou villages espacés sur toute la superficie du territoire. Seulement, au lieu de conserver la division par canots, qui était arbitraire, on procéda à une répartition nouvelle par corps de métiers ou tout au moins d'hommes employés à des travaux similaires.

Il y eut ainsi le groupe des mineurs, des fondeurs, des charpentiers, des forgerons, des laboureurs, des filateurs, des tanneurs, etc. Chaque groupe commença par se construire des huttes provisoires en bois et gazon. Il y eut des hommes spécialement chargés de l'approvisionner de vivres par la chasse ou la pêche et d'accommoder ces vivres.

Puis, comme les travaux de la terre étaient les plus urgents, tout le monde indistinctement se mit à recueillir dans l'île les plantes et semences disponibles, et la plus grande activité fut déployée pour transformer un certain nombre de haches et de sabres en outils agricoles. En attendant qu'on eût du fer indigène, on fabriqua ainsi des charrues, des bêches et des hoyaux de

bois. Ceux de l'ancienne France n'étaient pas autres, il y a cent ans à peine.

En quelques semaines, plusieurs hectares de terre bien choisis dans les vallées les plus fertiles se trouvèrent défrichés, labourés, ensemencés. Le travail que peuvent faire en une journée quatre cents hommes bien dirigés tient presque du prodige ; et Paul-Louis, que la voix unanime des naufragés avait désigné comme le général industriel de la colonie, était un chef incomparable. Il se multipliait, avait l'œil à tout, encourageait les uns, calmait les autres, trouvait, inventait toujours à point l'outil, la solution, l'expédient demandés.

En un mois, l'aspect de l'île s'était déjà sensiblement modifié. Dix villages de huttes, correspondant à un égal nombre de groupes industriels, s'étaient formés aux flancs des collines, — presque toujours au bord d'un ruisseau et sur la lisière d'un bois. Sur la baie du débarquement s'élevaient quelques constructions plus importantes quoique aussi provisoires, — une case en bois offerte par la galanterie française à mistress O'Molloy et à Florry, un hôpital, une maison commune pour l'administration centrale, confiée au commissaire du bord sous l'autorité directe du commandant Maucarut, — un dépôt d'armes et munitions surveillé par le colonel Hugon.

Les vallées, débarrassées de leur végétation naturelle, montraient des sillons déjà couverts de céréales qui poussaient presque à vue d'œil. Des semis de lin, de chanvre et de quelques autres plantes reconnues textiles, poussaient aussi avec une rapidité prodigieuse.

La haute cheminée d'une fonderie installée au pied du pic jetait sa fumée au vent. Une centaine de piqueurs défonçaient le flanc de la montagne et emplissaient de minerai deux grands wagons roulant sur rails de bois, une des idées les plus heureuses de Paul-Louis. Une scierie, mise en mouvement par un petit cours d'eau, débitait des planches. Des centaines d'arbres de choix avaient été abattus et séchaient sur place sous l'influence

d'un soleil toujours radieux. Six moulins à vent étaient en construction. Des fours à pain servaient, en attendant les fournées de l'avenir, à cuire des poteries assez bien tournées, que Coédic manufacturait sous la direction d'un enseigne, fils d'un peintre sur porcelaine à la manufacture de Sèvres.

Cette privation momentanée de pain était à peu près la seule qui fût sensible aux naufragés. La viande, le poisson, les œufs, la volaille, les coquillages abondaient toujours. L'appétit ne manquait pas non plus ; la gaieté était entretenue par le travail, par la vie en plein air, par la certitude de marcher à un but bien défini et de s'en rapprocher tous les jours.

Et telle est l'influence sur l'être humain du milieu, de l'entourage, des habitudes quotidiennes, que tout le monde en venait déjà à considérer cette existence comme la vie normale, à ne plus voir le passé que comme une sorte de roman désormais fermé, l'avenir comme un rêve indistinct dont la réalisation importait assez peu. Le présent suffisait. C'est la force inhérente au travail personnel et continu : accepté, subi d'abord avec résignation, il ne tarde pas à devenir un bonheur véritable, qui satisfait pleinement l'organisme en donnant l'essor à son activité. L'effet était surtout appréciable sur les marins, accoutumés au pénible service du bord, et sur les soldats si mornes, si ennuyés naguère au cours de cette longue traversée. A terre, il semblait que ces travaux des champs ou d'une industrie élémentaire, accomplis au grand soleil, en chantant et en courant, côte à côte avec des camarades, fussent un délassement et une récréation. Ils croyaient presque « jouer au naufragé » comme des enfants qui improvisent une petite comédie de jardin. Et ils n'en travaillaient pas moins vigoureusement, chacun dans la mesure de ses forces et de ses capacités.

Leurs efforts n'étaient d'ailleurs ni sans émulation ni sans récompense immédiate. Un assez grand nombre de plants de tabac, découverts sur l'île, avaient été cueillis, séchés et monopolisés par l'administration centrale. Il avait été convenu que ce

tabac serait payé aux travailleurs, en guise de salaire individuel, sur justification d'une somme déterminée de besogne ; et ce simple encouragement, joint au désir de se voir portés à l'ordre du jour de la colonie, où les progrès de l'œuvre commencée se trouvaient enregistrés tous les huit jours, suffisait à donner du cœur aux plus indolents.

Nulle part cette transformation morale et physique n'avait été plus marquée que chez mistress O'Molloy et chez Florry. Tout le voyage, depuis Saïgon, s'était passé pour elles à lire deux ou trois romans, à causer du bout des lèvres, à faire un peu de musique et à s'ennuyer régulièrement sept à huit heures par jour. Cela ne changeait pas grand'chose à leurs habitudes ; à peine y faisaient-elles attention. Elles n'imaginaient pas que la vie pût être différente, pour elles tout au moins. On les aurait fort étonnées en leur disant qu'à peine arrivées dans une petite île australe, elles se trouveraient honteuses de leur paresse au milieu de l'utilité générale, et seraient les premières à demander du travail manuel. On les aurait sûrement révoltées en leur disant que ce travail consisterait à laver du linge, à raccommoder des habits, à soigner des malades, à remplir tous les devoirs de ménagères accomplies. On les aurait fait rire dédaigneusement en leur affirmant qu'elles y trouveraient plaisir.

Et telle était pourtant la vérité. Le jour où Paul-Louis avait tracé à grands traits les devoirs de chacun et où la colonie s'était partagé la besogne, elles avaient été très frappées, très séduites de la largeur de ce programme ; mais l'idée ne leur était même pas venue qu'elles pussent y avoir un rôle. Elles se sentaient protégées contre une telle extrémité à la fois par leur rang social et par leur qualité de femmes. Et les égards unanimes, les soins empressés, les attentions délicates que tout le monde leur prodiguait ne pouvaient que les confirmer dans leur impression. Il leur semblait tout simple et tout naturel qu'on se donnât du mal pour les servir, les loger, les nourrir, les distraire, et par surcroît les rendre à la vie civilisée, le plus tôt possible.

Est-ce qu'un naufrage pouvait rien changer aux rapports naturels des choses? Mistress major O'Molloy était toujours mistress major O'Molloy ; miss Florence Robinson toujours la fille d'un officier supérieur de Sa Majesté Britannique. Sur une île déserte, aussi bien que dans un salon de Calcutta ou de Londres, il s'agissait de tenir son rang, de rester une lady, de ne paraître que gantée et d'opposer un front serein à la mauvaise fortune. Telle était la théorie.

Chandos commença de l'ébranler un peu en désignant mistress O'Molloy et sa sœur sous le titre collectif de « princesses »... Dès la première minute il s'était mis à l'œuvre, lui, sans hésiter. Non seulement il ne reculait devant aucun métier, mais il aurait voulu les faire tous : charpentier, laboureur, maçon, mineur, il s'essayait à tout, apportait à tout sa bonne humeur inaltérable et sa vive intelligence. Il se multipliait. Paul-Louis n'avait pas d'auxiliaire plus actif et plus précieux.

« Quand je vous dis que nous sommes de vrais Robinsons dans la famille! répliquait Chandos à ses félicitations. Nous sommes créés et mis au monde pour vivre dans une île sauvage! Je n'ai fait que trouver ma véritable vocation... »

Et c'était vrai. Il semblait réellement que le feu sacré de son fantastique aïeul eût passé en lui. Non seulement il était plein d'ardeur, mais il était plein d'idées et de ressources. Sans compter qu'il savait par cœur tout ce qui se rattachait à son héros de prédilection, et cette érudition spéciale ne laissait pas de lui suggérer souvent des réminiscences fort utiles. C'est ainsi, par exemple, qu'il songea le premier à utiliser les lianes et les plantes grimpantes du pays à tresser des paniers, des abris, des sièges, des récipients de tout genre. Et c'est à cette précaution qu'on dut, quelques semaines plus tard, de ne pas perdre la première récolte de blé, qui se trouva mûre et bonne à moissonner en moins de trois mois.

Chandos était si heureux, si manifestement ravi de sa nouvelle existence, que Florry en vint à envier sa gaieté. Bien souvent elle s'ennuyait pendant que tout le monde était au travail.

Car il ne s'agissait plus maintenant de passer ses journées au milieu d'un cercle d'admirateurs empressés. Les hommes ne rentraient que le soir, très fatigués et très affamés, mangeaient au plus vite et s'en allaient dormir. Florry sentait lourdement le poids de cette solitude.

Un changement profond s'accomplissait graduellement en elle. Toutes ces choses qu'elle avait admirées et aimées jadis : les courses à cheval, les causeries frivoles, les succès mondains, lui apparaissaient sous leur vrai jour, assez puéril et misérable en somme. Le travail, qu'elle avait dédaigné parce qu'elle ne le connaissait pas, se montrait au contraire à ses yeux avec sa poésie réelle et sa grandeur morale. Elle sentait sagement que passer inutile ici-bas, sans y laisser une œuvre ou tout au moins la trace d'un effort, c'est se ravaler soi-même, — non pas au rang de la bête ou du végétal, car bien des bêtes et des végétaux sont utiles, — mais au niveau du zoophyte.

Et puis, il faut le dire, ces pensées nouvelles s'incarnaient en une image qui se dessinait de plus en plus nettement, de plus en plus exclusivement dans son cœur : celle de Paul-Louis. Du jour où le jeune ingénieur, dans ce drame de la rivière de Saïgon, s'était montré ce qu'il était, un cœur brave et héroïque sous des dehors un peu frustes, Florry lui avait voué une gratitude sincère, une cordiale amitié. A bord, en causant avec lui, elle avait pu apprécier l'étendue de ses connaissances, la hauteur de son esprit, la loyauté de son caractère ; et cette amitié, cette gratitude, s'étaient imprégnées d'un respect tendre et doux. Maintenant qu'on était sur cette terre perdue, maintenant qu'elle avait vu Paul-Louis prendre naturellement la direction des affaires, et qu'elle le voyait déployer tous les jours les ressources d'un véritable génie pratique, marcher d'un pas égal et sûr à la délivrance commune, — ce respect se changeait en admiration.

Elle en venait à ne pas comprendre comment elle avait pu méconnaître cette supériorité si marquée et ne pas la démêler du premier abord. Elle s'en voulait de son aveuglement et avec

d'autant plus de raison que Paul-Louis, elle le voyait bien, continuait à la traiter en fillette étourdie et mondaine. Sûrement, il ne la croyait occupée que de regretter ses valseurs ou ses courses à cheval. Plus d'une fois, en songeant le soir à ces choses, elle en avait les larmes aux yeux.

« Je ne suis pour lui qu'une poupée vaine et inutile, se disait-elle avec dépit. Oui, une poupée bonne tout au plus à bien porter une toilette et à figurer dans un quadrille!... »

Et de fait, qu'était-elle autre chose? Chandos, bien évidemment, partageait le dédain superbe de Paul-Louis pour celles qu'il appelait les « princesses ».

« Voilà des fleurs pour les princesses... Des oranges pour les princesses... C'est trop loin pour les princesses!... Ce n'est pas assez bon pour les princesses!... »

A tout instant ce mot revenait sur ses lèvres, associé à une idée d'incapacité, de faiblesse, d'inutilité incurable, que la forme affectueuse ne voilait pas assez. Un jour, Florry impatientée prit le parti de relever l'injure.

« Princesses! fit-elle. C'est bientôt dit. Pensez-vous que moi aussi je ne saurais pas travailler si je voulais?...

— Vous, travailler!... Et à quoi, *bone Deus?* s'écria Chandos en ouvrant de grands yeux. A votre album, je suppose, ou bien à votre piano, — quand nous vous en aurons fabriqué un dans deux ou trois ans?...

— Non, Monsieur, travailler pour tout de bon. Me croyez-vous si maladroite?... Pas plus tard qu'aujourd'hui je veux vous prouver le contraire. Et, pour commencer, je vais demander à Khasji de me laisser préparer le dîner de ce soir.

— Ah! par exemple, je proteste! s'écria Chandos avec une terreur affectée. Je tiens beaucoup à mon dîner. Et Khasji fait très bien la cuisine, beaucoup mieux à coup sûr que vous ne la ferez jamais!... Ma petite Florry, si vous tenez absolument à déployer vos talents, ne pourriez-vous pas choisir d'autres sujets à expériences?... Paul-Louis, j'en suis sûr, ne demandera pas

mieux que de vous employer à sa mine de fer ou à sa fonderie... »

Florry feignit de prendre en riant ces moqueries; mais, au fond, elle était humiliée, décidée à sortir à tout prix d'un état de dépendance et d'infériorité qui lui pesait. De plus en plus honteuse de ne rien faire pour tous ces braves gens qui travaillaient à son profit, elle tint des conciliabules avec Khasji et mistress O'Molloy, courut la campagne, se livra à des préparatifs mystérieux.

Le résultat de ses travaux fut la confection de dix énormes tartes au raisin, où il entrait du biscuit pilé, du jus de canne à sucre sauvage et du lait de coco. Ces tartes, dûment cuites et dorées au four de Coédic, furent expédiées le même jour à tous les villages et unanimement proclamées délicieuses.

Peut-être le verdict n'aurait-il pas été aussi flatteur dans une salle à manger de Paris ou de Calcutta. Mais il faut songer que les naufragés de la *Junon* n'avaient pas eu la moindre gâterie sous la dent depuis un grand nombre de semaines. Aussi la reconnaissance de leurs estomacs prit-elle des proportions démesurées. La musique de M. Réty fit trois lieues pour venir donner une sérénade aux deux dames; les bouquets de fleurs sauvages arrivèrent de tous les coins de l'île; des poètes célébrèrent en vers, généralement incorrects, mais pleins de sentiment, les louanges des deux belles pâtissières.

Bref, Florry et mistress O'Molloy eurent lieu d'être si satisfaites de leur coup d'essai, que, dès le lendemain, elles entrèrent plus résolument dans cette voie nouvelle. On les vit prendre une part active aux intérêts culinaires de leur village, annoncer qu'elles se chargeaient de raccommoder le linge qu'on voudrait bien leur confier, se mettre dans la campagne en quête d'herbes médicinales, en distribuer aux malades, aider les deux docteurs à leur consultation : et, peu à peu, sans s'en apercevoir, devenir ainsi des ménagères consommées.

Le plus étrange, à leurs yeux, c'est qu'elles y prenaient goût, c'est qu'elles ne s'ennuyaient plus du tout, c'est qu'elles se

couchaient le soir lasses, mais contentes d'avoir contribué pour leur faible part au bien-être de leurs compagnons d'infortune.

Et il fallait voir comme on leur savait gré des moindres choses! Les soldats, les marins, tous ces rudes ouvriers, n'avaient au fond que l'estime du travail. *Fainéant* était pour eux la suprême injure, et non sans raison. Plus d'une fois ils s'étaient étonnés, peut-être indignés, de voir les deux belles dames n'être bonnes à rien dans la misère commune. Maintenant ils appréciaient d'autant mieux leur dévouement et ils s'ingéniaient de toute façon à leur témoigner l'admiration qu'ils en avaient. Toutes leurs railleries désormais étaient réservées pour M. Réty et ses musiciens, — les plus mauvais travailleurs de l'île, sous prétexte qu'ils étaient artistes.

« *Ah! tu es de la musique, aujourd'hui?* » avait fini par passer en proverbe pour exprimer l'état de paresseux, de l'homme qui ne sait pas se mettre à l'ouvrage.

Personne n'était plus profondément heureux que Paul-Louis de l'évolution qui s'était opérée chez Florry. Tout simple de cœur et modeste qu'il fût, il ne pouvait pas ne pas sentir que son influence personnelle et son exemple avaient été décisifs dans cette crise morale. Il en était à la fois fier et doucement ému. Sans perdre aucune de ses chances d'élégance et de distinction suprêmes, la jeune fille gagnait à ces occupations nouvelles un air de santé, d'indépendance et de vivacité, qui complétait, couronnait, pour ainsi dire, sa beauté vigoureuse. Elle répondait maintenant de tout point à l'idéal inconscient que le jeune ingénieur s'était fait de sa femme, — une compagne qui joindrait toutes les vertus domestiques à toutes les grâces et à toutes les bravoures. Aussi apportait-il dans ses rapports avec elle une pointe de respect de plus en plus marqué, et comme une fleur d'adoration muette. Il aimait à la voir; il en cherchait l'occasion, il lui contait ses travaux et ses espérances; il commençait à l'associer, dans sa pensée intime, à ses projets d'avenir.

Ainsi les jours coulaient rapides, au milieu de l'activité géné-

rale. Peu à peu, le cours régulier des travaux s'était si bien établi, que les choses marchaient, pour ainsi dire, toutes seules. On pouvait prévoir, à quelques mois près, dans combien de temps on arriverait au commencement de l'œuvre commune et quand on pourrait quitter l'île dans un navire construit de toutes pièces.

Mais personne n'en avait plus d'impatience. Chacun trouvait un intérêt puissant dans sa tâche, et s'était définitivement acclimaté dans cette patrie nouvelle. Le passé, les incidents tragiques qui avaient précédé ou accompagné le naufrage, les crimes de l'Afghan et leur expiation, tout s'effaçait dans une pénombre déjà lointaine.

Et pourtant tout cela était d'hier.

Il y avait trois mois, jour pour jour, qu'on avait débarqué dans l'île, quand les charpentiers de la *Junon* posèrent dans la baie du débarquement, — en face d'un véritable petit port naturel formé par des roches, — les premiers bois de ce qui devait être la quille d'une nouvelle frégate. Paul-Louis en avait arrêté le plan et les détails. Elle devait être à cloisons étanches et à deux ponts, sur une longueur de quatre-vingt-deux mètres; à hélice, s'il était possible de découvrir du cuivre dans l'île, — car ce métal était indispensable, au moins en petite quantité, pour la confection des organes les plus délicats d'une machine à vapeur.

S'il fallait renoncer à trouver du cuivre, eh bien! la nouvelle frégate serait à voiles...

Mais, de toute façon, en dix-huit mois elle devait être achevée, gréée, approvisionnée, prête au départ. L'estimation n'avait rien d'absurde, si l'on considère que les travaux d'art et de fini sont toujours les plus longs dans les constructions navales, et qu'ici on devait naturellement se contenter du strict nécessaire.

Le jour même où la quille avait été mise sur chantier, et la première cheville plantée par miss Florence Robinson, avec un maillet garni de fleurs sauvages, — Chandos et Paul-Louis, profitant du congé général, s'en allèrent, en compagnie de

Khasji, visiter la côte nord de l'île, jusqu'alors un peu négligée.

Ils marchaient depuis assez longtemps sur une plage de sable fin qui bordait une petite baie abritée de tous côtés par des rochers assez élevés, quand Chandos s'écria subitement :

« Vous allez dire que je ne rêve que de Robinson Crusoë. Mais, sur ma parole, voici une aventure toute pareille à la sienne : des traces de pas nus sur le sable!... »

Et il montrait en effet des empreintes fort visibles, profondément marquées sur la plage encore humide que la marée venait de quitter depuis un quart d'heure à peine.

Les empreintes étaient nombreuses et tournées vers la terre. Non seulement elles étaient très apparentes, mais elles étaient d'une nature toute spéciale, — laissées fort évidemment par des pieds longs et plats dont le gros orteil, comme celui des singes, était très écarté, peut-être même opposable.

Paul-Louis ne se mit pas du tout à rire, comme Chandos s'y attendait. Il se baissa, examina les empreintes avec soin et parut surpris.

« Sans doute quelqu'un de nos compagnons sera venu se baigner ici tout à l'heure, dit-il, ce qui expliquerait qu'il ait eu les pieds nus. Mais je me demande par quel chemin il a pu arriver avant nous, s'il était présent à la cérémonie de ce matin... Nous n'avons pourtant pas perdu de temps en route!... Et ces empreintes sont toutes fraîches, ou la marée les aurait effacées en se retirant.

— Moi j'aime mieux croire que c'est un pied de cannibale!... Ce serait bien plus amusant! reprit Chandos en poursuivant sa chimère.

— Ce serait plutôt, à ce compte, un pied de gorille ou de chimpanzé, » répliqua Paul-Louis sans autrement se préoccuper du problème.

Et les deux jeunes gens se remirent en marche.

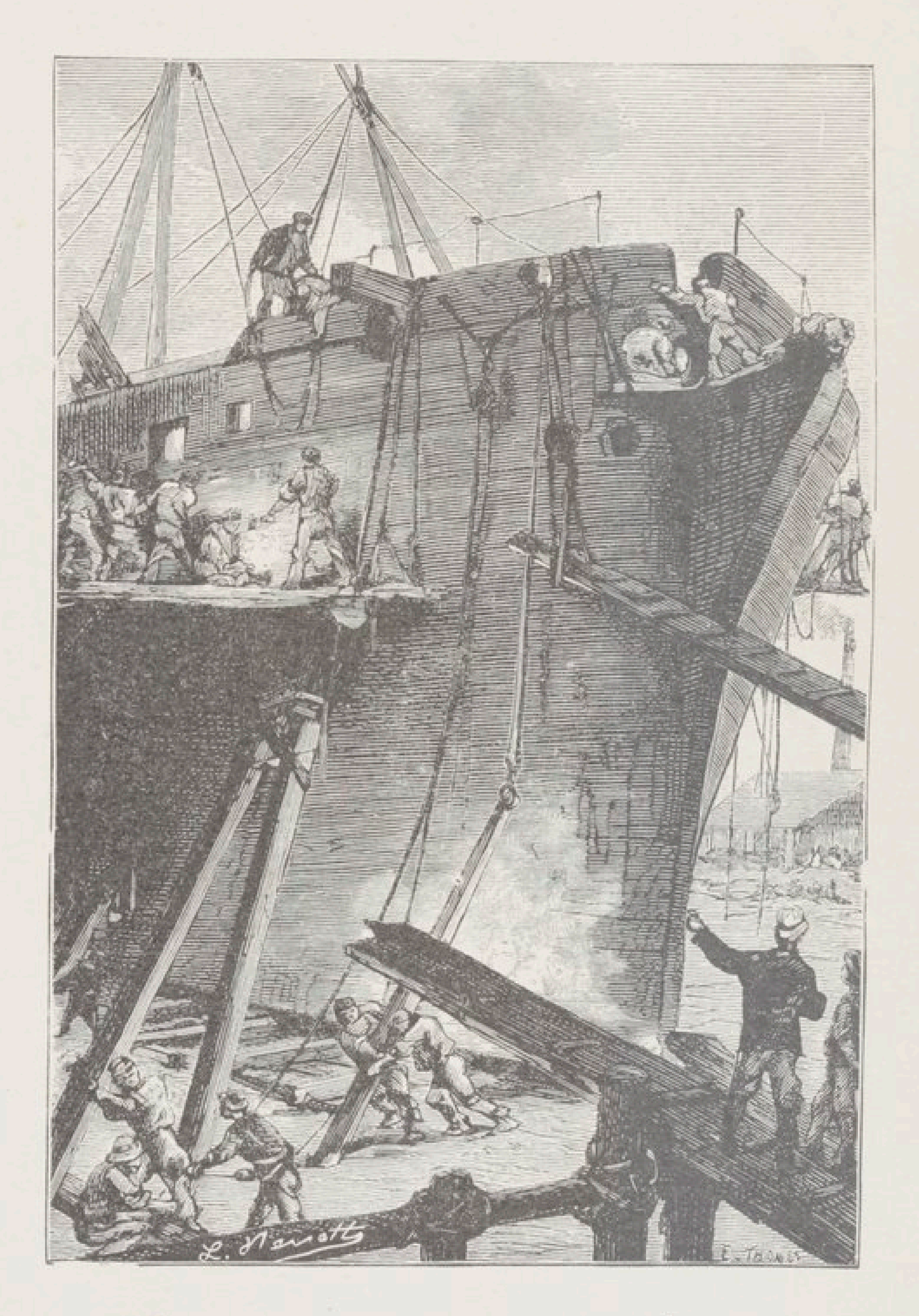
Quant à Khasji, il n'avait pas prononcé un mot. Mais, lui aussi, il avait examiné attentivement ces traces de pieds

nus, et il les considérait avec stupeur, presque avec épouvante.

Paul-Louis fut obligé de l'appeler trois fois pour le décider à les rejoindre, et ne put s'empêcher de remarquer sa tristesse tout le long du chemin.

Mais il fut impossible de lui en faire dire la cause.

XVII



TOUTES LES MEMBRURES DE LA FRÉGATE
ÉTAIENT EN PLACE.

CHAPITRE XVII

LE POTEAU

Le soir, en rentrant, Paul-Louis et Chandos parlèrent des empreintes de pieds nus qu'ils avaient observées sur la côte nord.

Le commandant Maucarut en parut plus préoccupé que le jeune ingénieur n'aurait cru, et prescrivit une enquête immédiate dans tous les villages pour savoir si quelqu'un était allé se baigner sur la plage en question.

« Il ne faut rien négliger, dit-il. Si ces empreintes ont été laissées par un des nôtres, nous serons rassurés. Sinon, il deviendra évident qu'un étranger habite l'île ou y est venu aujourd'hui. Et il importe dans ce cas que nous le sachions sûrement. »

L'enquête, conduite avec beaucoup de soin par le commissaire de la *Junon,* assisté du capitaine d'armes, donna la certitude que non seulement aucun des naufragés ne s'était baigné sur la côte nord ou n'avait marché sans souliers sur la plage ; mais qu'aucun des officiers, des matelots et des soldats n'avait les pieds conformés de manière à répondre aux traces décrites et même dessinées par Paul-Louis.

Il restait donc acquis qu'elles provenaient d'un individu étranger à la colonie. Mais l'île avait été si souvent parcourue

en tout sens sans révéler la moindre trace d'un autre hôte, sauvage ou civilisé ! Il paraissait difficile de croire que le propriétaire du pied au pouce écarté y résidât.

L'hypothèse la plus plausible était donc qu'il y était venu d'une terre voisine.

« Il est presque inconcevable que nous n'ayons pas encore songé à explorer les alentours ! s'écria le commandant Maucarut. On aperçoit au sud, vers les récifs, un bouquet de cocotiers qui indique une île ou un îlot. Qui nous dit qu'il n'est pas l'amorce d'une chaîne d'îles ?... Il faut être occupé comme nous le sommes tous pour n'avoir pas encore cherché à éclaircir ce doute... Une expédition est devenue nécessaire. »

Après mûre délibération, il resta convenu qu'elle se composerait de deux canots qu'on ponterait expressément dans ce but. Le commandant en personne dirigerait les opérations maritimes, et le colonel Hugon les opérations de débarquement. Vingt-cinq soldats et vingt-cinq matelots seulement monteraient les deux canots.

Chandos obtint l'autorisation de se joindre à l'expédition. Paul-Louis, en revanche, fut prié de rester au quartier général pour garder les dames et surveiller les travaux ordinaires qui ne devaient pas être interrompus.

On aurait pu s'attendre que Khasji demanderait à suivre Chandos ; mais il n'en fut rien : tout dans son attitude sembla même indiquer qu'il préférait ne pas quitter miss Florence...

En trois jours tout fut prêt : les canots, bien et dûment pontés, munis de mâts et de voiles, de provisions et de munitions.

Par une matinée splendide, l'expédition se mit en route. On la vit descendre rapidement le courant qui longeait la côte sud, puis la branche gauche de ce courant quand il se bifurquait à la hauteur du cap Ouest, ranger adroitement la ligne de récifs et finalement disparaître dans le sud.

La journée s'écoula sans que les deux embarcations reparus-

sent, et l'on en concluait déjà que leur retour était remis au lendemain.

Vers l'heure du dîner, mistress O'Molloy venait de sortir sur le pas de sa porte pour donner un coup d'œil au pot-au-feu qui mijotait en plein vent sur un foyer formé de trois pierres, quand son attention fut attirée par une assez grosse troupe de gens en marche de son côté. Elle appela Florry pour lui signaler ce phénomène, et bientôt reconnut Chandos qui agitait son chapeau. Plus de doute, c'était l'expédition qui revenait par le nord et à pied, après être partie par le sud et en canot.

Une autre surprise était réservée aux deux dames.

En tête de la petite troupe marchait assez allègrement un homme fort mal vêtu ou pour mieux dire absolument déguenillé, muni d'une longue barbe et d'une chevelure épaisse. A la vérité, un examen attentif aurait peut-être fait démêler dans ses vêtements les débris d'un costume de voyage assez confortable. Mais à coup sûr ce costume de voyage avait dû voir de tristes jours depuis celui où il était sorti des mains du tailleur, car il n'avait plus forme ou couleur descriptible.

Quant au propriétaire de cette enveloppe, il avait plutôt l'air d'un voleur de grands chemins ou d'un bohémien de la pire espèce, que d'un gentleman revêtu de la moindre *respectabilité*.

Aussi mistress O'Molloy fut-elle justement indignée, quand cet homme sans aveu, ce vagabond, poussant un cri de joie, se précipita vers elle, les bras ouverts, et la baisa sur les deux joues en l'appelant par son prénom : Alexandra !...

Elle allait probablement se trouver mal, ce qui est la manière la plus éloquente d'exprimer le dégoût mêlé d'épouvante que lui causait cette manifestation sans précédent, quand l'inconnu reprit d'un accent pathétique :

« Eh quoi ! Alexandra, vous ne me reconnaissez pas ?... Est-il possible que trois mois d'exil m'aient changé à ce point ?... Ma femme, ma femme elle-même, refuser de constater mon identité ?... »

C'était bien la voix du major O'Molloy en personne, qui sortait de cette barbe inculte et de ces cheveux broussailleux. Peut-être était-elle plus claire, plus souple que jadis; mais il n'y avait pas de doute possible. Si celle qui s'était crue veuve avait pu en conserver un, le témoignage unanime des témoins de cette scène émouvante, celui de Chandos, celui de Florry, auraient suffi à la convaincre.

Le major O'Molloy en chair et en os, vivant et bien vivant, était devant elle.

La bonne dame ne résista pas à un renversement aussi subit des convictions qu'elle nourrissait dans son cœur depuis trois mois. Allégresse ou regret, la secousse fut trop forte. Mistress O'Molloy s'évanouit définitivement.

Quand elle revint à elle, le major était déjà dans les mains d'un barbier qui le débarrassait à grands coups de ciseaux du superflu que présentait son système pileux; il avait revêtu des vêtements plus décents. Non seulement sa femme n'hésita plus à le reconnaître, mais elle dut s'avouer que la douleur d'être séparé d'elle n'avait nullement amaigri le major.

Il semblait rajeuni de quinze ans; son teint jaune avait fait place à un teint frais et reposé, presque fleuri; ses joues n'étaient plus creuses et ses yeux n'étaient plus caves. Le changement, en un mot, était si marqué que mistress O'Molloy ne put s'empêcher d'en faire l'observation, avec une amertume mal dissimulée.

« Ce n'est pourtant pas ce que j'ai mangé ou bu sur cet îlot qui a pu m'engraisser! répliqua le major. Depuis trois mois, je n'ai eu pour tout potage que des noix de coco, avec un mauvais crabe, une crevette ou un coquillage de temps à autre... »

L'un des docteurs avait été appelé pour donner des soins à mistress O'Molloy. Il se mit à rire :

« Eh! eh! major, fit-il, il est bien possible que cette diète vous ait guéri et que ce soit là le vrai régime qu'il vous faut... Pas de piments ni de *carry;* pas de champagne ni d'eau-de-vie

surtout... Rien que des amandes et du lait de coco !... Gageons que vous ne souffrez plus du foie, à cette heure ?...

— C'est ma foi vrai, docteur !... Mais du diable si je voudrais me condamner à un pareil régime pour me bien porter !...

— Vous ne sauriez pourtant mieux faire... Mais enfin espérons que celui d'ici ne vous sera pas défavorable. Vous savez que nous n'avons encore ni vin, ni boissons fermentées, et le climat vous vaudra mieux assurément que celui de Calcutta... »

A dîner, le major reprit, pour le bénéfice de sa femme, de Paul-Louis et de M. Gloaguen, le récit de ses aventures. Le canot du lieutenant, où il se trouvait, comme on ne l'a pas oublié, était allé se perdre sur les récifs du sud. Tout le monde avait péri, sauf le major, qui attribuait nettement cette heureuse circonstance à deux bouteilles *vides* qu'il avait dans ses poches et qui l'avaient aidé à se soutenir sur l'eau, après l'avoir *soutenu* d'une toute autre manière pendant cette épouvantable tempête, ajoutait-il en clignant de l'œil.

Il avait été violemment maltraité par les vagues sur les pointes d'un *reef* de corail, mais avait pu tant bien que mal se traîner jusqu'à un rocher plus élevé que les autres, et de là à l'îlot qu'il n'avait plus quitté.

Son existence y avait été des plus misérables. Sauf une vingtaine de cocotiers qui poussaient là et dont il avait mangé tous les fruits l'un après l'autre, l'îlot ne produisait rien. A peine quelques brins d'herbe. L'infortuné major était resté là sans abri, sans eau douce, sans occupations ni espoir d'aucune sorte. Il voyait bien une terre au loin, mais pouvait d'autant moins songer à y arriver à la nage qu'il ne savait pas nager. Mille fois il s'était hissé sur le plus haut cocotier pour faire des signaux, mais il va sans dire que personne ne l'avait aperçu...

Le pis, c'est que les noix de coco commençaient à s'épuiser. Il voyait arriver le moment où il serait réduit aux rares épaves animales que la marée lui laissait. Il avait vécu là, sur cette prison en plein air de deux cents pieds carrés, les trois mois les plus

sinistres qu'on pût imaginer... Par bonheur, les canots étaient enfin venus, l'avaient délivré. Maintenant, il pouvait se dire ressuscité à la lettre !...

« Ressuscité est le mot, répéta mistress O'Molloy. Savez-vous bien, major, que j'avais élevé une pierre à votre mémoire au bout de la baie ? Je vous ferai voir l'épitaphe : *A la mémoire du major O'Molloy, du 111e riflemen de S. M. Britannique...*

— Brrr !... cela donne froid dans le dos !...

— Et si je n'ai pas pris le deuil de veuve, mon pauvre ami, il faut me le pardonner... C'est qu'il n'y a pas encore de couturières dans ce pays. Mais je me proposais de le porter deux ans en arrivant en Europe. »

Le commandant Maucarut mit un terme à ces touchantes effusions en complétant le récit du major. Il y avait bien, comme il le supposait, un chapelet d'îlots au delà du récif, mais tous ces îlots étaient sans importance et absolument inhabités. Le retour de l'expédition avait été assez difficile. Impossible de lutter contre le courant sans avoir vent arrière. Il avait fallu se décider à tourner l'île en doublant le cap Est et à venir l'accoster par le Nord. On avait débarqué à la baie des Traces-de-Pieds-Nus. En ce qui touchait à l'auteur de ces traces, l'expédition n'avait produit aucune lumière, mais on ne pouvait pas la regretter, puisqu'elle avait conduit au sauvetage du digne major O'Molloy.

Khasji avait écouté ce récit avec une profonde attention, mais, selon sa coutume invariable, sans rien témoigner des pensées qu'il lui suggérait. Chandos remarqua ce soir-là qu'il avait repris l'habitude de coucher en travers de sa porte. Il lui demanda même, à cette occasion, s'il craignait, d'aventure, que le Rana ne ressuscitât comme le major. Sur quoi Khasji se contenta de secouer la tête d'un air équivoque, et feignit de s'endormir.

Dès le lendemain, les travaux avaient repris leur cours normal. Ils se poursuivaient avec activité, et continuaient à donner presque à vue d'œil des résultats prodigieux.

Tous les ouvriers avaient maintenant acquis le tour de main de leur métier spécial et ne tâtonnaient plus. D'autre part, le voisinage des industries les plus variées leur élargissait les idées et les rendait plus propres à passer aisément d'une occupation à l'autre. Aussi le travail avançait-il avec une rapidité merveilleuse. Tout spécialement les progrès de l'industrie du fer se remarquaient sur les autres.

Deux mois après le retour du major O'Molloy, toutes les membrures de la frégate étaient en place, et les charpentiers travaillaient à la ponter. D'immenses hangars avaient été construits pour mettre le bois à couvert en cas de pluies prolongées et assurer ainsi la continuité des travaux. Une active fabrication de briques avait permis d'élever une maison modèle et un vaste magasin à grains, parfaitement imperméable aux eaux du ciel. Les moulins à vent étaient en marche. Cinq scieries fonctionnaient nuit et jour. Les enclumes, les marteaux, les charrues, les clous, les outils de tout genre sortaient en abondance de la forge mère. Une première machine à vapeur, destinée à fournir la force motrice nécessaire pour les grands travaux de la frégate, était presque achevée. Un télégraphe électrique et un télégraphe solaire à miroirs mettaient en communication les dix villages industriels. Une route avait été tracée entre la mine de fer et la baie.

Les travaux agricoles n'en étaient pas moins menés de front avec les autres. La seconde récolte de blé était déjà sur pied. On avait du grain en réserve, sinon pour la consommation quotidienne, du moins pour permettre de se régaler de temps en temps d'un petit pain ou d'un gâteau. Les autres jours on suppléait à la farine de froment par des pommes de terre, des patates ou des marrons.

Une tranquillité parfaite n'avait cessé de régner dans la colonie, où tout le monde était heureux, — tout le monde, excepté Khasji, M. Réty et M. Gloaguen.

Pourquoi Khasji n'était-il pas heureux ?... Il refusait obstiné-

ment de le dire. Mais son air sombre et mélancolique, le soin avec lequel il s'était remis à surveiller tous les pas de Chandos et de Florry, les regards de haine qu'il jetait à la plaque de Candahar, s'il arrivait à M. Gloaguen de la mettre au jour, indiquaient de reste que ses anciennes méfiances l'avaient repris. Il sentait un danger dans l'air, évidemment, et par instants il semblait le flairer, le nez au vent, comme un chien de chasse.

Et M. Réty, quel était son chagrin ? Le voici : Paul-Louis avait eu beau *prospecter* en tout sens les montagnes de l'île, il n'y avait pas découvert la moindre trace de cuivre. Or, il lui fallait du cuivre pour ses machines à vapeur. C'est même à grand'-peine qu'il avait pu s'en passer pour la construction de ses piles électriques. Or, il s'était avisé de remarquer que les instruments à vent du corps de musique, notamment les saxophones, les trombones, et les ophicléides, constituaient une véritable mine de cuivre, d'une valeur inappréciable dans les circonstances présentes, et il avait décrété la suppression de ces harmonieux engins, — en tant qu'instruments de musique. Même il avait fait homologuer la décision par un conseil suprême composé du colonel Hugon, du commandant Maucarut et des principaux officiers de terre et de mer. Il était convenu qu'au premier besoin il aurait le droit de réquisitionner tout le cuivre de M. Réty pour les services généraux. M. Réty allait donc se voir réduit à des hautbois, à des clarinettes et à des fifres. Les cymbales elles-mêmes, la grosse caisse et le tambour allaient lui être ravis. Et c'est pourquoi M. Réty ne voulait pas être consolé. C'est pourquoi il faisait soupirer tous les soirs à son orchestre les marches les plus funèbres et les plus déchirantes.

Quant à M. Gloaguen, sa tristesse était aussi d'ordre professionnel. L'île ne lui offrait aucun intérêt au point de vue archéologique. Il en était réduit à contempler sa plaque, qu'il savait maintenant par cœur et qu'il n'avait même pas la joie de pouvoir communiquer aux Sociétés savantes dignes de l'apprécier. Et à part ce monument unique qu'il portait toujours sur son cœur, pas

une inscription à traduire, pas un papyrus à déchiffrer, pas seulement une médaille ou un simple clou de bronze à étudier. Sans compter que Paul-Louis triomphait :

« Eh bien! où est maintenant l'archéologie? disait-il. Ce n'est pas elle qui nous tirerait d'ici, n'est-ce pas, mon cher père?... Mais fort heureusement il y a au monde des sciences plus positives et moins artificielles... »

Et le pauvre M. Gloaguen en venait à dire :

« Il a raison, pourtant!... Que n'ai-je plutôt voué ma vie à la botanique où à la minéralogie. J'aurais du moins ici de quoi me distraire... »

Or, comme il venait de formuler, *in petto*, ce blasphème contre ses plus chères amours, le hasard, ou pour mieux dire la logique inexorable des faits allait lui en démontrer avec éclat toute l'injustice.

Les travailleurs occupés sur la plage à la construction de la frégate avaient reconnu la nécessité d'élargir leur sentier pour faciliter le maniement de quelques grosses pièces et se livraient à cet effet à d'actifs terrassements. En creusant le sol, presque à fleur de terre, il leur arriva d'amener un jour une grosse pièce de bois, une sorte de poutre ou de poteau, qui portait des traces manifestes de travail humain. D'abord, elle avait visiblement été équarrie, puis elle présentait sur ses quatre faces des entailles parfaitement reconnaissables et même rangées dans un ordre méthodique. Enfin, près d'un de ses bouts, on pouvait encore distinguer l'empreinte de deux lettres N D, jadis gravées dans le bois par l'action du feu, et tout au-dessous un chiffre 9.

L'aspect de ce débris était d'ailleurs très antique. Il était noir, comme carbonisé par un long séjour sous terre, et ne devait sans doute sa conservation qu'aux infiltrations salines de ce sol sablonneux. Les ouvriers l'avaient regardé un instant avec curiosité, et puis jeté dans un coin.

« Encore quelque épave d'un vieux naufrage! » avaient-ils dit.

Et tout le monde à leur place aurait pensé comme eux, agi comme eux.

Mais M. Gloaguen, en matière de vieux débris, n'était pas tout le monde. Dans cette poutre dédaigneusement rejetée comme une épave sans valeur, son instinct de fureteur et d'archéologue lui faisait pressentir un objet intéressant. Il commença par faire enlever la pièce de bois et la faire transporter auprès de la maison commune. Puis il prit de l'eau, un tampon de feuilles d'arbre et il se mit à nettoyer à tour de bras une des faces de la poutre.

Ces entailles qu'il y avait remarquées l'intriguaient fort.

« On dirait les encoches d'une taille de boulanger breton! » se murmurait-il à lui-même.

Et pour la première fois depuis qu'il était dans cette île, il éprouvait quelque chose comme le plaisir qu'il avait eu si souvent à dégager une inscription, à deviner un rébus archéologique.

« Ces entailles sont marquées dans un ordre déterminé, reprit-il. Six petites, une grande, six petites, une grande... évidemment les sept jours de la semaine... Tous les trente et trente et un, une entaille plus longue... c'est la fin d'un mois!... Voilà qui est assez particulier... Me trouverais-je là en présence d'un calendrier véritable, d'une sorte de colonne annale comme celles des Romains?... Ce serait du nouveau, dans une île de l'Océan austral... »

Et il frottait, lavait, nettoyait de plus belle. Chandos survint sur ces entrefaites.

« Eh! mon oncle, que faites-vous là?... s'écria-t-il. Voulez-vous que je vous aide?...

— Si tu veux, mon cher enfant... C'est une pièce de bois que les ouvriers viennent de déterrer là sur le rivage, et qui m'intrigue fort... Aide-moi à la retourner, je te prie. »

Les efforts combinés de Chandos et de M. Gloaguen eurent bientôt fait apparaître une autre face de la poutre.

« Les ouvriers pensent que c'est une épave, reprit l'archéologue. Mais je croirais plutôt que c'est un ancien poteau.

— Évidemment, s'écria Chandos. Voyez donc, mon oncle, ce bout-ci est très effilé et durci au feu : il a dû être enfoncé en terre; tandis que l'autre extrémité est beaucoup plus large et parfaitement carrée...

— Tu as déjà vu cela, toi?... Ce que c'est que des yeux de quinze ans!... Eh bien! aide-moi maintenant à nettoyer avec précaution les environs de ces deux lettres et de ce chiffre, veux-tu?... »

M. Gloaguen montrait, sur le haut du poteau, les signes qu'il y avait déjà remarqués. Chandos et lui se remirent à laver, à frotter, à gratter. Bientôt d'autres lettres et d'autres chiffres apparurent. Ces lettres, ces chiffres appartenaient nécessairement à une inscription et devaient avoir un sens. Il n'en fallait pas plus pour enflammer d'ardeur M. Gloaguen et son élève.

En un quart d'heure, ils avaient parfaitement nettoyé le haut du poteau, et les signes suivants se montraient sur l'une des faces, espacés comme ci-dessous :



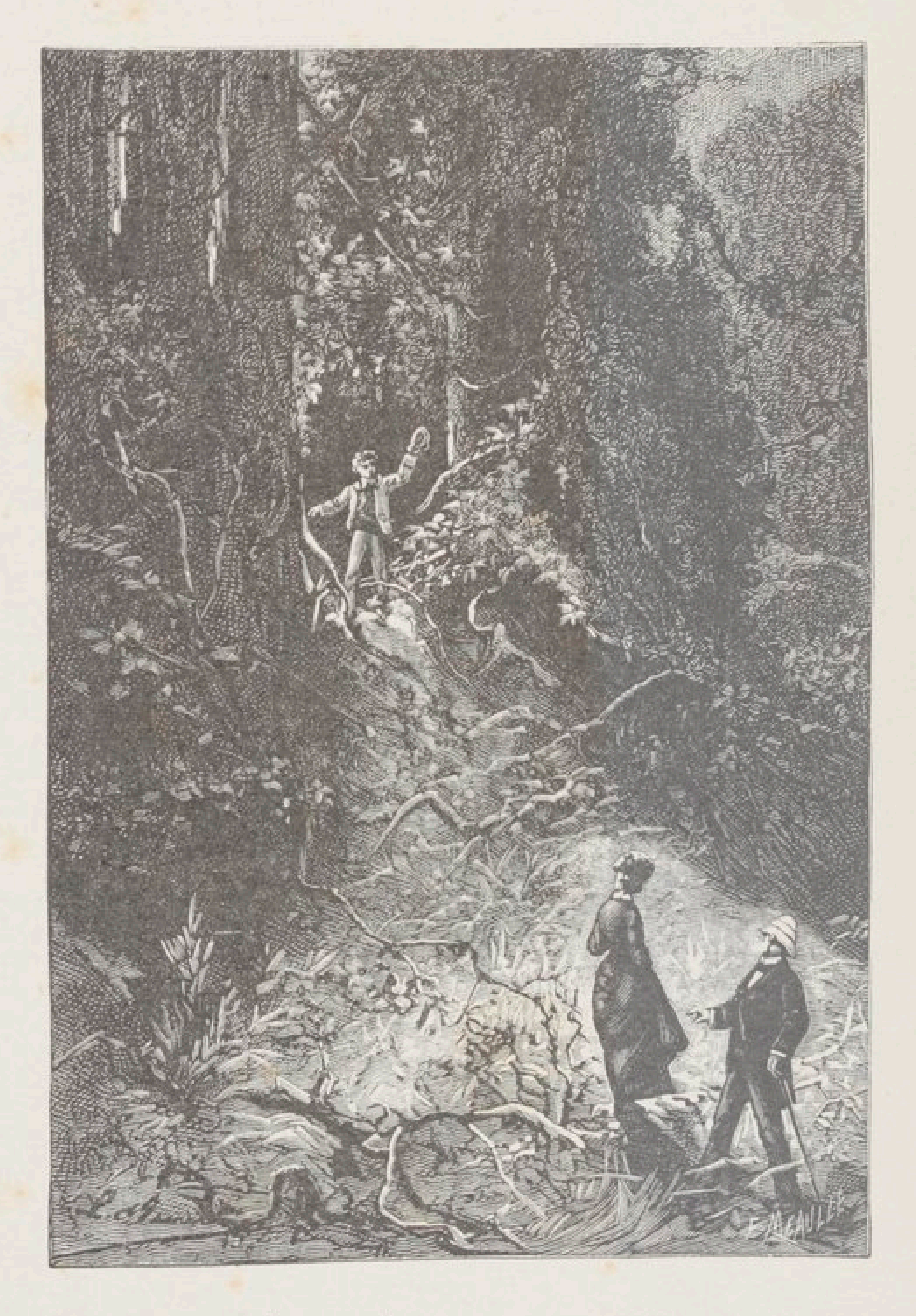
Que signifiait cette inscription? C'est ce que M. Gloaguen se demanda en vain. D'abord en quelle langue était-elle tracée?

L'espagnol, le portugais, le français semblaient devoir être écartés. Le mot IN, la date 30 après le mot SEP qui signifiait évidemment *septembre,* ne pouvaient appartenir qu'au latin ou à l'anglais. Mais sans doute des lettres manquaient, s'étaient effacées dans les intervalles vides. Il fallait les reconstituer et c'est là que gisait la difficulté.

M. Gloaguen en avait résolu bien d'autres du même ordre. Il se promit de vaincre celle-là. Après avoir copié avec le plus grand soin l'inscription dans son carnet, il alla s'enfermer dans sa chambre.

Désormais sa vie intellectuelle avait un but.

XVIII



« C'EST LA! » CRIAIT CHANDOS.

CHAPITRE XVIII

CE QUE SIGNIFIE L'INSCRIPTION

« Eh bien, mon oncle, avez-vous résolu le problème, demanda le lendemain matin Chandos à M. Gloaguen, aussitôt qu'il le revit.

« Je crois pouvoir affirmer que oui, répondit l'archéologue. Il n'est même pas très compliqué. Voici comment je rétablis l'inscription du poteau, sauf erreur ou correction : *I came in this island, september* 30th1659, — c'est-à-dire en bon français : *Je suis venu dans cette île le* 30 *septembre* 1659... Il ne manque, en somme, que trois lettres l'A de *came*, l'H de *this* et l'S de *island*. L'abréviation de *sep* pour *september* est tout à fait usuelle. Je ne vois donc pas qu'il puisse subsister le moindre doute. »

M. Gloaguen aurait pu parler longtemps. Chandos, les yeux dilatés, la bouche béante, les joues roses d'émotion, l'écoutait avec tous les signes de la plus entière satisfaction.

« Quoi! mon oncle, reprit-il enfin, c'est bien une phrase anglaise? Et cette phrase serait : *I came in this island, september* 30th 1659!...

— Je le crois; je puis même dire : J'en suis certain.

— Mais alors, balbutia Chandos, comme se parlant à lui-même, alors il ne peut plus subsister le moindre doute : nous savons qui a posé cette inscription, et par conséquent où nous sommes!...

— Qui a gravé cette inscription?... Quelque navigateur anglais, assurément.

— Non, pas *quelque* navigateur anglais, mon oncle, mais *un* navigateur anglais bien connu, bien illustre... Robinson Crusoë lui-même!...

— Cet enfant est fou? » se dit M. Gloaguen.

Chandos lut sa pensée dans ses yeux.

« Non, je ne déraisonne pas, croyez-le bien, fit-il avec force. Ce poteau a-t-il, oui ou non, été déterré au bord de la mer, sur la côte sud d'une île triangulaire, longue d'une quinzaine de lieues, bordée par un courant très apparent, inconnue, jusqu'à ce jour, des géographes, et où nous avons pourtant déjà trouvé des vestiges de colonisation européenne?... Eh bien, lisez, lisez, mon oncle... »

Et Chandos, tirant de sa poche un petit volume dépareillé, le tome V d'une vieille traduction française de *Robinson Crusoë*, le feuilleta d'une main fiévreuse, trouva un passage, le mit sous les yeux de l'archéologue. M. Gloaguen lut :

« J'érigeai près du rivage où j'avais pris terre un grand poteau « carré avec cette inscription : *Je suis venu dans cette isle le* 30 *sep-* « *tembre* 1659. — (I CAME IN THIS ISLAND, SEPTEMBER 30th 1659.) « Sur les côtés de ce poteau, je marquais chaque jour un cran. « Tous les sept jours, j'en marquais un doublement grand; tous « les premiers du mois, un triplement grand; et de cette manière « je tenais mon calendrier. »

M. Gloaguen n'en croyait pas ses yeux. Il lut et relut le passage, vérifia le titre et la date du livre, se rapprocha du poteau comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Mais tout concordait à un degré si remarquable, — la description de l'île, la place où la relique avait été trouvée, son évidente vétusté, les encoches marquées sur le bois, l'inscription même, les circonstances principales ou accessoires, — qu'il était presque impossible de conserver un doute.

Et pourtant la raison se refusait à admettre un fait aussi

bizarre. N'avait-il pas toujours été admis que Robinson Crusoë était un personnage imaginaire, un héros de roman, une création de la fantaisie de Foë? N'était-il pas possible qu'il y eût dans tout ceci une simple coïncidence?... A la vérité, la coïncidence était poussée bien loin, — jusqu'à la date même indiquée par le livre... Ou bien un navigateur facétieux s'était-il amusé à graver cette inscription et à la laisser là tout exprès pour donner pâture aux hypothèses de l'avenir. Mais en ce cas il aurait mis ce poteau bien en vue, et non pas sous terre... Et puis, sur dix mille personnes qui l'auraient découvert, combien l'auraient traduit comme M. Gloaguen, combien auraient été préparés par leurs notions antérieures à en tirer la conclusion qui avait tout de suite frappé Chandos?... Non, décidément, il y avait là quelque chose de particulier et de frappant.

Et M. Gloaguen, profondément absorbé dans ses réflexions, marchait de long en large, en retournant le problème sous toutes ses faces.

« Après tout, se disait-il, il n'y a rien de si absurde à admettre que Robinson Crusoë ait existé. Cet enfant a donné à Paul-Louis des motifs fort plausibles de penser, même avant d'avoir un commencement de preuve tangible comme celui-ci... Ce ne serait pas la première fois qu'un personnage longtemps considéré comme imaginaire aurait plus tard été reconnu historique. La chose s'est produite, même pour des villes : elle peut bien se produire pour une petite île de l'Océan austral!... En matière d'archéologie, on commence toujours par nier, jusqu'à ce que l'évidence s'impose. Que n'a-t-on pas dit pour les premières fouilles de Pompéi, celles de Carthage? Et Troie, la chimérique Troie, avec son roi Priam!... Qui jamais a cru à son existence avant que Schliemann en ait déterré les ruines, carbonisées par le fameux incendie?... Certes, tout le moyen âge et toute la Renaissance, sans parler de dignes professeurs, encore vivants, ont été convaincus qu'Anchise, Énée, Cassandre et les autres étaient les produits de l'imagination homérique. Voilà pourtant que tout cela se trouve vrai, et qu'on

découvre jusqu'au tombeau d'Agamemnon, jusqu'au cabinet de toilette de Créuse!... »

Tandis que M. Gloaguen se livrait à ses réflexions, Chandos était littéralement sur les épines. Il attendait la réponse de son oncle comme un verdict qui lui dirait si décidément il était possédé d'une monomanie ou en pleine possession de ses facultés mentales. A la fin, n'y tenant plus, il tira son oncle par le pan de sa redingote :

« Eh bien?... quel est votre avis?... » dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

L'archéologue tressaillit comme un homme qui tombe du haut d'un rêve.

« Mon avis?... Mon avis, mon cher enfant, est qu'il ne faut pas se prononcer à la légère sur tout ceci. Nous allons chercher, examiner, vérifier, voir si nous trouvons d'autres preuves. Et en attendant, nous resterons sur la réserve.

— Mais alors, reprit Chandos, les yeux brillants de joie, vous croyez donc que c'est possible, mon oncle?... Cela ne vous semble pas absurde?...

— Pas du tout... Seulement j'ai besoin de nouvelles preuves, et je me propose de les chercher avec toi... Pour le moment, mon cher enfant, mieux vaudra ne rien dire de tout ceci, garder notre opinion ou nos espérances. Si elles sont pleinement confirmées, il sera temps de les faire connaître... »

Ce petit mystère que Chandos allait partager avec son oncle, acheva de porter son ivresse au comble. Il sauta en l'air, il battit des mains.

« Oh! nous trouverons, j'en suis sûr! s'écria-t-il. Mais, mon oncle, ne me permettrez-vous pas de conter ceci à Florry? Elle en serait si contente!... Et à Paul-Louis aussi, pour le taquiner un peu sur son incrédulité?...

— Soit!... Mais qu'ils soient discrets... Il ne faut pas nous exposer aux railleries des profanes si nos suppositions ne se trouvent pas fondées. »

Chandos ne se fit pas répéter la permission. Il courut communiquer à Florry et à Paul-Louis la grande découverte de la matinée. Comme il y avait compté, Florry entra tout de suite dans sa joie et la partagea cordialement. Oh! c'était une vraie Robinson!... Quant à Paul-Louis, il ne cacha pas sa surprise de voir son père accepter si aisément, même sous bénéfice d'inventaire, une conclusion aussi hasardée. Mais il lui savait un jugement trop sûr, une science trop approfondie des choses du passé, pour se laisser prendre à de vaines apparences. Il se dit qu'après tout si M. Gloaguen s'intéressait à la lubie de Chandos, c'est *qu'il y avait quelque chose*, et qu'au pis aller cela le distrairait un peu. En tout cas, il promit le silence.

Cependant M. Gloaguen avait parcouru avec un vif intérêt le petit volume de Chandos, et il y avait déjà noté des indications utiles. D'abord la description de l'île, qui répondait pleinement, en effet, aux caractères physiques et climatériques de celle où l'on se trouvait. Puis le passage suivant :

« Je choisis *une petite plaine*, *située au pied d'une colline élevée*, dont le front était raide et sans talus, de même que la façade d'une maison, tellement que rien ne pouvait venir sur moi du haut en bas. Dans cette façade de rocher, il y avait un endroit creux qui s'enfonçait un peu avant, assez semblable à l'entrée ou à la porte d'une cave... Ce fut sur l'esplanade, justement devant cette enfonçure, que je résolus de planter le piquet. *La plaine n'avait pas plus de cent verges de largeur;* elle s'étendait environ une fois plus en long, et formait devant mon habitation une espèce de tapis vert, qui se terminait en descendant irrégulièrement de tous côtés dans les bas lieux vers la mer. *Cette situation était au nord-nord-ouest de la colline*, tellement qu'elle me mettait tous les jours à l'abri de la chaleur, jusqu'à ce que j'eusse *le soleil à l'ouest quart au sud-ouest ou environ,* qui est à peu près l'heure de son coucher dans ces climats.

« Avant que de dresser ma tente, je tirai devant l'enfonçure un demi-cercle qui prenait environ dix verges dans son demi-dia-

mètre, depuis le rocher jusqu'à la circonférence, et vingt de diamètre, depuis un bout jusqu'à l'autre. Dans ce demi-cercle, je plantai *deux rangs de fortes palissades* que j'enfonçai en terre jusqu'à ce qu'elles fussent fermes comme des piliers, le gros bout sortant de terre de plus de la hauteur de cinq pieds et demi, et pointu par le haut. Il n'y avait pas plus de six pouces de distance de l'un à l'autre rang.

« Ensuite je pris les pièces de câble que j'avais coupées à bord du vaisseau, et les rangeai les unes sur les autres dans l'entre-deux du double rang jusqu'au haut des palissades, ajoutant d'autres pieux d'environ un pied et demi, appuyés contre les premiers et leur servant d'accoudoir en dedans du demi-cercle. Cet ouvrage était si fort qu'il n'y avait ni homme ni bête qui pût le forcer ou passer par-dessus.

« Cela fait, je commençai à creuser bien avant dans le roc, et portant la terre et les pierres que j'en tirais à travers ma tente, je les jetais ensuite au pied de la palissade, tellement qu'il en résulta *une sorte de terrasse qui s'éleva sur le sol d'environ un pied et demi* en dedans. *Ainsi je me fis une caverne* qui était comme le cellier de ma maison, justement derrière ma tente. »

Et plus loin :

« Les pieux de ma palissade avaient pris racine. Ils étaient devenus de grands arbres, et tellement touffus qu'il était comme impossible d'apercevoir qu'ils renfermaient dans leur centre aucune espèce de lieu habité. »

« Vous voyez comme la description est précise, dit l'archéologue à Florry et à Chandos, qui étaient venus le rejoindre. Toutes les indications y sont, depuis l'orientation du lieu jusqu'à son aspect. La question se réduit désormais à ceci : Trouvons dans l'île des traces d'une habitation qui réponde à cette définition, Si nous les découvrons, il n'y aura plus de doute possible. Si nous ne trouvons rien, il y aura bien des chances pour que nous soyons en présence d'une mystification ou d'une simple coïncidence.

— Mais la configuration des lieux peut avoir changé, objecta Chandos, que cette rigueur scientifique inquiétait un peu.

— Ce n'est pas probable. En deux siècles, une île inhabitée comme celle-ci, et qui ne paraît pas d'origine volcanique, se modifie fort peu. Tout au plus peut-on supposer un éboulement qui ait altéré la physionomie du point si clairement désigné. Mais en tout cas, le mieux est de le rechercher... Nous allons donc procéder comme Schliemann a fait pour découvrir Troie. Il s'est entouré de tous les textes anciens, de toutes les indications géographiques disséminées dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Il a comparé ces indications à celles qu'il a tirées lui-même d'une étude personnelle de la région ; et finalement, allant droit à un monticule, il s'est dit : « C'est là qu'a dû être Troie ! » En grattant la terre, il a retrouvé la ville.

— Eh bien, partons à l'instant ! s'écria Chandos, en s'armant d'une bêche et d'une hache.

— Soit ! » dit M. Gloaguen.

Florry demanda à être de la partie. On se dirigea vers la colline la plus rapprochée du milieu de la baie, afin de dominer une plus grande étendue de terrain.

« Mon oncle, reprit Chandos, chemin faisant, il y a une chose que je ne me suis jamais expliquée. Pourquoi toutes ces villes ou ces monuments antiques qu'on découvre sont-ils sous terre ?

— D'abord par la raison que s'ils étaient hors de terre on n'aurait pas à les découvrir. Ils se montreraient assez d'eux-mêmes et seraient connus de toute antiquité. Mais pour les ruines qui sont remises au jour par des fouilles raisonnées ou accidentelles, voici généralement ce qui s'est passé. Quand un édifice, un monument, une ville sont abandonnés et se dégradent sous l'action du vent et de la pluie, leur destruction n'est guère qu'une question de temps. Les terrasses se lézardent, les toits s'écroulent, les voûtes s'affaissent. Les murs verticaux, n'étant plus protégés, s'écrêtent à leur tour. Ces débris tombent au pied des murs, dans les appartements, dans les cours intérieures, et par-

tout rehaussent le sol. Puis le vent et les pluies apportent des poussières, des boues, des détritus végétaux qui ajoutent des couches successives à ces premiers dépôts. Des arbustes, des herbes croissent, vivent, meurent là-dessus et ajoutent leurs feuilles, leurs branches, leurs bois à cet entassement. Supposez ces causes diverses agissant sans interruption pendant des siècles et des siècles, et vous concevez aisément comment une sorte de nivellement finit par se produire. Un monticule s'est formé, qui paraît naturel, se couvre de terre végétale et ne dit rien à l'œil de ce qu'il recèle. D'autre part, cet affritement même et cet enterrement de haut en bas ont contribué à protéger, à garantir les parties basses des édifices... Que des fouilles viennent alors à entamer ces dépôts de terre, et ces parties basses se retrouvent en bon état de conservation, avec leurs dallages, leurs marbres, leurs statues. Voilà l'histoire toute simple de la plupart des découvertes archéologiques. Songez donc qu'un fossé qu'on cesse d'entretenir en rase campagne se comble de lui-même en quelques années : vous vous expliquerez plus aisément de quelle manière des édifices, même fort élevés, abandonnés dans une région déserte à l'action de toutes les intempéries, finissent, dans la suite des siècles, par être absolument enterrés... »

On marcha quelque temps en silence.

« Voilà encore Khasji qui nous suit en se cachant, dit tout à coup Chandos. Oh! je l'ai bien vu...

— C'est insupportable! s'écria Florry. On ne peut pas faire un pas sans l'avoir derrière soi.

— Je lui en ai déjà fait l'observation; mais il est incorrigible. Le mieux est de ne pas s'occuper de lui... »

Les trois explorateurs étaient arrivés au sommet de la colline et regardaient de tous côtés; mais ils n'aperçurent aucun emplacement qui répondît à la description du livre. M. Gloaguen la relut avec attention.

« Sans doute la falaise ou façade en question nous tourne le dos, fit-il, puisqu'il est dit qu'elle se trouve au *nord-nord-ouest* de

la colline. Il faut marcher droit à l'ouest de la baie et choisir un nouveau point d'observation... »

On redescendit sur la plage pour se rendre sans désemparer à l'extrémité de la baie opposée au cap du Salut. Mais avant même d'y être arrivé, Chandos, qui se retournait à tout instant, s'écria en montrant une ligne blanche sur le versant d'une colline :

« Ce doit être là!... Voyez-vous cette masse de verdure, et au-dessus comme une étroite bande de pierre prolongée sur une assez grande longueur?... C'est sans doute *la façade,* masquée maintenant par les arbres... »

M. Gloaguen inclinant à penser qu'il n'y avait rien d'impossible, Chandos partit aussitôt au pas de course vers le point qu'il avait désigné. Son oncle et sa sœur le suivaient plus lentement.

Un quart d'heure plus tard, il revenait tout essoufflé, mais rouge de plaisir, en agitant son chapeau :

« C'est là!... criait-il. *La petite plaine en pente vers la mer,* la façade du rocher, *la palissade* d'arbres, tout y est... Ces arbres sont même si énormes et si étroitement serrés l'un contre l'autre qu'ils forment une véritable muraille... Par bonheur, il y en a qui sont morts et qui ont laissé brèche... Venez vite, je vous en prie... »

Et il repartit sans les attendre. M. Gloaguen et Florry hâtèrent le pas, impatients, eux aussi, de vérifier une nouvelle si intéressante, et en dix minutes ils arrivèrent à la *petite plaine.*

Il suffisait de la voir pour ne plus conserver l'ombre d'un doute sur l'authenticité du poteau, de l'île, de toute l'histoire. La « petite plaine » était bien au pied d'une colline ; elle était large d'une centaine de yards anglais ; elle descendait en pente douce vers la vallée ; elle était orientée au nord-nord-ouest ; dominée et défendue par une haute falaise à pic ; enfin, en avant de cette falaise, sur un demi-cercle d'une dizaine de mètres de rayon, une imposante muraille d'arbres séculaires, évidemment plantés

côte à côte par la main de l'homme, se dressait comme une charmille; cette muraille était double et percée seulement de deux ou trois brèches, laissées par la mort ou la chute de quelques arbres...

L'éloquence et la majesté du spectacle étaient telles que M. Gloaguen se découvrit instinctivement et que Florry tomba à genoux sur le gazon. Il leur sembla à tous deux qu'ils se trouvaient devant un tombeau. C'était donc là que Robinson avait vécu pendant vingt-neuf ans, dans une solitude absolue!... C'est là qu'il avait souffert, qu'il avait travaillé, qu'il avait attendu, sinon espéré la délivrance!...

A cette poésie intime, à cette mélancolie des lieux qui ont vu de grandes douleurs noblement supportées, venaient s'ajouter pour Florry la pensée qu'elle était l'arrière-petite-fille du solitaire; et l'associant aussitôt dans son cœur au père qu'elle avait si récemment perdu, elle versa des larmes.

Cependant Chandos avait déjà exploré le pied de la falaise. Il revint en déclarant qu'il lui était impossible de découvrir la moindre trace d'ouverture ou d'habitation. Même il en était un peu désappointé.

Mais M. Gloaguen n'était pas homme à se décourager si vite. Il savait qu'en matière de fouilles il ne faut pas se fier aux apparences, ni se presser de jeter le manche après la cognée. Se glissant, lui aussi, par la brèche qui avait donné passage à son neveu, il mit habit bas et commença d'ausculter la paroi du rocher du dos de la hache vers le centre du demi-cercle.

Son attente ne fut pas trompée. Au vingtième coup, le rocher sonna creux.

L'attaquant aussitôt comme une porte qu'il aurait voulu enfoncer, en se servant cette fois du tranchant de la hache, il ne tarda pas à ouvrir un trou noir dans un vide d'où s'échappa une bouffée d'air humide, et ce trou fut bientôt élargi aux proportions d'une petite porte. Des détritus végétaux et minéraux assez friables l'avaient seuls obstruée par le travail lent des années.

Une caverne se montra, à demi comblée, elle aussi, par mille débris qui avaient exhaussé le sol et pris la consistance d'un béton. Une tranchée régulière, au pic ou à la bêche, aurait été nécessaire pour enlever ces dépôts. Mais ce qu'on découvrait dans le demi-jour de la caverne suffisait à démontrer qu'elle avait été habitée, si une preuve de plus avait été nécessaire.

Des tablettes vermoulues, des chevilles de fer et de bois, à quelques-unes desquelles pendaient encore des lambeaux de cuir ou d'étoffes, deux ou trois poteries informes et toutes couvertes de moisissures, apparaissaient dans la pénombre.

C'était plus qu'il n'en fallait pour être définitivement convaincu. M. Gloaguen et Chandos rejoignirent Florry, qui les attendait en dehors de l'enceinte, et tous les trois ils reprirent le chemin de la baie.

Ils étaient profondément émus et marchaient en silence. Mais bientôt M. Gloaguen laissa un libre cours aux pensées qui l'agitaient :

« C'est tout simplement une des découvertes les plus curieuses qui aient jamais été faites ! s'écria-t-il. Et nous pouvons dire, mes enfants, que nous n'avons pas perdu notre matinée !... Ah ! nous n'avons plus sujet de regretter notre naufrage !... Du même coup, établir que Crusoë est un personnage historique et retrouver l'île où il avait été jeté !... Ajouter un chapitre aux annales de l'humanité, un autre à ses notions géographiques !... Non, nous n'avons pas perdu notre matinée !... Et moi qui me désolais de n'avoir pu visiter l'Égypte, ni l'Inde, ni le Cambodge ! Moi qui croyais cette année sacrifiée !... Avec la plaque de Candahar d'un côté et l'île de Robinson de l'autre, j'ai certes de quoi justifier mon voyage aux yeux des critiques les plus difficiles à satisfaire.

— Et puis, on ne contestera plus maintenant cette filiation, dit Chandos en relevant la tête.

— Ceci est une autre affaire... Quoiqu'il soit incontestable que ton idée fixe, mon cher enfant, nous a considérablement aidés à résoudre ce problème.

— En tout cas, nous pourrons maintenant dire la chose à tout le monde, n'est-ce pas, mon oncle? demanda Florry.

— Hum!... Peut-être sera-t-il plus prudent de n'en pas parler encore. En matières de découvertes archéologiques, voyez-vous, mes enfants, on ne saurait être trop réservé... D'abord, il y a la question de priorité, qui est souvent difficile à régler quand plusieurs personnes ont été mises dans la confidence. Puis il peut être à désirer de protéger la découverte contre des curiosités indiscrètes et souvent malfaisantes. Nous pouvons nous décider, par exemple, à exécuter des fouilles régulières dans la caverne, et qui sait si ces fouilles n'amèneraient pas au jour des objets intéressants, ne fût-ce que des médailles ou des monnaies?... Or, si nous ébruitons l'affaire, on pourrait nous prévenir, entamer avant nous des recherches maladroites... Tout compte fait, je crois que nous ferons bien de garder provisoirement notre secret pour nous.

— Oui, c'est cela, gardons-le! s'écria Chandos. Laissons-les tous dans l'ignorance et soyons encore quelque temps les seuls au monde à savoir où est l'île Crusoë!... C'est notre droit, après tout...

— On pourra bien toujours le dire à Paul-Louis, hasarda Florry.

— Ma foi, puisqu'il est déjà dans la confidence, il le faudra bien, quoiqu'il ne le mérite guère, répliqua Chandos. Jamais il n'a voulu croire à notre généalogie...

— Je ne serais pas fâché non plus d'accumuler de nouvelles preuves, avant de rien dire, reprit M. Gloaguen, que les habitudes de la polémique savante rendaient extraordinairement difficile pour lui-même, en fait de démonstrations. Est-ce que ce bienheureux livre ne parle pas encore d'une autre demeure que Robinson appelait *sa métairie*?

— Oh! celle-là était en plein air, dans une des vallées occidentales, répondit Chandos. Une simple tente. Mais il avait un troisième refuge, une grotte dont il donne une description merveilleuse...

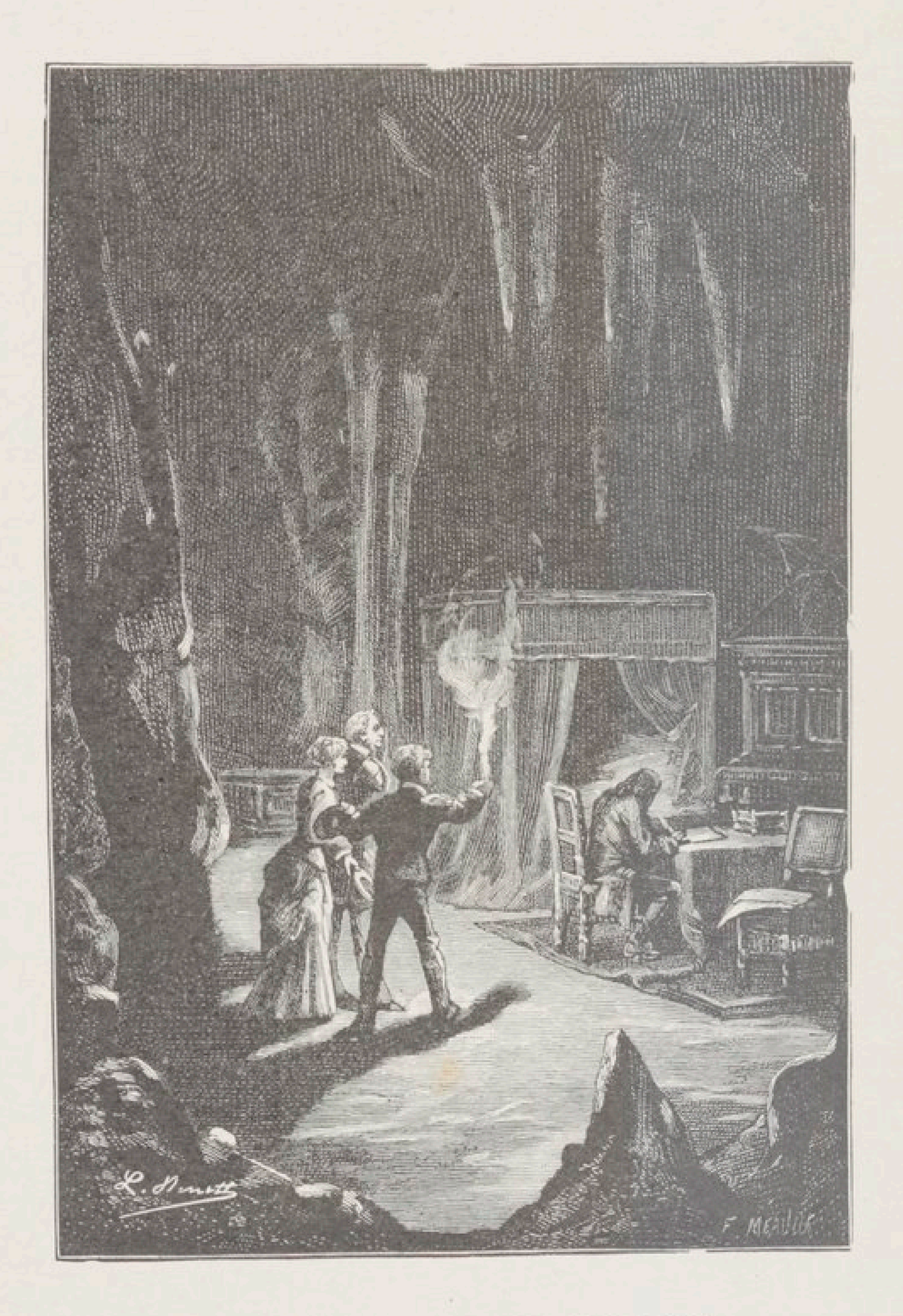
Le volume fut aussitôt feuilleté, et le passage retrouvé.

« Je me trouvais sous une voûte élevée à peu près à la hau-
« teur de vingt pieds, et je puis protester que dans toute l'île il
« n'y avait rien de si beau et de si digne d'être considéré que ce
« souterrain. La lumière de deux chandelles que j'avais allumées
« était réfléchie de plus de cent mille manières par les murailles.
« Je ne saurais dire quelle en était la cause, si c'étaient des
« diamants, d'autres pierres précieuses, ou bien de l'or : le
« dernier me paraît plus vraisemblable. En un mot, c'était la
« plus charmante grotte qu'on pût imaginer; quoique parfaite-
« ment obscure, le sol en était uni et couvert d'un gravier fin et
« délié. On n'y voyait aucune trace d'animal venimeux, aucune
« vapeur, aucune humidité. »

Cette lecture acheva de décider M. Gloaguen.

« Eh bien! c'est entendu, ne disons rien qu'à Paul-Louis, fit-il. Nous allons nous mettre discrètement en quête de cette grotte, et si nous la découvrons, les plus sceptiques n'auront plus rien à opposer, je pense. »

XIX



IL TOURNAIT LE DOS AUX VISITEURS.

CHAPITRE XIX

L'ARCHÉOLOGIE A SON UTILITÉ ET SON DÉFAUT

La grotte ne fut pas aussi aisée à découvrir que l'avait été le *château fort* de Robinson, — puisque tel est le nom sous lequel il désigne dans ses mémoires sa première habitation.

Dès le lendemain, M. Gloaguen, accompagné de Chandos et de Florry, s'était mis en mouvement. Ils avaient eu soin de se munir de haches, de serpes et de cordes, sans oublier les bougies de fabrication indigène et toute une provision d'allumettes. Mais vainement ils explorèrent pendant plusieurs jours de suite les parties rocheuses de l'île : il leur fut impossible de trouver rien qui ressemblât à l'entrée d'une grotte.

A la vérité, les renseignements dont ils disposaient étaient beaucoup moins précis que les indications relatives au château fort. Le livre disait seulement que la grotte était « dans les bois, » et que l'entrée, fort basse, en était dissimulée « derrière un grand rocher; » de plus, ce rocher même était « couvert de broussailles, » que Robinson avait dû couper pour remarquer la grotte, « après plusieurs allées et venues, » ajoutait-il. En deux cents ans, les broussailles avaient eu le temps de repousser et même de devenir des arbres majestueux. Aussi semblait-il peu vraisemblable qu'on arrivât à retrouver ce féerique asile.

Mais enfin un hasard pouvait favoriser les recherches, et les

trois explorateurs avaient fini par s'attacher si passionnément à leur œuvre qu'ils ne savaient plus se décider à l'abandonner.

Aussi ne se lassaient-ils point, — errant dans les bois, battant les buissons, heurtant les murailles de granit pour écouter si elles sonnaient le creux, soulevant les mousses ou les hautes herbes, et surtout ne passant jamais un « grand rocher » sans en faire le tour et le débarrasser de ses broussailles. Malheureusement, l'île était vaste, les bois profonds, et ce travail aurait pu durer longtemps sans résultat, si un indice singulier n'était tout à coup venu aider les explorateurs.

Cet indice, signalé par Florry, se composait d'une suite d'entailles assez récentes, faites de distance en distance sur le tronc des plus grands arbres et qui semblaient marquer une voie.

On se trouvait à ce moment dans la région nord des bois, non loin de la baie qui avait gardé le nom de Baie des Traces-de-Pieds-nus, et qui était restée la moins fréquentée de l'île.

Qui pouvait avoir ainsi marqué ces arbres? M. Gloaguen pensa que ce devait être un des soldats de la *Junon,* et le soupçon lui vint que peut-être cette voie conduisait à la grotte. A supposer qu'un des colons l'eût découverte et voulût en garder le secret ou simplement la retrouver à l'occasion, il était tout naturel qu'il eût ainsi noté des indications. Chandos confirma, dans une certaine mesure, cette hypothèse en rappelant l'affaire des empreintes de pieds, qui n'avait jamais été éclaircie; c'était peut-être pour ne pas révéler son secret et avouer ce qu'il faisait par là, que l'auteur de ces empreintes avait refusé de se faire connaître...

Au surplus, si ces marques conduisaient quelque part, on le verrait bien. Et avec la curiosité naturelle à des chercheurs qui n'ont rien trouvé depuis deux semaines, on se mit à suivre les entailles. Au bout d'un quart d'heure de marche, il était devenu évident qu'on était bien sur une piste, car les indications se suivaient avec une régularité parfaite, toujours à la même hauteur, sur des arbres de même espèce et de diamètre sensiblement égal. On aurait presque pu croire que ces marques étaient faites dans

un but d'utilité générale, autant que particulière, à voir comme elles étaient nombreuses et apparentes.

Les explorateurs suivaient depuis une demi-heure environ, à travers les broussailles et les fourrés, la voie qui leur était ainsi tracée, quand ils arrivèrent à une sorte de clairière dominée par un grand rocher nu. Ils pressèrent le pas, et derrière ce rocher ils aperçurent du premier coup d'œil une ouverture béante.

Ils se trouvaient à l'entrée de la grotte tant cherchée!

L'ouverture n'en était point basse et difficile, mais semblait au contraire avoir été à dessein élargie, dégagée. Florry, pas plus que M. Gloaguen et Chandos, n'hésita à y pénétrer.

Ils se trouvèrent alors dans une sorte de vestibule souterrain, où leurs yeux, encore éblouis de la lumière extérieure, ne distinguèrent d'abord que des parois assez irrégulières. Mais à peine les bougies eurent-elles été allumées, qu'ils remarquèrent dans le fond une seconde ouverture et ne purent plus douter qu'ils ne se trouvassent dans la grotte de Robinson. La description mentionnait en effet très expressément cette sorte de vestibule ou d'antichambre.

Ici encore, le passage avait été dégagé. Robinson parlait d'une sorte de boyau, long de dix yards, dans lequel il fallait ramper. Ce boyau était devenu un véritable couloir où l'on pouvait se tenir debout.

Les trois explorateurs s'y engagèrent.

Quand ils l'eurent franchi, ils pénétrèrent enfin dans la véritable grotte; un spectacle d'une splendeur inouïe et qui dépassait encore les richesses de la description, toujours présente à leur esprit, s'offrit à leurs regards. Les parois de la grotte, formées d'un quartz cristallisé sous mille aspects élégants et fantastiques, réfléchissaient en tous sens la lumière de leurs bougies et semblaient pailletées de diamants véritables. L'œil était ébloui de ces feux croisés, au point de ne pouvoir d'abord distinguer que très imparfaitement l'étendue et les détails de cette grotte immense, la voûte élevée comme celle d'une église gothique, le sable doux

et fin qui s'étendait sous les pieds comme un tapis de Turquie.

Mais bientôt le regard acclimaté s'arrêtait sur des objets étranges en pareil lieu, et tout à fait imprévus : un grand lit à baldaquin, des fauteuils, des coffres, une bibliothèque vitrée, une crédence chargée d'argenterie, tout l'ameublement suranné mais somptueux d'un antique appartement. Plus loin, une glace à biseaux, une haute pendule. Plus loin encore, dans un enfoncement qui formait cabinet, une large table de travail, couverte de papiers et de livres, et, circonstance plus inattendue, dans un fauteuil, devant cette table, sans lumière, un homme qui écrivait!

Un homme en costume Louis XIV, bas drapés, perruque de crin gris, rabat blanc, habit rouge et boutons d'acier...

Il tournait le dos aux visiteurs et ne semblait pas s'émouvoir de leur présence.

M. Gloaguen s'approcha en saluant. Il allait s'excuser, quand il resta frappé d'horreur, et la bougie qu'il tenait s'échappa de ses doigts.

Cet homme, — ce personnage muet, — était une momie!

Sa main décharnée tenait encore une vieille plume d'oie tout ébarbée, ses orbites vides étaient braqués devant lui, à travers une paire de besicles, sur une feuille de parchemin poussiéreux; ses frontaux jaunis s'inclinaient vers la table dans l'attitude de la méditation. L'illusion de la vie était presque complète. Un grand nombre de souterrains naturels ont cette vertu singulière de conserver ainsi, presque indéfiniment, nos restes périssables.

Depuis combien d'années ou de siècles était-il là, au fond de cette grotte perdue dans les bois d'une île déserte, assis à ce bureau et se desséchant lentement dans le fauteuil où la mort l'avait surpris? Qui était-il? Quels avaient été son nom et son histoire? Quelles ses joies et ses douleurs?

M. Gloaguen n'eut pas le loisir de se poser ces questions. Il fallait s'occuper de Florry, qui, dans le premier moment de stupeur et d'effroi causés par cette épouvantable vision, semblait prête à défaillir.

Elle se remit bientôt, se réveilla comme d'un rêve, couchée sur le grand lit à baldaquin. Une carafe d'eau fraîche qui se trouva là vint à point pour achever de la rappeler à elle. M. Gloaguen, dans son trouble, ne remarqua pas d'abord cette circonstance étrange, — une carafe d'eau dans cette tombe, — une carafe encore humide de la source où elle avait été plongée!... Tout ce qui lui arrivait était si bizarre, si inattendu, que l'incohérence des détails ne le choquait plus.

Quant à Chandos, à peine avait-il vu sa sœur reprendre ses sens, qu'il s'était bravement rapproché de la momie et l'examinait dans tous les sens à la lueur de la bougie. Son cœur battait bien un peu plus vite qu'à l'ordinaire pendant cette inspection. Mais plus elle lui inspirait d'horreur et de crainte, plus il se croyait obligé de surmonter cette impression, d'après son code particulier de bravoure personnelle. Le premier moment d'émotion passé, il avait d'ailleurs repris tout son sang-froid, et même il essayait de rire.

« Il est habillé comme M. Golding, l'acteur, dans cette comédie de Molière que nous avons vue à Calcutta! disait-il. Souliers à boucles, perruque en cascade, rabat et manchettes, rien n'y manque!.... Il paraît que ce pauvre monsieur faisait comme M. de Buffon, il s'habillait avant de se mettre à écrire... Seurement le costume est un peu défraîchi, et je crois qu'il ne gagnerait pas à être vu au grand jour... Pensez-vous vraiment qu'il soit là depuis le temps de la reine Anne et de Marlborough, mon oncle?...

— Cela semble au moins probable, répondit M. Gloaguen en se rapprochant.

— Oh!... voyez donc, il a une montre avec des breloques. Est-ce que ce serait bien mal de la regarder, cette montre, et de toucher à ces grandes poches?

— Pourquoi?... Nous n'avons pas de mauvaises intentions et notre but est seulement d'éclaircir ce mystère... »

Chandos avait à peine attendu la permission pour tirer à lui une grosse montre d'or, épaisse et lourde comme un véritable oignon.

Sur le cadran d'émail on lisait : *Chapman, Poultry* « Poultry, c'est une rue de la Cité de Londres. Il paraît que ce pauvre homme était Anglais comme nous.

Et il poursuivait son enquête. Dans la poche de droite de la veste, une tabatière d'argent où il y avait encore de la poudre noire, et trois pièces d'or, dont l'une à l'effigie de la reine Anne, tout justement. Dans les pans de l'habit rouge, un grand mouchoir à carreaux, un étui à besicles et une lettre, — une vieille lettre sur papier à chandelles, tout usée, toute fripée, mais portant encore la trace d'un cachet de cire verte ; et sur le revers, quelques mots d'une écriture jaunie, presque illisible.

« Il n'y a pas d'indiscrétion à regarder l'adresse, fit Chandos : c'est seulement pour savoir le nom... »

Presque aussitôt, il poussa un cri de surprise :

« Mon oncle !... Florry !... Je ne rêve pas, n'est-il pas vrai?... Lisez, je vous en prie !... »

M. Gloaguen prit la lettre et lut cette adresse :

Senor Robinson Crusoẽ
York.

Comme Chandos, il n'osait pas d'abord en croire ses yeux. Mais le doute n'était pas possible : la lettre était bien authentique, sur vieux papier, écrite en portugais, relative aux plantations brésiliennes de Robinson Crusoë, datée de Lisbonne, 9 janvier 1715...

« C'est inouï !... murmurait l'archéologue. Faut-il croire que nous nous trouvons devant les restes de Robinson Crusoë lui-même !

— Oui, mon oncle, je le crois, j'en suis sûr !... Quelque chose de secret et de mystérieux me le dit !

— Il ne me fait plus peur du tout !... s'écria Florry avec exaltation, en quittant le lit sur le bord duquel elle était restée assise. Pauvre cher grand aïeul !... C'est ici qu'il est mort, tout seul sans doute, et sans aucun de ses enfants autour de lui !...

— Ce parchemin nous dira peut-être comment et pourquoi! » reprit Chandos en s'emparant du document poudreux où s'inclinait encore la plume du mort.

Et il le montrait à M. Gloaguen, qui déchiffra assez aisément les premières lignes d'une grande écriture très régulière, quoique un peu tremblée.

« *This is my will. On the eighth day of Marsh A. D.* 1717. *I Robinson Crusoe, of York in Yorkshire, in the Kingdom of England, being* 84 *years old, sound in body and mind, although much weakened by age...* (Ceci est mon testament. Le huitième jour de mars en l'an de grâce 1717, je soussigné, Robinson Crusoé, d'York en Yorkshire dans le royaume d'Angleterre, étant dans ma quatre-vingt-quatrième année, sain de corps et d'esprit, quoique très affaibli par l'âge...) »

M. Gloaguen allait poursuivre sa lecture, quand un coup sourd, prolongé en échos, retentit à l'intérieur de la grotte et lui fit lever la tête en sursaut, en même temps qu'à Florry et à Chandos. On aurait dit un coup de feu ou un pan de muraille qui s'écroule. Les trois acteurs vivants de cette scène fantastique n'auraient pu dire pourquoi; mais ce bruit les glaça d'une terreur instinctive et fit courir un frisson sous leur épiderme. Chandos se précipita vers le vestibule, la bougie à la main.

« Nous sommes enfermés! cria-t-il aussitôt. La porte intérieure du couloir, qui était rabattue contre la muraille, vient d'être tirée du dehors, et il m'est impossible de la rouvrir. »

M. Gloaguen et Florry accoururent vers lui et constatèrent l'exactitude du renseignement. Une énorme et lourde porte en chêne massif, à un seul battant, montée sur de gros gonds de fer et qu'ils n'avaient même pas remarquée en entrant, était maintenant fermée sur le passage. La serrure et les verrous ne se voyaient qu'à l'intérieur, et pourtant les efforts réunis de trois personnes étaient impuissants à la rouvrir. Il fallait qu'elle fût fermée à clef ou autrement assujettie à l'extérieur.

Se trouvait-on en présence d'un simple accident ou d'un véri-

table guet-apens? M. loaguen eut à peine le temps de se le demander.

Un guichet venait de s'ouvrir au milieu de la porte, et, dans l'encadrement de ce guichet, se montrait une apparition effroyable, la plus hideuse, à coup sûr, qui pût se produire en pareil endroit, — la face démoniaque du Rana.

Oui, du Rana, — de Dulip Rana, de To-Ho, de Kra-Ong-Dinh-ki, — quel que fût son nom!... du misérable assassin que M. Gloaguen avait vu jeté à la mer en furie... Il n'était donc pas mort!... Il avait survécu à cet épouvantable supplice pour reprendre et compléter la série de ses crimes? Ou bien était-ce son spectre qui revenait là?...

Hélas!... c'était bien lui. C'était bien son regard sauvage et fou, son nez de vautour, son teint pâle et dévoré, ses dents de tigre entre deux lèvres minces. Le menton appuyé au bord du guichet, les yeux mi-clos, comme savourant la joie de tenir enfin ses victimes, — il les considérait sans mot dire.

« Dulip Rana! s'écria M. Gloaguen, en se précipitant vers lui. Tu es prince et tu t'appelles le Justicier, nous as-tu dit!... Au nom de la Justice, je te somme de nous ouvrir cette porte, à nous qui ne t'avons rien fait!...

Une sorte de sourire passa sur la face du Rana. Mais presque aussitôt sa physionomie reprit son expression de calme félin. Ce chien d'étranger était donc insensé, qu'il croyait fléchir un prince afghan par des paroles?... Les Européens bavardaient toujours inutilement. Ils ne savaient jamais accepter passivement leur destinée. Anglais ou Français, ils se valaient. Tous chiens...

Voilà ce que disaient les yeux du Rana, s'ils disaient quelque chose.

M. Gloaguen en comprit l'éloquence et se tut. Chandos et Florry, pâles et stupéfaits, assistaient en silence à cette horrible scène. Que leur voulait donc ce misérable, qu'ils trouvaient une fois de plus sur leur chemin? Pourquoi les poursuivait-il de cette haine atroce? Ils n'en savaient rien. Mais, enfermés vivants dans

ce tombeau, entre les restes mortels de leur ancêtre et cette porte de chêne, où grimaçait le masque hideux du meurtrier de leur père, — ils se sentaient perdus, accablés sous le poids d'une fatalité inéluctable.

« Nos compagnons s'apercevront de notre absence, ils te découvriront et te frapperont sans pitié ! reprit M. Gloaguen après un instant.

— Ils ne m'ont pas découvert ici depuis six mois. Pourquoi me trouveraient-ils aujourd'hui ? daigna répondre le Rana... Mes précautions sont prises. L'entrée de la grotte est bouchée et désormais introuvable. J'ai des vivres. Vous n'en avez pas. Vous mourrez de faim. »

Ce ton tranquille et sur un tel sujet, en un tel lieu, à travers cette porte inexorable, était décisif.

M. Gloaguen allait s'éloigner vers le fond de la grotte avec les deux enfants. Un mot du Rana l'arrêta : sa physionomie venait de s'éclairer d'un rayon d'intérêt.

« As-tu le *Zraïmph* sur toi ? » demanda-t-il.

L'archéologue comprit qu'il s'agissait de la plaque de Candahar, et une lueur d'espoir se fit jour dans son esprit ; pour un instant il pensa que cette rançon suffirait à sauver la vie des deux enfants et la sienne.

« Oui, j'ai le *Zraïmph!* s'écria-t-il en le prenant dans sa poche et le faisant briller à la lumière des bougies. Tiens, Rana, le veux-tu?... Rends-nous à la liberté et je te le donne... »

Certes, ce n'était pas un petit sacrifice que M. Gloaguen s'imposait là. Il aurait plus volontiers cédé tout au monde. Mais il sentait l'étendue du danger, celle de sa responsabilité. Pour sauver la vie de Florry et de Chandos il aurait donné la sienne.

Une flamme de convoitise s'était allumée dans les yeux du Rana. Mais il sourit.

« Demain, dit-il dédaigneusement, tu m'offriras le *Zraïmph* pour une orange. Après demain pour un grain de raisin. Les en-

fants seuls sont impatients. Les hommes savent attendre. Le Rana aura le *Zraïmph* pour rien, et vous mourrez...

— Mais enfin, pourquoi vouloir notre mort et que t'avons-nous fait? s'écria M. Gloaguen emporté, même en ce moment, par son esprit de critique et par cet impérieux besoin de *savoir*, qui était la raison d'être de sa vie.

— Ce que vous m'avez fait! reprit le Rana comme surpris et scandalisé de l'impudence. Il le demande!... Et ces enfants sont ceux de l'homme qui a le premier porté la main sur le *Zraïmph!*... Et lui-même il le tient sous mes yeux!... Mais, chien, tu ne sais donc pas ce que c'est que le *Zraïmph?*... Tu ignores donc que ce saint talisman, conservé de temps immémorial dans le Ram-Mohun, assure à qui le possède la royauté de Candahar et l'empire de l'Asie centrale?... Et tu demandes grâce! Tu demandes grâce à Dulipi-Rana le Justicier, le Père et le Grand-Maître des Frères de Terre et Ciel!... »

Le Rana grinçait des dents, ses yeux jetaient des flammes d'orgueil et d'ironie féroce. C'était bien l'être sauvage et sans pitié, qui dix fois déjà avait joué sa propre vie contre l'espoir forcené d'assouvir sa soif de stupide vengeance.

Les Frères de Terre et Ciel!... Ce nom terrible expliquait tout à M. Gloaguen. Il savait que cette association criminelle, répandue depuis quelques années dans tout l'Orient, a pour but l'extermination en masse des Européens, selon des rites aussi bizarres qu'atroces. Elle se divise en deux sectes principales. L'une, qui se recrute surtout parmi les Chinois et les Malais, admet l'usage du fer et du poison, mais à la condition singulière que l'arme employée au meurtre soit abandonnée dans la demeure du supplicié; c'est ainsi qu'un célèbre boulanger de Canton a essayé naguère d'empoisonner toute sa clientèle européenne en mêlant de l'arsenic, — heureusement, en trop forte proportion, — à la pâte de ses pains blancs; c'est ainsi encore que des meurtres nombreux ont récemment[1] épouvanté Saïgon et la Cochinchine et que,

1. En 1822.

dans tous les cas, on a retrouvé l'arme homicide, bien en évidence sur le théâtre du crime.

Quant à l'autre secte de l'association, plus répandue dans l'Afghanistan et dans l'Asie centrale, elle se pique d'un raffinement spécial. Il s'agit, pour ses membres, d'assassiner les Européens qui sont désignés à sa vengeance, mais toujours par un procédé indirect, *sans verser leur sang ni porter la main sur eux*. Et cette vengeance s'exerce indistinctement sur toute la famille du condamné...

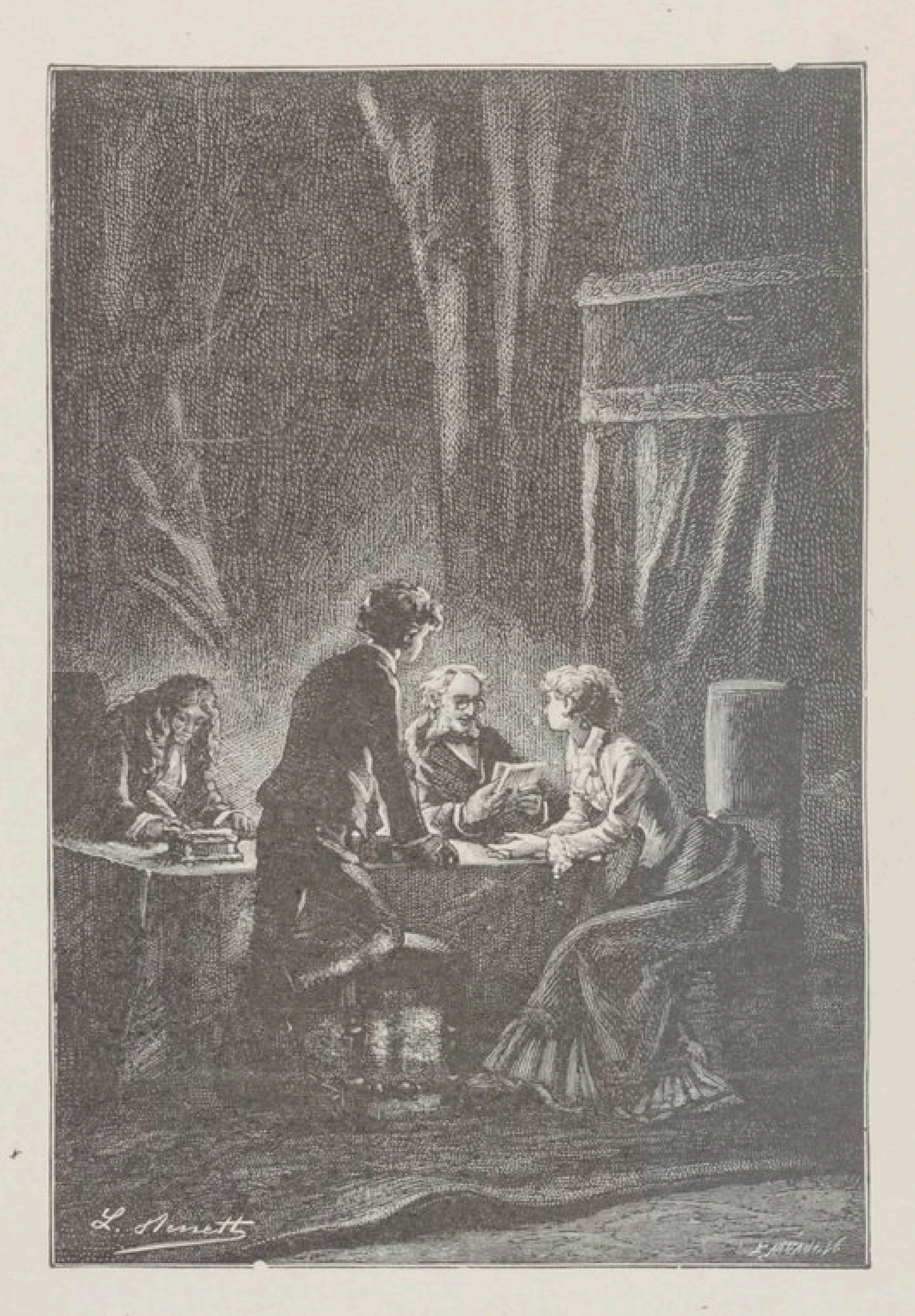
Ces seuls mots : Terre et Ciel, disaient donc à M. Gloaguen à quel aveugle fanatisme il avait affaire.

C'est pourquoi, tournant le dos au fauve à face humaine, il entraîna les deux enfants vers le fond de la grotte. Puis, s'asseyant avec eux auprès du squelette, — comme pour les mettre sous la protection de cet aïeul qui avait tant souffert, lui aussi, — il se croisa les bras et attendit.

Le guichet s'était refermé.



XX



ON S'INSTALLA A LA TABLE DE TRAVAIL.

CHAPITRE XX

LE DERNIER CHAPITRE DE ROBINSON

« Mon oncle, demanda Chandos après quelques minutes de silence, quel temps met-on à mourir de faim ?...

— C'est assez malaisé à dire. Tout dépend de l'âge, du tempérament, de l'état de santé ou de force du sujet.

— Eh bien ! nous par exemple ?... combien de jours pouvons-nous compter de résister sans manger ?...

— Quatre ou cinq jours, je pense, peut-être huit, peut-être dix.

— Alors nous serons délivrés, mon oncle, soyez-en sûr !... Nos amis vont nous chercher. Ils nous trouveront. Je sais bien qu'à leur place je bouleverserais l'île entière...

— Oui, il faut l'espérer, ils nous trouveront, dit M. Gloaguen en affectant une confiance qu'il n'avait guère. Mais en attendant, le mieux sera de nous occuper d'une façon sérieuse, ne fût-ce que pour passer le temps sans trop nous ennuyer. Que diriez-vous, pour commencer, d'une transcription complète et d'une traduction de ce vieux parchemin ? Nous ne saurions à coup sûr trouver d'emploi plus intéressant de nos loisirs...

— Oh ! oui, c'est cela !... Transcrivons le testament de notre pauvre cher aïeul !... s'écrièrent ensemble Chandos et Florry.

— Puis nous pourrons à loisir écrire le nôtre, pour le laisser

a côté du sien, si nous sommes destinés à mourir auprès de lui ! » ajouta la jeune fille avec une singulière sérénité d'âme.

On eût dit que les terribles événements où elle se trouvait jetée, loin d'affaiblir son courage, ne faisaient que l'exalter.

« Avant tout, nous ferons bien, je crois, d'éteindre deux de nos bougies, reprit M. Gloaguen. Nous n'en avons que six, il faut les faire durer le plus longtemps possible. »

Le programme ainsi réglé, on s'installa à la table de travail, côte à côte avec le squelette, Chandos le crayon à la main devant des feuillets blancs détachés de son carnet de poche, Florry et M. Gloaguen penchés sur le parchemin. Quand l'archéologue hésiterait devant un mot à moitié effacé par les ans, les jeunes yeux de sa nièce pourraient ainsi venir à son secours.

M. Gloaguen commença sa lecture. Chandos écrivait sous sa dictée. Puis on se mit en devoir de traduire.

Et voici ce que disait le testament :

« Le huitième jour de mars, en l'an de grâce 1717, je soussigné, Robinson Crusoë, d'York en Yorkshire, dans le royaume d'Angleterre, étant dans ma quatre-vingt-quatrième année, sain de corps et d'esprit, quoique très affaibli par l'âge, ai résolu d'achever mes mémoires, de compléter et de rectifier les pièces que j'en ai laissé, il y a treize ans déjà, dans mon pays natal.

« J'ai commis un crime et j'en porte la peine. Dans un intérêt d'égoïsme et de cupidité, j'ai voulu tromper le monde sur la véritable position de mon île. J'en ai gardé le secret pour moi, oubliant que toute découverte appartient non pas à celui qui en est l'instrument indigne, mais au genre humain qu'il représente. J'ai donné le change à mes contemporains et peut-être à la postérité, en plaçant cette île dans l'océan Atlantique et dans l'archipel des Caraïbes, tandis qu'elle se trouve en réalité dans la région centrale de l'océan Pacifique.

« Qui que vous soyez, vous qui trouverez, peut-être après des siècles écoulés, cette confession suprême d'un mourant, lisez-la

avec attention et voyez-y le châtiment qui ne manque pas d'atteindre l'égoïsme et l'avarice.

« J'ai raconté dans la première partie de mes mémoires comment j'avais une première fois été jeté dans cette île déserte, comment j'y avais vécu et par quel concours de circonstances j'en étais sorti après vingt-neuf ans de solitude. On sait encore comment je l'avais abandonnée à une colonie de naufragés espagnols et de matelots anglais révoltés; comment j'eus plus tard l'occasion de revoir ce que j'appelais un peu pompeusement mon royaume et d'y rapporter diverses espèces d'animaux et de semences; en quel état je la laissai pour la seconde fois après lui avoir donné des lois; et comment enfin je la quittai encore sans esprit de retour.

« Ce que je n'ai pas dit, c'est comment il avait pu se faire que le secret de la position de mon île ne se fût pas ébruité après ma délivrance, et de quelles précautions minutieuses je m'entourai pour qu'il ne le fût pas davantage à l'occasion de cette visite.

« Et d'abord, les matelots révoltés qui y étaient arrivés en premier lieu, après avoir massacré leurs officiers, étaient trop ignorants pour déterminer scientifiquement cette position. Le hasard les avait fait accoster sur la première terre qu'ils avaient rencontrée. Seul, le capitaine, dont j'avais sauvé la vie dans les circonstances que l'on connaît et qui devint à son tour mon libérateur, savait exactement sur quel point du globe nous nous trouvions. Il fut le premier à me proposer de garder ce secret pour nous deux, et nous concertâmes désormais nos mesures en conséquence. Non seulement nous prîmes soin de laisser dans l'île les plus intelligents et les plus dangereux des matelots, mais en arrivant à la côte du Pérou, nous licenciâmes tout le reste de l'équipage pour le remplacer par de nouveaux hommes. Dès lors, ceux que nous ramenions en Europe ignoraient tout de nos antécédents. Quant à ceux que nous laissions en Amérique, ils ne devaient pas manquer, en se dispersant et courant de nouvelles aventures, d'oublier les détails précis de celle que nous voulions

leur cacher. Il n'y avait pas à craindre qu'ils revinssent en Angleterre où ils redoutaient d'être pendus pour leur insubordination. Et c'est effectivement ce qui arriva. De telle sorte que le capitaine et moi nous restâmes seuls en possession des données exactes de l'affaire.

« A peine avions-nous touché à Lisbonne, où nous relâchions pour faire de l'eau, que le digne homme fut emporté par un accès de fièvre pernicieuse. Je demeurai ainsi seul maître de mon secret.

« La vanité me poussa à le publier en partie en faisant imprimer le récit de mes aventures. Mais j'eus soin de ne jamais donner sur mon île que des renseignements vagues ou mensongers. Et quand je me décidai à y retourner, je ne manquai pas de m'entourer du plus profond mystère.

« Non seulement je choisis un à un tous les hommes de mon équipage et je les pris absolument illettrés, incapables de toute fonction autre que celle de simples manœuvres ; mais les deux officiers mêmes qui me servaient de seconds, et que j'avais recherchés à dessein des moins éclairés, n'étaient entrés à mon service que sous certaines conditions : ils ne possédaient ni cartes ni instruments nautiques et ne savaient faire à bord qu'exécuter mes ordres. Moi seul relevais le point tous les jours ; moi seul consultais les cartes marines, soigneusement enfermées dans ma chambre. Aussi souvent qu'il était nécessaire,j'indiquais les changements de route en me bornant à marquer sur la rose des vents la direction à suivre ; mais jamais je ne disais le véritable but du voyage et je ne fournissais la moindre indication qui pût servir de repère à mes hommes. Des conventions formelles les liaient à cet égard, et la persuasion où ils étaient que moi seul pouvais les ramener à bon port aidait à leur faire observer la règle. Ils voyageaient à travers l'immensité des océans comme auraient pu faire des aveugles, sans savoir où ils allaient ni par où ils passaient. Nous suivions à dessein les routes les moins fréquentées et les plus détournées. Quiconque a navigué et connaît l'indiffé-

rence des gens de mer saura comprendre comme il m'était aisé de les tromper.

« Non content de leur donner le change sur la véritable direction que nous avions suivie, tant à l'aller qu'au retour, je voulus aussi le donner au monde. Je me fis un jeu de continuer à mystifier mes contemporains. J'inventai des aventures imaginaires, uniquement destinées à dépister les recherches et les hypothèses. Possédé du double désir d'occuper l'attention publique et de lui cacher la vérité complète, j'ajoutai mille détails de fantaisie au fond réel des faits. Presque toute la seconde partie de mes mémoires est fiction pure. Et c'est sans doute pourquoi les meilleurs juges l'ont trouvée si inférieure à la première, où presque tout est vrai. Enfin je me plus à laisser planer un doute sur mon existence même en faisant publier le récit de mes aventures par l'auteur De Foë, comme un simple roman, de manière à n'encourir aucune responsabilité au cas où ma fraude serait un jour découverte.

« Il y a pourtant dans ce tissu de fables une partie vraie : c'est celle qui se rapporte à mes voyages en Asie et à ma rentrée à York en 1705.

« J'avais alors soixante-douze ans. J'étais riche et père de trois enfants, une fille et deux garçons. Il semble qu'après une vie aussi agitée je n'aurais dû songer qu'à jouir en paix d'un repos laborieusement conquis, et à finir mes jours aux lieux mêmes où j'avais eu mon berceau.

« Mais cette passion des aventures et des voyages, qui m'avait déjà valu de si terribles épreuves, n'était pas encore éteinte en moi. Grâce à l'existence active et frugale que j'ai toujours menée, j'avais conservé une vigueur et une énergie peu communes à mon âge. Je ne me sentais pas vieux. Il me semblait que j'étais fait encore pour la lutte et les périls, et bien souvent il m'arrivait, au lieu de savourer le charme de la retraite, de me reporter, avec un sentiment de regret, au temps des âpres émotions. Je luttais contre ces dangereux souvenirs, et m'enfermant de mon mieux

dans mes devoirs de chef de famille, je cherchais à donner le change à cette manie vagabonde, décidément inextinguible en moi.

« Mais le malheur voulut que les liens par lesquels j'étais attaché à la patrie se rompissent ou se relâchassent successivement. J'avais perdu avant mon dernier voyage ma femme bien-aimée. Un de mes fils était parti en qualité d'officier de l'armée de terre pour les Indes occidentales ; l'autre mourut de la peste à Londres, où il occupait un emploi modeste dans une maison de commerce. Ma fille se maria assez loin d'York. Une fois encore je me trouvai seul au monde, et dans cet isolement, ma pensée se reporta avec plus de regret vers cette famille artificielle que j'avais laissée en mon île. Mon imagination toujours féconde trouva aisément des prétextes pour colorer ces rêves des prestiges de la raison. On se persuade aisément ce qu'on désire. J'en arrivai bientôt à me dire que c'était un devoir véritable de visiter « mes sujets » : c'est le nom que ma vanité se plaisait à donner aux colons que j'avais installés ici.

« Je finis par vendre nos biens, en consacrer le produit à l'achat d'un brick que je chargeai de meubles, d'outils, d'ustensiles domestiques, d'instruments aratoires et de graines ; je recrutai mon équipage de la même manière que j'avais fait dans la précédente occasion ; je m'entourai du même mystère, et le 1er mai 1716 je mis à la voile. J'étais à cette époque âgé de quatre-vingt-deux ans passés. O vous qui me lisez et qui condamnez ma folie, écoutez les conséquences qu'elle devait avoir !...

« Le 9 septembre, j'arrivai en vue de mon île et je débarquai le lendemain au milieu de l'étonnement sympathique des habitants. Jamais depuis mon départ ils n'avaient eu la moindre visite, et perdus comme ils l'étaient au milieu de l'Océan austral, ignorants de toute construction navale, ils n'avaient pas plus songé que de véritables sauvages à quitter le lieu de leur exil.

« Bien peu me reconnurent, car presque tous ceux qui m'avaient vu lors de mon dernier voyage étaient déjà morts. Mais

tous avaient entendu parler de moi et me témoignèrent d'abord un véritable respect. Ce respect parut même se changer en vénération quand j'eus fait débarquer et distribuer les richesses que j'apportais. J'eus malheureusement bientôt la preuve que ces sentiments n'avaient rien de sincère ni de profond.

« Mais reprenons les faits dans leur ordre naturel. La population de l'île s'élevait à cette époque à cent trente-six personnes, dont un tiers environ appartenait au sexe féminin. Elle était répartie en quatre hameaux qui existent encore quoique aujourd'hui déserts et cultivait à peu près le quinzième de la superficie fertile des vallées, grâce à l'extraordinaire clémence du ciel.

« Mais il me parut, au cours de mes promenades, que les connaissances spéciales et l'activité des colons, loin d'aller en progressant, étaient tombées en décadence. Peut-être se fiaient-ils trop à la richesse du sol et à la générosité de la nature. Sans doute aussi, sous l'influence de ce printemps perpétuel, les courages s'étaient amollis, les forces affaiblies. Toujours est-il que les récoltes semblaient beaucoup plus qu'il n'aurait fallu livrées à elles-mêmes, et que plusieurs acres de terres jadis cultivées étaient maintenant en friche.

« Les habitants paraissaient être en proie à une sorte de somnolence morale et de paresse chronique. Ils ne songeaient qu'à se donner des fêtes, à danser, à passer leur temps en joyeuses assemblées. L'ivrognerie florissait. Le goût du travail était à peu près nul. Les crimes et les délits étaient rares, car presque tout le monde avait sous la main, à peu près sans effort, les choses nécessaires à la vie. Mais, par une conséquence logique, le joug des lois s'était affaibli, personne ne sentait la nécessité d'une règle et d'une autorité communes, et il était résulté de cette indifférence un véritable relâchement des mœurs et du lien social.

« La population de l'île était heureuse, si l'on peut donner le nom de bonheur à la satisfaction de tous les appétits matériels. Mais elle s'ennuyait parce qu'elle n'avait ni idéal, ni ambitions, ni luttes à soutenir, et cet ennui se traduisait par une passion

singulière pour les distractions et les amusements. Les femmes donnaient à leur parure un temps et des soins tout à fait exagérés. Les hommes les suivaient dans cette voie, oubliaient les exercices et les travaux de leur sexe pour les niaiseries d'une vie molle et sédentaire. Je croyais par moments revoir en eux les habitants de cette antique Cythère dont les poètes grecs nous ont transmis le souvenir.

« Pourtant ils caressaient presque tous au fond du cœur un désir secret : voir ce monde extérieur, cette Europe, ces continents dont ils se sentaient séparés par une barrière de mers et de tempêtes ! Bien peu d'entre eux avaient à cet égard autre chose que des traditions. Mais les exagérations de la légende aidant, et les récits des plus âgés d'entre eux, ils se figuraient tous la mère patrie comme un paradis véritable et se considéraient comme des exilés, sinon comme des damnés. S'embarquer, voir les pays civilisés, avec leurs boutiques, leurs industries, leurs spectacles, leurs grandes agglomérations humaines, semblait à leurs imaginations enfantines un rêve aussi brillant qu'irréalisable. Car ils manquaient du ressort nécessaire pour inventer les arts qui auraient pu les y conduire, bâtir des vaisseaux, se mettre d'eux-mêmes en communication avec le monde ancien. Leur ignorance les en séparait plus encore que les océans.

« Mais le vrai coupable de leur exil à leurs yeux, c'était moi, — moi qui les avais jetés dans cette île et qui négligeais depuis tant d'années de les remettre en communication avec l'univers. Voilà ce que je devais bientôt apprendre à mes dépens.

« Mon premier soin avait été, en arrivant, de me faire construire une grande case en bois et de m'y établir pour observer toutes choses et songer aux progrès moraux ou matériels qu'il importait de provoquer. Je m'aperçus bientôt qu'il me serait difficile de conserver dans cette demeure le calme et l'isolement qui m'étaient nécessaires. A tout instant, j'étais dérangé par des demandes d'entretiens, des visites familières de ces grands

enfants qui ne connaissaient aucune des barrières élevées dans l'ancien monde par la politesse et les conventions sociales.

« Je songeai alors à me créer un asile plus écarté et plus sûr, et ma pensée se reporta naturellement à cette grotte, que j'avais découverte jadis dans la partie la plus reculée et la plus inaccessible de l'île. J'y fis exécuter quelques travaux par les ouvriers de mon brick, élargir les issues et le couloir, poser une porte intérieure en dedans du vestibule, transporter des meubles. Et ces travaux eurent une conséquence aussi fatale qu'inattendue.

« Un des ouvriers qui avait autrefois travaillé en Amérique dans une mine d'or s'aperçut que les parois de ma grotte, sur la nature desquelles je n'avais jamais été exactement fixé, étaient de quartz aurifère. Il examina tous les environs, fit le tour de la colline sous laquelle se trouve creusé ce souterrain naturel, et trouva bientôt, presque à fleur de terre, un filon d'or natif à l'état de pépites.

« Dans la joie de sa découverte, il en fit part à l'un de ses camarades. L'affaire s'ébruita, fut bientôt connue de l'équipage de mon brick et par lui de la colonie tout entière. Et aussitôt un phénomène inouï se produisit. Tous ces gens qui n'avaient jamais songé à l'or, ni même ne s'en étaient jamais servis, car la monnaie était encore chose inconnue dans l'île, furent subitement comme affolés par la pensée d'avoir sous la main une mine de ce métal si recherché dans l'ancien monde. L'un après l'autre, hommes, femmes et enfants, ils arrivèrent avec des pelles, des pioches, des outils de toute espèce pour fouiller le sol autour de ma grotte et lui arracher ses richesses.

« Une des tranchées qu'ils firent en quelques heures du côte de la colline opposée à l'entrée était si profonde, qu'elle venait presque jusqu'aux parois de mon souterrain, et que dans ma retraite j'entendais le bruit des pics.

« Tous trouvaient de l'or en abondance, en remplissaient des sacs, l'emportaient dans leurs cases. J'essayai de leur remontrer la folie de leur procédé et de les railler sur cette avidité pour un

métal dont ils n'avaient que faire. Mais aussitôt je me heurtai à des objections imprévues. On me demanda si je croyais que l'ancien monde n'était pas fait pour tous les hommes, et que des gens en possession d'une mine d'or pussent songer à demeurer encore dans une île perdue?

« A mon tour j'élevai la voix. Je revendiquai comme ma propriété personnelle cette mine découverte dans mon île, sur ma terre à moi, autour de la grotte même que je m'étais réservée comme demeure.

« La réponse fut une révolte ouverte. Toute l'île se mit en insurrection. Où il n'y avait que sagesse, modération, amour éclairé de mes colons, conseils de ma vieille expérience, on voulut voir les calculs d'un égoïsme féroce. Ma voix fut méconnue ; mon autorité foulée aux pieds. Il fut question de me juger et de me mettre à mort comme un criminel qui avait comploté de retenir 136 êtres humains en esclavage. C'est à grand'peine que les plus modérés obtinrent que je serais seulement gardé prisonnier et surveillé étroitement dans ma grotte.

« J'y passai trois mois dans une réclusion absolue. Puis enfin j'appris les résolutions définitives auxquelles les insurgés s'étaient arrêtés.

« Après avoir extrait de la mine le plus d'or qu'ils avaient pu trouver, et en avoir chargé mon brick avec l'aide et la complicité de l'équipage, — ils avaient résolu de s'embarquer tous, hommes, femmes et enfants, de mettre à la voile et de se diriger vers l'Europe. Quant à moi, qui avais voulu les condamner à rester à perpétuité dans cette île et à y mener l'existence de bêtes sauvages, j'y serais pour ma peine abandonné tout seul, et libre d'y mener jusqu'à la fin la vie primitive qui me paraissait avoir tant de charmes.

« Tel est le jugement qui me fut signifié par les meneurs de la révolte, à l'heure même où, ayant mis à bord leurs familles, leurs richesses et tout ce qu'ils comptaient emporter, ils vinrent ouvrir ma porte en me notifiant leurs décisions.

« J'étais si affaibli par cette réclusion prolongée et par le chagrin de voir avorter misérablement l'œuvre de ma vie entière, que je ne trouvai pas un mot à répondre et ne tentai même pas de protester. Ils s'éloignèrent. Depuis ce jour, je n'ai plus vu face humaine ou entendu le son d'un mot articulé...

« Le lendemain, me trouvant un peu plus fort après avoir respiré le grand air, je parvins à me traîner jusqu'au sommet de la colline, d'où l'on dominait la haute mer : et je vis à l'horizon, vers l'occident, s'effacer les voiles blanches de mon brick. Il y a deux ans de cela.

« Pour la seconde fois, je me trouvais seul dans mon île redevenue déserte. Mais quelle différence entre mon ancienne condition et la présente ! Alors, à la vérité, je manquais de tout, le moindre grain de riz ou de blé me coûta mille peines ; une planche exigeait trois jours de mon travail, un siège de bois presque une semaine. Il fallait déployer plus d'industrie pour me composer un grossier vêtement ou un bonnet de peau de chèvre que dix hommes civilisés n'en dépensent d'ordinaire en toute leur vie. Mais j'étais jeune et vigoureux. J'avais la force et la santé ; l'espoir, qui est si vivace au cœur de l'homme, ne m'avait pas abandonné ; j'en étais venu à m'habituer à mon sort, tout en ne renonçant jamais à l'ambition légitime de le changer.

« Maintenant, hélas ! ce ne sont ni les vêtements, ni les meubles, ni les livres, ni les aliments qui me manquent ! J'ai du linge en abondance, une bibliothèque et toutes les choses nécessaires à la vie. Je dors dans un lit moelleux, sous une mine du métal le plus précieux que connaisse l'humanité... Mais je suis vieux et à bout de forces. Le poids de l'âge, si tardif à m'atteindre, s'est tout à coup appesanti sur moi, et il me manque ce qui seul peut l'alléger, les soins et la tendresse d'une famille. L'espérance s'est envolée sans retour. Que pourrais-je attendre des hommes, dans les circonstances où s'est effectué mon abandon ! Non seulement les scélérats qui m'ont condamné

à cet exil suprême ne songeront jamais à revenir ; mais le voulussent-ils, ils ne le pourraient pas.

« Comme je l'ai dit précédemment, l'équipage de mon brick était composé de matelots ignorants et d'officiers du cabotage, propres tout au plus, s'ils n'étaient pas bien commandés, à naviguer le long des côtes anglaises entre deux ports familiers. Quant aux déserteurs nés dans mon île ou qui l'avaient habitée trente ans, ils en ignoraient la position géographique. Il n'était pas un d'entre eux qui fût en état, je ne dirai pas de relever le point, mais seulement d'imaginer nettement ce que signifie un pareil terme. A supposer que ces misérables eussent pu rencontrer à tâtons la route d'une terre habitée, il leur serait mille fois impossible de retrouver cette route pour entrer ici.

« Selon toute apparence, d'ailleurs, ils ont péri en mer à la première tempête et enseveli avec eux le secret incomplet qu'ils avaient emporté.

« Non seulement le monde ignorera longtemps, — toujours peut-être, — où est mon île ; mais son existence même et la mienne seront vraisemblablement contestées, aussitôt qu'une génération aura passé sur ces choses.

« Et pourtant, il n'est que trop vrai !... je suis bien ici dans mon île, écrivant d'une main tremblante ce dernier chapitre de mon histoire, — victime infortunée de l'éternel défi que j'ai jeté au sort, — seul, — seul pour toujours, cette fois, car ma fin ne saurait être bien lointaine.

« Déjà je sens la froide mort me toucher de son aile. Je m'éteins peu à peu. La flamme vacillante qui m'anime encore ne tardera pas à disparaître. Mes sens sont émoussés, mes organes paresseux, mon appétit presque nul. Bientôt sans doute mon cœur cessera de battre, et alors la délivrance... »

. . . .

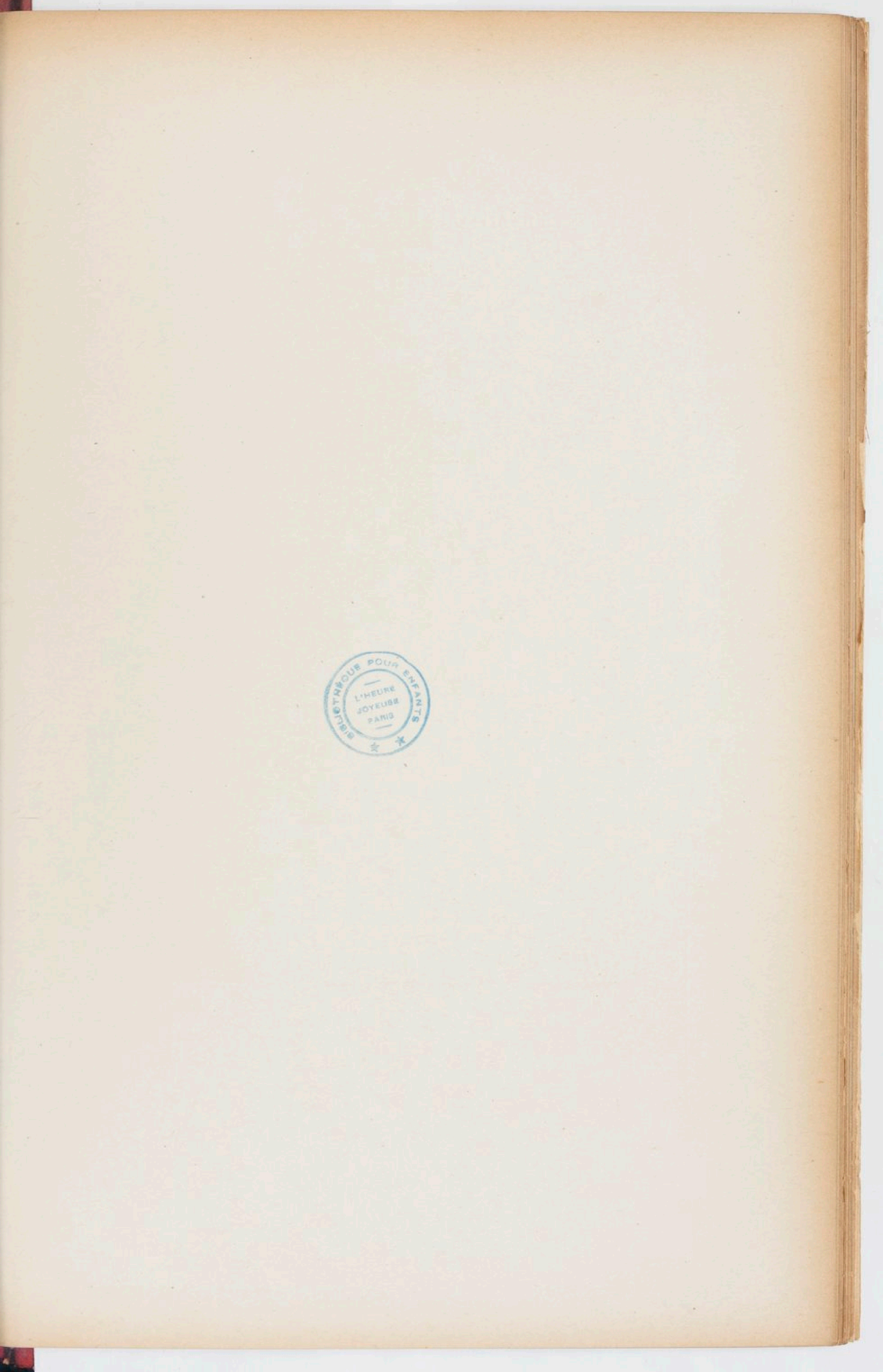
Le manuscrit s'arrêtait sur ce mot. Et il empruntait au milieu, aux circonstances, à la situation tragique des arrière-petits-enfants de Robinson, à la présence même de ce cadavre qui l'avait

tracé, un tel accent de réalité — ou pour mieux dire *d'actualité*, — que Chandos et Florry éclatèrent en larmes et payèrent ainsi à la mort de leur aïeul un tribut qu'ils n'accordaient pas à leur propre péril. Il leur semblait que ces choses fussent d'hier et qu'ils eussent connu, aimé ce grand ancêtre si malheureux. Après tout, n'était-ce pas vrai? N'avaient-ils pas appris à le connaître dans ces mémoires immortels, mieux que bien des enfants n'ont jamais connu leur propre grand-père?

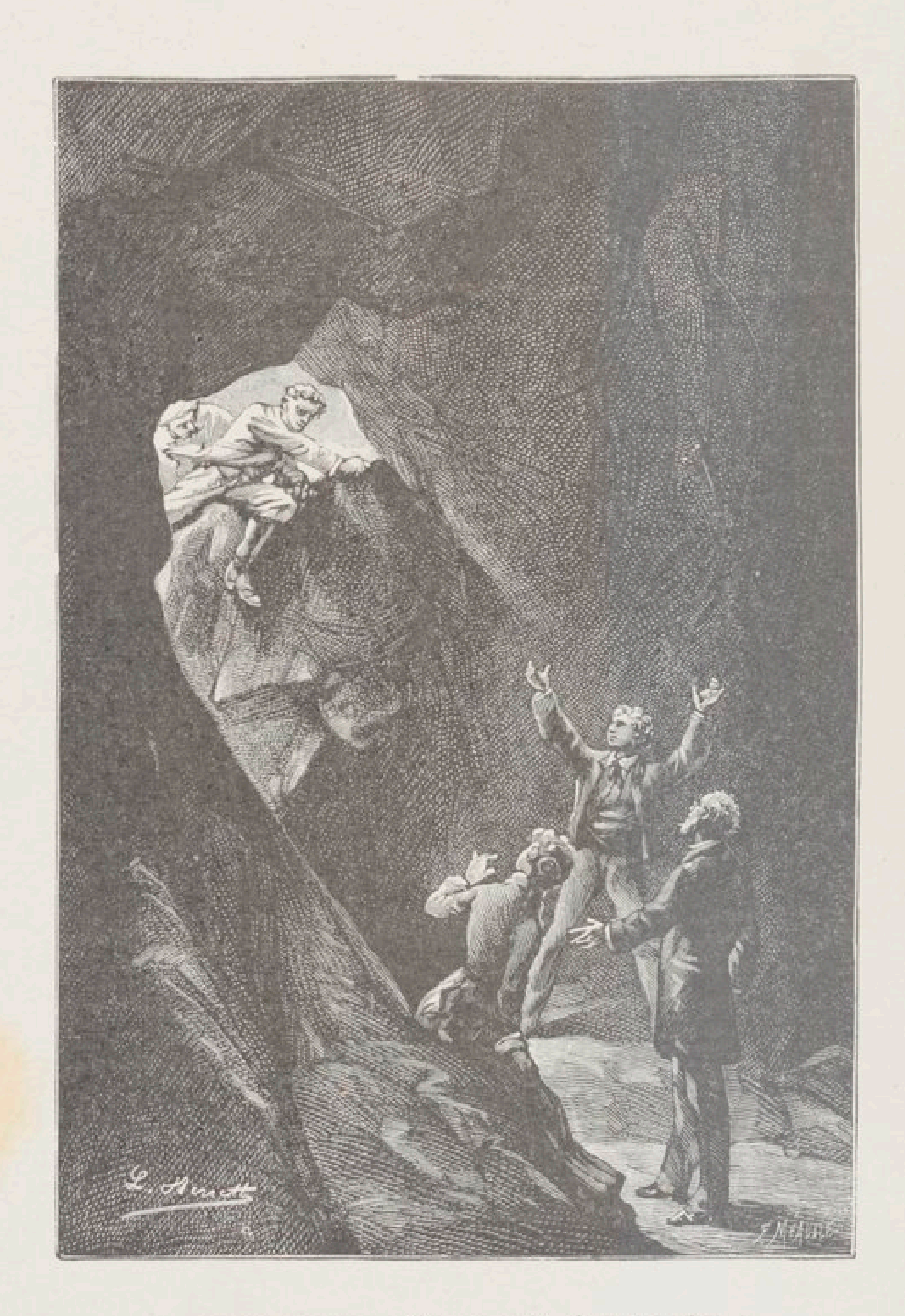
M. Gloaguen, lui aussi, était profondément ému. Mais il bénissait intérieurement cette diversion qui empêchait au moins ses deux chers pupilles d'avoir conscience de leur affreuse situation.

La transcription du parchemin et la traduction du texte anglais avaient pris beaucoup de temps. Il était près de onze heures du soir quand M. Gloaguen décida sa nièce à s'allonger pour la nuit sous les grands rideaux du lit à baldaquin, tandis que lui-même et Chandos s'établissaient dans des fauteuils.

Puis il souffla la bougie, et l'œil du Rana, — qui de temps à autre glissait un regard satisfait sur ses victimes par le guichet entre-bâillé, — ne discerna plus rien dans la grotte endormie.



XXI



... PAUL-LOUIS S'ÉLANÇAIT LE PREMIER...

CHAPITRE XXI

PAUL-LOUIS EST LA!

Il devait être grand jour depuis longtemps quand les prisonniers se réveillèrent, mais il est à peine nécessaire de dire que rien dans la grotte ne pouvait le leur indiquer. L'obscurité était aussi complète de jour que de nuit, et sans la montre de M. Gloaguen qui marquait neuf heures, comme on le vit après avoir allumé une bougie, il aurait été impossible de dire si l'on était au soir ou au matin. Toutefois, les tiraillements d'estomac assez marqués commençaient à avertir Chandos que le moment du déjeuner était arrivé, et comme il avait déjà dû se passer de dîner la veille, ces avertissements avaient un accent des plus impérieux.

« Nous ne pouvons pas nous attendre que grand-papa nous ait conservé des vivres dans ce buffet! » dit Chandos en s'approchant, avec une vague lueur d'espérance, d'un dressoir en chêne tout chargé de pièces d'argenterie.

Il en ouvrit les deux battants et trouva sur les tablettes quelques restes desséchés de choses qui avaient pu être des fruits ou des viandes, mais qui n'avaient plus forme reconnaissable. Deux ou trois flacons de cristal, qui paraissaient avoir contenu des liqueurs alcooliques, étaient absolument vides, soit qu'on eût bu les liqueurs, soit qu'elles se fussent lentement

évaporées au cours de deux siècles, en dépit des bouchons.

Un peu désappointé, Chandos se tourna vers la bibliothèque. Là, tout était encore en place, — les vénérables in-folio reliés en cuir, les graves in-quarto habillés de parchemin, les fringants in-douze sous leur coquette parure de maroquin.

« Allons, à défaut de *beefsteaks* nous pourrons toujours ronger de vieux livres ! s'écria le gamin avec sa bonne humeur inaltérable ! Mais, sapristi, que le moindre petit morceau de jambon ferait mieux !... Est-ce que vous avez faim, Florry ?...

— Faim ? Pas précisément. Mais j'avoue que je ne serais pas fâchée de déjeuner, répondit la pauvre fille. C'est peut-être une idée que je me fais, après tout. Il suffit de savoir qu'il n'est pas possible de manger pour se sentir aussitôt en appétit. Cela m'est arrivé dix fois, en chemin de fer ou dans les montagnes.

— Eh bien ! chez moi je vous assure que ce n'est pas du tout un effet d'imagination, répliqua Chandos. Je me sens un appétit dévorant. Un appétit à manger... un gigot de mouton !... oui, un gigot, justement ce serait bien mon affaire... Hein, Florry, qu'est-ce que vous diriez d'un joli gigot, bien saignant, avec des pommes de terre autour, dans le jus, et une salade ?...

— J'aimerais mieux qu'il ne fût pas saignant, si vous le voulez bien.

— Est-ce bête que ce gredin de Rana nous empêche de réaliser un rêve aussi modeste ?... Je vous demande un peu le bien qu'il tirera de nous faire mourir de faim ?... Hé, Rana, canaille de Rana, imbécile de Rana, qu'est-ce que tu fais dans ta tanière, vieux tigre ?... »

Chandos s'était rapproché de la porte, et tout en parlant il y tapait du poing en manière de plaisanterie.

Le guichet se rouvrit. C'était une petite trappe percée dans l'épais battant de chêne, probablement au temps où Robinson avait été retenu prisonnier en ce lieu ; et la même circonstance expliquait sans doute que la porte pût se verrouiller en dehors. Les ferrures en étaient d'ailleurs restées dans un remarquable

état de conservation, comme tout ce qui se trouvait dans la grotte, grâce à l'absence de vapeur d'eau et de variations hygrométriques dans cette atmosphère confinée sous une voûte de quartz.

La trappe s'étant relevée, on vit la tête du Rana en train de mastiquer lentement un fruit ou une pâtée quelconque. Sa face se rapprocha bientôt du guichet comme pour mieux faire apprécier le mouvement régulier de ses mâchoires.

Aussitôt, d'un mouvement aussi prompt que la pensée, Chandos se jeta vers lui, le saisit par les cheveux, essaya d'attirer par le guichet cette tête bestiale.

L'idée était aussi ingénieuse qu'héroïque, et, si elle eût été réalisable, aurait réglé la question. Le Rana se serait trouvé pris comme un loup dans son propre piège.

Malheureusement, l'ouverture était trop étroite. La tête ne passa pas. D'un effort puissant, l'Afghan l'arracha toute meurtrie des mains de Chandos, en lui laissant aux doigts deux touffes sanglantes de cheveux noirs.

Chandos, s'attendant à le voir ouvrir la porte et se précipiter sur lui, chercha des yeux un objet dont il pût s'armer. Il aperçut à terre la pioche qu'il emportait depuis huit jours dans ses explorations et s'en empara aussitôt.

Mais le Rana ne bougeait pas. Sans doute il n'avait pas d'armes, et ne se souciait pas de rien laisser au hasard. Ou bien il voulait rester fidèle jusqu'au bout à la règle de sa secte qui lui interdisait d'attaquer directement ses victimes. C'est par la faim qu'il voulait les voir mourir.

Le sang de Chandos bouillait dans ses veines. Il avait soif de se battre au moins autant qu'il avait besoin de manger. Il aurait voulu faire quelque chose pour sauver sa sœur et son oncle, il courait autour de la grotte comme un jeune cheval de bataille, en cherchant un projectile qu'il pût jeter à la tête du Rana.

Mais les projectiles n'abondaient pas, à moins de considérer comme tels les in-douze de la bibliothèque.

« Que n'avons-nous un fusil ou seulement un revolver! murmurait Chandos. On tuerait le brigand comme un cheval dans le trou où il s'est muré lui-même. »

Une idée lui vint.

« Je vais mettre le feu à la porte! reprit-il d'une voix sourde. Nous nous jetterons sur ce scélérat et nous l'étranglerons!...

Il faisait comme il disait, tentait avec la bougie d'enflammer le vieux chêne de la porte. Mais après un quart d'heure d'efforts, c'est à peine s'il était parvenu à noircir le bord inférieur du lourd battant. Ce bois, dur comme du fer, refusait de se laisser entamer par la flamme.

« On pourrait essayer de creuser un tunnel qui nous conduise en dehors, » suggéra Florry.

Et Chandos, adoptant cet espoir, commença d'attaquer à grands coups de pioche le sol de la grotte. A dix centimètres sous le sable fin dont elle était tapissée, il rencontra le roc, — le même quartz aurifère dont était fait le dôme cristallin, — et la pioche ne mordit plus.

Le problème semblait véritablement insoluble. Les trois prisonniers avaient beau mettre en commun leurs facultés inventives, ils n'apercevaient plus la moindre chance d'échapper à cette épouvantable réclusion. Du fond de son repaire, le Rana allait pouvoir suivre leur lente agonie.

Une inspiration suprême vint à Chandos.

« Mon oncle, cria-t-il tout à coup, est-ce que vous tenez absolument à cette plaque d'or?

— Le *Zraïmph*?... J'y tiens assurément, mais pas plus qu'il ne faut. Tu m'as entendu hier le proposer comme rançon à cette bête féroce.

— Eh bien, mon oncle, donnez-le-moi, je vous prie. Je crois que nous avons le moyen de mettre ce misérable à la raison. »

M. Gloaguen tira la plaque de sa poche et la remit, non sans regret, à Chandos. Aussitôt celui-ci revint vers le guichet.

« Rana, fit-il, regarde par ici. »

Le Rana regarda, mais en évitant prudemment de remettre son cuir chevelu à la portée de Chandos.

« Tu vois cette plaque, que tu appelles le *Zraïmph* et que tu crois douée d'une puissance surnaturelle ? reprit le jeune garçon. Eh bien ! si tu ne me donnes pas à l'instant des vivres pour ma sœur, — aussi vrai que je me nomme Chandos Robinson, je vais la piler sous mon talon et la mettre en poussière, ta plaque !... »

La face du Rana devint d'une pâleur livide, et ses yeux lancèrent des flammes. Le *Zraïmph!*... en morceaux !... devant lui !... Cette idée était si épouvantable qu'elle le paralysait. Il ne savait à quoi se résoudre et ne trouvait rien à dire.

Il y eut un moment de silence tragique.

En cet instant un cri de Florry rappela Chandos au fond de la grotte.

« Écoutez donc, dit-elle, n'entendez-vous pas, contre la muraille, comme des coups réguliers ?... Voilà une minute ou deux que je les remarque... »

Chandos appuya son oreille à la paroi du rocher, comme M. Gloaguen et la jeune fille. Ils écoutèrent. Et bientôt il ne leur resta plus de doute. Des coups nombreux, précis, continuels, se succédèrent sans interruption. On aurait dit d'une quantité de pics attaquant le flanc de la colline sous laquelle se trouvait la grotte.

« On vient à notre secours. Ce sont nos amis qui ont découvert notre prison ! dit à demi-voix M. Gloaguen. Mais comment est-ce possible, s'ils n'ont pu trouver l'entrée de la grotte ?... Cette entrée seule, il semble, pouvait en révéler l'existence...

— Ne nous pressons pas trop d'espérer, fit Florry du même ton. Peut-être ces bruits ne sont-ils pas ce que nous imaginions. Ils semblent si lointains !...

— Non, répliqua Chandos qui écoutait toujours. Ce sont bien des coups de pic, et assez rapprochés. Je gagerais qu'ils ne sont pas à plus de trente pieds de nous... Nos amis sont là, n'en doutons pas. Si seulement ils avaient l'esprit de porter leurs efforts

sur la mine d'or dont parle le parchemin !... Il dit qu'une des tranchées était arrivée presque à la paroi de la grotte !... Et nous ne savons pas de quel côté, et nous ne pouvons rien pour achever de la percer !...

— Oh ! si Paul-Louis est là, il n'y manquera pas ! » affirma Florry avec la confiance la plus sereine.

Comme pour faire écho à cette réponse, un bruit de coups beaucoup plus rapprochés et beaucoup plus nombreux éclata à ce moment de l'autre côté de la grotte. On aurait véritablement dit, cette fois, que des travailleurs étaient à l'ouvrage dans une carrière, derrière un mur de peu d'épaisseur, à quelques centimètres à peine des prisonniers. C'était un véritable roulement de coups de pic, nombreux, acharnés, constants.

« J'y pense ! s'écria Chandos. Puisque nous les entendons, peut-être nous entendraient-ils aussi !... Je vais attaquer la muraille : cela pourra toujours les guider ! »

Il mit habit bas et, sans plus tarder, commença de frapper avec la pioche la paroi du rocher, du côté où l'on entendait le travail le plus proche. Mais tout à coup un grand silence se fit. Les coups de pic s'étaient arrêtés. On n'en entendait plus un seul.

Plusieurs minutes se passèrent. Le désespoir mordit au cœur les prisonniers. S'étaient-ils donc trompés ? N'était-ce qu'une vaine alerte ?... Leurs amis auraient-ils déjà abandonné cette piste pour se jeter sur une autre ?... Tout semblait l'indiquer.

Mais soudain un grondement sourd, comme un coup de tonnerre souterrain suivi d'une explosion, vint expliquer le mystère. On entendit distinctement le bruit des éclats de pierre et des gravats qui retombaient en pluie. Plus de doute ! Paul-Louis avait recours à la poudre pour activer son œuvre.

« Il va nous faire sauter ! » dit M. Gloaguen en riant.

Au fond il n'était pas inquiet et se doutait bien que Paul-Louis, avec sa connaissance parfaite du métier de mineur, n'employait que de petites charges de poudre, placées de manière à faire éclater seulement en dehors des fragments de roche déjà entamés.

« Il n'y a que lui pour avoir des idées pareilles ! dit Florry les yeux brillants. Oh ! je savais bien, moi, qu'il ne nous abandonnerait pas. »

Et presque aussitôt on entendit des bruits de pas, un murmure de voix, et les coups de pic recommencèrent, si rapprochés qu'on eût dit qu'ils allaient percer la muraille.

Chandos sautait de joie, il battait des mains.

« Hardi, Paul-Louis !... Nous sommes là !... nous vous entendons !... » criait-il, la bouche contre le rocher, comme si sa voix avait pu le traverser et n'avait pas été couverte par le roulement des coups de pic.

A ce moment, M. Gloaguen, qui n'avait pas cessé de regarder du côté de la porte, remarqua un grincement de fer dans la serrure, puis un cri du verrou.

« Le Rana ! cria-t-il en se levant et en se jetant au-devant de la porte. Le Rana qui va tomber sur nous !... Florry, Chandos, à la rescousse, mes enfants !... Empêchons-le d'ouvrir !... »

Il n'était pas trop tôt. Déjà le second verrou glissait dans sa gaine. Un instant de plus et la porte roulait sur ses gonds. Mais trois épaules la maintenaient fermée, tandis que Chandos, utilisant les deux verrous intérieurs, se hâtait de les pousser.

Ce fut bientôt fait. A son tour le Rana était en prison. Sans doute l'explosion l'avait arraché à la stupeur où l'avait plongé la menace de Chandos. Les premiers coups de pic, qu'il avait entendus, lui aussi, ne l'avaient pas beaucoup inquiété. Il devait croire la paroi de la grotte à peu près invulnérable, et, tapi dans son trou, il avait d'abord attendu la suite des événements avec le fatalisme de sa race. Mais tout à coup, au bruit de la poudre, il avait compris que ses victimes allaient lui échapper. Et soudain il avait songé à ouvrir la porte, à se jeter sur elles, à prévenir ceux qui venaient à leur secours, — tout au moins à s'assurer la possession de ce précieux *Zraïmph* qu'on venait une fois encore de lui montrer.

De quelle horrible lutte cette grotte n'aurait-elle pas été le

théâtre, si la porte n'avait pu être fermée à temps, et si construite d'abord pour la sûreté de Crusoë, puis utilisée pour sa garde, elle n'avait été munie d'un double système de verrous intérieurs et extérieurs !... Mais le sang-froid et la présence d'esprit de M. Gloaguen avaient tout sauvé. Désormais le Rana n'était plus à craindre. Prisonnier et sans armes, il se sentait si bien vaincu sans ressource, qu'il avait refermé son guichet.

Chandos le fit sauter d'un coup de pioche. Les deux adversaires se retrouvèrent face à face, captifs l'un de l'autre, et tous deux impuissants à s'atteindre.

Cependant les coups de pic se rapprochaient toujours. Il y eut encore des silences, de petites explosions partielles, puis le travail reprenait. Bientôt il arriva si près de la grotte, qu'en écoutant avec attention, Florry reconnut la voix de Paul-Louis.

« Par ici!... appuyez à droite!... Vous voyez bien que la roche est moins homogène! disait-il à ses ouvriers.

— Paul-Louis!... Nous vous entendons!... Nous sommes là! » cria-t-elle aussitôt d'une voix si fraîche et si perçante, qu'elle semblait ne pas pouvoir rencontrer de barrières.

Et Chandos appuya cet appel d'un véritable roulement de coups de pioche.

Un hurrah prolongé leur répondit du dehors. Quatre cents poitrines les acclamèrent.

La communication était établie. Le salut n'était plus désormais qu'une question de temps.

Deux heures plus tard, la brèche était enfin faite. Une ouverture, assez grande pour donner passage à un homme, s'ouvrait à six pieds du sol sur la paroi de rocher, et Paul-Louis, la franchissant le premier, s'élançait sur le sable fin de la grotte.

« Florry!... Où êtes-vous? » criait-il.

Ce fut seulement après avoir tenu la jeune fille dans ses bras, qu'il parut bien certain de la revoir vivante, et daigna s'apercevoir de la présence de M. Gloaguen et de Chandos.

« Il paraît que nous sommes sauvés par-dessus le marché!

s'écria gaiement l'archéologue, en serrant à son tour Paul-Louis contre son sein.

— Nous ne sommes que des comparses dans le drame! » ajouta Chandos.

Les yeux humides de Khasji qui venait de suivre Paul-Louis et qui embrassait en pleurant le fils de son bien-aimé colonel, démentaient assez ce jugement.

« Et le Rana? » demanda le vétéran, tandis que le commandant Maucarut, le colonel Hugon et le major O'Molloy lui-même s'introduisaient successivement par la brèche.

Chandos montra du doigt la porte du vestibule, et Khasji, s'emparant de la bougie, se dirigea de ce côté.

Les embrassades et les félicitations n'avaient pas encore pris fin, quand un coup de fusil éclatant au fond de la grotte, fit tressaillir tout le monde. On regarda avec étonnement, puis avec horreur.

C'était Khasji qui venait de régler le compte du Rana.

Par le guichet défoncé, il l'avait vu tapi au fond du vestibule; sombre, farouche et silencieux. Les deux hommes avaient échangé un regard de haine. Et aussitôt, visant son ennemi au front, sans un mot, sans une hésitation, le vieux soldat avait pressé la détente.

« Khasji, comment avez-vous osé sans ordres et devant miss Robinson?... s'écria le commandant Maucarut, en lui arrachant le fusil des mains.

— Il fallait peut-être attendre qu'il l'eût étranglée? répliqua tranquillement l'Indien. J'aime mieux aller aux arrêts, mon commandant... »

On se hâta de fabriquer un escalier à Florry, à l'aide de la table et d'un fauteuil, et de lui faire quitter la grotte.

Chacun suivit par la brèche. On étala les provisions que mistress O'Molloy avait expédiées, et Chandos put enfin manger du gigot. C'était, il est vrai, du gigot froid. Mais il fallait provisoirement s'en contenter.

Tout en le dévorant, on s'expliqua sur les événements.

C'est à Khasji que les prisonniers devaient leur salut. Sans lui, jamais ils n'auraient été découverts dans le tombeau où le Rana les avait murés vivants. Mais, par bonheur, Khasji veillait.

Depuis le jour où il avait vu sur la côte nord ces empreintes de pieds si singulières, il avait la conviction intime que le Rana avait survécu, qu'il était dans l'île et qu'il s'y cachait en méditant de nouveaux forfaits.

« Après tout, s'était-il dit, qu'y a-t-il d'impossible à ce qu'il ait été jeté sur une côte d'où il n'était éloigné que de quelques lieues, au moment de son supplice? Les chaloupes y avaient bien été portées par la tempête? Pourquoi cette épave humaine n'y serait-elle pas arrivée?... Le Rana, une fois à terre, avait pu se débarrasser de ses liens en les sciant contre les roches. Puis il avait dû vivre de fruits et de racines en attendant qu'il se fût fabriqué des armes, et se cacher pour ne pas retomber entre les mains de ses ennemis. La côte nord était la moins fréquentée. C'est donc de ce côté qu'il devait sûrement se tenir... »

Telles étaient les inductions successives qui s'étaient présentées à l'esprit de Khasji quand il avait remarqué les empreintes sur le sable. Ces traces étaient particulières, — leur longueur et ce caractère tout spécial du pouce écarté, opposable comme celui des singes, — se rapportaient précisément au pied du Rana. N'était-ce pas cet orteil qui avait tourné le robinet des barils, — signé la condamnation à mort par la soif de toute la chaloupe? Khasji avait encore dans l'œil ce pied qu'il avait passé des jours à surveiller, comme toute la personne du monstre.

Donc, il était convaincu que le Rana était dans l'île. Parler de ces soupçons au commandant Maucarut, — il n'y avait seulement pas songé. Outre que Khasji avait au cœur un sentiment de jalousie éminemment britannique contre tout officier français, son naturel indien le rendait peu communicatif et il avait toujours eu pour principe de faire ses affaires lui-même. Or, la sûreté des enfants du colonel Robinson était éminemment une affaire à lui : c'était même la seule au monde qui l'intéressât véritablement. Il

avait donc gardé ses soupçons pour lui ; mais, à dater de ce jour, il avait eu constamment l'œil aux aguets, et jamais il n'avait manqué de suivre M. Gloaguen et ses deux pupilles dans leurs expéditions : ceci en dépit des défenses réitérées de Chandos, que cette surveillance agaçait.

Forcé de se cacher pour ne pas être remarqué au logis, il se glissait de fourré en fourré, d'arbre en arbre. Deux ou trois fois, en dépit de ses précautions, il avait été aperçu par Chandos. Mais en somme il arrivait à ses fins et parcourait l'île en tous sens, en même temps qu'il ne cessait pas de surveiller les chers enfants.

Le jour même où Florry aperçut les entailles qui traçaient le chemin de la grotte, et qui devaient l'y conduire avec M. Gloaguen et Chandos, Khasji avait le premier remarqué et suivi cette voie. Il était arrivé au souterrain, y avait pénétré, mais, n'ayant pas de bougie, n'avait rien vu que le vestibule et le couloir. L'idée lui était venue que ce pouvait être le repaire du Rana, mais il n'en avait pas la certitude. Précisément comme il sortait, il entendit venir M. Gloaguen et les deux enfants. Il fallut s'éloigner au plus vite de la clairière, se cacher dans les broussailles.

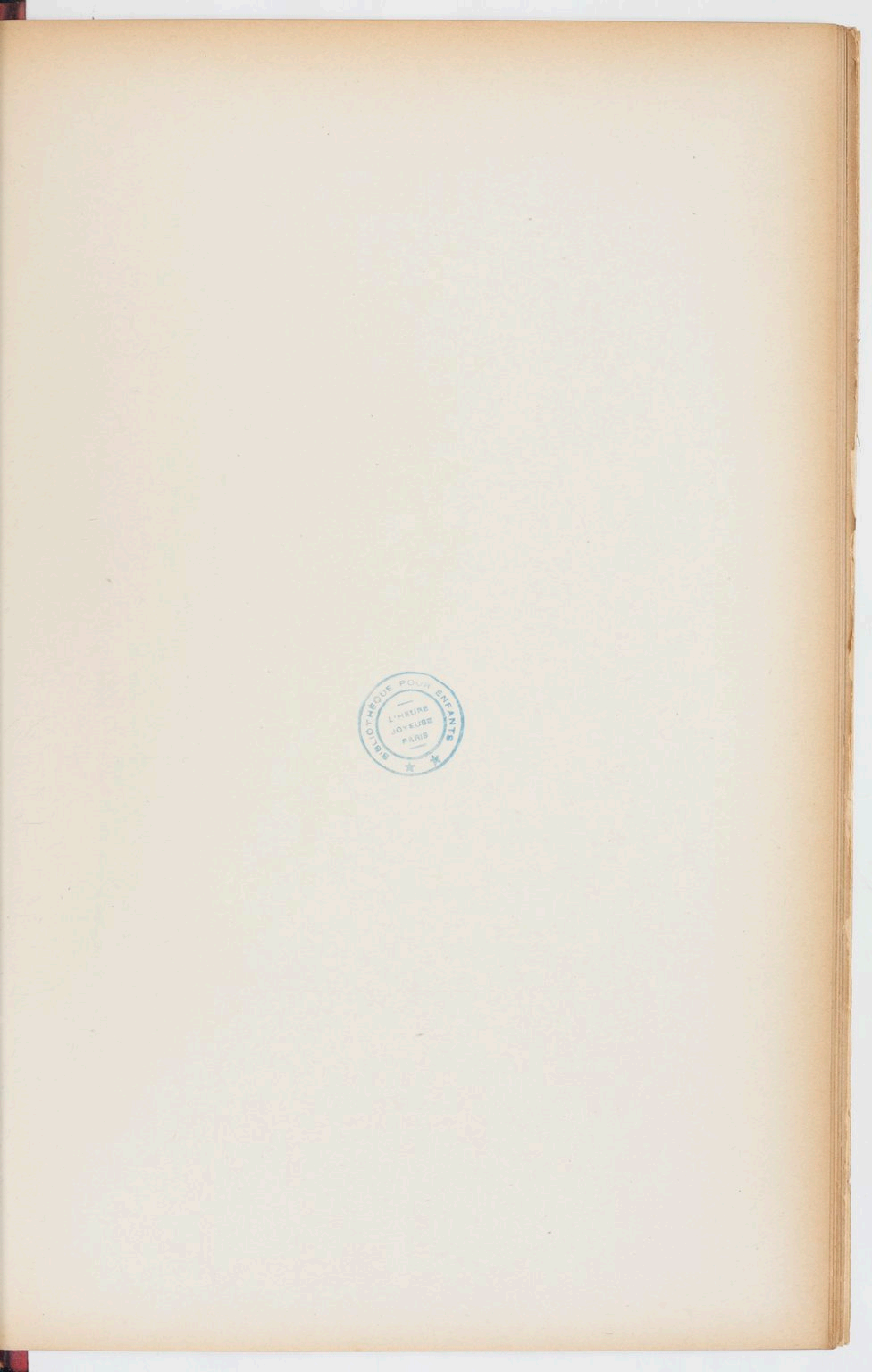
Des heures se passèrent sans qu'il vît reparaître les trois explorateurs. Justement inquiet de ce long séjour dans la grotte, Khasji, après mille hésitations, se décida à sortir de sa cachette, à se rapprocher du rocher. Mais c'est en vain qu'il en chercha l'ouverture. Elle s'était effacée comme par enchantement, on eût dit que le rocher même se fût incliné pour le boucher.

Khasji, affolé par cet effrayant phénomène, surtout parce qu'il y voyait la main du Rana, avait commencé par explorer en tous sens les alentours. Il reconnut ainsi que la grotte occupait la partie moyenne d'une colline assez escarpée et passa plusieurs heures à en étudier la configuration. Les anciennes excavations qu'il y remarqua, toutes couvertes qu'elles fussent d'herbes et de broussailles, lui donnèrent d'abord l'espoir de trouver une autre ouverture conduisant à la grotte. Mais la nuit arrivait, il fallut renoncer à cette vaine recherche.

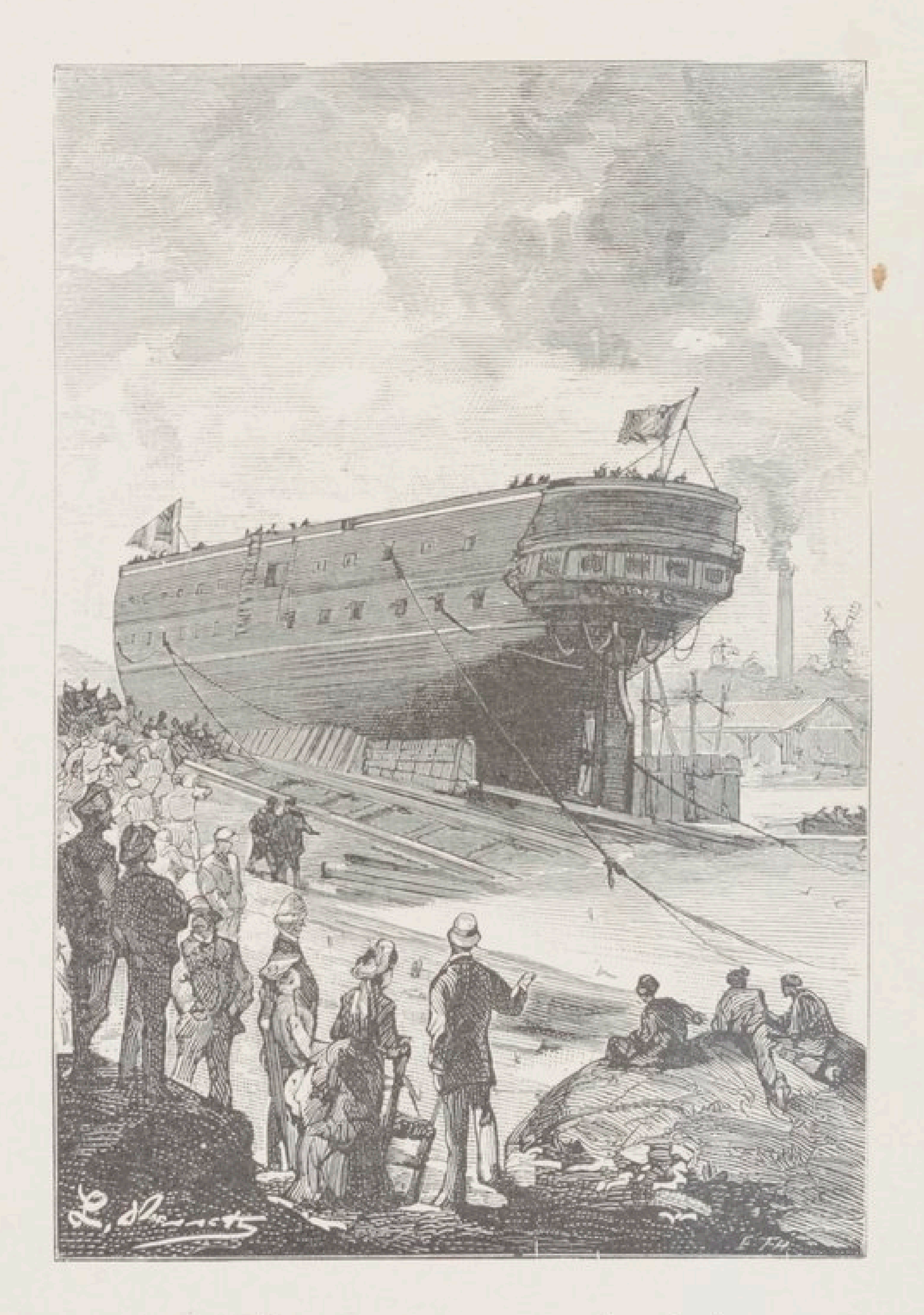
Il se décida enfin à rentrer à la baie, espérant y retrouver M. Gloaguen et les deux enfants. Tout le monde y était déjà inquiet de leur absence prolongée. Khasji s'était enfin décidé à dire ce qu'il savait ou soupçonnait.

Aussitôt Paul-Louis avait pris ses mesures. Il avait, de concert avec le commandant, convoqué toute la population de l'île avec des pioches et des pics, fabriqué de sa main des saucissons explosibles en vidant une centaine de cartouches, — et l'on s'était mis en marche pour la grotte.

Au point du jour, on avait attaqué le rocher de plusieurs côtés à la fois, tandis que Paul-Louis procédait à une exploration régulière. Comme Florry l'avait prévu, il ne fut pas long à reconnaître le point vulnérable, — l'ancienne tranchée laissée par les chercheurs d'or. Et c'est par là qu'en quelques heures de travail il était enfin arrivé aux prisonniers.



XXII



LA FRÉGATE REÇUT LE NOM D' « HÉBÉ ».

CHAPITRE XXII

L'ILE CRUSOÉ — CONCLUSION

Au cours des travaux qui avaient amené la délivrance des prisonniers, Paul-Louis était si préoccupé de retrouver Florry, M. Gloaguen et Chandos, qu'il n'avait pas donné la moindre attention à la nature des roches percées par ses ouvriers. Néanmoins, l'instinct du géologue et de l'ingénieur était si fort en lui, que presque machinalement, et sans s'en apercevoir, il avait recueilli une poignée de terre rouge, dont l'aspect tout particulier avait frappé son regard, et l'avait mise dans sa poche.

Il l'y retrouva en cherchant son mouchoir, et l'examina avec étonnement en se demandant comment elle était venue là.

« Qu'est-ce que ceci? fit-il. De la terre aurifère et des pépites. »

M. Gloaguen lui donna l'explication du mystère en lui faisant part de l'important renseignement consigné dans le testament de Robinson Crusoë. Ce fut le moment des révélations et des surprises. Tout le monde écouta avec émotion le récit des découvertes successives effectuées par l'archéologue et ses deux pupilles, et qui fixaient irrévocablement le fait historique d'une existence si longtemps considérée comme fabuleuse, avec le grand fait géographique de l'identité de l'île.

Chandos triomphait sur toute la ligne. C'était lui qui le premier, à force de lire et de relire l'autobiographie de son grand aïeul, avait pressenti la véritable fin de son histoire.

Après avoir écouté en silence ce dramatique récit, le commandant Maucarut se leva, au milieu de l'attention générale, et proposa de donner à cette terre hospitalière le nom de celui qui, le premier, l'avait connue et habitée.

« Qu'elle s'appelle désormais l'île Crusoë, dit-il. Marquons-la sur la carte de ce nom illustre, et qu'elle ne s'en efface plus. Que le cap Est garde le nom de cap du Salut ; que le cap Ouest prenne celui de cap de Foë. Il est bien juste que l'éditeur de ces mémoires immortels partage dans le souvenir des hommes la gloire de celui dont il a fait connaître les aventures... Je prends possession de cette île au nom de la France... Puisse-t-elle être à ses colons à venir aussi douce et aussi maternelle qu'elle l'a été à son premier habitant et à nous-mêmes !... »

Une acclamation unanime ratifia ces propositions. Mistress O'Molloy, qui venait d'arriver sur le théâtre des événements, juste à point pour en apprendre l'heureuse conclusion, aurait volontiers élevé une protestation et réclamé pour la Grande-Bretagne la priorité de la prise en possession. Mais elle vit que le major, dont la voix seule lui était assurée, ne constituait pas une minorité suffisante pour lutter contre le courant de l'opinion publique, et elle eut la sagesse de se renfermer dans une abstention qui ne manquait pas de dignité.

A ce moment, M. Réty, qui venait aussi de déboucher dans la clairière avec son corps de musique, lui fit attaquer le grand air de *Guillaume Tell*, dont il est l'auteur, ainsi que chacun sait. Le pauvre homme était désolé, car il avait fort sujet de craindre que ce concert ne fût son chant du cygne. Paul-Louis lui avait précisément signifié la veille l'absolue nécessité de verser au magasin central tous ses instruments de cuivre, lesquels allaient être sans délai transformés en robinets et armatures variées pour l'outillage de la frégate.

Il fut donc délicieusement surpris, quand, à la conclusion de son morceau, Paul-Louis se leva pour lui annoncer la plus agréable des nouvelles :

« Mesdames et Messieurs, dit-il, je suis heureux de vous dire et de dire à M. Réty que les besoins de la chose publique n'exigent plus le sacrifice de ses ophicléides et de ses trombones. La découverte qui vient d'être faite dans cette île d'une mine d'or nous permettra de substituer ce métal au cuivre pour la fabrication de nos robinets et de nos appareils de précision. Ils n'en vaudront pas mieux, mais nous trouverons dans cette substitution l'avantage précieux de ne pas priver notre honorable chef de musique de ses auxiliaires les plus considérables et les plus sonores. Je ne doute pas que vous ne vous joigniez à moi pour l'en féliciter. »

Cette joie inattendue tombait si inopinément sur les épaules de M. Réty, qu'il ne savait comment formuler sa reconnaissance. A défaut de paroles, il voulut lui donner une expression musicale en exécutant un solo de flûte au milieu du grand air des *Huguenots,* qu'il indiqua à son orchestre. Mais l'émotion lui coupait le souffle à tel point, qu'elle se manifesta principalement par de fausses notes. Heureusement l'auditoire était trop satisfait de se retrouver au complet, après des épreuves aussi dures, pour s'arrêter à ces menus détails.

On rentra à la baie, aux mâles accents d'une marche militaire jouée par tous les cuivres avec un entrain inaccoutumé.

Le commandant Maucarut, instruit par l'expérience de Robinson Crusoë, et voulant éviter les conséquences démoralisatrices que pourrait amener la découverte d'un gisement aurifère, y fit placer immédiatement un cordon de sentinelles, en même temps qu'un ordre du jour était affiché dans les dix villages. Aux termes de ce document officiel, le gisement était déclaré propriété nationale et placé sous la garde de tous. Il était néanmoins arrêté que des escouades de terrassiers, désignés par Paul-Louis, seraient chargées de l'exploiter pour les besoins de la colonie et aussi pour préparer un chargement d'or à embarquer sur la frégate. A l'arrivée en France, ce chargement serait réparti entre tous les marins, soldats et officiers, conformément aux lois et règlements sur les

prises maritimes. Ces mesures étaient si sages et si équitables, tout le monde était si directement intéressé à en assurer la stricte observation, qu'elles rencontrèrent un assentiment unanime.

Les travaux de la colonie, un instant suspendus par ces événements, reprirent bientôt leur cours régulier. Il semblait même qu'ils en eussent reçu une impulsion nouvelle et qu'on eût hâte de rapporter à l'univers civilisé les renseignements importants qui venaient d'être ainsi mis au jour.

Tout prospérait d'ailleurs à souhait. La seconde récolte de céréales arrivait à maturité et dépassait les espérances. Il était désormais possible, non seulement de faire chaque jour une distribution de pain, mais de préparer des provisions de farine et de biscuit destinées à l'embarquement. La salaison des viandes, réservées pour le même objet, était menée de front avec la préparation des légumes traités par l'ébullition en vases clos. La construction de la frégate avançait à vue d'œil.

Dès le 20 juillet, sept mois à peine après avoir été mise sur chantier, elle put être lancée et glissa majestueusement vers les eaux limpides de la baie. Le lendemain, elle fut baptisée, selon l'usage, avec une bouteille de vin indigène et reçut de Florry, sa marraine, et de Paul-Louis, son parrain, le nom d'*Hébé*.

M. Gloaguen expliqua au major O'Molloy, qui ne voyait pas au premier abord la raison d'être de cette appellation mythologique, qu'*Hébé* était la fille de *Junon*.

La mâture et le gréement étaient poussés avec une activité fébrile. Les métiers des tisserands marchaient jour et nuit pour achever la toile à voiles. La machine à vapeur ne restait pas en arrière. L'arrimage des provisions, celui de la poudre d'or, celui du bois qui devait servir de combustible jusqu'à la côte américaine, se faisaient peu à peu et sans négliger aucune des opérations principales. Tout était conduit avec une méthode si parfaite, une ardeur si grande, un désir si général d'en finir le plus tôt possible qu'au milieu du mois d'août l'*Hébé* était en état d'embarquer son équipage, ses passagers et ses canots, pour prendre le large.

Des expériences accomplies dans la rade avaient déjà donné la certitude que sa stabilité était excellente et que sa marche serait supérieure. Sans doute elle manquait, à beaucoup d'égards, du fini et de l'ornementation que les ingénieurs des constructions navales aiment à prodiguer à leurs chefs-d'œuvre. Mais par ses formes élégantes, par la nature des bois rares et précieux qui entraient dans sa composition, par la perfection de son cloisonnement, par la légèreté et la puissance de sa mâture, par la richesse enfin de son doublage en feuilles d'or et de ses armatures de même métal, — pour ne rien dire de son chargement, — elle rivalisait assurément avec les navires les plus extraordinaires que la main de l'homme ait jamais lancés sur les mers.

Ainsi, par le simple effort d'un travail régulier, quotidien et bien discipliné, ces quatre cents hommes avaient, en moins de dix mois, réussi à réparer la perte de leur frégate et à s'en faire une autre de toutes pièces, sans parler des cultures qu'ils avaient poursuivies, des constructions qu'ils avaient élevées à terre. Exemple mémorable de ce que pourraient les forces de l'humanité si elles étaient méthodiquement dirigées vers un but utile et vers les arts de la paix, au lieu de se dépenser pour une si grande part, soit en efforts improductifs, soit même en efforts destructifs.

En voyant ce qu'avait pu faire en moins d'un an ce quart de régiment français, on avait certes, avec M. Gloaguen, le droit de s'écrier *in petto* :

« O genre humain, de quoi ne serais-tu pas capable, si toutes les armées permanentes travaillaient au bien-être commun, au lieu de se préparer à l'égorgement mutuel! »

Mais, hélas! comme toutes les vérités si évidentes qu'elles en sont devenues banales, celle-là n'est pas de longtemps sans doute destinée à entrer dans l'ordre des faits pratiques. Il faudra des armées permanentes aussi longtemps qu'il y aura au monde des peuples de proie à côté des peuples laborieux.

Peu de jours après avoir été découverts, les restes de

Robinson Crusoë, pieusement ensevelis par les soins de ses petits-enfants, avaient été déposés dans une tombe creusée par Khasji au milieu de la grotte. Un mausolée fort simple y fut bientôt élevé avec cette épitaphe :

Ici repose
ROBINSON CRUSOË,
Le premier habitant de cette île,
Né à York en 1634,
Mort dans cette grotte en 1718.

Le Rana avait été enterré dans une clairière voisine.

Un autre monument fut inauguré par le commandant Maucarut au sommet du pic de l'Observatoire solaire. C'était une pyramide de granit surmontée du pavillon national et sous laquelle fut scellée une boîte d'or contenant, avec un précis des détails qui précèdent, le procès-verbal de prise de possession de l'île au nom de la France.

Le 21 août, l'*Hébé,* ayant complété son armement et embarqué tous les colons sans exception, leva l'ancre et mit le cap au nord-est.

Elle arrivait en trois semaines à Valparaiso, d'où, après s'être approvisionnée de charbon, elle redescendit au cap Horn pour aller toucher au Brésil, puis au Sénégal, et de là elle cingla directement sur Brest. Le 11 novembre, elle était en vue des côtes de France, et le lendemain matin mouillée en rade. Son voyage s'était, par conséquent, effectué en 82 jours, et peut à juste titre être considéré comme un des plus rapides du siècle.

Le commandant Maucarut, qui ramenait à Brest une frégate neuve et doublée en or, alors qu'il en avait pris à Toulon une vieille et doublée en cuivre, reçut naturellement de la population et des autorités maritimes l'accueil enthousiaste auquel il avait droit. Le conseil de guerre chargé, aux termes de la loi, de juger tout commandant qui a perdu son navire, ne fut pour lui qu'une

formalité. Dès le premier janvier suivant, il était promu au grade de capitaine de vaisseau et au rang de commandeur de la Légion d'honneur. La plupart de ses officiers reçurent aussi les distinctions et les récompenses auxquelles ils venaient d'acquérir tant de titres. Parmi les matelots et soldats, quelques-uns, heureux de se voir, par le partage du chargement, à la tête d'un petit capital, profitèrent de ce que leur temps de service avait pris fin pour rentrer dans la vie civile et s'établir dans des professions sédentaires. D'autres, moins avisés, dissipèrent follement, en quelques mois de congé, le produit inespéré de tant de souffrances et de travail. Un petit nombre demanda et obtint l'autorisation de revenir en famille s'établir comme colons dans l'île de Crusoë.

La position de cette terre australe, définitivement fixée par les officiers de la frégate et acceptée par les sociétés savantes, est aujourd'hui universellement reconnue. Si quelques éditeurs, de cartes géographiques n'ont pas encore donné à l'île Crusoë dans le Sud-Pacifique, la place à laquelle elle a droit, c'est que le progrès est toujours lent en ce monde, et qu'il se trouve partout des esprits chagrins pour contester les moindres découvertes. Peut-être aussi est-ce parce qu'il faudrait faire graver de nouvelles planches, et qu'il est plus simple et moins coûteux de continuer à se servir des anciennes. L'île Crusoë peut se consoler de ces dédains intéressés : elle les partage dans un trop grand nombre d'atlas qui portent le millésime de l'année, avec toutes les découvertes récentes et notamment avec celles de l'illustre navigateur Nordenskjold.

Du reste, la solution de ce problème géographique n'est pas la seule qui rencontre une sourde opposition. M. Gloaguen, après avoir sauvé, à travers tant de périls et d'épreuves, la plaque de Candahar et l'avoir rapportée à l'Europe savante, a encore la plus grande peine à faire accepter les conclusions qu'il déduit de son étude si consciencieuse de ce monument. Non seulement un grand nombre d'archéologues, poussés par un esprit de jalousie mesquine, se refusent à admettre l'identité des signes

astronomiques du *Zraïmph* avec une des monnaies druidiques, mais il s'en est trouvé un pour oser contester la traduction des caractères qui composent l'inscription centrale, et pour prétendre y voir une écriture entièrement nouvelle, sans aucun lien de parenté avec la calligraphie chaldéenne. Un autre a même été jusqu'à avancer que l'antiquité de la plaque n'est rien moins que démontrée : ce n'est à ses yeux qu'une œuvre moderne et toute de fantaisie, — peut-être une agrafe persane ou un couvercle de pot à tabac!...

Inutile de dire que M. Gloaguen laisse dédaigneusement passer ces clameurs sauvages. Il sait que le temps en fera justice et mettra le *Zraïmph* au rang des monuments capitaux de la science archéologique.

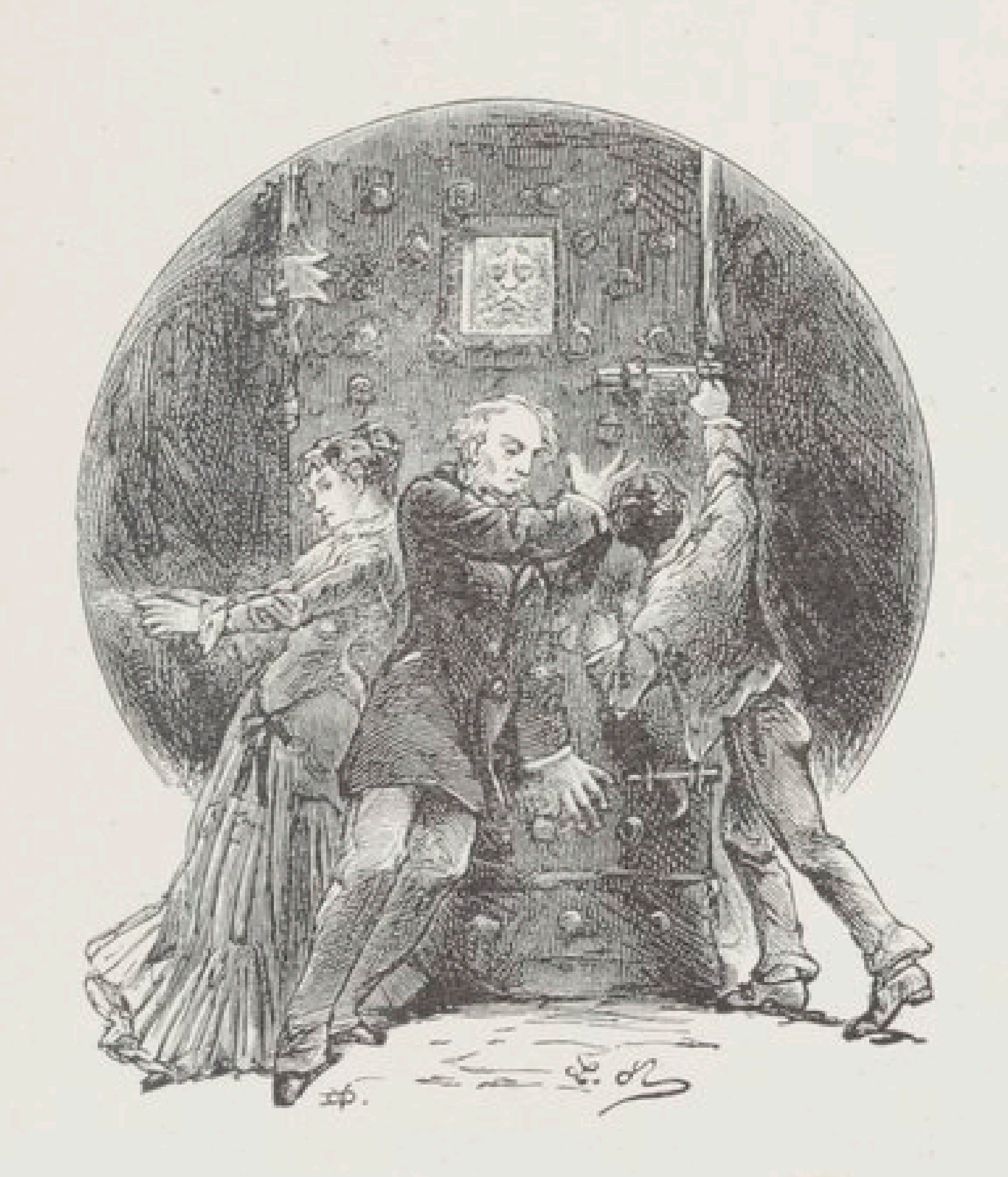
A côté de ces grands résultats historiques et géographiques, le naufrage de la *Junon* en a eu d'autres qui ont aussi leur intérêt. Il a corrigé miss Florence Robinson de sa frivolité; il a fait d'elle une ménagère accomplie, c'est-à-dire une jeune femme modèle, puisqu'elle avait déjà toutes les qualités brillantes et mondaines; il lui a appris à admirer et à aimer Paul-Louis, — et enfin, il le lui a donné pour mari, car leur mariage est chose arrêtée et va se faire au premier jour.

De son côté, Paul-Louis, sans rien perdre de ses qualités mâles et solides, a gagné à la gracieuse influence de sa fiancée quelques-uns des petits talents qui lui manquaient. Il a appris à monter à cheval, à jouer au polo, et même à valser. Tout cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'être un des jeunes ingénieurs les plus distingués de sa promotion, et de posséder surtout une expérience pratique bien rare à son âge. On ne peut donc pas dire qu'il ait à regretter son année d'exil.

Chandos se prépare activement pour l'examen de l'École militaire de Sandhurst et compte bien, dans trois ans, avoir en poche son brevet d'enseigne. Khasji ne l'a pas quitté et se propose de le suivre fidèlement dans ses campagnes, comme il a toujours suivi feu le colonel Robinson.

Mistress O'Molloy, qui est partout chez elle, se trouve fort bien à Paris. Elle paraît même avoir perdu quelques-unes de ses illusions sur la supériorité des races anglo-saxonnes, s'il faut en juger par l'amélioration notable qu'on remarque dans le goût de ses chapeaux. Le major est visible à peu près tous les soirs sur le boulevard des Capucines. Il a fait liquider sa pension de retraite et parle de s'établir définitivement chez nous, sauf approbation du pouvoir légitime. Depuis qu'il habite le pays du champagne, il en boit beaucoup moins, et son *liver* s'en trouve à merveille.

Le colonel Hugon est actuellement gouverneur de l'île Crusoë, qu'il administre à la satisfaction de la colonie. M. Réty continue à dévaliser innocemment tous les musiciens du passé et de l'avenir. Coédic est quartier-maître à bord de l'*Hébé,* et sa mère vit heureuse, à Recouvrance, du petit capital qu'il lui a rapporté en poudre d'or. Comberousse est restaurateur à Marseille, où sa bouillabaisse jouit d'une juste renommée.

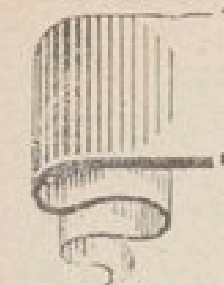
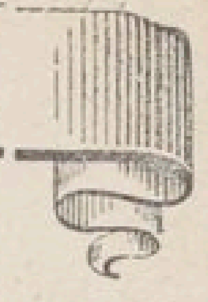




TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 16593.

Collection Hetzel

ÉDUCATION

RÉCRÉATION

Enfance — Jeunesse — Famille

500 Ouvrages

JOURNAL DE toute la Famille

COURONNÉ par l'Académie



FONDÉ par

P.-J. STAHL

en 1864

et

Semaine des Enfants

réunis, dirigés par

Jules Verne — J. Hetzel

La Collection complète de la 1re Série

ANNÉES 1864 A 1894

60 beaux volumes in-8 illustrés

Brochés	**420** fr.
Cartonnés dorés	**600** fr.
Chaque volume séparé, broché	**7** fr.
— cart. doré	**10** fr.
— relié 1/2 chagrin	**12** fr.

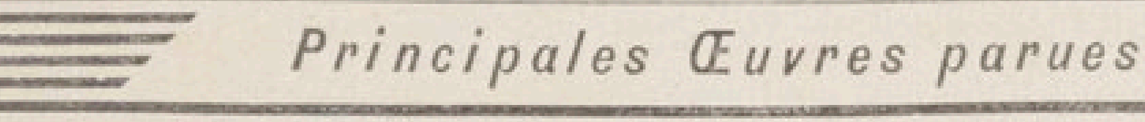
Nouvelle Série

ANNÉES 1895 à 1899

10 volumes brochés à	**7** fr.
Chaque année (2 vol.) réunie en 1 fort vol. :	
Cartonné toile dorée avec plaque spéciale, tranches dorées	**18** fr.
Relié 1/2 chagrin, tranches dorées	**20** fr.

ABONNEMENT D'UN AN

PARIS, **14** FR. — DÉPARTEMENTS, **16** FR. — UNION POSTALE, **17** FR.



Principales Œuvres parues

Les Voyages Extraordinaires, par JULES VERNE

La Vie de Collège dans tous les Pays, par ANDRÉ LAURIE

Les Voyages involontaires, par LUCIEN BIART

Les Romans d'Aventures, par ANDRÉ LAURIE

Les Romans de l'Histoire naturelle, par le Dr CANDÈZE

Les Œuvres pour la Jeunesse, de Stahl, J. Sandeau, E. Legouvé, V. de Laprade, Jean Macé, Hector Malot, Viollet-le-Duc, S. Blandy, J. Lermont, Th. Bentzon, E. Muller, Dickens, A. Dequet, A. Badin E. Egger, Gennevraye, B. Vadier, Génin, P. Gouzy, A. Rambaud, de Noussanne, Henri Malin, etc., etc.

Nombreuses gravures des meilleurs artistes

PRINCIPALES ŒUVRES

contenues dans le

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation

Première Série. — Tomes I à LX, années 1864 à 1894

JULES VERNE : Les Voyages extraordinaires (24 ouvrages). — JULES VERNE et ANDRÉ LAURIE : L'Épave du Cynthia. — P.-J. STAHL : La Morale familière, La Famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, Maroussia, Les Quatre filles du docteur Marsch, La première cause de l'avocat Juliette, Jack et Jane, La Petite Rose, etc., etc. — ANDRÉ LAURIE : La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays (6 ouvrages), L'Héritier de Robinson, De New-York à Brest, Le Secret du Mage, Le Rubis du grand Lama. — JULES SANDEAU : La Roche aux Mouettes. — STAHL et MULLER : Le Nouveau Robinson suisse. — HECTOR MALOT : Romain Kalbris. — VIOLLET-LE-DUC : Histoire d'une Maison. — JEAN MACÉ : Les Serviteurs de l'Estomac, La Grammaire de Mlle Lili, Les Soirées de Tante Rosy, etc. — E. LEGOUVÉ : Le Denier de la France, Le Travail et la Douleur, La Fée Béquillette, Sur la Politesse, Lettre à Mlle Lili, Leçons de lecture, Une Élève de seize ans, etc., etc. — V. DE LAPRADE : Le Livre d'un Père. — MULLER : La Jeunesse des Hommes célèbres. — LUCIEN BIART : Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs, Voyage de deux enfants dans un parc, Les Voyages involontaires. — ALFRED RAMBAUD : L'Anneau de César. — MAURICE BLOCK : Causeries d'Économie pratique. — Dr CANDÈZE : Les Aventures d'un Grillon, La Gileppe, Périnette. — LACOME : La Musique au foyer. — S. BLANDY : Le Petit Roi, Les Pupilles de l'Oncle Philibert. — A. DEQUET : Histoire de mon Oncle et de ma Tante. — CH. DICKENS : L'Embranchement de Mugby, Histoire de Bebelle. — BENTZON : Geneviève Delmas. — GENNEVRAYE : Le Théâtre de famille, La petite Louisette, Marchand d'Allumettes, Un Château où l'on s'amuse. — J. LERMONT : Les jeunes Filles de Quinnebasset, L'Aînée, Kitty et Bo. — RIDER-HAGGARD : Les Mines de Salomon. — PERRAULT : Les Lunettes de grand'maman, Pas pressé, Les Exploits de Mario. — E. DIÉNY : La Patrie avant tout. — H. DE NOUSSANNE : Jasmin Robba.

Nombreuses séries de scènes enfantines dessinées par FRŒLICH, FROMENT, DETAILLE, CHAM, GEOFFROY, etc., etc., avec textes de P.-J. STAHL, UN PAPA, etc.

Nouvelle série. — Tomes 1 à 10, années 1895 à 1899

Œuvres principales parues :

JULES VERNE : L'Ile à hélice, Face au drapeau, Clovis Dardentor, Le Sphinx des glaces, Le Superbe Orénoque, Le Testament d'un Excentrique. — ANDRÉ LAURIE : Atlantis, L'Écolier d'Athènes, Gérard et Colette, Le Filon de Gérard, L'Oncle de Chicago. — GENNEVRAYE : Les Petits Robinsons de Roc-Fermé. — AIMÉ GIRON : La Famille de la Marjolaine, Le Vieux Ramasseur de pierres. — NEUKOMM : Les Normands en Amérique en l'an mille. — P. PERRAULT : Ma sœur Thérèse. — TH. BENTZON : La Rose blanche. — DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : Double conquête. — MOUANS : Frisonne l'Engourdie, La Maison Blanche. — HENRI MALIN : Un Collégien de Paris en 1870. — DE NOUSSANNE : Le Château des Merveilles. — BRETON : Cousine Alice. — Contes, nouvelles, scènes enfantines diverses.

Illustrations par ATALAYA, BAYARD, BENETT, BECKER, CHAM, DESTEZ, GEOFFROY, L. FRŒLICH, FROMENT, LAMBERT, LALAUZE, LIX, ADRIEN MARIE, MEISSONIER, DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, RIOU, G. ROUX, TH. SCHULER, etc., etc.

Jules Verne

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Aventures du capitaine Hatteras.
Voyage au centre de la Terre.
Cinq Semaines en ballon.
Les Enfants du capitaine Grant.
De la Terre à la Lune.
Vingt mille lieues sous les Mers.
Autour de la Lune.
Une Ville flottante.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
Le Tour du monde en 80 jours.
Le Pays des Fourrures.
Le Docteur Ox.
Le Chancellor.
L'Ile mystérieuse.
Michel Strogoff.
Les Indes-Noires.
Hector Servadac.
Un Capitaine de quinze ans.
Les Cinq cents millions de la Bégum.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
La Maison à vapeur.
La Jangada.
Le Rayon-Vert.
L'École des Robinsons.
Kéraban-le-Têtu.
L'Étoile du sud.
L'Archipel en feu.
Mathias Sandorf.
Robur le Conquérant.
Un Billet de Loterie.
Nord contre Sud.
Le Chemin de France.
Deux ans de Vacances.
Famille sans Nom.
Sans dessus dessous.
César Cascabel
Mistress Branican.
Le Château des Carpathes.
Claudius Bombarnac.
P'tit Bonhomme.
Mirifiques Aventures de Maître Antifer.
L'Ile à hélice.
Face au drapeau.
Clovis Dardentor.
Le Sphinx des glaces.
Le Superbe Orénoque.
† Le Testament d'un Excentrique.

L'œuvre de Jules Verne est aujourd'hui considérable. La collection des *Voyages extraordinaires*, que l'Académie française a couronnés, se compose déjà de trente-quatre volumes (contenant 47 ouvrages), et tous les ans Jules Verne donne au *Magasin d'Éducation et de Récréation* un roman inédit.

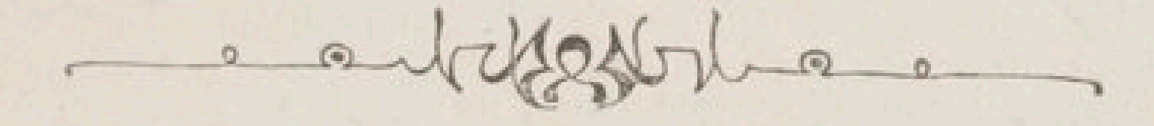
Ces livres de voyage, ces contes d'aventures ont une originalité propre, une clarté et une vivacité entraînantes. C'est très français.

Claretie.

Découverte de la Terre

Les Premiers Explorateurs. — Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle.
Les Voyageurs du XIXe siècle.

Ces trois ouvrages se vendent aussi réunis en un seul volume.



BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Volumes grand in-8° jésus ou colombier, illustrés

BIART (L.) . . . . Don Quichotte *(adaptation pour la jeunesse).*
CLÉMENT (CH.) . . . . Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci.
ERCKMANN-CHATRIAN . . . . Romans nationaux. — Contes et Romans populaires. — Contes et Romans alsaciens. — Histoire d'un Paysan.
GRANDVILLE . . . . Les Animaux peints par eux-mêmes.
LA FONTAINE . . . . Fables, illustrées par Eug. Lambert.
LAURIE (A.) . . . . Les Exilés de la Terre.
MALOT (HECTOR) . . . . ✿ Sans Famille.
MAYNE-REID . . . . Aventures de Terre et de Mer. } Ces deux ouvrages se vendent aussi réunis en un fort volume.
— . . . . Avent. de Chasses et de Voyages.
RAMBAUD (ALFRED) . . . . . . ✿ L'Anneau de César.
VERNE (J.) et LAVALLÉE . . . . Géographie illustrée de la France.

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Quels souvenirs agréables et charmants ce titre général ne rappelle-t-il pas aux hommes jeunes d'aujourd'hui, à ceux qui entraient dans la vie au moment même où une révolution complète s'opérait, en leur faveur, dans la littérature !

« C'est une innovation que l'introduction de la lecture dans les plaisirs de la jeunesse. Elle date presque d'hier : mettons trente ans, c'est tout le bout du monde. Pendant ces trente années, l'éditeur Hetzel a su publier 500 volumes de premier ordre.

« Le titre trouvé par l'éditeur constitue à lui seul un programme : ÉDUCATION et RÉCRÉATION. Et, en effet, tout est là. Ces beaux et bons livres instruisent et ils amusent. »

Volumes in-8° raisin, illustrés

BARBIER (M.-J.) . . . . Contes blancs (*avec musique inédite de C. Gounod, E. Guiraud, H. Maréchal, J. Massenet, G. Nadaud, E. Reyer, Rubinstein, Saint-Saëns, H. Salomon, A. Thomas*).

— . . . . Bempt. *Nouveaux Contes blancs* (*avec musique de E. Boulanger, Th. Dubois, V. Joncières*).

BENTZON (TH.) . . . . Geneviève Delmas.

BOISSONNAS (B.). . . . . Une Famille pendant la guerre 1870-1871.

CORNEILLE . . . . Chefs-d'œuvre (*Édition F. Brunetière*).

DESNOYERS (L.) . . . . Aventures de Jean-Paul Choppart.

DUBOIS (FÉLIX). . . . . La Vie au Continent noir.

GRIMARD. . . . . Le Jardin d'Acclimatation.

HUGO (VICTOR). . . . . Le Livre des Mères.

LAPRADE (V. DE). (de l'Acad. franç.) Le Livre d'un Père.

ANDRÉ LAURIE

La Vie de Collège dans tous les Temps et dans tous les Pays

Mémoires d'un Collégien. (Un Lycée de département.)
Une Année de Collège à Paris.
Mémoires d'un Collégien russe.
L'Écolier d'Athènes.
La Vie de Collège en Angleterre.
Un Écolier hanovrien.
Tito le Florentin.
Autour d'un Lycée japonais.
Le Bachelier de Séville.
Axel Ebersen. (Le Gradué d'Upsala.)
L'Oncle de Chicago (in-8° jésus).

M. Francisque Sarcey a consacré à chacun des livres qui composent cette série une étude spéciale.

« Notre ami Hetzel, écrivait-il il y a quelques années, a commencé une collection bien curieuse et dont le titre générique suffit à indiquer l'intérêt. Chaque année, il paraît un volume qui nous transporte dans un pays différent. Il y a quatre ans, nous étions en France ; l'année suivante, on nous a menés en Angleterre ; l'an d'après, en Allemagne. L'ensemble des volumes dont cette série doit se composer formera une étude assez complète des divers systèmes d'éducation suivis par chaque nation.

« Tous ces volumes partent de la même main ; ils sont de M. André Laurie, qui me paraît être un universitaire fort au courant des questions pédagogiques, et qui n'en est pas moins un conteur agréable et un écrivain élégant. C'est chaque année un régal attendu par moi de recevoir et de déguster son volume. »

Francisque Sarcey.

LES ROMANS D'AVENTURES

ANDRÉ LAURIE

L'Héritier de Robinson (in-8° jésus).
De New-York à Brest en sept heures.
Le Secret du Mage.
Le Rubis du Grand Lama.
Atlantis.
Gérard et Colette (in-8° jésus).
† Le Filon de Gérard (in-8° jésus).

J. VERNE ET A. LAURIE. . . . L'Épave du Cynthia.

A propos de l'*Épave du Cynthia*, M. Ulbach écrivait les lignes suivantes :

« La collaboration de MM. Jules Verne et André Laurie ne pouvait être que féconde. La science de l'un, l'observation de l'autre, les qualités littéraires des deux collaborateurs font de ce livre un des plus émouvants de la collection. »

Volumes in-8° illustrés (SUITE)

LEGOUVÉ (E.) (de l'Académie française). Nos Filles et nos Fils. — La Lecture en famille.
— . . . . Une Élève de seize ans. — Épis et Bleuets.
MACÉ (JEAN) . . . . Histoire d'une Bouchée de Pain.
NOUSSANNE (H. DE) . . . . . . Jasmin Robba.
— . . . . . . † Le Château des Merveilles (in-8° jésus).
RATISBONNE (LOUIS) . . . . . La Comédie enfantine.
SANDEAU (J.) (de l'Académie française). Madeleine.
— . . . . Mademoiselle de la Seiglière.
— . . . . La petite Fée du village.
ULBACH (L.). . . . . Le Parrain de Cendrillon.
VADIER. . . . . Théâtre à la Maison et à la Pension.
VALDES (ANDRE). . . . . Le Roi des Pampas.

ŒUVRES de P.-J. STAHL

Contes et Récits de Morale familière.
Les Histoires de mon Parrain.
Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles.
Maroussia (in-8° jésus).
Les Patins d'argent (in-8° jésus).
Les Quatre Peurs de notre Général.
Les Contes de l'Oncle Jacques.
Les Quatre Filles du Docteur Marsch.

STAHL a voulu enseigner familièrement la morale, la mettre en action pour tous les âges. De chacun des livres de Stahl se dégage une morale présentée avec toute la séduction et cette forme spirituelle qui donne à la fiction les apparences de la réalité.
Peu d'hommes ont plus et mieux fait pour la jeunesse, qui lui doit sa libération littéraire.

Ch. CANIVET. (*Le Soleil.*)

Volumes in-8° jésus ou avec illustrations en couleurs

BIART (LUCIEN) . . . . Aventures d'un Jeune Naturaliste (in-8° jésus).
— . . . . Les Voyages involontaires (in-8° jésus).
DAUDET (ALPHONSE) . . . . . Histoire d'un Enfant (in-8° jésus).
— . . . . . Contes choisis (Édition spéciale à l'usage de la jeunesse) (in-8° jésus).
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ. . . Double Conquête (in-8° jésus).
ERCKMANN-CHATRIAN . . . . Histoire d'un Paysan (grand in-8° colombier).
LAURIE (ANDRÉ). . . . . *Les Romans d'Aventures :*
L'Héritier de Robinson (in-8° jésus).
Atlantis (illustrations en couleurs).
— . . . . LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE :
Gérard et Colette (in-8° jésus).
† Le Filon de Gérard (in-8° jésus).
— . . . . *La Vie de Collège dans tous les temps et tous les pays :*
L'Écolier d'Athènes (illustrations en couleurs).
L'Oncle de Chicago (in-8° jésus).
MALIN (HENRI) . . . . Un Collégien de Paris en 1870 (in-8° jésus).
NEUKOMM (EDMOND). . . . . . Les Dompteurs de la mer (illustrations en couleurs).
NOUSSANNE (DE) . . . . † Le Château des Merveilles (in-8° jésus).
PERRAULT (PIERRE) . . . . . . Ma sœur Thérèse (illustrations en couleurs).
SANDEAU (JULES). . . . . La Roche aux Mouettes (in-8° jésus).
STAHL (P.-J.) . . . . Les Patins d'argent (in-8° jésus).
— . . . . Maroussia (in-8° jésus).
STAHL ET MULLER. . . . . Le Nouveau Robinson suisse (in-8° jésus).
VIOLLET-LE-DUC. . . . . Histoire d'une Forteresse.
— . . . . Histoire de l'Habitation humaine (illustrations en couleurs).
— . . . . Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale (illustrations en couleurs).

LES NOUVEAUTÉS POUR 1899-1900 SONT INDIQUÉES PAR UNE †

Les ouvrages précédés d'une double palme ont été couronnés par l'Académie

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

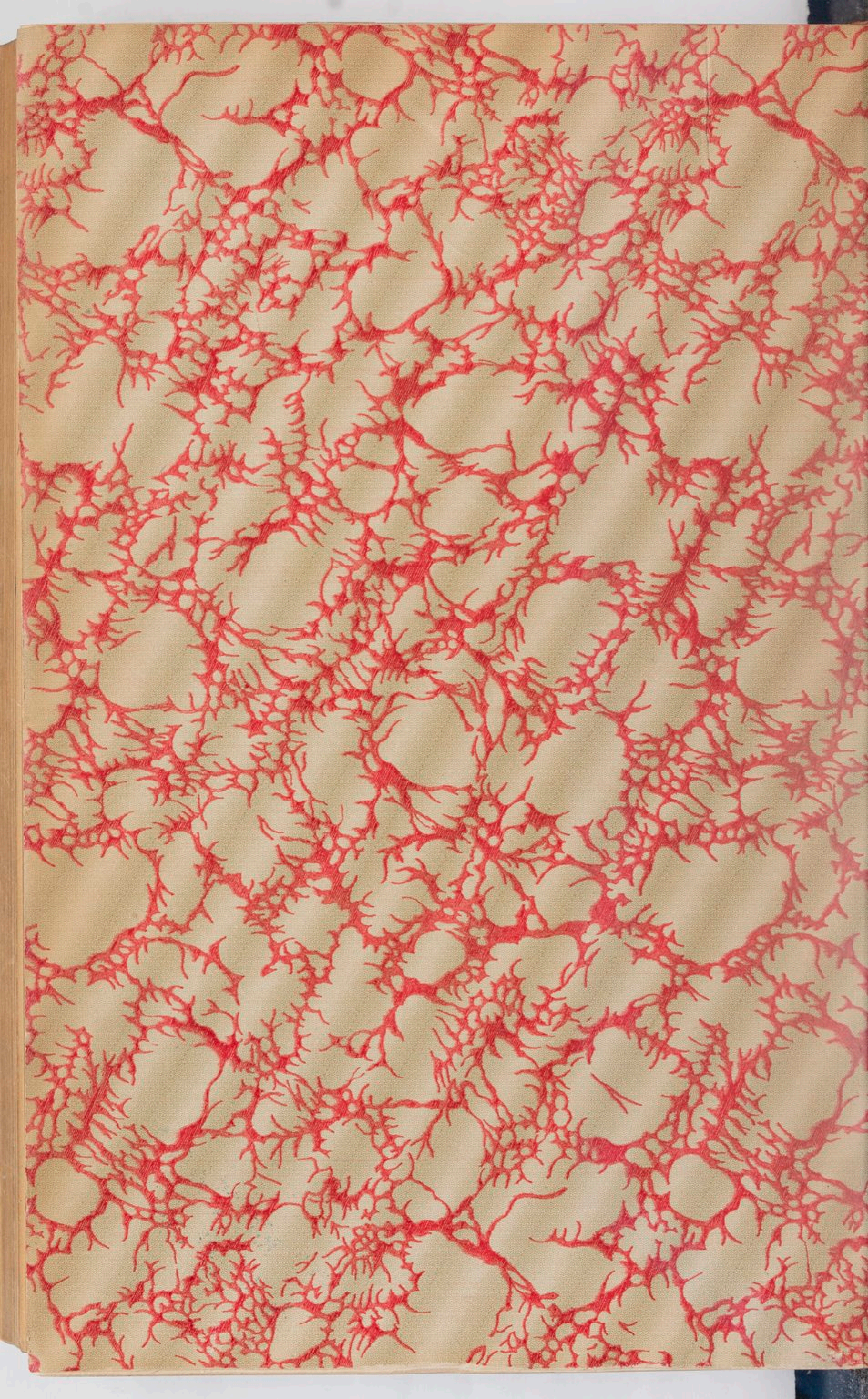
Volumes in-8° cavalier, illustrés

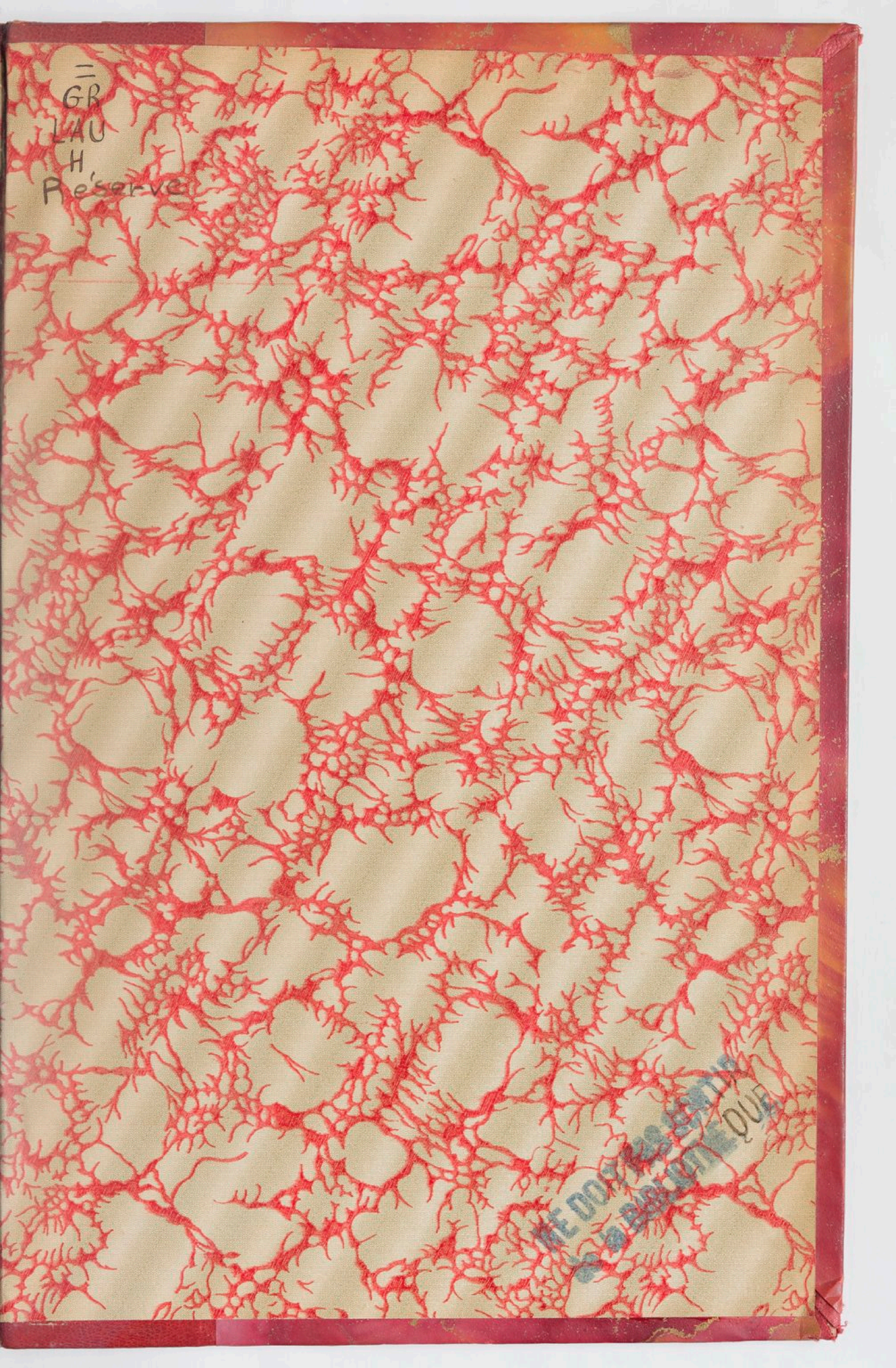
ANCEAUX	Blanchette et Capitaine.
BENTZON (TH.)	Pierre Casse-Cou.
—	La Rose blanche.
—	Contes de tous les Pays.
BERR DE TURIQUE	La petite Chanteuse.
BIART (L.)	Voyage de deux Enfants dans un parc.
BRETON	† Cousine Alice.
BUSNACH (W.)	Le Petit Gosse.
CAUVAIN	Le Grand Vaincu.
CHAZEL (PROSPER)	Le Chalet des sapins.
DEQUET	Histoire de mon Oncle et de ma Tante.
DE SILVA	Le Livre de Maurice.
DUMAS (ALEXANDRE)	Histoire d'un Casse-noisette.
ERCKMANN-CHATRIAN	Pour les Enfants.
GENNEVRAYE	Un Château où l'on s'amuse.
—	La Petite Louisette.
—	Marchand d'Allumettes.
—	Les Petits Robinsons de Roc-Fermé.
GIRON (AIMÉ)	Le Vieux Ramasseur de pierres.
LEMAIRE-CRETIN	Expériences de la petite Madeleine.
LERMONT	Histoire de deux Bébés (Kitty et Bo).
—	Les Jeunes filles de Quinnebasset.
—	Siribeddi (Histoire d'une famille d'Éléphants).
—	Un honnête petit Homme.
MACÉ (JEAN)	Théâtre du Petit Château.
—	Histoire de deux Marchands de pommes.
—	Les Serviteurs de l'Estomac.
MALOT (HECTOR)	Romain Kalbris.
MULLER	La Jeunesse des Hommes célèbres.
NICOLE	Contes et Légendes d'Égypte.
PERRAULT (P.)	Pas-Pressé.
RECLUS (E.)	Histoire d'une Montagne.
—	Histoire d'un Ruisseau.
SAINTINE	Picciola.
STAHL (P.-J.)	Les quatre Filles du Dr Marsch.
STAHL ET LERMONT	La Petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins.
STAHL ET DE WAILLY	Vacances de Riquet et Madeleine.
—	Mary Bell, William et Lafaine.
STEVENSON	L'île au Trésor.
VADIER (B.)	Rose et Rosette.
VIOLLET-LE-DUC	Histoire d'une Maison.
—	Histoire d'un Dessinateur.

LES CONTES DE PERRAULT

Illustrés de 40 grandes compositions de Gustave DORÉ

1 volume in-4°, cartonnage riche.




=
GR
LAU
H
Réserve
NE DOIT PAS SORTIR
DE LA BIBLIOTHEQUE

